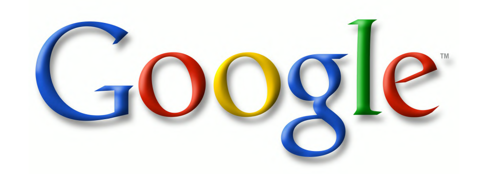
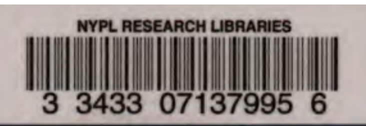

Google











MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
rue S.-Germain-des-Prés, n° 9.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

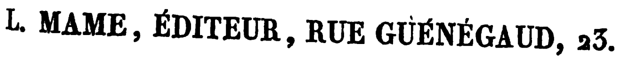
SOUVENIRS HISTORIQUES SUR NAPOLÉON,
LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE
ET LA RESTAURATION.

SECONDE ÉDITION.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,


L. MAME, ÉDITEUR, RUE GUÉNÉGAUD, 23.

1835.

même par cet ascendant d'un immense génie, bien qu'ils fussent républicains, continuèrent de l'aimer, même après son couronnement, et à le servir fidèlement : mais rien n'a jamais approché de ce dévouement aveugle, passionné, qui tenait du séidisme, que plusieurs de ses officiers avaient pour lui, et en tête desquels était Junot. Un des torts de Napoléon a peut-être été de ne pas assez croire à la réalité de la pureté de ce sentiment, et surtout de laisser voir qu'il n'y croyait pas.

Junot fut nommé général en Égypte. Cet avancement, qui est toujours un bonheur, surtout à l'âge qu'avait Junot (il avait vingt-sept ans), n'en fut pas un pour lui. Il quittait l'homme qu'il aimait avec tendresse, pour ne pas rester même sous ses yeux; l'armée n'était pas nombreuse, et les officiers-généraux n'avaient pas le choix de leur cantonnement; il fallait aller là où le service l'exigeait.

La situation de l'armée d'Égypte est connue. On sait qu'il existait une scission complète entre tous les chefs; c'était le camp d'Agramant. Le parti du général Bonaparte était le plus nombreux; mais cette division était funeste. Le danger personnel de chacun rendait plus irritable plus inflexible, surtout envers la faction opposée. Kléber, Damas, une foule de généraux, d'un rare mérite d'ailleurs, affectaient de se soumettre à l'autorité du géneral en chef. Je parlerai plus tard du caractère de ces diverses personnes sur lesquelles j'ai eu des renseignemens autrement détaillés et bien plus vrais que ceux que l'on a publiés jusqu'ici. J'en ai vu moi-même un grand nombre que j'ai pu juger des yeux de ma propre opinion. Lorsque je me suis mariée, on revenait en foule de l'armée d'Orient; c'était un panorama, une fantasmagorie sans cesse renouvelée. Cette époque de ma vie me plaît à rappeler.

Junot, dès qu'il fut nommé général, voulut mériter les étoiles, et en voir promptement augmenter le nombre. Mais alors ce n'était pas la faveur qui produisait nos généraux; il y avait émulation de gloire, et ce n'était que par une action d'éclat, une blessure, une manœuvre habile qu'on avançait. Sans doute on pourra objecter quelques exemples contraires, signaler des incapacités placées dans un poste élevé par la faveur et la protection, et que l'empereur lui même fut obligé, plus tard, de leur faire quitter. Soit, jamais je ne nie une exception présentée comme telle; et il y en eut. Mais on peut dire qu'en général, au temps dont je parle, plus qu'en aucun autre temps, si ce n'est sous l'empire, le mérite fut plus exclusivement récompensé que jamais.

L'empereur était admirable en cela comme presque en tout. Il aurait pu, d'après ses idées d'ambition, chercher à se faire des créatures, et le tenter à tout prix : qu'on examine au contraire tous ceux qu'il a avancés; aucun n'était nul, tous avaient un talent qui leur était propre. Berthier lui-même, sur qui son amitié trompée, sa confiance trahie, lui ont fait plus tard porter un jugement dicté par une âme blessée, Berthier était loin de mériter l'épithète qu'il lui donne dans le Mémorial. Berthier était grand travailleur, exact jusqu'à la minutie dans les détails de son administration (chose si précieuse pour la partie *paperassière* [1] de l'armée), toujours prêt à répondre à l'appel du général en chef. Berthier, dans les déserts glacés de la Russie, au milieu des sables brûlans de l'Égypte, était toujours habillé de manière à paraître devant le général ou l'empereur, quelle que fût l'heure avancée de la nuit. Jamais on ne le prenait en faute.

[1] C'était le mot favori de l'empereur. Je lui ai souvent entendu dire que les anciens nous étaient supérieurs en cela qu'ils n'avaient pas une seconde armée de paperassiers à leur suite.

Ensuite il était certes loin d'être un méchant homme. Il servait auprès de l'empereur ceux que l'humeur de ce dernier ne froissait que trop souvent. Quant à ses affections, dont on se raille, voilà encore une de ces choses qui vraiment me paraissent odieuses. Eh quoi! sans respect pour la mémoire de celui qui n'est plus, vous allez fouiller dans sa vie passée, et présenter aux yeux des enfans qu'il a laissés, de sa veuve, des faits qui peuvent d'abord leur faire accuser sa mémoire, et peut-être la leur faire injurier, mépriser même, tandis que ces faits ne sont de nul intérêt pour l'histoire. Voilà l'effet d'un long bouleversement, du renversement de tout ce qui se respecte dans l'échange dont se compose la vie sociale. Pauvre Berthier! sa mort tragique aurait dû lui faire trouver grâce. Quant à moi, je trouve sa faute immense, car je suis loin de vouloir excuser son ingratitude, c'est le vice le plus impardonnable à mes yeux; mais enfin saint Pierre fut pardonné, et sa faute était plus grande.

Je ne parlerai pas ici du combat de Nazareth, l'un des faits d'armes les plus remarquables de notre époque de gloire. Ce sera le sujet d'un chapitre qui contiendra également plusieurs circonstances de la guerre d'Egypte qui ne sont pas dans les divers Mémoires sur la guerre d'Orient. Mais il sera question d'un événement qui eut lieu pendant cette campagne, et qui fit dire à l'empereur un mot qui peint bien l'amitié qu'il avait pour Junot.

Parmi les généraux qui s'étaient mis en opposition tout-à-fait hostile envers le général en chef, le général Lanusse, frère de celui qui commandait dernièrement à Besançon, était l'un des plus ardens. Un jour il fut rapporté à Junot un mot tellement horrible et même effrayant pour le salut de l'armée, que, à partir de ce moment, la prévention favorable que lui avait inspirée

la bravoure de Lanusse s'effaça entièrement. « J'en vins à le haïr », me disait Junot, en me racontant leur querelle.

Cependant on gardait encore une sorte d'apparence amicale ; mais les cœurs étaient aliénés [1]. Un jour Murat voulant raccommoder les deux généraux, les invite à dîner chez lui avec Lannes, Bessières et, je crois, Lavalette, qui alors était aide-de-camp du général en chef.

Le dîner se passa convenablement, mais après on joua. On fit une partie de bouillote. Dans le courant de la partie, on parla d'une opération militaire qu'allait faire l'armée. Lanusse laissa échapper un sourire moqueur qui excita la colère de Junot. Bessières, qui était près de lui, le contint quelques instans. Mais Lanusse, se trompant sur le calme qu'il voyait régner autour de lui, continua de parler sur la situation de l'armée en termes inconvenans. Au milieu de ses phrases, il s'interrompt, et s'adressant à Junot : « Junot, lui dit-il, prête-moi dix louis. Je suis décavé.—Je n'ai pas d'argent devant moi », lui répond Junot sèchement.

Comme il avait un monceau d'or devant lui, Lanusse le regardant fixement : « Comment dois-je prendre ta réponse, Junot ? lui dit-il. — Comme il te plaira. — Je t'ai demandé si tu voulais me prêter dix louis de l'argent que tu as devant toi. — Et moi je te réponds que j'ai bien de l'argent devant moi, mais qu'il n'y en a pas pour un traître comme toi. — Il n'y a qu'un .... qui puisse se servir d'un pareil mot », s'écria Lanusse hors de lui.

En un instant, tous furent debout. « Junot ! Lanusse ! »

[1] Ils avaient été très-liés ensemble, et même des rapports d'obligation existaient entre eux ; car je sais que Lanusse a obligé mon mari. Je me plais à le dire.

s'écriaient-ils, en s'efforçant de les contenir; car, à l'épithète de Lanusse, Junot était devenu furieux. Tout à coup il se calme : « Ecoute, Lanusse, lui dit-il avec une voix radoucie qui contrastait singulièrement avec son tremblement colérique; écoute-moi. Je t'ai dit que tu étais un...... ; je n'en crois rien[1]. Tu m'as dit que j'étais un...... ; tu n'en crois rien non plus; car nous sommes tous deux de braves gens. Mais, vois-tu, il faut que nous nous battions : il faut que l'un de nous y reste. Je te hais parce que tu hais l'homme que j'aime et que j'admire à l'égal de Dieu, si ce n'est plus [2]. Battons-nous, et tout de suite. Je jure de ne me coucher ce soir qu'après avoir vidé cette affaire. »

Tous les témoins de cette scène sentaient que les paroles échangées voulaient du sang et même la mort. Mais comment faire? Le général s'est prononcé sur les duels; il n'en veut pas dans son armée. Si l'affaire est remise au lendemain, il le saura; dès lors plus de possibilité de la vider. Le jardin de Murat est grand, il descend jusqu'au Nil; on va faire allumer des torches, et là ils pourront se battre à l'instant même; il était neuf heures du soir et il faisait entièrement nuit.

« Quelle arme prendrons-nous? dit Junot. — Belle question! dit Lanusse; le pistolet. » Chacun le regarda avec stupéfaction. Il était l'insulté; d'après les lois du duel, il pouvait choisir l'arme qu'on devait employer. Aussi chacun fut-il surpris qu'il allât prendre celle qui dans la main de Junot était une arme toujours mortelle.

[1] Lanusse était un des braves les plus remarquables, et un des officiers les plus distingués de l'armée d'Égypte.

[2] On m'avait conseillé d'ôter ce mot, je ne l'ai pas fait parce que Junot l'a dit en effet, et que, connaissant sa croyance religieuse, je sais fort bien à quoi m'en tenir; il n'était pas pieux, mais il croyait.

On sait qu'il était l'homme le plus habile, non pas de France, mais d'Europe, pour tirer le pistolet. A vingt-cinq pas il ne manquait pas un as, et coupait toujours la balle sur une lame et au milieu de la balle. » Je ne me battrai pas au pistolet avec toi, dit-il froidement à Lanusse; tu ne sais pas tirer: tu ne mettrais pas dans une porte cochère. La partie doit être égale entre nous. Nous avons nos sabres; marchons. »

Bessières, qui était témoin de Junot avec Murat, lui dit tout bas qu'il faisait une sottise, que Lanusse était très-fort à l'espadon, et que lui ne l'était peut-être pas autant. « Songe donc que, lorsqu'on se bat, dit Murat, c'est au fait pour tuer son homme. » Junot ne voulut rien entendre. On se rendit au jardin, et pendant le chemin, Lanusse éleva de nouveau la voix et se permit des paroles outrageantes contre Junot et le général en chef. « Lanusse, lui dit Junot, ce que tu fais là est d'un homme qui n'aurait pas de cœur, et tu es un brave : on dirait que tu veux te monter la tête. » Lanusse répondit par des injures; Lannes le fit taire. « Allons, Lanusse, lui dit-il avec la manière énergique dont il ornait ses discours; car à cette époque, et même beaucoup plus tard, je ne lui ai pas entendu dire deux paroles, sans que la troisième fût un jurement. Allons,.... tais-toi.... C'est fini.... Que diable! vous allez vous couper la gorge, qu'est-ce que tu veux de plus ! Tout ce que tu lui diras à présent, c'est du luxe. »

Lorsqu'ils furent sur le terrain, les témoins l'examinèrent et furent au moment de ne pas permettre que l'affaire eût lieu dans cet endroit. Le Nil, en débordant et séjournant long-temps, avait laissé après lui des inégalités de terrain qui faisaient trébucher à chaque pas. « Si c'était de jour encore !..., dit Murat. Mais vous ne pouvez pas vous battre là. — Allons donc! dit Junot; c'est

un enfantillage. » Mettant alors son habit bas, il tira son sabre; Lanusse en fit autant.

Junot tirait fort bien l'épée, et l'espadon ne lui était pas étranger. Il était leste, brave et parfaitement de sang-froid; mais il voulut en finir, et, prenant son temps, il donna à Lanusse un coup qui lui coupa le haut de son chapeau, le bouton d'uniforme qui attache la ganse, et vint mourir sur sa joue. S'il n'avait pas eu de chapeau, il était mort. Mais il fallait le tuer; car, profitant du mouvement qui avait fait découvrir Junot, il lui porta un coup de revers qui lui ouvrit le ventre en lui faisant une blessure dont la cicatrice avait plus de huit pouces de longueur. On transporta Junot avec grande peine. La nature de la blessure était des plus graves dans un pays ou l'inflammation des intestins est la première chose à redouter. Mais il était entouré de gens dont le talent et l'amitié le tirèrent même promptement de la position inquiétante où il était.

Le général en chef fut furieux, le lendemain matin, lorsque Desgenettes, d'après le vœu de Junot, lui apprit ce qui s'était passé : « Eh quoi! ils vont s'égorger entre » eux? Ils ont été là, au milieu des roseaux du Nil, se » disputer aux crocodiles, et leur abandonner le cadavre » de celui des deux que la mort aurait frappé! N'ont-ils » donc pas assez des Arabes, de la peste et des Mame- » louks? Vous mériteriez, monsieur Junot, dit-il alors » comme s'il eût parlé à son ancien aide-de-camp, vous » mériteriez bien que je vous fisse garder les arrêts pen- » dant un mois après votre guérison. » Telles sont les propres paroles de Bonaparte. Il alla voir Junot assez long-temps après l'affaire, c'est-à-dire lorsque Junot était presque convalescent; car d'abord Napoléon ne voulait pas le voir, disant qu'il était plus coupable que Lanusse. Cependant dès le lendemain, en apprenant le

résultat de ce duel et ses causes : « Mon pauvre Junot, » avait-il dit,... blessé pour moi !... Aussi, l'imbécile !! » pourquoi ne s'est-il pas battu au pistolet ? » Je ne prétends pas que le mot soit tendre pour le général Lanusse, mais il est bon pour Junot, et je le rapporte textuellement.

Lorsque le général Bonaparte quitta l'Égypte, Junot était à Suez, où il commandait. On sait quel mystère enveloppa le départ de Bonaparte ; mais quelle lettre bonne et tendre il écrivit à Junot ! Cette lettre, que M. de Bourrienne a probablement oubliée, est écrite de sa main, à l'exception du *salut* et de *l'amitié* qui sont de la main de Bonaparte. Au surplus, la voici :

BONAPARTE, *général en chef, membre de l'Institut national, au général de brigade* JUNOT.

« Je quitte l'Égypte, mon cher Junot ; tu te trouves » trop éloigné du lieu de l'embarquement pour que j'aie » pu t'emmener avec moi. Mais je laisse l'ordre à Kléber » de te faire partir dans le courant d'octobre. Enfin, dans » quelque lieu, dans quelque position que je me trouve, » sois sûr que je te donnerai des preuves positives de la » tendre amitié que je t'ai vouée.

» Salut et amitié [1].

» BONAPARTE. »

Kléber voulut garder Junot ; Junot ne le voulut jamais. Il ne pouvait obtenir de vaisseau pour revenir en Europe, et souffrait d'être loin de sa patrie et loin de celui qui seul avait pu lui en faire supporter l'éloignement. Enfin

[1] Ceci est de la main de Bonaparte.

il parla avec tant de force et de sentiment que Kléber le fit partir, en lui écrivant la lettre que voici :

KLÉBER, *général en chef, au général de brigade* JUNEAU[1].

« Le sentiment de reconnaissance que vous savez si bien exprimer, et qui vous attache au général Bonaparte, ne peut qu'augmenter l'estime que je vous porte. Vous partirez, mon cher général, et j'ai donné ordre au général Damas de vous expédier sur-le-champ votre passeport, quoiqu'il me peine infiniment de ne vous donner que de cette manière l'assurance de mon bien sincère et cordial attachement.

» KLÉBER. »

Malgré la franchise apparente de la lettre que l'on vient de lire, Kléber entoura le départ de Junot de dégoûts et de désagrémens ; on répandit dans l'armée que Junot emportait les trésors trouvés dans les Pyramides par le général en chef. « *Il n'avait pas pu les emporter*, disait-on aux soldats, *et celui qui possède toute sa confiance les lui porte maintenant.* » Enfin, l'affaire en vint au point que plusieurs sous-officiers et des soldats se rendirent sur le rivage, et une partie monta sur le vaisseau marchand qui devait emmener Junot le soir même : ils ouvrirent tout, sans rien trouver ; enfin une énorme caisse, que dix hommes ne pouvaient remuer, se trouve dans l'entre-pont. « Voilà les trésors ! crient les soldats, voilà notre paie qu'on nous retient depuis un an ! Où est la clef ? »

Le valet de chambre de Junot, brave et bon Allemand, leur criait vainement à tue-tête que ce n'était pas à son *chénerâl !* Ils n'entendaient rien. Malheureusement, Junot

[1] Ce serait une chose fort naturelle qu'une faute d'orthographe de la part de Kléber, qui ne se piquait pas de savoir écrire le français ; mais il n'en est pas moins surprenant qu'il n'ait pas su comment s'écrivait le nom de Junot.

n'était pas encore à bord, ne devant s'embarquer que le soir. Les mutins prirent une hache, et frappant à coups redoublés sur la caisse, ils allaient la mettre en pièces, lorsque le charpentier du vaisseau, accourant tout essoufflé : « Eh ! à qui diable en avez-vous, enragés que vous êtes ! tenez, voilà les clefs; laissez donc ma caisse. » Il l'ouvrit lui-même, et l'on vit.... les outils du maître charpentier du vaisseau.

Une pareille scène blessa Junot jusqu'au fond du cœur. Être soupçonné d'une pareille indignité lui faisait déjà une profonde injure; mais avoir soupçonné son général d'un *crime*, dont lui surtout était moins capable que tout autre; lui, le père du soldat ! car il ne faut pas, lorsqu'on parle de Bonaparte, en raisonner d'après ceux qui *déraisonnent*. Junot jugea que la plainte était au dessous de tous deux. Il aurait pu prouver qu'il avait été obligé d'emprunter mille écus pour son retour en Europe : mais il partait, il allait revoir à la fois sa patrie, cette patrie qu'alors on adorait ! l'homme qu'il aimait comme elle, sa famille; enfin tous les sentimens qui se pressaient en foule dans son âme si ardente, si bien faite pour jouir de tout le bonheur qui était devant lui en expectative, neutralisèrent son indignation; il quitta cette vieille Égypte, dont il n'emportait que de la gloire, sans regrets, sans remords; et, tournant ses regards vers l'Europe, il ne pensa plus qu'à la France.

Toutefois l'odieuse calomnie, la stupide invention des trésors des Pharaons avait trouvé des gens crédules autre part que dans l'armée; les Anglais, par exemple, avaient été assez simples pour croire à ce conte; un bâtiment même était en croisière devant Alexandrie [1], et le vaisseau

[1] Sortis d'Alexandrie à huit heures du soir, ils furent pris à minuit par les Anglais : « Nous vous attendions », leur dirent-ils.

marchand que montait Junot fut obligé d'amener au premier commandement qui lui fut fait par le vaisseau de guerre *le Theseus*, capitaine Steels, et cela sans que Junot et son aide-de-camp, le capitaine Lallemand, pussent opposer la moindre résistance, quelque bonne envie qu'ils en eussent.

Le capitaine Steels était le plus impertinent des hommes, et l'on sait assez que, lorsque les Anglais se mêlent d'impertinence, ils professent. Tout content d'avoir pris un officier-général français de l'armée de Bonaparte, il n'avait pas assez de pieds pour donner le coup de pied de l'âne. Junot fut captif et captif malheureux; tout ce qui peut accroître la douleur d'une situation fâcheuse était probablement discuté chaque nuit dans la tête du capitaine pour le mettre en œuvre le lendemain. Avec Junot se trouvait le plus ancien général de division de l'armée française, le général Dumuy. Il n'était plus jeune, et était revêtu d'un grade qui aurait dû lui assurer partout non-seulement des égards, mais des honneurs, surtout parmi des militaires. S'il était une brave ganache comme le roi Prusias, le capitaine Steels n'en savait rien, et pouvait, d'après ce que des Anglais eux-mêmes m'en ont dit, s'en apercevoir moins que personne. Eh bien! ce bon général Dumuy fut non-seulement maltraité, ce qui n'était que cruel, mais mystifié, ce qui était infâme. Junot ne prêtait pas à la plaisanterie, et je n'ai pas besoin de dire qu'elle eût été dangereuse avec lui. Le capitaine Lallemand de son côté n'était pas plus commode; un jour il avait failli jeter à la mer un petit officier qui avait trouvé plaisant de lui faire ce qu'il appelait *un tour*. Aussi Junot et lui étaient-ils au moins respectés.

Enfin, au bout de quatre mois d'une existence qui devenait chaque jour plus dure et moins supportable, Junot parla pour la trentième fois des grosses dents; mais

ce fut si efficacement qu'enfin le capitaine Steels fut obligé de lâcher prise et de conduire ses victimes à Jaffa pour être remises au commodore sir Sydney-Smith. Je parlerai plus tard de sir Sydney. Maintenant je dirai seulement qu'il fut parfaitement poli pour les prisonniers et surtout pour Junot; mais il ne put les garder, et les expédia sur Chypre, à l'Arneka, pour que, de là, ils fussent envoyés à Toulon, sur le vaisseau *le Vaillant*; mais il fallait avant qu'un officier anglais allât à Palerme prendre les ordres de Nelson, qui s'y trouvait alors avec lady Hamilton.

Le lendemain du jour où *le Vaillant* eut mouillé dans le port de Palerme, un canot très-élégant, monté par douze rameurs vêtus de blanc et portant un bonnet de velours noir avec un léopard d'argent, vint reconnaître la frégate. Junot était dans sa chambre dans ce moment avec le général Dumuy. Le capitaine du *Vaillant* descendit auprès d'eux, et leur dit avec d'autant plus d'arrogance qu'il se croyait soutenu : « Messieurs, montez sur le pont; le grand amiral Nelson, notre héros, veut voir les prisonniers français. » Junot regarda le capitaine, puis ensuite, tournant sa tête de tous côtés, il eut l'air de chercher autour de lui : « Ah! bien! c'est donc à moi, c'est donc au général que vous vous adressez? » demanda-t-il. Le capitaine inclina la tête. « Et vous avez eu le courage de faire cette commission avec autant d'impertinence? Eh bien! chargez-vous de la réponse, du moins en ce qui me concerne, ainsi que mes officiers; allez dire à votre amiral Nelson, qui n'est pour moi ni héros ni grand homme, car je suis habitué à une mesure dans laquelle il est trop à l'aise, allez lui dire que je ne suis pas son prisonnier, mais bien celui de son gouvernement; que, fussé-je le sien, je ne me rendrais pas à un commandement fait avec la brutalité qu'on emploierait envers des bêtes curieuses que vous

auriez ramenées de l'Égypte, et dont vous seriez le *cornac*. Si l'amiral Nelson veut me voir, il sait où je suis. Il y a plus : il est mon supérieur, son grade est au dessus du mien : qu'il eût témoigné civilement le désir de me voir, et je me serais rendu près de lui au même instant. Maintenant l'insulte est faite ; il n'est plus temps pour lui de revenir. — Je ne prétends imposer mes opinions à personne, poursuivit Junot en s'adressant au général Dumuy, qui, depuis le commencement de l'action, lui marchait sur le pied, lui poussait le bras et faisait surtout une figure à faire pleurer les plus joyeux ou rire les plus tristes, j'ai dit ce que je pensais et ce que je voulais faire, voilà tout : libre à vous d'agir comme vous le voudrez. »

Ce que le brave homme voulut, ce fut de monter sur le pont et de se promener à peu près comme l'ours blanc dans sa loge. Le capitaine fut rendre la réponse de Junot à Nelson, qui était fait pour la comprendre. L'humeur avait fait dire à Junot ce qu'il était loin de penser, car il admirait Nelson, et ne le cachait pas; mais le moyen de ne pas dire quelque mot offensant lorsqu'un ennemi vainqueur veut nous insulter ! Si l'on était heureux, soit, à la bonne heure ; on se contraint alors : mais malheureux !.... Au reste, il est à présumer que la conduite de Junot fut comprise de Nelson ; car le même soir, il lui envoya une grande corbeille remplie de fruits, de sirops, et quelques bouteilles de vin de Bordeaux. Lady Hamilton avait joint des oranges à l'envoi. Junot pensa, avec raison, qu'un refus serait aussi sot que de mauvais goût. Il accepta et fit un remercîment empreint d'une reconnaissance que vraiment il sentait. Après tout, si ce qu'il avait dit au capitaine avait été rapporté fidèlement à l'amiral, on pouvait trouver un beau côté de magnanimité à son caractère, dans cette réparation tacite de son

tort, ou enfin de celui que lui avait prêté le capitaine du *Theseus*; mais Nelson annula les ordres donnés par Sydney-Smith pour que les prisonniers revinssènt en France ; ils furent conduits à Mahon pour y demeurer jusqu'à la réponse de l'amirauté. Elle ne pouvait être douteuse; mais elle pouvait tarder encore, et demeurer plus long-temps sous le joug du capitaine de la frégate était hors des bornes de la patience humaine.

Le commodore Sidney-Smith se présentait à Junot sous un aspect qui, pour être différent de celui de Nelson, n'en était pas plus rassurant pour la vie sociale et les rapports que doivent avoir ensemble deux hommes vivant sur le même plancher, si ce n'est sous le même toit, et qui allaient s'établir entre eux. Le général Bonaparte ne s'était pas fait illusion sur le vrai point de départ des maux qui étaient venus de la longue résistance de Saint-Jean d'Acre. Sidney-Smith et ces maux-là ne pouvaient se séparer dans sa pensée. Ceux qui étaient autour de lui, et qui recevaient si facilement les reflets de ses haines et de ses amitiés, lorsque, comme Junot surtout, ils vivaient de sa vie, ceux-là ne voyaient en Sidney-Smith qu'un homme que le général Bonaparte ne pouvait aimer, et qu'alors ils n'aimaient pas non plus. « Cependant, me disait un jour Junot, l'empereur a toujours pensé que Sidney-Smith était un honnête homme, et il le disait; seulement, il le croyait fou, et ne pouvait comprendre, disait-il, qu'un homme sensé entreprît d'aussi déraisonnables choses.

Les premiers momens furent donc fort pénibles entre deux hommes faits pour s'estimer. Mais cela ne dura guère : bientôt Sidney et Junot, s'étant mutuellement connus, eurent l'un pour l'autre une profonde estime. Junot disait de Sidney que c'était la chevalerie personnifiée avec toute sa bravoure et sa loyauté. Ils passèrent

ensemble environ deux mois, qui eussent paru courts à Junot; mais il voulut rentrer en France. Tout cédait à ce désir, qui était devenu une vraie maladie du pays. Sidney le vit, et s'occupa de son retour en France comme de celui d'un frère.

Ce fut à l'intervention active de sir Sidney-Smith que Junot dut le cartel d'échange dont j'ai conservé précieusement l'original, et dont voici la copie. Je n'ai pas besoin de faire observer que Junot fut échangé contre dix.

« PAR LES COMMISSAIRES CHARGÉS DE CONDUIRE LE SERVICE DE TRANSPORT DE SA MAJESTÉ, ET DU SOIN ET DE LA GARDE DES PRISONNIERS DE GUERRE.

» CECI EST POUR CERTIFIER QUE

» M. Junot, général de brigade des troupes de terre françaises, fait prisonnier en Égypte, et qui avait la permission de retourner de l'île de Minorque en France, sur parole, est maintenant élargi et échangé pour M. Balth^r Vilavitz, capitaine du corsaire *le Ferret*; M. Fran^s Trump, M. John Treacy, M. John Jattersen, M. John Homphries, M. Peter Lequesne, M. Alex^r West, M. John Allen, M. Philippe Labalesterre et M. Jame Mapper, maîtres de vaisseaux marchands anglais, dernièrement prisonniers de guerre, et à qui il est permis, sur leur parole, de revenir dans ce royaume.

» Donné par nos mains et sous le sceau d'office à Londres, ce 19 janvier 1801.

Gratis. » GEORGE.

» Adopté par nous, Commissaire du gouvernement français en Angleterre,

» Wm A. OTWAY. »

» OTTO. »

D'après ce que l'on a vu et su, on concevra facilement que Junot ait conservé la plus tendre amitié pour le commodore. Ils s'écrivaient malgré la guerre, et s'envoyaient des armes en présent.

Il est à remarquer que, malgré tous les soins de sir Sydney, il ne put obtenir l'entier échange de Junot. Il ne pouvait servir contre l'Angleterre que la chose ne fût entièrement terminée.

CHAPITRE III.

Les émigrés rentrés, et portraits d'après nature. — MM. de Bouillé, et madame de Contades. — Scènes de salon. — Un bal chez ma mère. — Deux femmes en rivalité de beauté. — Les oreilles de madame Leclerc, et évanouissement. — Conversation de ma mère avec Paulette. — M. Archambaud de Périgord et sa famille. — Madame de Noailles. — M. et madame de Chauvelin. — Les bals de Despréaux.

Après avoir parlé de Junot en anticipant sur les événemens, au point de le faire revenir d'Egypte, je reviens à une époque antérieure, avec l'intention de consacrer entièrement ce chapitre à des détails de société, qui pourront paraître frivoles aux esprits sérieux, mais qui, du moins je l'espère, ne seront pas sans intérêt pour les personnes dont ce retour vers des temps écoulés, et des mœurs presque entièrement effacées, rajeunira les souvenirs.

Parmi les personnes qui venaient le plus habituellement chez ma mère, il en était surtout quelques unes dont ma jeune imagination fut frappée plus vivement que par d'autres. C'est une galerie de tableaux dans laquelle je me plais quelquefois à me promener; et parmi eux se trouvent des portraits que je crois ressemblans, et qu'il m'est doux de revoir; lorsqu'il s'en présente à moi dont les traits me rappellent une méchante action, je ne leur fais pas couper la tête comme au mauvais doge, mais je tire un rideau devant, après avoir toutefois fait

leur appel par ordre alphabétique : l'amitié ne doit rien oublier.

Lorsque je commençai à écrire ces souvenirs, j'étais fermement décidée à ne pas parler des personnes dont je puis avoir à me plaindre; j'avais été prise, je ne sais trop pourquoi, d'une bonté, d'une indulgence *presque niaises.* Mais je m'en suis corrigée en voyant l'attitude hostile que prirent tout à coup des gens dont au contraire le plus honorable asile eût été, en pareille circonstance, un complet silence. Ils crurent opérer merveille en se faisant *porc-épic.* D'abord, c'est un vilain animal; et puis, je ne suis pas du tout peureuse, et je n'aurai même pas besoin de gants, à moins que la répugnance ne s'en mêle, pour les prendre, faire rentrer leurs piquans, et, lorsqu'ils seront redevenus de petites boules assez laides, jouer avec elles ; car il y en a dans le nombre d'assez ridicules pour prêter à rire pendant quelques minutes. Quant à celles qui renferment des ingrats platement ingrats, des gens lourdement méchans, je les laisse à leur propre *castigo* : ils font justice d'eux par eux-mêmes. Mais remarquez bien que c'est en raison de l'ennui qu'ils me donneraient que je les laisse là.

Parmi les femmes revenues depuis peu d'émigration et que voyait assez souvent ma mère, il en est une dont le souvenir m'est toujours aussi présent que si je l'avais vue seulement depuis quelques jours. Cette femme était madame de Contades, fille et sœur des MM. de Bouillé, dont le nom et le dévouement ne peuvent se séparer de l'affaire de Varennes [1].

La première fois que l'on voyait madame de Contades, elle frappait vivement. Cependant elle n'avait pas une

[1] Cette affaire n'a pas réussi; mais ce n'est pas MM. de Bouillé qu'il en faut accuser; j'en ai la certitude. Un parti qui reçoit un échec aussi rude est ordinairement injuste : c'est ce qui est arrivé.

beauté remarquable. Mais tout en elle était fantastique. Son regard, son rare sourire avaient une expression que je n'ai jamais vue qu'à elle et à une autre femme. Elle n'était pas mélancolique, il s'en fallait certes de beaucoup ; et pourtant on n'aurait pas osé rire dans la chambre où elle se trouvait, si elle-même n'en avait donné l'exemple. En tout, elle commandait les impressions ; et lorsque sa tête couronnée de sa belle chevelure noire se tournait vers vous avec un port de déesse, et qu'elle donnait un regard, ce regard commandait : il fallait obéir. Il existe encore aujourd'hui à Paris deux hommes qui l'ont aimée passionnément : je suis certaine qu'ils trouveront ce portrait ressemblant, car son souvenir n'est pas de ceux qui s'effacent.

La haine qu'elle avait pour Bonaparte était amusante. Elle ne lui accordait même pas de mériter sa renommée. « Allons, disait-elle lorsque ma mère lui parlait de toutes ses victoires d'Italie et d'Egypte, j'en ferais autant avec un regard. »

Mérote[1] n'était pas moins divertissante lorsqu'elle en était sur le chapitre des sœurs de Bonaparte. Elle n'accordait pas plus de beauté à madame Leclerc que de gloire à son frère ; et le curieux de la chose, c'est qu'une semblable opinion, qui n'aurait paru que ridicule dans toute autre, était vraiment amusante chez elle, et portait souvent coup d'une manière toute positive : un jour, cela arriva chez ma mère avec un résultat tragi-comique.

Bonaparte venait de partir pour l'Egypte. Sa famille, encore brillante du reflet de la gloire qu'il avait laissée sur elle pendant son court séjour à Paris, commençait déjà son noviciat de royauté ; et madame Leclerc, qui

[1] Nom de madame de Contades. Je n'ai jamais su son vrai nom de baptême, qui ne pouvait être celui-là ; mais on la nommait toujours familièrement ainsi.

exerçait très-volontiers une domination absolue, n'était pas du tout récalcitrante pour joindre ce sceptre-là à celui de sa beauté. Elle était si jolie dans toute sa personne qu'on ne songeait pas à le lui disputer; comme elle n'était encore que *dame de beauté*, et que sa principauté n'avait rien de réel, elle sentait encore la nécessité de faire beaucoup de frais pour plaire; et, pour dire la vérité, elle y réussissait complétement, lorsqu'elle ne se déguisait pas en enfant gâté insupportable.

Un jour ma mère donnait un bal dans sa jolie maison de la rue Sainte-Croix; elle avait réuni dans ce bal, comme il lui arrivait souvent de le faire, tout ce que Paris avait alors de plus élégant dans le faubourg Saint-Germain. Quant à l'autre parti, il n'y était représenté que par la famille Bonaparte et par des hommes comme M. de Trénis et quelques autres, qui, en leur qualité de beaux danseurs, étaient invités dans le peu de maisons particulières qui recevaient à cette époque.

Madame Leclerc, prévenue d'avance par ma mère, avait préparé une toilette qui devait, nous dit-elle, *l'immortaliser*; selon sa coutume, non-seulement elle fit de cette toilette l'affaire sérieuse d'une semaine entière, mais elle recommanda le secret le plus complet, qui fut effectivement gardé par madame Germon et par Charbonnier[1]. Elle avait demandé à ma mère de s'habiller chez elle, ce qu'elle avait déjà fait quelquefois, pour que sa parure fût dans toute sa fraîcheur au moment de son entrée dans le bal.

Il faudrait avoir connu madame Leclerc à cette époque de sa vie, pour se faire une idée juste de l'impression qu'elle produisit dans le salon lorsqu'elle y parut. Elle avait judicieusement attendu le meilleur moment pour

[1] Couturière et coiffeur alors fort en vogue.

faire son entrée. Il y avait déjà beaucoup de monde, mais la foule n'était pas encore serrée au point de l'empêcher d'être bien vue, et surtout bien appréciée.

Madame Leclerc était coiffée, ce jour-là, avec des bandelettes d'une fourrure très-précieuse, dont j'ignore le nom, mais d'un poil très-ras, d'une peau très-souple et parsemée de petites taches tigrées. Ces bandelettes étaient surmontées de grappes de raisin en or, mais sans que la coiffure fût élevée comme le sont les coiffures d'aujourd'hui. C'était la copie fidèle d'une statue ou d'un camée représentant une bacchante; et en vérité la forme de la tête de madame Leclerc, la pureté de ses traits lui donnaient droit à essayer cette difficile ressemblance. Une robe de mousseline de l'Inde, d'une excessive finesse, avait au bas une broderie en lames d'or, de la hauteur de quatre à cinq doigts, représentant une guirlande de pampre. Une tunique[1] de la forme grecque la plus pure se drapait sur sa jolie taille, en ayant également au bord une broderie semblable à celle de la robe. La tunique était arrêtée sur les épaules par des camées du plus grand prix. Les manches, extrêmement courtes et légèrement plissées, avaient un petit poignet et étaient également retenues par des camées. La ceinture mise au dessous du sein, comme nous le voyons dans les statues, était formée par une bande d'or bruni dont le cadenas était une superbe pierre gravée antique. Comme madame Leclerc s'était habillée dans la maison, elle n'avait pas mis ses gants et laissait voir ses jolis bras si blancs et si ronds alors, ornés de bracelets d'or et de camées. Non, rien ne peut donner une idée juste de cette ravissante figure! Elle éclairait vraiment le salon dans lequel elle entrait. Il

[1] C'était la *tunique grecque* et non pas le *peplum*; la tunique tombait jusqu'aux genoux. Le peplum n'était porté que par les personnes qui dansaient.

y avait une telle harmonie dans toutes les parties de ce délicieux ensemble, qu'un murmure de louanges l'accueillit aussitôt qu'elle parut ; et se prolongea sans égard pour toutes celles qui étaient présentes, et sans doute fort peu tentées de joindre leurs voix à celles de MM. Juste de Noailles, de Moncalm, de Mondenard, Archambaud de Périgord, Charles de Noailles ; de Montbreton, admirateur zélé, dès cette époque, de madame Leclerc ; ainsi que M. Auguste de Montaigu, MM. de Rastignac, MM. de l'Aigle, M. de La Feuillade ; M. de Montron ; M. de Sainte-Aulaire, alors en assez triste possession d'une femme laide et grognarde [1], et qui en appréciait d'autant mieux une parfaite beauté ; enfin, à cette foule de jeunes gens, alors notre état-major d'élégans. Tous s'empressaient autour de madame Leclerc ; et ce fut, entourée d'eux pour ainsi dire, qu'elle parvint à une place que ma mère lui avait gardée ; car ma mère, qui ne se gênait pour personne, aimait *Paulette* avec une telle tendresse qu'elle la traitait comme si elle eût été ma sœur.

Toutes les femmes qui étaient dans le bal avaient pris

[1] J'ai peu connu de femmes moins agréables que la première madame de Sainte-Aulaire, Ce n'était pas son extrême laideur (quoique certes elle ne fût pas belle) qui était répulsive en elle, c'était ce ton acerbe et de méchante humeur ; cette parole pointue qui venait toujours vous blesser, cet esprit anguleux que l'on rencontrait en se heurtant pour peu que la conversation se soutînt. Elle était, du reste, la plus vertueuse et la plus méritante des femmes ; mais son mari, qui dès lors était ce qu'il est aujourd'hui, bon, aimable, spirituel, homme à parfaites manières, n'en était pas moins aussi homme d'honneur et de foi. Il venait souvent chez ma mère. Quant à sa femme, nous ne la rencontrions que chez l'une de nos amies. Lorsque M. de Sainte-Aulaire laisse reposer aujourd'hui sa vue sur le beau visage de celle qui a remplacé son premier joug, il me semble qu'il doit éprouver un double bonheur, en contemplant cette figure toujours jeune et gracieuse comme à quinze ans, et dont les traits fins et charmans racontent à la fois tout ce qu'il y a dans cette jolie tête, d'esprit et de bonté.

de l'humeur, en voyant tout à la fois et la charmante figure et l'élégante toilette de mademoiselle Bonaparte, femme du général Leclerc. Elles murmuraient tout bas, mais de manière cependant à ce qu'elle l'entendît, qu'un luxe aussi *effronté*, lorsque la femme qui l'affichait n'avait pas de quoi dîner trois ans auparavant, présentait un côté presque odieux. Deux ou trois voix s'élevèrent au point que ma mère fut obligée de faire le tour du salon pour rétablir un peu d'ordre; elle craignait que sa *Paulette* n'entendît quelques unes de ces amères paroles. Mais le concert de louanges couvrait trop bien le sifflement envieux pour que madame Leclerc pût seulement le distinguer; ce n'était pas sous cette forme que la jalousie féminine devait la réveiller.

Madame de Contades, dont la belle tournure et le charme qui lui étaient propres avaient produit à son entrée dans le bal l'effet accoutumé, fut vivement choquée de se voir abandonnée, car son fauteuil était devenu presque désert, du moment où madame Leclerc avait paru; et, si quelques uns de ces messieurs venaient auprès d'elle, c'était pour lui dire combien la nouvelle arrivée était jolie.

« Donnez-moi le bras ! » dit-elle à l'un d'eux; et avec cette démarche, cette tournure de Diane qu'elle avait si bien, madame de Contades traverse le salon, et parvient auprès de madame Leclerc, qui était établie dans le boudoir de ma mère, parce que, disait-elle, la chaleur du salon et le mouvement du bal lui faisaient mal; mais, à vrai dire, c'était parce qu'elle y trouvait un vaste canapé pour s'y reposer et dévélopper toutes ses gracieuses attitudes. Ce fut son malheur. La pièce était petite, fort éclairée; et madame Leclerc, pour que sa ravissante coiffure surtout fût plus en vue, s'était posée de manière à recevoir le plus de rayons possible. Madame de Con-

tades la regarde ; et, bien loin de faire les sottes réflexions que d'autres avaient eu la lourde maladresse de laisser entendre, elle admire d'abord la toilette, ensuite la taille, le visage ; revient à la coiffure, trouve toujours tout ravissant, puis tout à coup : « Ah ! mon Dieu ! dit-elle à l'homme qui lui donnait le bras, mon Dieu ! quel malheur ! Une si jolie personne ! Mais comment cette difformité ne s'est-elle jamais laissé apercevoir ! Mon Dieu ! que c'est malheureux ! »

Si ces exclamations avaient été faites dans la salle du bal, le bruit de la danse, celui des instrumens auraient peut-être couvert la voix, assez éclatante du reste, de madame de Contades. Mais là, dans une pièce aussi petite, non-seulement chacune de ses paroles retentit aux oreilles de tout ce qui l'entourait, mais l'idole elle-même les recueillit, et si bien qu'elle devint rouge de manière à en être presque laide.

Madame de Contades avait ses yeux de feu dirigés sur la charmante tête, et semblait la couver, pour ainsi dire, d'un regard qui, tandis que sa voix modulait avec un accent de pitié : *Quel dommage !* annonçait à madame Leclerc qu'il fallait se repentir de son triomphe. Chacun suivait ce regard. Enfin on parvint à trouver le but vers lequel il se dirigeait. Ce que je viens de raconter, un peu prolixement peut-être, se passa dans l'espace d'une minute ; mais des détails minutieux sont nécessaires pour faire comprendre le peu de fondement de l'attaque, et cependant ce qu'une femme d'esprit peut faire lorsque sa vanité est blessée.

« Mais enfin, lui dit quelqu'un, que voyez-vous donc ?

—» Comment, ce que je vois ! et vous-même, comment ne voyez-vous pas les deux énormes oreilles qui sont plantées aux deux côtés de cette tête ? Si j'en avais de pareilles, je me les ferais ôter. Il faut que je lui conseille

de le faire. On peut proposer à une femme de lui couper les oreilles, sans que cela tire à conséquence.

Madame de Contades n'avait pas achevé que tous les yeux s'étaient portés sur la tête de madame Leclerc, non plus cette fois pour l'admirer, mais pour inspecter ses oreilles.

La vérité est que, en effet, jamais plus drôles d'oreilles n'avaient été appliquées par la nature à droite et à gauche d'un visage d'ailleurs charmant : c'était un morceau de cartilage blanc, mince, tout uni, et sans être aucunement *varié*. Du reste, ce cartilage n'était point énorme comme le disait madame de Contades, mais c'était fort laid, et plus l'admirable pureté de tous les traits qui l'entouraient était remarquable par leur beauté, plus il le devenait alors lui-même par sa disparité avec eux.

Quelque assurée qu'elle soit de la bienveillance générale, une femme jeune et peu faite au mouvement du monde s'embarrasse aisément. Ce fut ce qui arriva à madame Leclerc, en se voyant en quelques minutes le point de mire de tous les yeux, dont le regard, changé subitement, mêlait maintenant une expression presque moqueuse à leur admiration. La chose devait arriver sans malveillance même, et tout naturellement, après la remarque de madame de Contades. Le résultat de cette petite scène fut de faire pleurer madame Leclerc; elle se trouva mal, et finit par aller se coucher avant minuit.

Le lendemain, ma mère alla la voir; elle ne parla pas du tout de ses oreilles qui, alors, étaient cachées sous un ample bonnet garni de dentelles : car, selon sa coutume, elle recevait, étant dans son lit, même les visites les plus cérémonieuses. Elle voulut prendre sa revanche, se mit à dauber madame de Contades; et ne

l'épargna pas. Ma mère la laissa dire, parce qu'elle convenait, en elle-même, qu'elle avait été vraiment blessée par *Mérote*. Mais la vertu de ma mère n'était pas la patience; aussi se leva-t-elle avec humeur lorsque madame Leclerc lui dit :

« Je ne sais pourquoi tous ces hommes vont autour de cette grande perche-là? Il y a dans votre société, madame Permon, des femmes qui la valent bien. Tenez, hier, au bal, tout à côté d'elle, il y en avait une que je trouve très-bien, et mieux que votre madame de Contades. Avec cela, elle était fort bien mise, elle avait une robe et une tunique grecque tout comme la mienne. Cependant, ajouta-t-elle d'un air sérieux, comme s'il se fût agi de l'affaire la plus importante, la sienne était brodée en argent. La mienne était en or. Il faut que je lui dise que cela ne lui va pas bien; elle n'est pas assez blanche pour l'argent : il brunit. »

C'était là-dessus que ma mère s'était levée en s'écriant : « Mais, Paulette, ma chère enfant, vous êtes folle, tout-à-fait folle! »

La femme dont parlait madame Leclerc était petite, extrêmement grasse, n'ayant pas du tout de cette partie du corps qu'on est convenu d'appeler un cou; elle avait le nez retroussé, et la vue fort basse, ce qui lui faisait cligner les yeux; enfin c'était l'antipode de madame de Contades.

« Je vous assure, madame Permon, que madame Chauvelin est fort élégante, qu'elle a bien de l'esprit et qu'elle n'est pas moqueuse. — Que madame Chauvelin soit élégante ou non, cela ne fait rien à l'affaire; quant à de l'esprit, je sais qu'elle en a et beaucoup : mais si vous vivez dans la croyance qu'elle ne se raille pas, comme *Mérote*, des ridicules qui passent sous ses yeux, vous vous trompez étrangement, ma pauvre Paulette.

Et si sa vue basse l'empêchait de les apercevoir, son mari a l'œil bon et le regard alerte; soyez sûre qu'il les verrait pour elle.»

En définitive, cette petite scène fit prendre madame de Contades dans la plus belle grippe par madame Leclerc; chose qui l'occupa quelque temps, mais à laquelle madame de Contades, j'en suis sûre, ne pensa plus en mettant son châle pour sortir du bal le soir même.

Vers cette même époque, M. de Talleyrand avait fait revenir une grande partie de sa famille. Ses deux frères, Archambaud et Bozon de Périgord, rentrèrent dans leur patrie, l'un pour y ramener une famille et l'autre pour retrouver la sienne. Lorsque M. Archambaud de Périgord avait été forcé de fuir pour sauver sa tête, il avait dû laisser derrière lui ses trois enfans et leur mère, qui périt quelque temps après. Les enfans, héritiers d'une belle fortune, demeurèrent sous la garde de M. Langlois leur tuteur; et lorsque M. de Périgord revint en France, il trouva une famille dont le père le plus orgueilleux eût été satisfait.

Je ne ferai pas ici le portrait de Louis de Périgord, l'aîné de ses trois enfans. Quelle est la personne qui l'a connu et n'a pas gardé son souvenir? Louis de Périgord a laissé des regrets non-seulement à ses amis, mais à la société entière dont il eût été l'ornement. Bonaparte, qui savait distinguer les hommes, le marqua plus tard du sceau de son regard, et j'aurai occasion d'en reparler dans la suite.

Ma mère avait une amie qui, prenant aussi courage, reçut du monde et donna des bals. C'était madame de Cazeaux, femme d'un président au parlement de Bordeaux, et par elle-même fille de grande qualité [1]. Elle

[1] Elle était mademoiselle de Taillefer, parente de M. de Talleyrand, mais éloignée.

avait encore à cette époque une immense fortune, dont elle usait noblement. Je ne puis en faire un plus digne éloge qu'en disant qu'elle était parfaitement bonne. Elle avait une fille unique qui était sa divinité : Laure de Cazeaux était à cette époque la plus riche héritière de France. La fortune de ses parens était estimée à huit ou neuf millions de fonds, et l'on ne se trompait pas.

Madame de Cazeaux occupait alors l'hôtel de Périgord, rue de l'Université, aujourd'hui la propriété du maréchal Soult. Là elle donna, dans le bel appartement du rez-de-chaussée, les premiers beaux bals qui eurent lieu à Paris après la révolution. Mais c'était le faubourg Saint-Germain dans toute sa pureté, et je ne me rappelle pas d'y avoir jamais vu un visage *intrus*, si ce n'est par la suite Junot, encore ne fut-ce qu'après mon mariage. Ces bals se donnaient pour le jour de naissance de Laure de Cazeaux; et ce jour de naissance était le 14 février. Plus tard, cet anniversaire n'eût certes pas été fêté dans cette maison.

Il y avait alors à Paris une maison dans laquelle se réunissait également une fort bonne compagnie, et dans laquelle on n'était pourtant admis qu'en payant. Mais j'ai déjà dit que cela se voyait souvent alors. Cette maison était celle de Despréaux, le maître de danse de tout ce qu'il y avait de jeunes filles comme il faut, avec Delahaye et Abraham. Despréaux avait épousé, comme on le sait, mademoiselle Guimard. Il était rempli d'esprit, et faisait bien mieux de jolies chansons qu'il n'apprenait à bien battre un entrechat, quoique cependant il enseignât très-bien *la bonne grâce*. Il était mon maître, ainsi que celui d'une foule de personnes qui souscrirent toutes de grand cœur à lui donner le prix d'une ou deux leçons, je crois, et, en échange, nous nous réunissions

chez lui, et nous y dansions en toute gaîté. D'abord il n'y eut que ses écolières; mais la réputation de ses soirées dansantes s'étendit, et il changea de local afin de pouvoir admettre toutes les personnes qui voulaient en faire partie [1]. C'est là que j'ai vu pour la première fois mademoiselle Perregaux, avant qu'elle épousât le général Marmont. Je me rappelle qu'elle me fit une singulière impression quand je la vis arriver seule, avec une manière de gouvernante, qui avait plutôt l'air soumise à sa volonté que de se faire obéir. J'étais très-jeune alors, et mademoiselle Perregaux, plus âgée que moi de plusieurs années, me fit l'effet d'une jeune femme plutôt que d'une jeune personne. A la vérité le monde dans lequel je vivais à cette époque n'admettait pas cette liberté de manières dans une demoiselle. Ma mère ne pouvait s'y habituer. Mademoiselle Perregaux était alors parfaitement jolie; elle avait la fraîcheur d'un bouquet de roses blanches et roses, et son frais visage faisait l'effet d'en avoir la suave odeur.

Madame Bonaparte amenait quelquefois sa fille chez Despréaux. Mademoiselle Hortense de Beauharnais était alors une charmante jeune fille; mais je me réserve de parler plus tard d'elle et de faire tout à mon loisir son portrait : il mérite qu'on y mette le temps.

Il y avait aussi chez Despréaux des personnes qui venaient danser là en bonne compagnie; car, à cette époque, les réunions de ce genre étaient fort rares, comme je l'ai dit. J'y ai vu danser une femme que j'ai depuis rencontrée dans le monde; c'est madame de Catelan. Je me rappelle qu'elle était, quoique jeune encore, d'une énorme grosseur, et que, malgré cet in-

[1] Il logeait d'abord dans la rue du Mont-Blanc, dans une maison alors n° 17. Lorsqu'il changea de demeure il fut plus loin, en face, toujours dans la même rue, dans l'hôtel qu'occupait la garde nationale.

convénient de bal, elle dansait avec une telle légèreté, que le parquet le plus sec ne recevait aucune impression de ses pas. Elle est la seule personne à qui j'aie reconnu de la bonne grâce dans une contredanse avec un tel embonpoint.

L'hiver fut assez gai. Plusieurs maisons s'ouvrirent; la société redevint sociable. Le président Pinon nous faisait danser toutes les semaines; un M. de La Noue, qui demeurait dans le faubourg Poissonnière, donnait aussi de jolis bals. Madame Hainguerlot-Seguin donnait également de belles fêtes, mais c'était le parti de la révolution qui s'y réunissait; tout ce qui tenait au parti royaliste avait été tellement marqué d'un index proscripteur au 18 fructidor et au 30 prairial, que tout ce qui avait eu le bonheur d'échapper à la déportation ou à un nouvel ostracisme, trop heureux de n'être pas l'objet de rigueurs personnelles que des noms marquans semblaient appeler, se gardait bien de les provoquer en se présentant d'eux-mêmes à l'attention d'un gouvernement devenu tyrannique à force de faiblesse.

CHAPITRE III.

La terreur du 18 fructidor. — Démarche de Joseph Bonaparte pour sauver des proscrits. — Barras. — Le général Hoche et M. de Villemansy. — Pièces authentiques, et lettres de Hoche. — Opinion de Hoche sur le Directoire. — Causes probables de sa mort. — Louis, Jérôme, et Eugène de Beauharnais. — Départ pour l'Égypte.

Il est très-vrai qu'après le 18 fructidor nous avions éprouvé une nouvelle terreur qui avait mis du trouble dans toute notre société, et plusieurs de nos amis, désignés dans quelques unes des déclarations de Duverne de Presle, furent contraints de quitter Paris. Lucien Bonaparte et Joseph, qui alors étaient tous deux au Corps-Législatif, mirent une bonté parfaite à seconder ma mère dans les soins qu'elle se donna pour sauver deux personnes compromises évidemment par erreur. Lorsque la chose fut prouvée par pièces authentiques, Joseph devint le plus chaud défenseur de ces deux personnes et emporta leur affaire auprès de Barras, qui lui-même, par pudeur, aurait dû ne pas se laisser seulement solliciter, surtout pour l'un deux qui, je crois, était son parent, mais tout au moins son ami, avait été longtemps son camarade de plaisirs, et qui alors n'avait plus que le malheur de n'avoir plus d'argent [1] et de ne pouvoir faire le plat courtisan à la cour de Barras.

[1] La conduite de Barras avec M. le comte de Bea....t a été plus que mauvaise. M. le comte de Bea....t, neveu de l'archevêque d'Aix, et l'un

Après cette nouvelle révolution du 30 prairial, car elle en méritait le nom, Lucien prit une attitude qu'il n'avait pas eue jusqu'à cette époque. Joseph, plus doux, plus tranquille, se contentait de faire du bien toutes les fois qu'il pouvait employer son crédit à obliger : non pas qu'il manquât de force dans le caractère ; à cet égard il a été fort mal jugé, ainsi que je l'ai dit, et comme il me sera facile de le prouver quand j'aurai à parler de la guerre d'Espagne, dont on connaît les combats et les siéges, mais fort peu le dessous des cartes.

Je n'ai pas parlé d'un événement qui eut lieu immédiatement après le 18 fructidor, et qui nous frappa de tristesse, parce que nous étions liées avec des parens et des amis de la victime qui fut sacrifiée ; je veux parler de la mort de Hoche. C'est un grand événement dans l'histoire de notre révolution que la mort de cet homme. Celle de Joubert et la sienne ne sont considérées ordinairement, dans les Mémoires du temps, que comme un malheur militaire. La mort de Joubert, celle de Hoche, ne semblent pas d'abord être une autre perte pour la patrie que celle de Marceau ou, plus tard, celle de Desaix. Mais quelle différence entre eux ! Hoche joignait à ses talens militaires d'autres talens d'une vaste étendue, et puis il était citoyen en même temps que soldat. Lorsqu'il fut envoyé dans la Vendée, il calma les dissensions

des hommes marquans de sa province par son nom et sa naissance, non-seulement ne trouva pas en lui un ami et un appui, ce qu'il devait espérer, mais il ne put parvenir à se faire rembourser par lui une somme de cent cinquante louis prêtée en diverses fois, et à la vérité sans billet, mais avec toutes les preuves qui peuvent y suppléer. M. le comte de Bea....t est mort malheureux, et sans que *la caricature de roi* se soit acquittée. Au reste, j'aurai à raconter une pareille histoire qui m'est arrivée à moi, non pas avec un *roi* ; mais *avec un oncle de roi*. Elle est encore plus amusante ; l'autre n'est que vile, celle-ci réunit les deux avantages.

civiles, plus peut-être par son habileté *toute* loyale, ses manières conciliantes, que par les coups de son épée, dont pourtant il savait bien se servir. Il avait pour sa patrie cet amour, ce même culte que lui portait Joubert. J'ai peu connu personnellement le général Hoche, mais alors et depuis j'ai eu sur lui les détails les plus curieux. Lorsqu'il mourut, la voix publique s'éleva comme un cri accusateur contre le Directoire! C'est une grande question à résoudre que celle qui doit amener une décision qui dit : Ces hommes sont des meurtriers!.... mais la pensée ne peut être comprimée, elle est libre de parcourir toutes les preuves dans lesquelles elle peut lire une conviction ou une réfutation. La mienne s'est fort occupée de cette mort de Hoche ; j'ai surtout bien discuté avec moi-même tous les antécédens du 18 fructidor, lorsque mon âge m'a permis de profiter des documens précieux qui sont en ma possession. J'ai vu que le général Hoche avait été constamment le but de la haine d'un parti alors malheureusement puissant, quoique n'agissant que dans l'ombre. Hoche a été inculpé d'une grave manière, et pourtant il n'était pas coupable. M. de Villemanzy[1], l'homme le plus probe, le plus honnête de la terre, fut bien aussi accusé de concussion à la même époque ; et par qui ? par l'homme également le plus honnête, mais dévoué au parti royaliste, dont il était lui-même, et qui croyait assez volontiers tout ce qu'on lui disait. Il accusa le général Hoche devant les deux chambres, dans la ferme croyance que le général était coupable. Il manquait une somme de huit cent mille francs,

[1] Je parlerai plus tard de cet estimable et intime ami de mon père. M. de Villemanzy, plus âgé que lui de quelques années, lui avait servi de guide et rendu de grands services lors de la guerre d'Amérique. Par la suite leurs liens d'amitié se resserrèrent; le jour de mon mariage, ce fut M. de Villemanzy qui me servit de père à la municipalité et à l'église.

que l'on prétendait que le commandant de l'armée de Sambre-et-Meuse avait dérobée pour la partager entre les officiers de son état-major. Une personne à laquelle il portait alors un vif intérêt, et qui vit encore, recevait dans ce même temps des lettres de lui, dans lesquelles il la priait en grâce de lui faire prêter de l'argent, à quelque prix que ce fût, « et surtout[1], lui disait-il, gardez-moi bien le » secret ; car je rougirais trop si je pouvais croire que la » France sait que l'un des généraux en chef de ses ar» mées est contraint de faire un emprunt pour remplacer » les chevaux que lui tue le boulet ennemi. »

On a cité des lettres d'un payeur de l'armée de Sambre-et-Meuse. J'ignore ce qu'elles disent de plus concluant que l'expression d'un homme parlant à une personne qui possède son entière confiance, causant avec elle de cœur à cœur, et, bien loin d'écrire pour la multitude, mettant dans cette correspondance tout le mystère qu'elle réclame. La personne à qui ces lettres sont adressées vit encore; elle habite Paris, et a remis ces mêmes lettres sous mes yeux, il y a seulement quelques jours, pour que j'en prisse de nouveau connaissance [2].

Dans une autre, il parle du séjour qu'il a fait à Paris peu de temps avant sa mort. Le résumé de toute cette correspondance prouve que le Directoire a été perfidement cauteleux avec le général Hoche, qui, franc et loyal républicain, s'est laissé jouer par un gouvernement sans foi et dont quelques membres voulaient alors vendre la patrie. Je trouve dans l'une de ces lettres la relation d'une scène fort curieuse entre le général Hoche et un homme de Barras, nommé Lacombe. Cet homme vint, comme un vrai *mouton* de police, s'offrir à Hoche, de la

[1] Cette lettre est du 19 thermidor an VI.

[2] Je n'ai jamais pu la décider à m'en laisser une pour en faire faire un *fac-simile*; elle porte à ces trésors une religieuse vénération.

part du citoyen Willaume, payeur-général de l'armée de Sambre-et-Meuse, pour diriger ses propres affaires.

La date d'une lettre autographe de Hoche dont je vais donner quelques extraits, est assez singulière; elle porte en tête : « De Paris, rue Cérutti, 19 fructidor an VI. » Et au dessous : « Oui, regardez, et votre œil trouvera le » mien ; appelez, et ma voix vous répondra. Tout cela est, » comme je le dis, autour de moi, et doit être de même » autour de vous... »

Cette pensée, qui vient d'une âme aimante et d'une tête exaltée, peut être facilement comprise par ceux qui ne rapportent pas tout à une idée positive.

Voici comment s'exprimait Hoche :

« Le piége était trop grossier; j'ai presque été tenté » de me fâcher qu'on me crût assez simple pour m'y laisser » prendre. Le citoyen Lacombe a été prié par moi de des- » cendre promptement par l'escalier pour m'éviter la » peine de le faire sortir de la maison par la fenêtre. Mes » affaires ! un intendant ! un trésorier ! Vraiment ! nous en » sommes bien là mon état-major et moi !... Tenez, ques- » tionnez Chérin [1] la première fois que je l'enverrai dans » cette caverne de brigands : il vous dira, avec sa rude et » loyale franchise, si nous avons des gâteaux à partager » dont les fèves soient de cent mille francs. Mon sang bout » dans mes veines, lorsque j'entends de pareilles absurdités ! » Mais mon âme se révolte à la seule pensée que le gou- » vernement non-seulement les autorise, mais les fasse

[1] Il était au Trésor. C'était le plus honnête des hommes, mais extrêmement borné. Son entendement ne passait pas sa comptabilité; il était de plus fort distrait, ce qui pourtant n'arrive qu'aux gens d'esprit. C'est lui qui un jour, écrivant à un ministre (Charles Lacroix) pour s'excuser de ne pouvoir aller dîner chez lui, finissait sa lettre en lui disant : « Et surtout faites donc plus d'attention à vos zéros : ils ont tous une queue ; on les prend pour des 9. »

»lui-même répandre. Je m'en doutais à mon dernier »voyage à Paris, et leur conduite hypocrite envers moi »aurait dû me dessiller la vue. Je voulais une explication »publique dans laquelle j'aurais donné mes preuves, et »la nation m'aurait jugé !... Elle aurait prononcé entre »moi et ces pantins déguisés en Grecs et en Romains »il y a quelques mois, et qui veulent maintenant jouer »au despotisme, arborant le manteau du moyen-âge et »le chapeau à la François Ier. O ma patrie !... ma pa»trie !... Amélie, je voulais en appeler à elle, peut-être »ne m'a-t-elle pas oublié ; elle ne m'aurait pas laissé ca»lomnier par des misérables qui veulent aujourd'hui se »disculper en m'accusant... Je voulais provoquer une »explication, je le répète... Mais vous avez eu peur, »Amélie, vous m'avez retenu : et moi, enfant, et en»fant stupide, j'ai cédé. Ah ! les femmes !.... les fem»mes !..., etc., etc. »

Et dans une autre lettre, en date du 30 fructidor (Bonn, 30 fructidor an VI) :

..... « Ils veulent me perdre ! mais qu'ils prennent »garde à eux ; je vais les foudroyer avec des preuves de »feu... Croient-ils donc que je me suis dessaisi de ce »qu'ils ont eu la bêtise de mettre à ma disposition ?... »Je les connais trop bien... Mais il me faut des appuis. »La vertu en a bien plus besoin que le crime, dans cette »époque de désastres. Voyez à parvenir jusqu'à Thibau»deau ; on le dit proscrit. Qu'il vienne ici ; qu'il vienne »au milieu de nos baïonnettes ; c'est un sûr asile...... »Voyez aussi Daunou. Je ne veux pas de Doulcet [1] ; je

[1] Je ne sais pas si c'est Doulcet de Pontécoulant ; je ne le pense pas ; car son caractère était trop noblement, trop franchement beau au temps des malheurs de la république, de la vraie république ; car, sans avoir besoin de le répéter, il est entendu que jamais les temps désastreux de 93 ni leurs suites ne sont pris par moi dans cette acception.

» n'aime pas cet homme, bien qu'il dise qu'il est mon » ami. Tâchez de rencontrer Edouard; il peut beau- » coup... Mais, hélas! *que pouvons-nous*, après ce qui » s'est passé !... Mais enfin, je veux qu'on sache que de- » puis trois mois le prêt manque à mes troupes; que la » partie droite du Rhin est occupé par elles; qu'elles y » vivent sans que ses fournisseurs, dont on m'accuse » d'être le complice, se soient *en rien mêlés* des affaires de » mon armée. Et pourtant il s'agit d'autre chose que » d'un caporal et de quatre hommes : c'est une armée » de cinquante-huit mille hommes !.... l'armée de Sam- » bre-et-Meuse enfin. Peut-être dans les salons dorés du » petit Luxembourg ignore-t-on qu'elle existe... Peut-être » même M. Aubry [1] ose-t-il demander si elle est au nord » ou au midi. Enfin, que veulent-ils de moi, tous ces sal- » timbanques? Veulent-ils que j'aille à Paris pour y re- » nouveler le scandale honteux du 30 prairial? Le veulent- » ils? Eh bien! j'irai aussi, à mon tour, mettre en pièces [2] » les habits brodés et les panaches de ces monstrueux » pantins. Qu'ils ne me provoquent pas! »

Hélas! le malheureux n'aurait pas dû provoquer lui-même un ennemi d'autant plus lâche, qu'il était coupable et faible. A peine un mois s'était écoulé depuis la date de cette dernière lettre, que le général Hoche était mort. Depuis long-temps j'ai soulevé son linceul; j'ai interrogé ce cadavre qui, quelques minutes après le der-

[1] Il a été ministre de la guerre. Il était exécré de toutes les armées; parfaitement incapable, il n'a été connu pendant son ministère que par les injustices et les indignités dont il se rendit coupable. La destitution de Bonaparte fut signée par lui.

[2] Il faisait sans doute allusion à la scène indécente du 30 prairial qui avait eu lieu entre Delahaye et un autre député. Ils s'étaient battus avec une telle rage, dans le lieu même des séances du Corps-Législatif, que leurs vêtemens furent déchirés. La scène eut lieu à la tribune même.

nier soupir, devint si terriblement accusateur, qu'une voix générale s'éleva pour frapper du nom de meurtriers ceux qui devaient poser sur le front de Hoche une couronne civique et non la planche de sapin d'une bière. Quant à ma propre opinion, elle me donne la conviction que le général Hoche est mort assassiné.

Si je me suis un peu étendue sur ces détails, c'est que cet homme est non-seulement l'une de nos plus grandes figures historiques, mais sa mort présente un fait éminemment remarquable dans les fastes révolutionnaires. Tout ce qui tient à cet événement, à la fois national et mystérieusement tragique, appartient, il me paraît, au domaine de l'histoire; et c'est pour cela que je n'ai voulu rien omettre de ce qui était authentiquement à ma connaissance.

Louis Bonaparte venait chez ma mère aussi souvent que ses sœurs et ses frères. A cette époque, il était bien différent de ce que le malheureux jeune homme est devenu depuis. Sa figure était agréable; il ressemblait beaucoup à sa sœur Caroline, dont il se rapprochait aussi par l'âge, mais il était mieux fait qu'elle. Louis était parfaitement bon et doux. Il aimait beaucoup ma mère, qui pourtant le gâtait moins que Jérôme, à qui elle passait toutes ses sottises; et, soit dit en passant, il en faisait alors toutes les fois qu'il venait à Paris, bien qu'il fût un enfant: il n'avait alors que treize ans. Lucien, Joseph et surtout madame Bacciochi le sermonnaient à tour de rôle; rien n'y faisait. Ma mère en obtenait toujours plus que les autres, qui avaient le grand tort de lui jeter toujours au nez l'exemple d'Eugène de Beauharnais. C'était, selon eux, une petite perfection, que du reste ils ne pouvaient souffrir, mais qui servait continuellement d'épouvantail. Il partait avec son beau-père pour cette fameuse expédition qui alors était encore un mystère, et

donnait lieu à tant de conjectures qu'on avait fini par complétement déraisonner à son sujet.

Enfin, après les préparatifs les plus mystérieux et les plus magnifiques que jamais nation ait faits pour porter sur des bords lointains un homme qui n'était pas son souverain, Bonaparte, qui les avait tous dirigés, jugea qu'il était temps de mettre ses projets à exécution; il partit de Paris, et fut s'embarquer à la tête de cette armée qui devait aller apprendre aux vieilles Pyramides que la France était toujours non-seulement la plus aventureuse, mais la plus vaillante des nations.

CHAPITRE IV.

Retour indispensable vers le passé. — La famille de Polignac, et les pensions de cour. — L'abbé Offray et le président d'Albertas. — Madame de Re....c et madame Tallien. — Relations de ma mère avec madame Tallien. — Portrait de madame Tallien. — Drapeaux apportés par Junot au Directoire. — Junot entre madame Tallien et madame Bonaparte. — La Notre-Dame-des-Victoires et la Notre-Dame de septembre. — Junot conduisant madame Bonaparte en Italie. — Mademoiselle Louise. — Influence de M. de Bourrienne sur madame Bonaparte.

Il est indispensable à la liaison des faits qui vont suivre, que je revienne un moment sur une époque antérieure.

Peu de temps avant la révolution, mon père se trouva engagé, par ses relations financières, dans une affaire assez remarquable [1], qui fut alors peu connue, parce

[1] Il s'agissait d'un fonds très-considérable concédé, antérieurement à cette époque de 87, à M. de Boulon-Morange par madame la comtesse d'Aspect. Il y eut ensuite rétrocession ; et, pour qu'il y eût balance égale, on constitua des rentes perpétuelles sur la tête de madame la comtesse d'Aspect (je crois que ce fut en 1786). M. Necker, qui n'aimait pas ces sortes de choses, ne vit d'abord là-dedans, à ce qu'il paraît, qu'une grâce et même une pension. Le fait est que cela n'était pas vrai; mais la colonne des grâces et pensions offrait un total si effrayant des dépenses de ce genre imposées à l'état, que, dans le premier instant, il lui était bien permis de se montrer sévère : mais il était juste, et comprit sans beaucoup de peine.

Je ferai observer, à propos de cette affaire, combien la passion se

que l'une des deux parties appartenait à la famille Polignac. Les rapports d'amitié que mon père avait à cette époque avec plusieurs des intéressés lui fit donner tous ses soins à une chose qui pourtant était tout-à-fait étrangère à la charge qu'il remplissait. Ma mère, qui jamais ne se mêlait d'affaires, et cela à l'instante prière de mon père, se chargea cependant de le presser pour qu'il terminât celle-ci le plus promptement et le plus favorablement possible. Il fut assez heureux pour réussir; et, ce qu'il y a de curieux, c'est que les deux parties s'en trouvèrent bien. Ma mère avait été non-seulement excitée dans son obligeance par la justice de la cause, mais encore par des amis à elle qui portaient intérêt à cette cause. M. l'abbé Offray, qui depuis fut massacré dans Avignon, le président d'Albertas qui fut assassiné le jour même de la fédération, et pendant qu'il la fêtait dans son château, le vicomte de Rouvilliers (Jacques),

laisse rapidement entraîner. Il parut en 89 ou 90, je crois, un écrit fait par M. Camus, dans lequel il présente une masse, à la vérité très-effrayante, des sommes données par la cour, et surtout par la reine, particulièrement à la famille Polignac. Il y a, entre autres articles, celui du dixième retenu sur la somme destinée aux livrées par la duchesse de Polignac, laquelle somme elle avait droit de retenir comme gouvernante des enfans de France; M. Camus se récrie beaucoup sur cette somme particulièrement. J'ai la certitude qu'elle était de 100 louis par an. C'est ainsi que l'on a mis sur cette colonne des grâces et pensions l'évêché de Meaux qu'avait l'abbé de Polignac, et qui rapportait 25,000 francs. Il en est de même de l'abbaye de Saint-Epvre qui valait 30,000 francs. Sans doute; on demandera pourquoi tant de grâces répandues sur la même famille? mais les revenus du clergé à cette époque n'étaient pas encore ceux de l'État, et la question n'est plus la même. Sans nul doute, on est violemment irrité en voyant une somme de 437,000 francs donnée annuellement sous le titre de pensions, et moi-même j'avoue que je n'ai pu retenir l'expression d'un mécontentement tout national; mais m'occupant beaucoup de ces questions, j'ai depuis acquis la preuve que, dans cette somme de 437,000 fr., il y a plus du tiers à retrancher.

et surtout madame de Re......c, fille naturel du marquis de Saint-A.....n, lui demandèrent de décider mon père, comme je l'ai dit plus haut, à s'occuper de ce qu'on désirait de lui [1]; et ma mère, naturellement bonne, avait été plus qu'obéissante.

Lorsqu'en 1796 on put enfin respirer; lorsque le couteau cessa enfin de jouer, Paris fut, comme toujours, le point de rassemblement qui réunit tout; et un jour, à son grand étonnement, ma mère rencontra à Tivoli cette madame de Re......c, qui lui avait été si chaudement recommandée par l'abbé Offray, lors de l'affaire dont je viens de parler [2]. C'est qu'alors on pouvait très-bien croire les gens morts sans que, pour cela, ils eussent eu une fièvre maligne [3].

Madame de R......c était fort élégante, c'est-à-dire qu'elle portait tout à un degré de recherche outré. Elle donnait le bras droit à un collet noir, le bras gauche à une oreille de chien, causait avec une *pa-ole pa-fumée*, et affectait elle-même d'être en tout une parfaite incroyable. Elle fit des grâces sans nombre à ma mère, qui était une personne un peu accablante pour une femme comme madame de R......c. Je me rappelle qu'elle perdit toute contenance sous le regard un peu moqueur de ma mère, qui investissait toute la personne de la nouvelle arrivée avec cette *cruauté froide* de la véritable élégante parisienne. Lorsqu'elle reprit courage,

[1] Je crois que cela avait quelques rapports avec le diocèse de Narbonne qui était spécialement dans sa juridiction, mais je n'en suis pas sûre.

[2] Une réflexion douloureuse se présente lorsque l'on jette les yeux sur la page qui précède, en voyant tant de noms que l'amitié réclame précédés d'un index sanglant. Le président d'Albertas, le marquis de Rochegude, l'abbé Offray, le marquis de Saint-Aulan, tous, tous massacrés !!!

[3] L'époque dont je parle maintenant est antérieure au 18 fructidor.

elle fut naturelle, et comme elle avait de l'esprit, je me rappelle aussi qu'elle y gagna beaucoup.

Elle vint nous voir le lendemain. Elle nous parla de la cour directoriale où elle allait beaucoup, et surtout de madame Tallien, qui était le prototype de tout ce qu'il y avait de beau et de bon au monde, selon elle. Elle en paraissait idolâtre.

Ma mère était femme, elle était belle, et ses opinions n'étaient pas à l'unisson de celles que l'on professait dans les salons de madame Tallien; mais elle était éminemment juste dans les éloges qu'elle distribuait elle-même, et n'en récusait pas lorsqu'ils lui paraissaient fondés. La beauté de madame Tallien l'avait vivement frappée, et il lui était parvenu trop de détails sur sa conduite parfaite, à Bordeaux, pour qu'elle ne convînt pas que la plus grande partie de ces éloges au moins était méritée.

L'existence de madame Tallien est une des plus extraordinaires, une des plus diversement coloriées de toutes celles qui ont figuré dans notre révolution. Elle aurait pu être l'Aspasie française, et avec bien plus d'avantage que l'Aspasie d'Athènes. Son esprit, sa beauté, son influence politique semblaient devoir établir des rapports communs entre elle et la belle Grecque; mais malgré toute la pureté de goût et l'atticisme des Athéniens, l'Aspasie française aurait été mieux appréciée, bien qu'aucun de ses maris n'ait, certes, été un Périclès.

La destinée de cette femme remarquable fut extraordinaire comme elle-même. On sait qu'elle est Espagnole, mais d'origine française. Son père, M. de Cabarrus, banquier français établi en Espagne, s'y était fait un nom qui d'abord fut cher à sa nouvelle patrie, et devint bientôt européen [1]. Theresa Cabarrus, sa fille,

[1] M. de Cabarrus fit renaître le crédit public en Espagne, et sauva

était à douze ans la plus ravissante de toutes les jeunes filles de Cadix. Son père l'éloigna de lui de bonne heure; il était jeune encore, et ne pouvait s'occuper lui-même de la surveillance immédiate d'une aussi charmante créature. Son oncle Jalabert, qui la vit à peu près à cette époque, ne put échapper à cette sorte de magie que la ravissante fille exerçait avec son regard et son sourire. Il voulait l'épouser. Peu de temps après, elle se maria avec M. de Fontenay, et devint la femme la plus séduisante, comme elle avait été la plus belle des filles. Son esprit était fin, ses aperçus rapides, et si elle eût été moins belle, on lui en aurait accordé même au-delà de la mesure ordinaire et avec juste raison. Etant un jour à Bordeaux, elle fit un discours sur des matières assez abstraites, et propre à être lu en manière de sermon, comme alors cela se faisait assez souvent. Elle n'eut pas le courage de le lire elle-même, et pria M. Julien de le lire à sa place; mais elle assista à la séance, dont les auditeurs étaient bien plus attentifs à la regarder qu'à écouter le débit lourd et ennuyeux de celui qui lisait son discours. Elle portait un habit d'amazone, en casimir gros bleu, avec des boutons jaunes, et le collet et les paremens en velours rouge; sur ses beaux cheveux noirs, alors coupés à la Titus, et bouclés tout autour de sa tête, dont la forme était parfaite, était posé,

l'État par l'institution d'une banque nationale : c'est la banque Saint-Charles. M. de Cabarrus a été très-persécuté, et ses talens ne furent pour lui pendant long-temps qu'une source de chagrins et même de revers. Le ministre Sarena lui a fait beaucoup de mal, et sa haine a été aussi loin que son pouvoir a pu la porter. Il a été jusqu'à vouloir porter atteinte à la gloire, on peut dire le mot, de celui qu'il voulait perdre. Mais sa persécution elle-même a servi à établir la réputation de M. Cabarrus; elle a fourni à ses amis l'occasion de se montrer, et lorsqu'on a des amis dévoués et des ennemis bien acharnés, on n'est certes pas un homme vulgaire.

un peu de côté, un bonnet en velours écarlate, bordé de fourrure. Elle était admirable de beauté dans ce costume. Par intervalles, elle témoignait de l'humeur en faisant une petite moue, parce que le lecteur ne lisait pas comme son oreille d'auteur l'aurait voulu. Aussi le décadi suivant alla-t-elle à la même église des Récollets, et lut-elle elle-même son discours.

Sa conduite à Bordeaux n'a pas besoin d'être rapportée ici. Il en a été, non pas trop, mais bien parlé dans une foule de biographies; vers cette époque, deux hommes[1] qui depuis on eu un grand renom militaire, étaient bien épris d'elle! Ils se battirent. Le malheur ne pouvait pas poursuivre l'un d'eux en tout: il vainquit l'autre. Mais son bonheur lui fut infortune. Le blessé s'appelait, dès lors, le beau La... he; il méritait son nom. Il avait un esprit remarquable, et sa blessure vint là comme à miracle. Le vainqueur, tout triste et malheureux, s'en fut à l'armée pour voir s'il obtiendrait meilleur marché, pour être tué par un boulet autrichien, que par son beau rival. Je ne sais si ce fut à l'armée, ou bien avant son départ, qu'il connut M. de Cabarrus, frère de madame Tallien. M. Ed.... de C..... se lia avec lui, et reçut son dernier soupir lorsqu'il fut frappé par le plomb ennemi. Depuis long-temps, il était visible que le malheureux jeune homme voulait se faire tuer. Son histoire était courte et terrible: c'était celle de René, mais avec une entière transposition. Il chargea M. Ed..... de C..... de ses dernières volontés pour celle qu'il était presque heureux de ne plus revoir.

Madame Tallien était surtout bonne et obligeante; et pourtant, telle est sur la multitude l'effet d'un nom taché, que jamais le peuple ne put séparer dans son jugement

[1] Le général L....he; le général Ed. Co....t.

sa cause de celle de Tallien : ceux seulement qui savaient la comprendre, pouvaient l'apprécier avec justice. En voici une preuve.

Junot était venu apporter les seconds drapeaux de l'armée d'Italie au Directoire[1] ; il fut reçu en grande pompe, et les directeurs mirent même à cette réception un apparat qui était sans doute destiné à donner au peuple français une grande idée du gouvernement sous lequel se remportaient des victoires qui demandaient presque une ovation pour recevoir les dépouilles *opimes*. Quoi qu'il en fût, Marmont et Junot avaient été magnifiquement reçus lorsqu'ils furent envoyés en France par le général en chef. Le jour de la réception de Junot au Directoire, madame Bonaparte, qui n'était pas encore partie pour rejoindre Napoléon, voulut être témoin de cette réception. Elle s'y rendit avec madame Tallien, avec laquelle elle était intimement liée à cette époque, et qui elle-même était une fraction de la royauté directoriale, dont Joséphine, comme madame Beauharnais, et peut-être bien un peu madame Bonaparte, avait été également revêtue, si l'on peut parler ainsi. Madame Bonaparte était encore charmante dans ce temps-là : ses dents étaient déjà effroyablement gâtées ; mais lorsque sa bouche était fermée, elle faisait, surtout à quelques pas, toute l'illusion d'une jeune et jolie femme. Quant à madame Tallien, elle était alors dans la fleur de son admirable beauté. Toutes deux étaient mises avec cette recherche antique qui constituait l'élégance du temps, et avec toute la richesse que pouvait comporter une toilette du milieu de la journée. On peut penser que Junot ne fut pas médiocrement fier de donner le bras à ces deux

[1] Ce fut Marmont qui apporta les premiers ; il n'était pas encore marié à cette époque.

charmantes femmes, lorsque, la réception terminée, ils quittèrent le Directoire. Junot avait alors vingt-cinq ans, il était beau garçon, et avait surtout une tournure militaire fort remarquable; il portait ce jour-là un magnifique uniforme de colonel de hussards (l'uniforme de Berchini), et tout ce que la richesse d'un tel costume peut ajouter à sa bonne grâce avait été employé pour que le jeune et brave messager, encore pâle des blessures dont le sang avait taché ces drapeaux pris sur l'ennemi, fût digne de l'armée qu'il représentait. En sortant, il offrit son bras à madame Bonaparte qui, étant femme de son général, avait droit au premier pas, surtout dans cette solennelle journée; il donna l'autre à madame Tallien, et descendit ainsi avec elles l'escalier du Luxembourg. La foule était immense. On se pressait, on se heurtait pour mieux voir. « Tiens, c'est sa femme!.... C'est son aide-de-camp! Comme il est jeune!... et elle donc, comme elle est jolie!... — Vive le général Bonaparte! s'écriait le peuple... Vive la citoyenne Bonaparte! elle est bonne pour le pauvre monde! — Oui, oui, disait une grosse femme de la halle, c'est bien Notre-Dame-des-Victoires, celle-là!... — Oui, dit une autre, tu as raison: mais regarde à l'autre bras de l'officier; c'est Notre-Dame de Septembre! »

Le mot était affreux, et il était injuste.

Junot fut le conducteur de madame Bonaparte, lorsqu'elle rejoignit le général en chef en Italie. Je suis étonnée que M. de Bourrienne ait omis cette particularité dans ses Mémoires. Il doit savoir, puisqu'il connaît si bien toutes les affaires de l'intime intérieur de Joséphine, plusieurs choses d'un haut intérêt dans sa vie d'alors et postérieurement à ce voyage. Comment n'a-t-il pas parlé de mademoiselle Louise, plutôt demoiselle de compagnie que femme de chambre, et au commencement de ce voyage amie de sa maîtresse, qui voulait qu'elle fût ha-

billée comme elle, qui la faisait manger à sa table et l'admettait enfin dans une familiarité d'amititié tout-à-fait intime? Il est des personnages qui appartiennent à l'histoire. Joséphine est de ce nombre. Ainsi donc, soit qu'on la considère comme mademoiselle de Lapagerie, comme femme de M. de Beauharnais, ou comme madame Bonaparte, sa personne appartient aux observations les plus minutieuses. C'est du concours, du rapprochement, de la comparaison de ces mêmes observations, que plus tard la postérité pourra obtenir un portrait de Joséphine offrant quelque ressemblance. Les objets les plus légers en apparence fournissent quelquefois matière à de profondes réflexions. Joséphine, comme femme de l'homme qui a gouverné le monde, et sur lequel elle a elle-même exercé une sorte de domination, est un personnage qu'il devient tout de suite important d'étudier, bien que par elle-même elle ne présente aucun intérêt, et cela sous aucun aspect; et pourtant il faut l'étudier scrupuleusement.

Il est une vérité constante, c'est la singulière réputation que, dès cette époque, madame Bonaparte s'est faite pour ainsi dire à elle seule. J'aurai souvent occasion dans la suite de la placer dans son vrai jour. Il était d'une clarté fort douteuse toutes les fois que M. de Bourrienne ne la dirigeait pas; car il s'était emparé de son esprit ou plutôt de son faible caractère, et, aussitôt qu'elle fut à Milan, elle se trouva, sans s'en douter, sous sa direction immédiate. Circonstance dont je parlerai par la suite avec plus de détails.

Le voyage fut long, beaucoup trop long pour Junot, quoiqu'il fût très-amoureux *de mademoiselle Louise*. Mais il voulait arriver à l'armée, parce que son général était toujours pour lui la plus chère des maîtresses. Il eut des *ennuis* dans ce voyage, de graves ennuis. On le pro-

ral Wimpfen dont le nom était connu dans notre armée et à notre tribune nationale. C'était madame la baronne de Sartory, fille de son frère,, et que depuis tout Paris a connue sous un rapport littéraire assez distingué.

Alors madame de Sartory était une personne qui frappait à la première vue par la singularité de son extérieur, singularité que rendait encore plus remarquable une mise toujours ridicule. Quoique jeune encore, madame de Sartory était déjà assez forte de taille pour que sa manière de se mettre, ses allures, si je puis m'exprimer ainsi, lui ôtassent toute la grâce d'une femme. Il y avait dans sa démarche une sorte d'incertitude, et ses grands yeux auraient été assez beaux s'ils n'eussent été brouillés ensemble tout juste à ce degré qu'on est convenu d'appeler à la Montmorency. Madame de Sartory était d'ailleurs une fort bonne personne, mais très-romanesquement *romantique*; ce qui n'allait pas avec sa tournure. Je me rappelle que ce qui me frappa le plus quand je la vis pour la première fois, ce fut son vêtement : nous étions au mois de décembre, et il n'était composé que d'une chemise de baptiste et d'une robe de mousseline parfaitement collante. Cela me parut ridicule, et je ne fus pas la seule à le trouver tel.

Lucien était à cette époque un des orateurs distingués du conseil des Cinq-Cents; il faisait des discours également forts de logique et d'une brillante faconde. Nous menâmes un jour madame Sartory pour qu'elle l'entendît, ce qu'elle désirait ardemment depuis long-temps. Ce fut pour elle une chose à la fois douce et amère; car elle prit pour le jeune tribun une de ces admirations dangereuses dans leur excès, et qui le fut d'autant plus

pour elle qu'en ce moment Lucien en éprouvait une semblable pour une jeune Avignonnaise, madame la comtesse de Graveson [1], aussi blanche que madame de Sartory était rouge et brune, aussi parfaitement faite que la pauvre madame de Sartory était bizarrement taillée; enfin aussi gracieuse dans toute sa gentille petite personne, aussi simple, aussi aimable et surtout naturelle que l'autre était vaporeuse, un peu pédante, et, pour dire la vérité, passablement ennuyeuse [2].

Ce souvenir d'une taille faite autrement qu'une autre me rappelle une personne, du reste fort belle dans son temps, et qui avec toutes les prétentions les mieux fondées à la beauté *des formes*, avait des défectuosités toutes singulières. Cette personne, si elle vit encore, doit être au moins d'un âge à ce que des réflexions sur son bras ou son pied lui soient parfaitement indifférentes. C'est madame Visconti.

Ma mère et madame Visconti se lièrent très-promptement, lorsque celle-ci arriva à Paris comme femme de l'ambassadeur de la république Cisalpine. Elle logeait alors quai Voltaire, hôtel Tessé. Elle était vraiment extrêmement belle. Je crois même n'avoir jamais vu de tête plus charmante que la sienne: elle avait des traits délicats, mais réguliers; un nez surtout qui était bien le

1 Comme l'admiration de Lucien Bonaparte pour madame de Graveson ne fut qu'honorable, et qu'elle n'eut jamais à en rougir, je puis dire ici que c'est la première femme de M. le comte de Graveson.

2 Depuis cette époque, je sais que madame de Sartory a changé à son avantage. Mon frère, qui n'avait jamais cessé de la voir, me l'a affirmé, et je m'en suis assurée moi-même dans un petit voyage que nous fîmes ensemble à Saint-Denis. Une chose assez remarquable dans son côté comique c'est que c'est d'elle-même que j'ai appris seulement alors que Lucien avait été fort et même extrêmement touché de son admiration pour lui. Mon Dieu! qu'il fallait qu'il aimât la louange!

plus joli des nez. Il était légèrement aquiliné et cependant un peu relevé à son extrémité, où l'on distinguait une fente presque imperceptible. Ses narines mouvantes donnaient en même temps au sourire de madame Visconti une finesse impossible à peindre. Elle avait d'ailleurs des dents rangées comme de petites perles, et ses cheveux très-noirs, toujours parfaitement relevés dans le goût antique le plus pur, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec le camée d'Erigone, objet d'art connu de tous les amateurs.

Madame Visconti se mettait très-bien. Elle avait eu, comme les femmes élégantes de cette époque, le bon esprit de ne prendre des modes grecques et romaines que ce qui était *séyant et séant;* et vraiment, lorsque le soir à l'Opéra elle entrait dans sa loge, avec son châle de cachemire aussi pittoresquement drapé que celui de madame Tallien, on ne la trouvait pas beaucoup moins belle.

Ce pauvre Berthier en était tellement *affollé*, dans ce temps-là, qu'il en perdait le boire, le manger et le dormir. J'ai fait cette grande phrase-là, parce que je ne pouvais pas dire que son amour lui faisait perdre l'esprit. Toujours est-il que cet amour a rendu madame Visconti une personne historique; car enfin Berthier donne le bras à Napoléon, il s'appuie sur lui s'il ne le soutient pas, et madame Visconti est là comme une ombre reflet d'une autre ombre. Berthier était parti désespéré pour l'Egypte, laissant son cœur à Paris, et emportant en échange avec lui tous les sermens qui peuvent être reçus et donnés en pareille circonstance; mais alors nos monnaies n'avaient pas grand cours, et celle-là, à ce qu'il paraît, ne valait pas mieux que les autres : du moins le pensait-il ainsi au milieu du désert, lorsque, à

genoux devant le portrait de sa divinité, il pleurait au souvenir de sa Joséphine, car lui aussi avait une *Joséphine.*

Tandis qu'il pleurait, madame Visconti à la vérité ne dansait pas, parce qu'elle était trop grande pour danser et que cela lui allait mal, mais elle riait, s'amusait, et, en conscience, elle faisait........... bien. Il y avait alors à Paris une foule de jeunes gens revenus de l'émigration, ou bien entrant dans le monde, qui, bien qu'elle eût pu être leur grand'mère, *tombèrent* amoureux d'elle, comme on le dit vulgairement; ils l'entourèrent de soins, d'hommages, et rendirent les affaires de ce pauvre Berthier plus que mauvaises : car enfin, sans lui manquer de foi, la comparaison seule était terrible à soutenir pour un homme qui est à près de mille lieues.

Dans le nombre des adorateurs de madame Visconti, il y en avait un qui, plus que les autres, devait donner le frisson du pressentiment au pauvre absent; c'était le comte Alex..... de L....e. Il était jeune, résolu à plaire, agréable d'esprit et de manières; doux, excellent dans ses rapports habituels, non-seulement d'intimité, mais de société, et enfin, sous tous les aspects possibles, fort au dessus de l'honneur d'être choisi pour l'objet d'un sentiment passager.

Un soir nous avions été au pavillon de Hanovre, après une première représentation à Feydeau, qui alors était le théâtre le plus à la mode de Paris. Nous étions fort nombreux. Je crois me rappeler que M. de L.....e donnait le bras à une fort jolie personne [1], et comme il est habituellement fort distrait, il n'avait pas trouvé

[1] Cette jolie dame était madame Briche, charmante personne alors. Elle est Italienne; son fils, que j'ai vu dernièrement, m'a dit qu'elle n'était nullement changée.

probablement que ce fût le cas de revenir à lui-même. Nous quittâmes le pavillon de Hanovre; la soirée étant peu avancée, ma mère proposa de la finir chez elle en prenant du thé; la proposition acceptée, chacun remonta dans sa voiture. Ma mère, qui avait amené madame Briche, la jolie dame en question, la reprit dans la sienne, pour la conduire jusqu'à sa porte, et M. de L....e, toujours sous l'empire de la distraction, monta après elle dans la voiture de ma mère, comme s'il eût fait le plus beau des chefs-d'œuvre. Nous déposâmes madame Briche chez elle, bien éloignée de songer quel orage elle avait amassé sur la tête de son *cavaliere servente*; et bien heureusement qu'il lui prit fantaisie de rentrer chez elle plutôt que de prendre une tasse de thé, car je présume que sans cela elle aurait eu sa part de l'ouragan. A peine fûmes-nous dans le salon, qu'un bruit assez particulier pour que rien ne fît prendre le change indiqua à tous ceux qui avaient le dos tourné que, derrière eux, une main venait de se reposer sur une joue, et cela d'une façon un peu pesante. J'avoue que, après le premier moment de stupéfaction, il me prit une telle envie de rire que j'éclatai et bruyamment; le bruit même que je fis en riant rappela ma mère à elle-même:

« Eh bien! Loulou! que faites-vous là, mademoiselle? voulez-vous bien aller dans votre chambre?... »

Et en disant cela ma mère me poussait par les épaules pour me faire sortir plus vite. Je m'en allai à mon grand regret, car j'avoue que j'aurais bien voulu savoir la cause de cette attaque vraiment comique. Il fallut me contenter de ce que j'avais *vu* et *entendu*: enfin, cela suffit pour me donner la plus violente envie de rire toutes les fois que je voyais M. Alex..... de L.....e, et cela pendant plus de six mois.

Madame Visconti avait, et doit toujours avoir, si elle

vit encore, deux mains qui, en pareilles circonstances, ne pouvaient agir de la même manière l'une que l'autre, car elles sont attachées à deux bras, bien faits assurément, mais d'inégale grandeur. Cette inégalité était extrêmement sensible, lorsqu'on la connaissait et lorsqu'on regardait madame Visconti par derrière; on voyait un de ses coudes plus élevé que l'autre, au dessus de la hanche, de deux pouces au moins.

En résumé, madame Visconti était une fort bonne personne. Je crois, cependant, que le meilleur de ses amis était le roi de pique : mais, après tout, ce n'est pas un si mauvais choix; du moins ne vous fuit-il pas sans retour, celui-là, et quelquefois il revient dans notre jeu.

J'ai déjà dit que madame Bonaparte la mère avait amené avec elle ses plus jeunes enfans, entre autres Annunciata, la dernière de ses filles. Madame Leclerc, qui probablement voyait déjà une rivale de beauté dans sa jeune sœur, n'aimait pas que sa mère la fît trop souvent sortir de la pension de madame Campan pour la mener dans le monde. Je me rappelle qu'un jour madame Leclerc étant venue passer la soirée chez ma mère, mise avec une parfaite élégance, elle nous avait amené mademoiselle Aimée Leclerc, sa belle-sœur, fraîche et belle personne [1], mais n'ayant point un genre de beauté que la sienne pût redouter. M. Auguste de Mon....u, fort attentif à ses moindres volontés, et qui n'avait garde d'y faillir (car, avec elle, ce n'était pas chose facile), était en ce moment près de madame Leclerc, jouissant dans toute sa plénitude de sa gloire dominatrice, lorsque madame Bonaparte la mère entra, avec madame Joseph, nous faire une visite. Elle avait

[1] Aujourd'hui madame la princesse d'Ekmühl.

avec elle Caroline (Annunciata [1]), qui arrivait de Saint-Germain. Elle était ravissante. Elle portait alors ses cheveux blonds tous bouclés et tombant en profusion sur ses blanches épaules, et ombrageant un visage si frais, si blanc et rose, si gracieux, que c'était un plaisir de le regarder. Elle aborda sa sœur avec cette bonne humeur que les jeunes filles, libérées pour quelques jours de leur prison, ont dans leur parole, leur sourire, dans toute leur personne, et se jeta, pour ainsi dire, sur sa sœur pour l'embrasser.

« Mon Dieu, maman! dit madame Leclerc avec une humeur très-marquée, et en repoussant Caroline avec tant de rudesse qu'elle faillit tomber, vous devriez bien empêcher *Annunciata* (et elle dit ce nom avec affectation, parce qu'elle savait que cela faisait de la peine à sa jeune sœur) d'avoir des mouvemens aussi brusques; elle a l'air d'une paysanne du *Fiumorbo* [2]. » La pauvre Caroline s'éloigna les larmes aux yeux et sans mot dire. Cette petite scène ne plut pas à madame Bonaparte; cela était visible : mais elle n'aurait pas dit un mot devant des personnes étrangères. Quant à M. de Mon....u, l'expression d'admiration qu'il n'avait pu dissimuler en regardant Caroline expliquait ce que cette scène pouvait avoir d'étrange.

Il y avait alors à Paris une foule de jeunes gens de bonne famille qui désiraient prendre du service, soit dans l'armée, soit dans l'état civil. Au nombre de ceux qui venaient souvent chez ma mère était un jeune homme de Toulouse qu'elle protégeait et aimait beaucoup. Il se nommait Fornier de Montcazal. L'expédition d'Egypte le tenta; il voulut en faire partie,

[1] Dorénavant je ne la nommerai plus que *Caroline*.

[2] Lieu de la Corse fort sauvage, et dont les habitans feraient courir tout Paris autour d'eux s'ils y venaient tels qu'ils sont.

et pria ma mère de le recommander au général en chef.

« Je ne puis, lui dit ma mère; le général Bonaparte n'a pas été avec moi, pendant son séjour ici, comme il aurait dû être; aussi je ne lui demanderai rien : mais je puis vous donner une lettre pour Louis Bonaparte. C'est un bon jeune homme, et je suis sûre qu'à ma recommandation il fera pour vous tout ce qu'il pourra faire. »

En effet, M. Fornier, arrivé à Alexandrie, y trouva Louis qui, étant souffrant, n'avait pas pu faire partie de l'expédition de Syrie. Il reçut M. de Montcazal [1], l'accueillit comme un frère, et la recommandation de ma mère devint pour son protégé la source de sa fortune. Louis Bonaparte, comme cela arrive aux très-jeunes gens, quand ils ont un bon cœur, devint en effet fier de son patronage, surtout lorsqu'il put apprécier toutes les bonnes qualités de celui que lui recommandait ma mère. Il le mit en position de *faire quelque chose*, ce qui, pour un esprit industrieux, est la base de toute une fortune. M. de Montcazal suivait la carrière administrative; Louis fit les démarches nécessaires pour qu'il pût trouver à l'instant un appui et un patron; car en ce moment il était sur le point de quitter l'Orient.

Lorsque le général apprit qu'un Français était arrivé

[1] M. Fornier de Montcazal, qui avait dû partir avec le malheureux Sucy, eut le bonheur de ne pas faire partie de son convoi. Mais il éprouva un autre malheur; il fut pris par les Turcs lors de son retour en France, et est demeuré deux ans aux Sept-Tours. Mais depuis sa fortune a bien changé. Lorsque Louis Bonaparte fut roi de Hollande, il se rappela son jeune protégé de l'armée d'Orient, l'appela près de lui, le nomma chambellan, lui donna une place de confiance dans sa garde, et le combla de biens et d'honneur. M. de Montcazal est aujourd'hui retiré à Toulouse, toujours le meilleur des hommes et des amis, et jouissant aussi de l'estime générale.

avec une recommandation de madame de Permon, et que cette recommandation n'était pas pour lui, il sourit avec amertume, et l'on vit qu'il allait dire un mot désagréable; mais il se contint, demanda plusieurs détails sur le personnage recommandé, et après s'être quelque temps promené en silence, il dit à Berthier :

« Quel est le nom de ce jeune homme ? » Berthier et le général Lanusse le lui avaient déjà dit trois fois. Berthier le lui répéta.

« Ecrivez-le sur ce cahier. » Et il en montrait un sur sa table. « Vous m'en parlerez, entendez-vous, Berthier ?
» Je veux montrer à madame Permon que je puis aussi
» bien faire que Louis. »

Peu de temps après, Louis revint en France; il était si changé, que nous eûmes peine à le reconnaître. L'infortuné jeune homme portait déjà en lui, je crois, le germe destructeur qui le rendit impotent avant trente ans. Mais son excellent cœur, son âme si belle et si parfaite, voilà ce qui n'était et ne fut jamais attaqué par aucun germe malfaisant.

CHAPITRE VI.

Retour d'Égypte de Louis Bonaparte. — Schérer, et désastres en Italie. — Moreau commandant les débris de l'armée. — Indignité du Directoire envers Championnet.—Assassinat de Rastadt, et le seul auteur du crime. — Destruction du régiment de Schcklers. — Portrait de Joubert. — La bataille de Novi, et la mort de Joubert. — Cérémonie funèbre au Champ-de-Mars, et deuil général. — Anecdote sur Bonaparte et l'ordonnateur Chauvet. — Les deux frères Suchet. — Bonaparte à Toulon. — Une nuit à La Seille. — Les jeunes filles endormies, et Bonaparte jouant et trichant toute une nuit au *vingt-et-un*.

Louis Bonaparte avait quitté l'Egypte parce que l'amour de la patrie le rappelait en France : et lorsqu'il fut enfin dans cette France tant désirée, son cœur fut déchiré à la vue du spectacle qui se présentait à lui comme un mauvais rêve, de quelque côté qu'il portât ses yeux; nous étions au bord d'un abîme, menacés de toutes parts et privés de moyens de résistance. Nous venions de voir disparaître en moins d'une année le fruit des belles campagnes d'Italie, et une hydre aux mille têtes, née de nos discordes civiles, en enfantait elle-même de nouvelles, et nous rongeait le cœur; enfin notre position paraissait désespérée. Cependant ce n'était pas les hommes habiles qui nous manquaient. Joubert, Championnet, Masséna, Moreau, Soult, Mortier, Molitor, Macdonald, Brune, Jourdan, Lecourbe, et une foule

d'autres dont les noms formeraient une liste de deux pages, étaient demeurés pour nous garder et nous défendre, après le départ de Bonaparte ; mais à quoi nous servaient tant de belles renommées, lorsqu'un gouvernement comme celui que nous avions alors laissait envahir nos frontières par des hordes sauvages, égorger nos ambassadeurs sans faire payer chaque goutte de leur sang par une ville brûlée chez la nation meurtrière, avilir le nom de FRANCE, jusque-là si radieux, et ne savait trouver d'autre remède à tant de maux que la nomination de Schérer au noble poste de défenseur de l'Etat ?

Pauvre Italie ! pauvre sœur de malheur et de gloire ! Elle eut aussi bien à souffrir de la présence de cet homme. Partout il foulait aux pieds les lauriers que nous y avions plantés. Il les arrachait de cette terre amie des batailles, pour les jeter LA avec un rire stupide, comme un enfant malappris qui dévaste un jardin, le laissant se flétrir au feu de cet ardent soleil qui avait éclairé tant de nos journées triomphantes.

Pauvre Italie ! Oui, déjà à cette époque tu criais d'une voix forte : Liberté !.... liberté !.... Tu ne voulais plus de ton honteux esclavage. Tu nous appelais ; tu voulais être libre avec la France, par la France !.... Mais nous avons usé ton énergie ; nous l'avons laissée se consumer en cris inutiles ; et lorsqu'enfin on t'envoie du secours, quel est l'homme qui le conduit ?.... Un homme dont les fautes te font tomber rapidement en quelques semaines, de défaites en défaites, au dernier degré de malheur et de ruine.

Moreau prend le commandement de quarante mille hommes, tristes débris de notre ancienne force militaire ; il marche à l'ennemi. Mais le mouvement de l'armée austro-russe, conduite par Suwarow, est mieux combiné

que le sien ; il perd la bataille de Cassano, presque toute son artillerie, quinze mille hommes tués, blessés ou prisonniers, et ajoute au malheur d'une défaite [1] sa terrible conséquence dans toute son horreur, en raison du moment et du danger : la démoralisation de l'armée qui a survécu.

Championnet rappelle la victoire sous nos drapeaux ; il bat le général Mack, et prend Naples. Mais comme le Directoire voulait faire expier à la patrie la gloire d'un de ses fils, Championnet est destitué [2], arrêté [3], livré à une commission militaire, au moment d'être fusillé, traité enfin en ennemi de la France ; et cela parce qu'il a voulu résister à des proconsuls lâches et cupides : et son armée, remise aux mains de Macdonald, ne parvient à rejoindre Moreau qu'après le carnage de la Trébia, qui moissonna encore huit mille de nos soldats.

Pendant ce temps, dans l'ouest de la France, la chouannerie levait son hideux étendard, et les routes de la Vendée étaient de nouveau trempées de sang français [4]. Nos plénipotentiaires étaient massacrés à Rastadt par les hussards Scheklers, et quelle que fût la profonde indi-

[1] Plus de cent pièces de canon, presque tous les bagages de l'armée, plusieurs drapeaux, etc., etc. Moreau ne parlait pas autant de cette affaire que d'Hohenlinden.

[2] Tous ces détails, ainsi que ceux de la Bataille de Cassano, sont de la plus grande exactitude ; je les ai dans mes notes de la main même de mon frère ; et me trouvant un jour en Espagne avec Masséna, je passai plus de deux heures à l'écouter attentivement parler sur ce sujet et dans le même sens. Je le consignai sur-le-champ dans le journal de mon voyage d'Espagne. Masséna fit d'une manière fort remarquable tout l'historique de la guerre de l'an VI et celle de l'an VII en Italie et en Suisse.

[3] Il fut mis en liberté le 5 messidor suivant.

[4] On sait que la Vendée est coupée par une foule de sentiers ou plutôt de petites routes dans lesquelles on a souvent vu l'horrible particularité que je signale ici.

gnation de la France, la vengeance fut encore bien tardive à frapper les assassins. Les deux conseils qui demeurèrent veufs des deux victimes furent les premiers à rendre à une telle mort des honneurs funèbres vraiment dignes d'elle. Qui peut oublier cette cérémonie après l'avoir vue? Qui peut n'être pas ému au souvenir du silence religieux qui régnait dans la salle et dans les tribunes, lorsqu'on allait procéder à un vote? Alors le président se tournait vers la chaise curule de la victime, sur laquelle on voyait le costume du représentant assassiné, recouvert d'un crêpe noir; il s'inclinait, et, après l'appel des noms de Roberjot et de Bonnier, il prononçait d'une voix dont l'effet était toujours terrible :

ASSASSINÉ AU CONGRÈS DE RASTADT !...

Et tous les représentans répondaient :

Que leur sang retombe sur la tête de leurs meurtriers !...

A cette époque, et dans la première indignation produite par un tel crime, une seule voix, formée par la France entière, s'éleva pour accuser la cour d'Autriche; mais on reconnut plus tard qu'elle était innocente : si des mains autrichiennes avaient accompli l'œuvre infernale, qu'une tête autrichienne à la vérité, mais dont les laves ardentes du Vésuve avaient changé toute l'origine, leur avait donné à exécuter, comme Satan donne de l'ouvrage à ses démons, du moins la cour impériale ne doit pas en être accusée. Comme j'en ai la certitude positive, je dois à la justice que l'histoire réclame de dire cette vérité. Ce crime, qui ne trouve d'exemple que dans les temps barbares du huitième et du neuvième siècle, fut conçu et ordonné par une femme. La reine de Naples fut le seul auteur du meurtre, avec le colonel du régi-

ment de Scheklers. L'archiduc Charles, surtout, fut long-temps fort malheureux de cette accusation, que des liens de parenté aussi forts l'empêchaient de désavouer hautement. M. de Koch a donné à cet égard des détails curieux, et je puis dire qu'ils sont très-authentiques.

Je ne me rappelle plus à quelle bataille les hussards de Scheklers se trouvèrent dans une position qui les amena à demander une capitulation, mais leur conscience leur criait qu'ils ne devaient point attendre de quartier.

FERA-T-ON DES PRISONNIERS? fit demander celui qui commandait le corps...

La réponse fut un cri de rage: « Défendez-vous, misérables!... » Et tout le régiment fut exterminé.

Il semblait que le malheur frappant sur nous sans relâche fût surtout altéré de sang. Le fer et le plomb moissonnaient autour de nous sans distinction d'âge, de talent ni de position, avec une rapidité qui augmentait chaque jour le deuil de la patrie. Une nouvelle infortune lui était réservée. Joubert fut tué à la bataille de Novi, au moment où, touché des maux de son pays, il avait oublié ses offenses pour ne voir que son danger.

Joubert était ami de Championnet; lors de l'inique arrestation de son frère d'armes, Joubert envoya sa démission au Directoire. Il fut quelque temps à se déterminer à reprendre du service, et d'après ce que je sais de particulier sur son beau caractère, je crois pouvoir affirmer qu'il n'aurait jamais accepté un commandement si Championnet eût été condamné. Il aurait servi comme soldat, mais jamais comme chef. Lorsqu'il reprit du service, il fut d'abord nommé au commandement de la 17e division militaire, ayant alors Paris pour chef-lieu; puis, quelques semaines après, à celui de l'armée d'Italie. C'est une chose fort remarquable, à ce qu'il me semble, que cette parité entre Joubert et Bonaparte: tous deux du

même âge, tous deux d'abord dans une sorte de disgrâce, tous deux également nommés au commandement de la 17e division militaire, puis à celui de l'armée d'Italie. Là s'arrête la parité des événemens : la mort s'est mise au devant de l'un de ces jeunes héros.

Joubert est une des plus grande figures de notre drame politique. C'était un vrai républicain, mais sans la plus légère teinte de jacobinisme, et ne nourrissant, au milieu des plus nobles pensées, aucune idée que le républicanisme le plus pur aurait désavouée. Il n'était pas, par exemple, comme Bernadotte, qui, après avoir fait le Grec et le Romain pendant toute la révolution, a d'abord peloté, en attendant partie, avec une petite principauté de l'altesse sérénissime, puis a fini par faire le saint Pierre en reniant sa foi et son pays pour une couronne.

Joubert (et j'insiste sur ce point) était républicain, ennemi du jacobinisme. Il rêvait peut-être une utopie, mais il voulait que la France eût un gouvernement républicain sans aucune des horreurs qui se sont malheureusement attachées à ce mot. Il avait en exécration tout ce qui pouvait rappeler 93, et je l'ai entendu tonner contre un discours qui avait été prononcé à la société du manége, par un nommé Désardouins, et qui était tout-à-fait incendiaire : « Voulez-vous donc que les républicains soient confondus avec des échappés du bagne, citoyen ? » lui cria-t-il avec violence. Et sa belle figure était flamboyante. « Les clichyens ont bien raison de le dire, s'ils nous jugent d'après des hommes comme vous !... »

On a accusé Joubert d'avoir eu l'intention de se faire chef de l'état. Beaucoup de biographies l'attestent, et cette absurdité se retrouve dans quelques pamphlets du temps. Quand je dis *absurdité*, ce n'est pas que je pense que la chose elle-même n'eût pu être très-convenable ; et si Bonaparte eût été tué en Egypte et que Joubert eût

été vainqueur à Novi, il ne m'est pas du tout démontré que la France ne serait pas aujourd'hui grande, forte et puissante. Mais comme je connais Joubert, non-seulement par l'étude que j'ai faite même depuis sa mort, de tout ce qui a quelque rapport avec un caractère que j'admire, mais, de plus, par les détails les plus minutieux, les plus circonstanciés, que je tiens de ses amis les plus intimes, de ses parens les plus proches, je dis que c'est une absurdité de l'accuser d'une chose que lui-même aurait considérée comme une attaque à son honneur.

Ce qui devait faire le bonheur de sa vie fut la cause de sa mort : son mariage le perdit. Mais comment n'aurait-il pas aimé celle qu'il épousait ? Qui de nous a perdu le souvenir de Zéphirine de Montholon, de sa grâce charmante, de son esprit si fin, si bien comme il le fallait toujours en tout ? Et comme elle était jolie [1] ! Quelle expression fine et maligne, sans rien de méchant ! Joubert me semble bien pardonnable.

Nommé le 17 messidor au commandement de l'armée d'Italie, Joubert n'arriva au quartier-général que le 23 thermidor. L'armée ennemie avait eu le temps de rassembler toutes ses forces, et le général français se trouva avoir en face de lui le double d'hommes, et surtout une artillerie infiniment supérieure en nombre à celle qu'il put réunir [2]. Il ne compta pas ses ennemis, peut-être eut-il tort. Mais l'infortuné l'expia le premier.

1 Je trouve que madame la duchesse de Raguse [illegible] mais beaucoup à madame Joubert : c'est [illegible] ressemble beaucoup, même nez et les mêmes yeu[illegible] la même coupe de figure, le me rappelle [illegible], à l'exception de la couleur. En tout, l'une [illegible] immédiatement l'autre.

2 Il avait 40,000 hommes, et l'ennemi 80,000. Ces détails sont parfaitement exacts. Joubert ne fit même pas la faute que quelques journaux mal instruits de cette époque lui ont prêtée ; ce ne fut pas lui qui présenta la bataille, mais bien Suwarow. Il ne recula pas ; voilà toute sa faute. Quel est le Français qui l'accusera ?

«En avant! en avant! marchez toujours!» cria-t-il lorsque la balle le frappa.

Et nos soldats, dans leur rage, voulurent que du moins son corps fût entouré de tant de cadavres ennemis, que Suwarow eût à pleurer sur sa victoire. Tous les prisonniers que firent les Russes étaient couverts de blessures; particularité que l'histoire doit consacrer.

Il faut avoir vu l'effet que produisit la nouvelle de la mort de Joubert lorsqu'elle arriva à Paris, pour en parler. Ce fut une de ces impressions qui jamais ne s'effacent. Et le jour où le Directoire, qui l'honorait alors parce qu'il ne le craignait plus, lui rendit les honneurs funèbres au Champ-de-Mars, qui de nous a oublié le caractère sacré que le regret unanime imprima à cette cérémonie? Presque toutes les femmes étaient en deuil; et lorsque le buste de Joubert, couronné de cyprès et entouré d'une écharpe de crêpe noir, fut posé sur l'autel de la patrie par le président du Directoire, il est impossible que ceux qui ont été présens comme moi à cette pompe funèbre, toute différente des autres cérémonies de ce genre, aient pu oublier le bruit très-distinct des sanglots mêlés aux acclamations du peuple. Ce fut Garat qui prononça l'oraison funèbre de Joubert. Il y avait de belles choses sans doute, mais une foule de mots non-seulement hors d'œuvre, mais inconvenans, quoique, certes, ce ne fût pas l'intention de l'orateur.

Joubert me rappelle le souvenir d'un homme que la mort a aussi frappé depuis cette époque, et qui était lié avec lui de l'amitié la plus tendre : c'est Suchet. Lui et son frère, Gabriel Suchet, étaient les amis de cœur de Joubert, et l'amitié n'était pas un vain mot pour des hommes de cette nature : aussi la mort de Joubert les frappa-t-elle douloureusement.

Gabriel Suchet, que nous voyions plus souvent que

celui qui est devenu maréchal, et qui alors était presque toujours à l'armée, où il prenait ses degrés de gloire dans la postérité, était extrêmement lié avec mon frère; cette intimité le fit admettre dans notre famille comme devait l'être un ami d'Albert et un aussi digne ami. Ils avaient été tous deux ensemble agens des contributions à Massa-Carrara, lors de la fameuse révolte des paysans, qui voulaient les massacrer. M. Suchet et mon frère se conduisirent, dans cette circonstance, avec autant de sang-froid que de courage, échappant ainsi au danger beaucoup plus par cette force d'ascendant que donne une froide intrépidité, que par le secours qui leur parvint plus tard. C'est alors qu'arriva cette aventure avec madame Felice, que j'ai rapportée plus haut.

Il me revient en ce moment une petite histoire, relative à Bonaparte et aux deux frères Suchet, qui se passa un peu après le siége de Toulon.

Il y avait déjà quelques semaines que la ville était prise, et quoique les occupations militaires et administratives dussent remplir assez de temps pour chasser l'ennui, il y avait encore bien des heures dans la journée, dont Bonaparte ne savait que faire. Chauvet, commissaire-ordonnateur en chef de l'armée, avait ses petits arrangemens qui le mettaient à l'abri du danger de l'ennui. Mais Bonaparte était entièrement libre. Le chef des constructions maritimes (ou quelque chose dans ce genre) avait deux filles fort jolies, dont Chauvet était fort occupé. Junot avait aussi ses petites affaires, et, tout au milieu de ses occupations, Bonaparte s'ennuyait fort. Il dit un jour à Chauvet: « Je veux aller demander à dîner à Suchet. Fais-le prévenir. »

Or, pour l'explication de ce qui suit, il faut savoir que Suchet, alors chef de bataillon, était en cantonnement à La Seille, joli petit village situé dans le point le plus pro-

fond de la rade de Toulon. Suchet occupait là une toute petite maison, une bastide appartenant au père de ces jolies personnes dont l'une intéressait Chauvet. Ce fut donc la chose la plus naturelle du monde que d'inviter le père et les deux filles à venir dîner avec cette troupe de jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas vingt-cinq ans.

Suchet reçut ses hôtes comme il le fit toujours, d'abord très-bien et puis avec ce visage de bonne humeur qui dit : « Je suis heureux de vous avoir chez moi. » Son frère Gabriel, qui alors était comme sa femme, et se mêlait de conduire sa maison [1], leur fit faire un très-bon dîner, qui, de plus, fut aimable et gai, et où l'on se divertit comme pouvaient le faire huit ou dix jeunes têtes folles.

On ne peut pas toujours rire, et il fallut songer au retour. Mais il fut impossible ; on était alors en hiver, et pendant les joies et les rires il était tombé une neige gelée, un verglas qui rendait la communication avec la ville impraticable, surtout la nuit étant fort obscure. On prit bien vite son parti : on fit du punch, on but, on causa, on rit de plus belle, et l'on attrapa enfin le bout de la soirée. Mais ce n'était rien : il fallait arriver au matin. Comment faire ? Il n'y avait dans toute la bastide qu'un grand lit, dans lequel couchaient les deux frères. On proposa aux deux jeunes filles de l'occuper ; mais comme la chambre à coucher était la seule dans laquelle on pût faire du feu, elles ne le voulurent pas. On voulut redoubler de gaîté alors ; et on sait que, lorsque ce n'est

[1] Nous allions quelquefois dîner chez le général Suchet après son retour d'Italie. Il était garçon, mais occupait déjà son joli hôtel de la rue de la Ville-l'Evêque. Sa maison était admirablement bien tenue, et les deux frères en faisaient les honneurs d'une manière remarquable.

plus qu'une résolution, cela va mal. Bonaparte, qui dès ce temps-là n'aimait pas les visages *grognons*, comme il les appelait, proposa de jouer au vingt-et-un. C'était en général la chose la plus comique que de le voir jouer à quelque jeu que ce fût : lui dont la vue si rapide, le jugement si prompt, saisissaient à l'instant même l'objet qui s'offrait à lui, il n'a jamais pu apprendre la marche même d'un jeu, quelque simple qu'il pût être. Aussi trouvait-il plus court de tricher [1]. Ce soir-là, il mit le vingt-et-un en train, et pendant quelque temps ce moyen ranima la gaîté éteinte. Mais bientôt le froid s'empara des pauvres jeunes filles; le sommeil les gagna, en dépit de leur volonté et des œillades de Chauvet, et, je pense bien aussi, de celles de Junot, car il n'était pas homme à laisser à personne sa part à cet égard, quoique la place fût déjà prise. Les deux sœurs ne purent enfin plus résister; elles se jetèrent tout habillées sur le grand lit qui était dans un coin de la chambre, et s'endormirent bientôt d'un profond sommeil. On sait que le froid et le feu sont un opium puissant pour endormir; tout ce qui était dans la chambre se mit bientôt à ronfler, excepté Bonaparte et Gabriel Suchet : les autres, étendus sur des bancs de bois qui étaient autour de la chambre, sur des chaises, dormaient profondément, comme je l'ai dit. Quant à eux, ils passèrent toute la nuit, et une nuit d'hiver, c'est-à-dire sept heures au moins, à jouer au vingt-et-un. La paupière de Bonaparte ne s'abaissa seulement pas. De temps en temps il tournait les yeux vers le lit, et regardait dormir les deux jeunes filles, et lorsque quelquefois Gabriel Suchet lui faisait remarquer la

[1] Je parlerai plus tard des fameuses parties de reversi, d'échecs, et même de barres de la Malmaison; dans toutes il trouvait le moyen de tricher.

pose gracieuse de l'une d'elles, il souriait, mais avec une teinte de tranquillité, si je puis me servir de ce mot, singulière dans un jeune homme de vingt-cinq ans. Bonaparte n'eut jamais qu'une seule passion réelle, et dès lors elle maîtrisait toutes les autres.

Toute la nuit se passa donc à jouer au vingt-et-un et à dire d'une voix monotone et traînante, *Carte.... Content*; et, pour Bonaparte, l'inflexion de voix ne changeait pas pour les deux mots.

Gabriel Suchet me disait que, malgré le nombre d'années écoulées depuis cette époque, il voyait encore Bonaparte renversé dans son fauteuil, appuyé sur le bras, et avançant l'autre main en disant : Carte..... Content.

Le maréchal Suchet occupe une place trop remarquable dans notre histoire militaire et politique pour que je n'en parle pas. Mais son portrait sera fait plus tard, et donné en son lieu. Ce que je puis dire maintenant, c'est qu'il était le digne ami de Joubert.

CHAPITRE VIII.

Portrait de madame Lætitia. — Caractère de madame Bacciochi. — Suwarow, et les modes russes. — Bataille de Zurich. — Conversation avec Masséna sur la bataille de Zurich. — Les généraux Soult et Molitor et les généraux de l'armée du Rhin. — Bravoure d'une fille-soldat. — Salicetti, Lucien Bonaparte, et le club du Manége. — Menées des frères de Bonaparte avant le retour d'Egypte. — Le cuisinier de ma mère et la déesse du Champ-de-Mars. — Singulier caractère d'une jeune fille. — Persécution des journaux. — Destitution de Bernadotte. — Première nouvelle du retour de Bonaparte, et attitude du Directoire.

En parlant de madame Bonaparte la mère, je ne l'ai pas fait peut-être comme je l'aurais dû. On se la représente sûrement comme une vieille femme corse, ayant sans doute été jolie, mais qui, parvenue à l'âge qu'elle avait alors (quarante-sept à quarante-huit ans), n'était plus qu'une *vieillarde* assez ridicule ; voilà du moins comme quelques biographies ignorantes la présentent aux gens qui ne la connaissent pas, et qui sont heureux, comme la masse l'est presque toujours, d'avoir à critiquer, de trouver à rire aux dépens des personnages que le sort ou leur talent a placés au dessus d'eux.

J'ai déjà dit que madame Lætitia Bonaparte était une des plus jolies femmes de la Corse ; quoique de nombreuses couches l'eussent fatiguée, et que de violens chagrins eussent sillonné son joli visage, et qu'enfin

elle fût mise d'une manière fort ridicule la première fois que je la vis, elle me fit une vive impression. Il y a dans son regard quelque chose de son âme, et dans cette âme se trouvent beaucoup de sentimens de la plus haute élévation. Si on prend le mot esprit dans le sens qu'on lui donne vulgairement, madame Bonaparte la mère n'en avait pas. Comme c'est à l'époque dont je parle, c'est-à-dire en l'an VII, que madame Bonaparte mère a commencé à jouer un rôle qui, bien qu'inaperçu par le monde, n'en a pas moins eu d'influence sur bien des événemens de sa famille, je vais la peindre comme elle était au temps dont je m'occupe actuellement : plus tard elle changea de nouveau. Lorsque nous serons à cette époque, je donnerai à son portrait les coups de pinceau nécessaires pour achever la ressemblance.

J'ai dit plus haut que madame Bonaparte la mère avait un caractère d'une haute et remarquable élévation. Demeurée veuve de bonne heure dans un pays où le chef de la famille est tout pour elle, la jeune mère devint la femme forte. Douée d'une finesse d'aperçu assez commune à tous les naturels du pays, mais d'une nature peut-être encore plus exquise en elle, cette finesse n'est pourtant pas de la fausseté chez elle comme dans quelques uns de ses enfans. Habituellement même, elle est vraie. Elle a du courage, du caractère pour de certaines choses, et dans d'autres une opiniâtreté sans mesure; cela put être remarqué dans une foule de petitesses arrangées, qui composaient une bonne partie de sa vie.

Elle était fort ignorante, non-seulement de notre littérature, mais de la sienne. Avec cela, elle n'avait aucune connaissance usuelle des habitudes du monde, que pourtant elle avait entrevu de loin par M. de Marbeuf et par les hommes distingués qui allaient chez elle

plus qu'ailleurs, lors de l'occupation de la Corse. Mais ce qu'elle en savait lui était plus nuisible qu'utile, en ce que cela lui donnait la crainte de faire quelque bévue. Du reste, elle avait naturellement pas mal de hauteur, ce qui plus tard devint de la dignité dans sa nouvelle position. Bonne au fond, avec un extérieur froid, ayant un grand sens, mais, comme je l'ai dit plus haut, sans aucune sorte de ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit du monde, et dès cette époque fort attentive à ce qu'on lui rendît ce qui lui était dû [1].

Elle était fort bonne mère, et ses enfans, à l'exception d'un seul, étaient tous très-bien pour elle. Ils l'entouraient d'une grande considération et de soins fort assidus. Lucien et Joseph particulièrement étaient parfaitement pour elle. Quant à Napoléon, s'il n'était pas pour sa mère un fils aussi respectueux et aussi attentif que ses frères, nous verrons plus tard quelle en fut la véritable cause. Madame Bacciochi n'était pas bien non plus pour sa mère. Mais pour qui l'était-elle? Je n'ai jamais connu de personne plus désagréablement pointue que celle-là. Il est étonnant pour moi que M. de Fontanes, avec son esprit charmant, ses manières élégantes, et par quintessence *tout sociabilité* lui-même, ait pu s'attacher à madame Bacciochi comme il l'était. Mais laissons ce sujet, il reviendra en son lieu.

Pendant que Bonaparte était en Egypte, un nom étranger s'était acquis une grande célébrité en France, surtout parmi les ennemis du gouvernement; je veux parler du nom de Suwarow. Ce nom était dans toutes les bouches,

[1] Du reste avare au-delà de toute bienséance, excepté dans quelques occasions solennelles; alors tout allait à miracle. Je dois cependant faire observer qu'elle donnait beaucoup aux établissemens de charité et aux curés de Paris.

et nos jeunes élégans ne portaient que des bottes à la Suwarow, des chapeaux à la Suwarow; que sais-je? C'était avant la bataille de Zurich, journée qui immortalisa Masséna, et dont il rendit compte au Directoire avec une simplicité vraiment digne d'un vieux Romain. Comme cette pièce a été publiée dans les journaux du temps, je n'ai rien à dire de plus; mais ayant vu Masséna pendant mon séjour en Espagne, ayant recueilli de sa bouche diverses circonstances relatives à cette mémorable affaire, en ayant pour ainsi dire pris note sous sa dictée, je les rappellerai ici, et non à l'époque où j'en eus connaissance.

Quelle victoire en effet que la bataille de Zurich ! quels résultats ! et que ces lauriers venaient à propos pour voiler aux yeux de la nation les derniers désastres de l'Italie !

« Vingt mille prisonniers, plus de dix mille morts ou blessés, cent pièces de canon, quinze drapeaux, tous les bagages de l'ennemi, neuf de leurs généraux tués ou pris. L'Italie et le Bas-Rhin dégagés, l'Helvétie libre ; tel a été le résultat, dit Masséna dans son rapport au Directoire, des différens combats livrés à l'armée russe, et surtout de la bataille de Zurich. »

Que j'aime à me rappeler ce temps où la joie d'un peuple tenait du délire en entendant annoncer une grande victoire! De combien de bénédictions la France entière comblait Masséna et tous ceux qui avaient contribué à rejeter loin de nous le malheur d'une invasion! On répétait avec amour les noms de tous les généraux, des officiers, des soldats dont la conduite avait été remarquée, et dont les talens ou la bravoure avaient enfin donné à cette campagne de quinze jours une place dans la postérité. On se plaisait à se dire mutuellement ces noms, à se les apprendre. Soult [1], Oudinot, Lorge, Mor-

[1] Ce fut à la belle manœuvre exécutée par le général Soult que fut,

tier, Gazan, Loison, Bontems, Klein, Lecourbe, Gudin, Molitor[1], et *le brave chef d'escadron Foy*[2].

Lorsque Masséna vint en Espagne, il logea dans le même palais que moi à Valladolid. J'avais un grand plaisir à lui entendre raconter les beaux faits d'armes de cette époque, et pour le dire à sa louange, il s'effaçait beaucoup pour ne parler que du concours admirable qu'il avait trouvé dans cette troupe de généraux, *ce régiment à graines d'épinards*, nous disait-il, *ces hommes qui oubliaient tout intérêt personnel pour ne voir que la gloire de l'armée et celle de la patrie.* Cela était dit en regardant un officier du maréchal Ney, qui devait repartir le lendemain pour Salamanque, où était alors le quartier-général du futur prince de la Moscowa.

Junot, qui lors de l'affaire des Austro-Russes était encore en Egypte, était avide de tout ce qui avait rapport aux événemens militaires d'alors. Aussi questionnait-il Masséna à en être fatigant. J'ai consigné ces souvenirs dans mon journal d'Espagne, et je trouve que Masséna a souvent répété que celui de tous ces généraux auquel il devait le plus en raison du passage de la Linth, était le général Soult. Il ne l'aimait pas alors, quoique cependant il fût moins mal avec lui qu'avec le maréchal Ney. Après le général Soult, il plaçait immédiatement Molitor[3]:

peut-être, dû le succès de l'affaire de Zurich. Quelques jours avant cette mémorable victoire, il avait passé la Linth défendue par plus de quarante redoutes et de nombreuses troupes qu'il avait été impossible de surprendre. Ce fut là que fut tué le feld-maréchal Hotze, général en chef de l'armée autrichienne. Trois jours plus tard, l'armée combinée perdit le hetmann des Cosaques.

[1] Tous faisaient partie de l'armée du Danube.

[2] Depuis le défenseur de nos libertés nationales.

[3] Bonaparte avait aussi pour lui la plus haute estime.

« Voilà un luron comme il en faut, disait-il à Junot en lui frappant sur l'épaule. C'est comme toi. *Tête dure et bras lourd.* Sais-tu ce qu'il répondit à ce vieil ours de Suwarow, lorsque cet imbécile-là, au lieu de rentrer en Suisse par *Ensiedeln*, pour se battre avec moi en rase campagne, chercha son chemin comme un capon par le côté de Glaris, pour rejoindre Korsakow qui était rossé, et l'Autrichien qui était mort [1], et rencontra Molitor dans le Linthal, où celui-ci ne l'attendait pas non plus ? Le vieux sauvage russe, qui ne doutait de rien, fit attaquer *mon Molitor* par le corps de *Jellakuhen* [2], et puis par un autre en flanc droit. Le garçon était mal à son aise. Suwarow le vit bien vite, car le vieux chien avait de bons yeux de troupier, et il envoya un parlementaire à Molitor pour lui *ordonner* au nom de toutes ses bêtes [3] de se rendre à lui, parce que, disait-il, vous êtes entouré de partout, ce qui était vrai; mais Molitor et une capitulation avec Suwarow, cela n'allait pas ensemble; il répondit NON.

» — Mais, lui dit l'officier parlementaire, vous êtes environné de tous les côtés. Rendez-vous.

» — Ce ne sera pas moi qui me rendrai, répondit fièrement Molitor; ce sera vous.

» Et mon homme, poursuivait Masséna, s'est, en effet, tiré de ce mauvais pas-là. Il a frotté les Russes, et rejoint Gazan au pont de *Naufels*. Alors tous deux se sont retournés, et se ruant sur l'ennemi, ils l'ont abîmé à Schwauden. Mais il y a une foule de traits que je n'ai pas pu consigner dans mon rapport au Directoire, ajou-

1 Le feld-maréchal Hotze.

2 Corps autrichien.

3 On sait que Suwarow faisait souvent mettre en tête des proclamations : « De l'Ordre du Scorpion, de la Panthère, etc. », et que tous ces noms étaient imaginaires.

tait le maréchal, et qui pourtant sont du plus haut intérêt. Ce n'est pas, au reste, la faute d'Oudinot [1], car il est, j'espère, assez bon camarade, celui-là. » Ici Masséna jeta un coup d'œil, même de son mauvais, sur l'officier de Ney.

Comme le reste de la conversation de Masséna roula sur le même sujet, que les questions de Junot et les miennes prolongeaient à l'infini, je m'arrête ici, en renvoyant au Moniteur ceux qui voudraient avoir des détails plus circonstanciés. Je n'ai mis ici que des faits, non-seulement peu connus, mais ayant la couleur originale de Masséna lui-même me les racontant.

Voici encore un fait que je tiens de lui. « Un jour, nous dit-il, étant à Bussinghen [2], j'aperçus un jeune artilleur de l'artillerie légère, dont le cheval venait d'être percé d'un coup de lance. Le jeune homme, qui paraissait n'être encore qu'un enfant, se défendait en déterminé : ce qu'attestaient plusieurs cadavres ennemis qui étaient autour de lui. J'envoyai un officier avec quelques hommes pour le dégager; mais il arriva trop tard. Quoique cette action se soit passée isolément, et sur la lisière du bois, en face du pont, l'artilleur avait été le seul but de la petite troupe de Cosaques et de Bavarois que nos gens firent fuir. Son corps était criblé de balles, lardé de coups de lance et haché de coups de sabre. Certainement il avait plus de trente blessures. Et savez-vous bien ce que c'était que ce jeune homme-là, madame? me dit Masséna en

[1] Le général Oudinot était chef d'état-major de Masséna dans la campagne austro-russe. Ce que dit Masséna de lui est vrai; il est bon camarade, du moins l'ai-je connu tel.

[2] Ou Buezenghen. Comme je n'ai pas vu le nom écrit, je ne connais pas sa véritable orthographe. Il est donc possible que je me trompe. Cela pourra arriver quelquefois relativement aussi à des noms propres que j'ai seulement entendu prononcer.

se tournant vers moi. C'était une femme!..... Oui, une femme, et jolie encore; quoique, en vérité, il fût un peu difficile d'en juger, tant elle avait le visage souillé de sang. Elle avait suivi à l'armée son amant, qui était capitaine d'artillerie; elle ne le quittait jamais; et lorsqu'il fut tué, elle défendit ses dépouilles comme une lionne. Elle était de Paris, s'appelait Louise Bellet, et était fille d'un passementier de la rue du Petit-Lion. »

Du reste, Masséna n'avait pas des idées bien positives sur la beauté des femmes qui s'habillaient en homme et suivaient leurs amis à l'armée; et nous avons pu en juger dans une certaine circonstance. Quant à cette Louise Bellet, le général Eblé, qui l'a connue, m'a dit qu'elle n'était pas jolie. Après tout, avec un tel amour, un tel dévouement, quelle femme ne serait pas belle!

J'ai parlé tout à l'heure de la fameuse victoire que Masséna remporta à Zurich. Cette victoire était immense dans ses résultats. Sans doute nous n'étions pas dans un état aussi désespéré que Bonaparte a voulu nous le persuader à son retour d'Egypte, mais nous étions fort malades. Les royalistes attendaient avec impatience le moment où ils pourraient tenter la contre-révolution; et, dans de telles circonstances, une invasion étrangère nous perdait. La société du Manége[1] était véritablement un foyer dangereux où se réchauffaient les élémens de la constitution de 93. La société de la rue du Bac ne valait pas mieux. Je sais bien qu'il y avait dans l'une et dans l'autre des hommes purement et véritablement républicains; mais, pour quelques individus, combien de misérables qui ne voulaient que l'anarchie pour tout dé-

[1] Cette salle du Manége, fameuse par ses séances, tenait au jardin des Tuileries, et se trouvait dans l'enceinte extérieure du Conseil des Anciens. Elle fut fermée le 7 thermidor an VII.

truire de nouveau! Lucien, Joseph et Salicetti[1] étaient accusés d'en faire partie. Un jour ma mère en parla à Lucien, qui voulut répondre par de grandes phrases et une sorte de dénégation embrouillée. « Je n'entends rien à la politique, lui dit ma mère, mais il est une chose que je sais très-bien, c'est que je veux garder ma tête sur mes épaules. Elle me plaît à cette place-là; et tous vos beaux orateurs du Manége ne l'y feront pas rester non plus que la leur et la vôtre, si cela continue. Je l'ai aussi dit au ministre de la guerre[2], l'autre jour, chez Joseph. Je l'ai répété plus ouvertement encore à Salicetti, avant hier soir. Je n'aime pas à voir un homme comme lui se mettre de nouveau non pas *dans le pot au noir*, comme on le disait autrefois, mais dans une mer de sang. » Lucien, qui n'avait pas grande attention à donner aux discussions politiques avec une femme, quelque lié qu'il fût avec elle, répondait à ma mère en riant; et, si elle se fâchait, il riait encore plus fort, lui prenait les mains;

[1] Je n'ai pas parlé de son retour en France; il eut lieu l'année qui suivit la première campagne de Bonaparte en Italie. Salicetti fut toujours extrêmement reconnaissant du service que ma mère lui avait rendu, et parut enfin touché de la conduite de Bonaparte envers lui. Mais nous le vîmes moins à dater de ce second séjour à Paris. Ses opinions toujours extrêmes étaient en dissidence avec celles de ma mère; cependant il venait presque toujours deux fois par semaine nous voir.

[2] Bernadotte. Il avait été nommé au ministère de la guerre, le 14 messidor an VII, en remplacement de Milet-Mureau, qui n'avait, je crois, que le portefeuille. Sa démission est la plus charmante escroquerie politique qu'on ait faite pendant la révolution. Sieyes, alors président du Directoire, et que Lucien avait préparé depuis long-temps aux événemens du 18 brumaire, eut une conversation avec Bernadotte le 27 fructidor, dans laquelle il eut la finesse d'amener Bernadotte à dire qu'il voudrait aller commander l'une de nos armées; une heure après, Bernadotte reçoit un arrêté du Directoire qui lui annonce qu'en raison de son désir, on accepte sa démission. Bernadotte fut confondu, et voilà au juste comment il donna sa démission.

et parlait de mademoiselle Philis ou bien de madame Saint-Aubin. Le fait réel est que *lui*; Lucien, ayant en tête le retour de son frère, et tous les événemens du 18 brumaire, ne pouvait pas être *véritablement* l'un des chefs du parti du Manége; mais il fallait paraître du même sentiment pour rallier autour de lui des hommes qu'il était surtout important de ne pas avoir contre soi.

J'ai déjà parlé des fêtes du Directoire, et je ne reviendrais pas sur ce sujet si, à cette époque, il n'y en eût pas eu une remarquable par un fait assez singulier.

On sait que c'était ordinairement au Champ-de-Mars que se célébraient nos fêtes nationales. Un amphithéâtre immense s'élevait au milieu du Champ-de-Mars. Là se plaçaient le Directoire, les ministres et les premières autorités; les savans les plus distingués, les orateurs, les littérateurs et les artistes, tous les militaires qui se trouvaient à Paris, étaient également invités à se réunir autour du Directoire qui, dans cette occasion, il faut le dire, ne me parut pas du tout ridicule, tandis qu'il était même burlesque de voir ces cinq hommes avec leur costume d'apparat dans les salons du petit Luxembourg; mais là, tout allait bien. Ces plumes flottantes agitées par le vent n'avaient plus que de la noblesse, et ce manteau se drapait avec grâce, même autour de Laréveillère-Lépaux.

Dans ces fêtes, le discours du président du Directoire n'était pas ordinairement ce qu'il y avait de plus amusant; mais le jour dont je veux parler il fut plus qu'ennuyeux, il faillit faire naître le danger que lui-même signalait. Sieyes, dans son discours, après avoir fait des vœux pour la conservation de la république, appelait l'anathème national sur la tête de celui qui oserait le premier toucher seulement à une pierre de l'édifice.

« Il a raison, mille fois raison, criait ma mère en frappant ses petites mains l'une contre l'autre. — *Il peut bien avoir raizon, sans doute*, disait le duc de Lauraguais, qui faisait partie de notre troupe, *mais ze ne sais pas si le moment est opportun*, pour dire : *Z'ai raison.* — Allons donc, mon cher duc, répondait ma mère, vous êtes fou. Quand on a raison, on le dit partout et en tout temps. — Ze vous prie, madame Depermon, de ne pas prendre celui-ci pour me donner un titre que ze dédaigne. Au reste, ajoutait-il en parlant plus haut et relevant son immense cravate...., ze ne suis pas.....» Et comme les yeux noirs de ma mère annonçaient qu'elle allait éclater, il se pencha vers elle et lui dit de sa voix naturelle : « Au nom de tous les diables, voulez-vous donc me faire mettre à la lanterne par ces enragés-là? Regardez un peu quelles figures ont ceux qui jurent après cet imbécile ou ce coquin de Sieyes..... — Allons donc, dit ma mère, après avoir sérieusement regardé autour d'elle, il n'y a pas de réverbères ici, de quoi avez-vous peur? — Parbleu! ze vous le dis, d'être pendu. Il y a là des arbres qui feraient très-bien et trop bien l'office de potence, et, quant à la corde, ma cravate en ferait l'affaire. — Voilà ce que vous avez dit de plus juste, dit ma mère, après avoir tranquillement regardé la demi-pièce de mousseline dans laquelle la vieille figure de M. de Lauraguais était ensevelie. Seulement, la mousseline est bien fine. » Et ma mère ôtait son gant pour juger de la finesse de l'étoffe et du *degré de force* qu'elle pouvait avoir.

« Oui, dit M. de Lauraguais, elle est fort belle cette mousseline, ze l'ai payée fort cher et en arzent encore. Pas de ces chiffons de papier! de l'or! l'or est la monnaie des zens de qualité. C'est Larochefoucault qui a envoyé cette mousseline-là de Hollande, à madame....

Il déroze, ce coquin-là, il déroze; moi, je lui ai.... — Paix donc, lui dit ma mère. Vous prétendiez, tout à l'heure, que j'allais vous faire pendre, et vous, vous allez vous faire jeter à la rivière. » M. de Lauraguais prit son lorgnon, et jeta un regard effaré sur ceux qui nous entouraient; mais le discours de Sieyes occupait une partie des spectateurs, et l'autre était attentive à regarder une autre figure que celle de M. de Lauraguais. De ce nombre étaient non-seulement ceux qui aimaient un joli visage, mais toute la partie de la société de ma mère, et voici pourquoi.

Nous avions, depuis des temps infinis, un cuisinier nommé *Mirande*; il avait été et était encore fort habile, et en cette qualité, très-connu de tous nos habitués. Or, ce roi des casseroles avait une nièce, laquelle nièce avait une fille, laquelle fille était ravissante de beauté, avait dix-huit ans, et une voix charmante. Cette jeune perfection était élève du Conservatoire, où la protection de ma mère l'avait fait entrer quelques années auparavant: mais elle voulut se faire actrice, et ma mère se fâcha. Mirande, comme on le pense bien, fit comme sa maîtresse; mais la petite obstinée ne tint compte ni de la colère de l'un, ni des menaces de l'autre. Elle débuta; fut, non pas sifflée, parce qu'à l'Opéra on ne siffle jamais, mais assez mal reçue pour que Lays lui donnât le conseil de ne pas faire un second essai. Mais comme elle était ravissante de beauté et de fraîcheur, qu'elle avait une taille dont les riches proportions la faisaient remarquer dès qu'elle paraissait en public, on jugea qu'elle était faite pour représenter à elle seule le Parnasse ou tout au moins Euterpe, Terpsichore, ou quelque autre des neuf vierges. Cette différence avait paru immense en bien à son oncle, qui était le meilleur des cuisiniers, le plus honnête des bonnets de coton, mais le

plus bête des hommes. Ma mère au contraire en était plus courroucée contre elle. Cependant ce fut principalement pour la voir que nous assistâmes à la fête du Champ-de-Mars, dont j'ai parlé précédemment. Mirande, qui avait renoué ses relations avec sa nièce, nous dit qu'elle représenterait une déesse et se montrerait sur un char traîné par quatre chevaux blancs : « Elle doit chanter un air, nous dit Mirande, et je compte bien l'applaudir, moi..... — Taisez-vous, imbécile, lui dit ma mère ; allez à vos fourneaux, et ne vous mêlez pas de ce que vous ne comprenez pas. Vraiment ! aller applaudir votre dévergondée de nièce ! Et mon dîner ! » Le pauvre Mirande s'en fut tout honteux et ne parla plus de sa course. Mais, tout en le grondant, ma mère pensa à aller elle-même au Champ-de-Mars pour voir Antoinette. Elle devait remplir le rôle de la Nymphe de la Seine, dans une cantate exécutée par plusieurs élèves du Conservatoire.

Un des charmes particuliers à cette jeune fille, et qui dans une solennité comme celle à laquelle nous assistions, devait la faire paraître encore plus belle, c'était l'amour qu'elle avait pour son pays, c'était l'idolâtrie qu'elle professait pour tous ceux qui contribuaient à sa gloire. Dans un moment comme celui où elle se trouvait, par exemple, elle ne pouvait se contraindre ; l'émotion était trop vive. Lorsque le président du Directoire, qui alors était l'abbé Sieyes, commença son discours, on vit la physionomie d'Antoinette s'animer ; ses yeux bleus s'agrandirent, elle lançait des flammes à l'orateur. Elle parcourait avec des yeux étincelans la foule qui était autour du char. On voyait qu'elle cherchait quelqu'un. Lorsqu'elle l'eut trouvé, ce beau visage devint à l'instant même farouche et terrible. Elle écoutait avec attention toutes les paroles qui venaient à elle de la tribune. Tout à coup elle repousse ceux de ses camarades qui veulent la retenir, et

s'élançant, autant que la foule le lui permettait, vers la tribune nationale, elle s'écria d'une voix puissante :

« Il n'y a que les traîtres eux-mêmes qui osent attaquer les vrais républicains !... »

Au moment où elle allait franchir la dernière distance qui la séparait de la tribune, un jeune homme, celui qu'elle cherchait des yeux quelques instans auparavant, s'approcha d'elle, l'enveloppa dans un grand châle, et, l'entraînant par le bras, disparut avec elle.

Cette petite scène fut si rapide, que l'orateur ne fut pas même interrompu par le mouvement qu'elle occasiona : « C'est une folle ! disaient les uns. — C'est la sœur de Robespierre ! disait une femme ; elle lui ressemble ! »

Le fait est qu'Antoinette était devenue une républicaine aussi pure que l'assemblée du Manége ou aucune autre pût en offrir. Elle était aimée et aimait avec passion ; Edme Parisot, assez mauvais peintre, mais bon Français, chaud républicain, austère de principes, portant un culte religieux à la mémoire des Girondins et à celle des victimes de prairial, était celui qu'elle allait épouser. Il était l'un des orateurs les plus remarquables du Manége, et déjà plusieurs fois sa liberté avait été menacée. Il n'était pas aussi bien en homme qu'Antoinette l'était en femme ; mais cependant il était bien, et avait surtout une expression animée qui se communiquait. Maintenant voici la fin de l'histoire d'Antoinette.

Dans la foule pressée qui l'entourait, et parmi laquelle circula bientôt la relation très-courte et très-simple de ce qu'elle était, et surtout de ses opinions, se trouvait un Américain, M. Davis de Charlestown. Quoiqu'il ne fût plus dans l'âge où l'imagination se laisse dominer par ce prestige que peut produire un beau visage et la vue d'une taille de Vénus, M. Davis fut frappé si fortement, qu'après avoir pris tous les renseignemens possibles sur

mademoiselle Antoinette Mirande, il alla un jour à son modeste appartement, rue du Faubourg-Montmartre, lui dit, ainsi qu'à sa mère, qu'il avait vingt-cinq mille livres de rentes bien solidement établies, qu'il était honnête homme, que sa figure était devant elle pour qu'elle en jugeât, et que la figure, l'honnêteté, la fortune, tout cela, avec une belle existence en Amérique, lui était proposé par lui. Antoinette le refusa, et coupa court à toute instance en lui disant : « Monsieur, je suis amoureuse du citoyen Edme Parisot, et nous devons nous marier dans un mois. » L'Américain ne poursuivit pas, et s'en alla le cœur probablement fort gros; car Antoinette était bien autrement jolie avec ses cheveux blonds, sa petite robe de toile, qu'avec ses atours de déesse. Si l'on y ajoute tout le charme que répandait sur elle sa noble résolution, elle devait être bien séduisante; or, j'aurais très-bien compris que l'Américain descendît de chez elle par la fenêtre plutôt que par l'escalier : elle demeurait au quatrième étage. Quant à Antoinette, elle est mariée avec M. Parisot, et s'est établie à Bruxelles, où son mari s'était réfugié; car en 1815 il obtint les honneurs de la persécution, et fut exilé.

Le 18 vendémiaire au soir, nous étions réunis autour d'une grande table ronde, chez ma mère, et nous faisions un loto-dauphin, jeu que ma mère aimait beaucoup; madame de Caseaux, sa fille, madame de Mondenard, beaucoup d'hommes de notre société étaient réunis autour d'une immense table, et la partie était fort gaie. Tout à coup un cabriolet, arrivant très-rapidement, s'arrête à la porte, un homme monte l'escalier en deux sauts, c'est Albert qui nous dit : « Devinez quelle nouvelle je vous apporte. »

Comme nous étions tous très-gais, et que sa physionomie l'était aussi, ce fut à qui dirait le plus d'absurdes

folies. Il remuait toujours la tête. — « Eh ! tu m'ennuies, lui dit ma mère, en reprenant le sac des petites boules ; quand il serait question *du changement de la république*, tu ne ferais pas plus l'important.

» — Ma foi, dit Albert en prenant un air sérieux, savez-vous bien, ma mère, que ce que vous dites en plaisantant pourrait bien se réaliser. Bonaparte est en France. »

A l'instant même où mon frère eut prononcé cette parole, chacun resta immobile comme s'il eût été frappé par une baguette magique. Ma mère, qui avait déjà tiré une boule du sac, tenait sa petite main en l'air, tandis que l'autre avait laissé échapper le sac, et toutes les boules roulaient sur le parquet sans que personne y fît attention. Chacun restait dans sa propre attitude. Ce fut Albert qui, sachant la nouvelle, ne voyait que le comique de notre position, et un grand éclat de rire de lui rompit le charme et nous fit revenir à nous.

« Bonaparte en France ! dit enfin ma mère.... Et comment donc cela s'est-il fait ? Mais ta nouvelle n'a pas le sens commun, ajouta-t-elle ; j'ai vu madame Bonaparte, la mère, aujourd'hui même, à cinq heures, et rien en elle ne donnait la pensée qu'elle crût même son retour prochain.

» — Ma nouvelle est très-sûre, dit Albert ; j'étais chez Brunetière lorsqu'on est venu le chercher de la part de Gohier. Comme le Luxembourg est tout près de chez lui, il m'a dit de l'attendre, et au bout d'une demi-heure il est revenu, il m'a appris que le général Bonaparte était arrivé hier à Fréjus, c'est-à-dire il y a deux jours. Brunetière m'a dit qu'il avait trouvé chez Gohier madame Joséphine Bonaparte, qui y avait dîné, et avait reçu chez lui la première annonce de cette nouvelle si immensément importante. Il lui a paru, à ce qu'il m'a dit, ajouta mon frère, parlant plus bas à ma mère, qu'elle n'était pas

aussi contente du retour qu'elle devrait l'être. — Bah! dit le vieux marquis d'Hautefort, elle saura bien prendre son masque du jour de noce en le revoyant. Mais qu'elle y prenne garde, c'est un matois qui y voit clair, et elle n'est qu'une sotte. »

Ma mère rêvait profondément. Tout à coup elle se leva, repoussa vivement son fauteuil : « Quelle heure est-il ? » demanda-t-elle. Il était onze heures.

« Il est trop tard ! » dit-elle, comme se parlant à elle-même.

« — Et où donc voulez-vous courir? » dit M. d'Hautefort.

« — Je voulais aller voir ce qu'il y a de vrai dans tout cela; car enfin tu n'as vu et entendu que par les yeux et les oreilles de Brunetière », dit-elle à mon frère.

Albert ne laissa pas ma mère achever sa phrase; il reprit son chapeau, s'élança vers la porte : « Dans un quart d'heure je suis ici, nous cria-t-il de l'escalier; je vais chez Joseph et chez Lucien. »

Il revint au bout de quelques minutes avec la confirmation de la nouvelle.

Le lendemain ma mère était dès le matin chez madame Bonaparte la mère, et chez madame Leclerc. Madame Bonaparte la mère était fort mesurée dans ses paroles; mais madame Leclerc! je n'ai jamais vu une semblable haine entre deux belles-sœurs, et le fait réel, c'est que madame Leclerc était injuste; car enfin madame Bonaparte avait été excellente pour Paulette lors de son mariage. Madame Bonaparte occupait alors à Milan le palais Serbelloni; elle s'était plu à y faire arranger, pour sa jeune belle-sœur, un charmant appartement, et lors de son mariage, Paulette n'eut pas à se plaindre de tout ce qui fut fait pour elle, et qui eût été sans doute moins bien

sans la sollicitude de madame Bonaparte. Peut être pourrait-on, en cherchant bien, trouver la cause de cette violente inimitié. En consultant mes souvenirs, je place à Milan, à peu près à cette époque du mariage de madame Leclerc, un jeune homme fort agréable de figure, de manières, d'esprit, tout cela dans un très-élégant uniforme de chasseurs à cheval; ce jeune homme, adjoint puis aide-de-camp du général Leclerc, était fort attentif auprès de madame Bonaparte, et peut-être négligeait-il pour elle la femme, la jeune, la ravissante femme de son général. Ce sont de ces offenses que des cœurs féminins ne pardonnent pas. Après tout, je ne décide rien, j'émets seulement un doute.

CHAPITRE VIII.

Mouvement occasioné par le retour de Bonaparte. — Madame Bonaparte (Joséphine) et Gohier. — Menées de la famille contre madame Bonaparte. — La maison de la rue Chantereine. — Refus formel de Bonaparte de voir sa femme. — Eugène et Hortense conciliateurs. — Observations sur un passage des Mémoires de M. de Bourrienne. — Jérôme et Hortense. — Madame de Lostanges et le duc de Lauraguais. — Visite de Bonaparte à Barras. — Arrivée de Joseph Bonaparte chez ma mère au milieu d'une nombreuse assemblée. — Sortie de madame de Lostanges, et bon esprit de Joseph. — Arrivée de madame Leclerc, et singulière conversation. — Note mystérieuse et remarquable sur un de mes livres. — La bande du rémouleur. — Conversation avec ma mère et mon frère, et discrétion.

Il n'existe, dans aucune langue, des termes capables de donner l'idée précise de l'effet que produisit en France l'arrivée de Bonaparte. M. de Bourrienne a raison lorsqu'il dit que c'était un délire. Beaucoup de gens, de ceux au moins qui veulent toujours faire et dire mieux que tout le monde, ont prétendu que si le Directoire avait voulu agir avec fermeté il aurait eu la victoire. Ceux qui parlent ainsi ne connaissent ni la France d'abord ni la position du Directoire. L'enthousiasme de la nation, celui des deux Conseils, dont il avait eu la maladresse de se faire détester, étaient à eux seuls la preuve que le Directoire ne faisait qu'avancer le moment de sa chute. Il était du nombre de ces gouvernemens que le doigt de Dieu a touchés, et auxquels sa voix dit : Vous ne passerez pas telle journée.

A dater du 18 vendémiaire tout fut autour de nous dans une agitation continuelle. Le 19, au matin, madame Bonaparte (Joséphine) était partie, et avait été au devant de Bonaparte, mais sans aucune indication sûre relativement au chemin qu'elle devait prendre; seulement, comme on savait qu'il aimait beaucoup la Bourgogne, Louis et elle suivirent cette route pour se rendre à Lyon.

Madame Bonaparte avait des inquiétudes vives et fondées. Soit imprudence, soit faute réelle, il est de fait que devant le tribunal de famille de son mari elle était fortement accusée, et que le projet général était de faire divorcer Bonaparte. M. de Caulaincourt le père nous communiquait toutes ses inquiétudes à cet égard; mais lorsqu'il venait à aborder un pareil sujet, la conversation languissait, parce que ma mère, qui connaissait la manière de voir de la famille Bonaparte, ne pouvait répondre sans la compromettre ou sans mentir. Elle connaissait d'ailleurs, d'une manière très-précise, beaucoup de détails dont M. de Caulaincourt paraissait douter, et dont la position de ma mère vis-à-vis de Bonaparte lui défendait de parler.

Madame Bonaparte avait formé depuis quelque temps, lorsque son mari revint d'Egypte, une liaison assez intime avec Gohier et sa femme. La famille y cherchait une raison qu'elle ne pouvait trouver que dans l'espoir de s'en faire un appui, dans le cas où Bonaparte écouterait ses frères et ses sœurs. Le 18 brumaire a légitimé la haine de Gohier pour Napoléon; mais elle lui était antérieure de beaucoup. Je puis parler de cet homme avec une entière assurance, parce que j'ai eu pour amis les plus intimes deux personnages dont l'esprit et l'extrême probité ne me laissent aucun doute que ce qu'ils ont vu, ils l'ont bien jugé. J'en donnerai la preuve.

Une grande faute de madame Bonaparte a été, à cette époque, de ne pas chercher, au contraire, un appui au sein même du danger. C'était à sa belle-mère qu'il fallait qu'elle demandât du secours contre ceux qui la voulaient perdre, et qui l'ont perdue huit ans plus tard. Car il ne faut pas s'y tromper : le divorce de 1809 fut le résultat des tentatives sans cesse renouvelées de tous les membres de la famille de Napoléon, et de celles de quelques uns de ses plus intimes serviteurs, que *madame Bonaparte* et *Joséphine*, impératrice, négligea trop de ramener à elle. Elle voyait bien qu'elle courait des dangers en n'étant appuyée sur aucun faisceau de famille, attaché par les liens dont aucun événement n'altère jamais la force.

Bonaparte, en arrivant à Paris, le 24 vendémiaire au matin, ne trouva donc personne dans sa petite maison de la rue Chantereine, où il alla descendre, puisque Louis et madame Bonaparte n'étaient pas encore revenus de leur course inutile. Il fut donc entouré, aussitôt après son arrivée, par sa mère, ses sœurs, ses belles-sœurs, et enfin de toute sa famille qui n'avait pas été au devant de lui. L'impression qu'il reçut de la solitude de cet appartement, de l'abandon de sa maison par celle qui en était la maîtresse, fut terrible et profonde. Il en parla depuis fort longuement à Junot, et une particularité bien remarquable, c'est que, neuf ans plus tard, dans une circonstance funeste pour sa malheureuse femme, il ne l'avait pas oublié [1]. Il pensa, en ne la trouvant pas au milieu de sa famille, appuyée sur ses sœurs, présentée par sa mère, qu'elle-même se sentait indigne de leur protection et qu'elle fuyait jusqu'à la présence

[1] Je rapporterai plus tard à cet égard une conversation bien remarquable entre Napoléon et Cambacérès.

de celui qu'elle avait outragé. L'erreur de route ne lui parut qu'un prétexte. Il fut blessé profondément, et dans une âme comme la sienne, une pareille douleur devait faire ravage. « Il a dû bien souffrir », me disait Junot, lorsque, quelques mois plus tard, je lui parlai de cette époque de la vie de Bonaparte, dont la contre-épreuve se frappait tous les jours sous mes yeux !

Madame Bonaparte revint ; M. de Bourrienne dit que Bonaparte témoigna pendant trois jours *une extrême froideur* à sa femme. Puisqu'il était témoin *oculaire* des faits, pourquoi ne dit-il pas que Napoléon *ne voulut* pas la voir et *ne la vit pas* à son arrivée ? ce qui est plus fort que de la *froideur*, et rétablit les faits dans leur vérité. Madame Bonaparte ne dut à cette époque de retrouver, non pas le cœur de son mari, car depuis long-temps il n'était plus amoureux d'elle, mais enfin cette tendresse d'habitude, ces rapports intimes qui lui rendaient le titre de compagne du plus grand homme du monde ; elle ne dut cette faveur de la fortune qu'aux soins, aux prières de ses enfans. Bonaparte à cette époque aimait beaucoup Eugène Beauharnais, qui, dans le fait, était alors un charmant sujet. Il connaissait beaucoup moins Hortense ; mais sa douceur, sa jeunesse, cet appui qu'elle venait, comme fille adoptive, lui demander de ne pas lui enlever, étaient de puissans titres auprès de lui et devaient vaincre sa résistance. Il y avait eu ensuite de l'habileté à ne lui enjoindre aucun tiers, quelque puissant qu'il pût être auprès de Bonaparte par ses rapports d'amitié ou de haut intérêt. Ainsi, madame Bonaparte n'avait eu garde de faire intervenir Barras, Bourrienne ou Berthier dans cette grande affaire. Il fallait que ceux qui parlaient pour elle pussent *tout dire, tout invoquer*, sans qu'on pût leur répondre. Or, le moyen d'entretenir des enfans de l'âge

d'Hortense et d'Eugène des torts de leur mère? Bonaparte était contraint de se taire, et ne pouvait combattre par aucun argument les armes irrésistibles de deux jeunes et innocentes créatures, qui étaient à ses genoux, mouillaient ses mains de leurs larmes, et lui répétaient: « N'abandonnez pas ma mère!... elle en mourra!... et nous pauvres orphelins, nous dont l'échafaud a déjà dévoré le protecteur naturel, faut-il que l'injustice nous prive de celui que la Providence nous avait envoyé? »

Le résultat de cette scène, qui fut longue et douloureuse, à ce que Bonaparte a dit depuis, fut que les deux enfans allèrent chercher leur mère et la mirent dans ses bras. La malheureuse femme attendait la décision de son sort, pendant que son fils et sa fille priaient pour elle, à la porte d'un petit escalier dérobé, presque couchée sur les marches, et souffrant sans doute des douleurs dont la moindre devait cruellement la punir.

Enfin, quels que fussent les torts de sa femme, Bonaparte parut les mettre en oubli [1], et la réconciliation fut

[1] C'est ici qu'une réponse à un paragraphe des Mémoires de M. de Bourrienne, cité plus haut, doit trouver sa place. Il s'agit de la conversation que Junot aurait eue avec le général Bonaparte en Egypte, aux fontaines de Messoudia'h. Je n'hésite pas un instant à affirmer que tout ce que renferment les quatre pages relatées dans une note de ce volume est entièrement faux. Comme je ne puis penser que M. de Bourrienne ait inventé cette histoire, ce qui serait indigne, je supposerai un moment ce que M. de Bourrienne admet pendant tout le cours de ses Mémoires: c'est que Bonaparte a fait un conte au lieu de raconter une histoire. Je suis même certaine que M. de Bourrienne le voyait ainsi avant moi; car enfin il ne peut pas mettre en doute l'attachement de Junot pour le général Bonaparte. Cet attachement s'est montré par des preuves, lorsque ces preuves étaient des garanties. Madame mère, le roi Joseph, le cardinal Fesch, tout ce qui existe enfin de la famille impériale, peut le certifier, si la chose était nécessaire; comment alors supposer que Junot allait affliger celui auquel son amitié idolâtre lui faisait rendre une sorte de culte,

complète. Les soins importans qui allaient l'occuper étaient ensuite d'une nature trop grave pour qu'auprès d'eux quelque chose fût de quelque intérêt.

Celle de la famille qui ne put endurer en silence le pardon accordé par Bonaparte fut madame Leclerc; c'était un véritable état de colère que le sien; madame Bonaparte la mère n'en était pas plus contente qu'elle; mais du moins garda-t-elle le silence. Madame Joseph Bonaparte, toujours bonne et parfaite, ne s'était jamais mêlée de rien : aussi se trouva-t-elle bien à son aise pour le rôle qu'elle avait à choisir, lorsque le beau jeu revint à madame Bonaparte. Madame Bacciochi ne se contraignait pas, et laissait voir toute son inimitié dédaigneuse : aussi sa belle-sœur ne pouvait-elle la souffrir. Christine,

lorsque cette affliction, privée de ce qui pouvait l'adoucir, était dans l'isolement de toute consolation? Comment? Pourquoi? Dans quel but? J'ai le besoin de faire ces questions; car j'avoue qu'excepté la mauvaise intention, qu'il n'est pas possible de méconnaître, je comprends fort peu le *fatras* (je demande pardon de l'expression) que renferment ces quatre pages, où il y a une foule de mots qui hurlent de se trouver ensemble. Ainsi, « Junot est coupable d'indiscrétion; et s'il y a réellement des torts » il les a cruellement exagérés. » Dans un tort de la nature de ceux dont il est ici question, il n'y a jamais exagération; le tort est ou n'est pas. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Bonaparte n'a pas pu dire, sans mentir, que Junot lui avait appris en Egypte les fautes reprochées alors à Joséphine. Un fait notoire, ignoré probablement de M. de Bourrienne, c'est que Bonaparte fut informé en Italie de ce dont il est ici question, que la chose était si bien connue de lui à cette époque que la personne dont il s'agit, M. Ch.....s reçut ordre de revenir en France, et que peu s'en fallut qu'il ne fût fusillé. La disgrâce dans laquelle il a toujours été de Napoléon date de ce moment. Des lettres de Duroc, de M. Ch....s lui-même, ainsi que de Junot, constatent que l'amitié de ce dernier pour M. Ch....s n'a été occupée pendant dix ans qu'à combattre les préventions plus qu'injustes de Napoléon à son égard. Or ce serait un singulier moyen employé par cette amitié, que d'établir la culpabilité de celui qu'on veut sauver. Ensuite, jusqu'à sa mort, Junot est resté l'ami intime de M. Ch....s, en a reçu de grands services en plus d'une occasion, notam-

ange de bonté, suivait l'exemple de madame Joseph. Pour Caroline, elle était trop jeune pour que son opinion fût comptée pour quelque chose. Quant aux frères, ils étaient en guerre déclarée avec madame Bonaparte, et ne s'en cachaient pas. Jérôme lui-même, tout enfant qu'il était (il avait à peine quinze ans), voulut aussi se mettre dans l'opposition de famille et frondait tant qu'il avait de voix; mais il n'y songeait plus quand il courait dans le petit jardin de la maison de la rue Chantereine, après sa jolie demi-sœur, comme il appelait Hortense de Beauharnais. Les beaux yeux bleus, les cheveux blonds, tournaient facilement une petite tête dès lors facilement pivotante. Madame Bonaparte, tout enfant qu'était son jeune beau-frère, songea à lui avant de jeter les yeux sur Louis, et cela immédiatement après le raccommodement. M. de Bourrienne, qui était son ministre dirigeant en

ment dans les deux années qui suivirent le retour d'Egypte. Si Junot eût joué le plus lâche des rôles, ce qui d'abord n'allait pas à son caractère, comme M. Ch....s n'est pas de la race des anges, il eût au moins cessé de voir celui qui aurait agi ainsi. Enfin cela n'est pas la vérité. Quant au peu d'amitié que Bonaparte avait conservée pour Junot en raison de ces avertissemens, en vérité je ne sais ce qu'elle aurait produit s'il en eût été autrement. Il l'aurait donc fait roi comme ses frères. Quel est celui de ses camarades qui a été comblé de grâces, de faveurs, de biens, de dignités, comme Junot l'a été? Quant au bâton de maréchal, si Junot ne l'a pas eu, M. de Bourrienne est dans la plus profonde erreur en attribuant cette sorte de défaveur à ce qu'il rapporte, et voilà à quoi l'on s'expose lorsqu'on veut écrire sur une cour, sur des hommes qu'on a perdus de vue et qu'on ne connaît plus. Junot fut fait gouverneur de Paris. la plus belle des dignités de France, telle qu'il l'avait; gouverneur général du Portugal avec autorité de vice-roi, et enfin grand-officier de l'empire. Il remplit une foule de missions, tout aussi grandes, tout aussi importantes. M. de Bourrienne, dans le septième volume de ses Mémoires, donne à Junot le nom de *favori* de Napoléon. Il faut être d'accord avec soi-même. Cela fait pitié.

Je n'ai pas fini avec M. de Bourrienne, et l'article qui concerne M. Collot me fournira l'occasion d'y revenir.

toutes choses, lui donna ce conseil; mais elle avait affaire à trop forte partie, ayant Lucien en tête, et Jérôme courut bien dans le petit jardin, joua bien à de petits jeux dans le salon; mais, tout enfant qu'il était, il comprit très-bien qu'il ne devait pas devenir amoureux des yeux violets, des tresses blondes qui captivèrent son frère plus tard. Dès que le parti *famille* se fut aperçu du plan de madame Bonaparte, il en fut ce qu'il sera toujours des projets mis au jour avant leur exécution, ils manquent; et de *tels* moyens furent employés que Jérôme revint bientôt aux intérêts de famille, et depuis ne les a jamais abandonnés contre Joséphine. A l'époque dont je parle, au retour de son frère, et avant le 18 brumaire, il venait de sortir ou était encore, je crois, au collége de Juilly. Il avait dans ce temps-là toute la légèreté, l'étourderie, la frivolité de toute la famille, et que je n'ai vue dans aucun de ses frères. C'était en homme, c'est-à-dire en jeune homme, le portrait ressemblant de sa sœur Paulette; lui et elle n'ont jamais rien eu de commun avec le caractère des six autres.

Dans les trois semaines qui se sont écoulées entre l'arrivée de Bonaparte et le 18 brumaire, il me serait difficile de dire à quel point nous avions une existence désordonnée. Une chose qui surtout mettait du trouble dans la nôtre, c'était les discussions politiques.

Un jour madame de Lostanges, Armand et Hippolyte de Rastignac, avec le vieux marquis d'Hautefort, madame de Mondenard et le vieux duc de Lauraguais, vinrent chez ma mère. L'une de ces dames commença par dire qu'elle venait de rencontrer le général Bonaparte, allant faire une visite du matin à Barras. « Et pour cela, ajoutait-elle avec un rire moqueur, il est à cheval avec des aides-de-camp, et deux ou trois généraux en uniforme. Le peuple, qui aime tout ce qui est représentation, crie

à s'égosiller: Vive le général Bonaparte! vive le vainqueur de l'Italie!... Et qui croyez-vous qui ajouta sa voix à celle de toute cette canaille? poursuit madame de Lostanges. Monsieur! » Et avec sa jolie main si blanche, elle montrait le duc de Lauraguais [1], qui, comme on peut se le rappeler, se mettait à soixante ans comme les jeunes gens de vingt-cinq, et trouvait charmant de parler en *ze-ze*; ce qui, en vérité, lui donnait une teinte de ridicule bien prononcée. Le reste rendait le ridicule moins plaisant. Mais dans le moment dont je parle, ainsi désigné par le petit index rosé de madame de Lostanges, qui, ajoutant la démonstration à ce qu'elle venait de dire, se mit à le contrefaire d'une manière si burlesque; elle-même si drôlement elle dit: « Vive le zénéral Bonaparte! » qu'il fallut rire en dépit de la politesse, d'autant qu'elle-même nous en donnait l'exemple.

« Comment, monsieur! vous criez *vive quelque chose*, et ce n'est pas le roi? dit madame de Saint-Sandos, dans une grande indignation... — *Mais, écoutez-moi donc!* disait M. de Lauraguais, *écoutez-moi donc!* » Et sa vieille figure sortait de son immense cravate, de son collet rembourré, et de son gilet de mousseline brodé au plumetis et doublé de rose-pâle. « *Ze ne m'en défends pas. Z'ai crié; oui, z'ai crié: et ze vous donne ma pa-ole de zentilhomme, que ze n'étais pas le seul; et mon cousin le directeur...* — Oh! il ne manquerait que cela pour achever ses perfections! s'écria ma mère; ne crie-t-il pas aussi *vive Bonaparte!* »

[1] Je ne puis me rappeler comment M. de Lauraguais est venu chez ma mère; car il ne tenait intimement a aucune de nos sociétés habituelles. Ce fut, je pense, le marquis Mondenard de Saint-Sandos qui nous l'amena à un très-grand bal que donna ma mère dans l'hiver de 99. Comme il était complétement ridicule et qu'il m'amusait beaucoup, ma mère l'invita à revenir; mais il ne fut jamais de notre intimité.

Comme on en était là, la porte s'ouvrit, et le valet de chambre annonça Joseph Bonaparte : tout le monde fut d'abord embarrassé. C'est une position qui a dû être fréquente dans la vie de beaucoup de personnes. Joseph vit bien d'abord que sa venue avait interrompu une conversation relative à son frère ; or, dans les circonstances où nous étions, rien n'était plus naturel. Cette pensée devait nous rassurer, et puis Joseph a de l'esprit, de la bonté, des manières parfaites. Cependant on fut troublé.

Ma mère, qui avait l'art de tenir son salon mieux que femme de France, ainsi que je l'ai fait souvent remarquer, le prouvait surtout dans de pareils momens. « Est-il vrai, dit-elle à Joseph Bonaparte, que votre frère soit sorti ce matin à cheval, et que le peuple l'ait accueilli par des *hourra ?* Ces messieurs me racontaient quelque chose de semblable, au moment où vous êtes entré. » Joseph répondit qu'en effet son frère était sorti à cheval, avec le projet de faire une longue promenade et d'aller ensuite demander à dîner à Barras. « Mais, ajouta Joseph avec un mouvement d'orgueil fraternel qui embellissait encore sa charmante figure, le peuple de Paris est aussi expansif, aussi démonstratif dans sa tendresse que brutal dans l'expression de sa haine. Il aime mon frère ; et toutes les fois que le général paraît en public, depuis son retour d'Égypte, il est accueilli comme il l'a été ce matin par des témoignages si bruyans de la faveur populaire, qu'il a renoncé à son projet de promenade, et, malgré le beau soleil qui dore les feuilles jaunies, il est prisonnier volontaire ; mais je vais l'emmener à la campagne.

» — Je crois que vous ferez bien, pour lui et pour nous, monsieur », dit madame de Lostanges. Joseph eut l'air de n'avoir pas entendu, et pria ma mère de passer avec lui dans la pièce voisine.

« Pourquoi donc lui avez-vous parlé ainsi? dit un de

ces messieurs. — Eh bien ! après ? Qu'importe ce que je lui ai *ramagé !* dit l'aimable femme en tournant vers celui qui parlait son gracieux et joli visage si frais, si rond, si riant et si bien en harmonie avec tout ce qu'il y a de spirituel et beau à la fois. Il serait un sot s'il se fâchait de ce que je viens de lui dire là. Et il ne l'est pas, car il aime la musique » ; et la voilà qui se met à mon piano, et qui fait voler ses doigts sur les touches.

« Madame Leclerc », dit le valet de chambre, en ouvrant de nouveau la porte, comme madame de Lostanges [1] commençait un petit air italien.

Madame Leclerc s'avança vers elle, lui demanda de continuer, et, se mettant sur le canapé de ma mère, s'établit comme si elle eût été chez elle, en disant : « Mais où est donc Joseph ? j'ai vu sa voiture à la porte. Et Julie est-elle ici ?.... Comme elle est laide, la pauvre Julie ! N'est-ce pas, Laurette ? » me dit-elle tout bas. Comme j'aimais beaucoup madame Joseph, je répondis que non. « Comment, non ! me dit-elle avec un air de stupéfaction inconcevable ; comment ! Julie n'est pas laide ! Entendez-vous votre sœur, Permon ? » Comme elle répétait son exclamation, et y mettait toute l'extension de sa voix, Joseph et ma mère rentrèrent dans la chambre. « Bah ! il sait bien que sa pauvre femme est laide », dit madame

[1] Madame la comtesse de Lostanges est non-seulement une des plus spirituelles personnes que je connaisse, mais elle joint à son amabilité des talens fort remarquables ; elle est surtout parfaite musicienne ; et sa fille, madame de Virieux, qui n'a jamais eu d'autre maître que sa mère, prouve à ceux qui ont le plaisir de l'entendre chanter la vérité de ce que j'avance.

Lorsqu'on forma les maisons princières des sœurs de Napoléon, je sais que la *princesse* Pauline eut la volonté d'avoir madame de Lostanges pour dame d'honneur. Cela, j'en suis sûre. Je n'ai jamais bien connu l'empêchement ; mais il est venu de madame de Lostanges elle-même, je crois pouvoir l'assurer.

Leclerc à quelqu'un qui lui faisait signe. Joseph se mit à rire, embrassa sa sœur et s'enfuit. Aussitôt après son départ, mon frère prit sa harpe, et l'on fit de la musique jusqu'à l'heure du dîner[1]. Madame Leclerc était si bien installée, nous dit-elle, qu'elle ne voulait pas se déranger; en effet elle demeura avec nous jusqu'à onze heures du soir, ainsi que cela lui arrivait souvent. Après le dîner, il vint du monde; on fit de la musique, et la soirée fut tellement remplie, qu'il me fut impossible de faire part à mon frère et à ma mère d'un fait assez singulier qui n'était venu à ma connaissance qu'au moment où l'on se mettait à table. Voici le fait.

Ma chambre était séparée de celle de ma mère par une petite pièce éclairée par le haut, et qui me servait de cabinet d'étude. La chambre voisine achevait de faire le tour de la maison, et ouvrait sur l'escalier. Ces trois petites cellules composaient mon *appartement*. Comme elles étaient bien arrangées, elles faisaient tout à fait partie de celui de ma mère; et le matin c'était *chez moi* qu'elle recevait. Le jour dont je parle précisément, on y demeura jusqu'à l'heure du dîner. En remettant plusieurs choses en place, je m'aperçus qu'un de mes volumes de Plutarque avait été pris dans son rayon, et était déposé entr'ouvert sur la tablette au dessous. Je le pris; il était ouvert et partagé par un crayon de mine de plomb à la vie de Jules-César. Sur la marge était écrit :

«Lorsque cet homme (César) fut conduit devant Sylla

[1] Il n'y a pas un mot d'ajouté ni d'omis à cette conversation, qui fut transcrite le jour même où elle a eu lieu, l'avant-veille du 18 brumaire an VIII.

Il est d'ailleurs de ces conversations qui, toutes puériles qu'elles sont, laissent des souvenirs profonds. Je suis sûre que M. le comte Perregaux n'oubliera jamais que la princesse Pauline mangeait, à Aix en Savoie, sa soupe sans sel.

» par son précepteur, Sylla dit : « Vous n'êtes pas sage de
» ne pas voir beaucoup de Marius dans cet enfant. »
» Sommes-nous donc aussi aveugles que le tyran
» romain !... »

Et plus bas :

» Quant à toi, Joseph, laisse tes jeunes frères imiter
» Cassius et Tibérius. Nous serions fâchés d'être contraints
» à t'envoyer une pierre vengeresse. »

Cette singulière note était écrite sur la marge du livre. L'écriture en était tellement déguisée qu'il me fut d'abord impossible d'en porter aucun jugement ; je ne connaissais pas l'écriture de la plupart des personnes qui étaient venues ce jour-là. Cela n'avait pu, d'ailleurs, être fait que le matin ; car le soir, personne n'était entré dans mon cabinet que ma femme de chambre et moi.

Ma mère et mon frère se regardèrent long-temps, en se passant tour à tour le livre marginé, sans pouvoir dire une parole. Enfin le résultat de nos trois pensées fut que l'auteur de cette note ne pouvait être que M. d'Hautefort ou M. de Lauraguais. M. d'Hautefort avait la prétention d'être malin, et, pour peu qu'on fût juste, on pouvait le trouver fort méchant. Ses idées, qu'il donnait pour originales, avaient un côté peu estimable, en ce qu'il était à volonté l'homme du faubourg Saint-Germain ou l'homme de la révolution. « Mais, dit Albert, je crois qu'au fond il est royaliste, et cela doit être. Quant à M. de Lauraguais, je ne le connais pas assez pour en juger. — Ni moi non plus, répondit ma mère. C'est Mondenard qui me l'a amené, et sa visite de ce matin est la seconde qu'il m'ait faite depuis le bal où il me fut présenté. Mais je ne veux pas de lui dans ma société.

» Comme il a de l'esprit au fond, il pourrait bien avoir deviné la position de Bonaparte vis-à-vis le Directoire,

et voulu faire sa cour au cousin, en lui rapportant cette belle prouesse», ajouta ma mère, en repoussant le livre avec humeur. Puis elle appuya sa tête sur sa main, et regarda le feu quelque temps sans parler.

Il est de fait que ce qui se passait pouvait inquiéter les amis de la famille Bonaparte; car il était évident qu'il se préparait de grands événemens. J'étais trop jeune alors pour que l'on me fît part de choses aussi graves; et puis ma mère me dit ensuite qu'étant aussi liée que je l'étais avec mademoiselle de Caseaux et mademoiselle de Périgord, il aurait pu m'arriver, non par indiscrétion, mais par suite de l'étourderie naturelle à une jeune fille de quinze ans, de raconter un seul fait insignifiant en apparence, et dont la suite eût été capable de compromettre. Ce que j'avais fait pour la note prouva cependant à ma mère que je pouvais *comprendre* la prudence, si je n'en avais pas. Elle et Albert m'embrassèrent et me louèrent de mon silence, surtout à cause de madame Leclerc: «C'est une trompette qui aurait répété tout cela à contre-sens avant que midi eût sonné demain aux Capucins [1], dit ma mère. Elle est bien gentille, mais c'est un grand enfant, et un grand enfant gâté. — Plaignez-vous-en, dit Albert; c'est vous-même qui faites le mal. Vous êtes plus indulgente pour ses caprices que vous ne le seriez pour Laurette bien malade [2].... » Ma mère regarda mon frère quelques instans et son front se dérida aussitôt. Son imagination mobile eut bientôt laissé

[1] On appelait alors ainsi la petite église de Saint-Louis devant laquelle nous demeurions, rue Sainte-Croix.

[2] Malgré le long temps écoulé, ce mot de mon frère me frappe encore; il est fort remarquable dans la bouche d'un homme comme lui, et montre combien, dans une âme comme la sienne, la rigidité n'était pas le résultat d'une sévérité de caractère, d'une rudesse de sentiment qui rompt les liens de famille. Elle était le fruit du raisonnement.

là les vieux ducs, les vieux marquis, pour s'emparer d'un sujet bien plus gracieux : « A propos de Paulette, voudrais-tu bien me dire si depuis quelques jours on a signalé dans la rue Joubert, la rue du Mont-Blanc ou bien la rue de la Ville-l'Évêque, la bande du *Rémouleur*[1] ?

« — Non, en vérité, répondit Albert en ouvrant ses grands yeux et souriant à cette question. Pourquoi me demandez-vous cela ? — Parce que je pensais que Paulette avait besoin d'un défenseur. Depuis huit jours tu lui donnes le bras pour la reconduire chez elle, et j'ai tout de suite été m'imaginer que le Rémouleur était *là*. Mais, mon enfant, dit ma mère, en prenant un ton plus sérieux, tu devrais ne pas courir un danger *réel* pour une folie passagère. Paulette ne court aucun risque dans le cas d'une attaque ; ce qui est, d'ailleurs, aussi probable que de voir demain le Grand-Turc à l'Opéra. Mais un jeune homme peut être attaqué, volé et assassiné pour avoir traversé, comme cela t'arrive souvent, la rue de l'Arcade, la rue des Mathurins, à minuit, une heure du matin. Paulette est une folle, ajouta ma mère, une jolie folle ; mais quand elle en voudra le brevet, je le lui signerai et *parapherai* tant qu'elle le voudra. Pourquoi ne se fait-elle pas reconduire par ce grand général que j'ai vu hier chez elle, et qu'elle appelle *son Ajax*[2] ? on lui donnerait pour page M. de Montaigu, et les choses iraient bien. Mais, au nom de la Panagia, que veut-elle faire de toi ? »

Mon frère répondit alors en grec à ma mère. Ce qu'il

[1] C'était un scélérat infâme qui était chauffeur. Il a fait des horreurs dans les environs de Paris, mais il n'y est jamais entré.

[2] Le général Beurnonville, qui s'était lui-même surnommé l'*Ajax français*.

lui dit était sûrement plaisant, car ils firent tous deux de tels éclats de rire, que les larmes leur en vinrent aux yeux. Lorsque je les vis en telle gaîté, je me mis de la partie sans savoir de quoi ils riaient tous deux; mais le rire a quelque chose de magnétique. Lorsque l'accès fut un peu calmé, mon frère reprit la parole; mais à peine eut-il prononcé deux mots d'une voix douce et traînante et comme imitant une femme, que ma mère recommença à rire de plus belle, et il était deux heures du matin lorsque nous allâmes nous coucher.

Avant de nous séparer pour la nuit, ma mère et mon frère me recommandèrent avec les plus vives instances de ne pas parler, même dans notre famille, de la note écrite dans le Plutarque; avec de la gomme élastique et de la mie de pain, nous l'effaçâmes après l'avoir copiée, et il n'en resta aucune trace. « Je tiens beaucoup, dit ma mère, à ce que cette petite histoire ne soit pas connue, surtout de Joseph et de Lucien. Joseph me disait hier encore, avec sa douceur ordinaire, que je voyais beaucoup de leurs *ennemis*. Ce mot m'a fait de la peine, et pendant ce temps-là on écrivait *chez moi*, *sous mes yeux*, une chose presque insultante. — Lucien serait fort affecté s'il voyait ce parallèle avec les Gracques, dit Albert; je le connais assez pour en être certain. »

J'avais fort bien compris ce qu'avait dit mon frère, et je m'engageai à ne rien répéter de l'histoire de la note; mais ce qui arriva ensuite aida merveilleusement à me la faire même oublier. Elle nous occupa pendant la matinée du lendemain; puis les événemens se succédèrent avec une telle rapidité, et devinrent si éminemment intéressans et importans, que le souvenir de ce fait ne se rattachant par lui-même à aucun, il s'effaça par degrés de ma mémoire, à un tel point que, si un ami ne me

l'avait pas rappelé, je ne l'aurais peut-être pas inséré dans mes souvenirs. Junot ne l'a connu lui-même que par mon frère en 1804. La raison de mon silence était dans ce reproche continuel et fort injuste que me faisait Napoléon, de recevoir dans ma société intime des personnes qui étaient ses ennemis.

CHAPITRE IX.

Le 18 brumaire. — Mon beau-frère chez Bonaparte. — Attitude de Bonaparte. — Ma mère et moi chez madame Bonaparte la mère. — La famille Bonaparte pendant la journée du 18. — Son danger. — Moreau geôlier du Directoire. — Moreau jugé par Bonaparte. — M. Brunetière et Gohier. — Dureté de Moreau envers Gohier. — Moulins. — Relations de Moreau avec madame Leclerc. — Intrigue compliquée. — Coquetteries de Bonaparte avec Moreau. — Madame Bonaparte la mère au spectacle le 19, et scène prodigieuse à Feydeau. — Calme de Paris, et mesures de Fouché. — Singulière ignorance de la famille de Bonaparte sur les événemens. — Madame Lætitia racontant la naissance de Napoléon. — M. de Sémonville. — M. Brunetière. — Gohier, et curieuse conversation sur Bonaparte. — Le trousseau de clefs, et l'épée de Moreau.

Le 18 brumaire a été raconté par tant de témoins, acteurs eux-mêmes de ce grand drame politique, que je me bornerai à rapporter ici des faits isolés qui s'y rattachent cependant, qui ne sont connus que de peu de personnes, et dont quelques uns ne peuvent l'être que de moi.

Pendant les jours qui précédèrent le 18 brumaire, une très-grande agitation régnait dans Paris : elle avait cela de particulier qu'on ne savait pas ce qu'on avait à craindre, mais l'on craignait. Cependant rien n'était menaçant, et chacun était soumis à je ne sais quel instinct d'inquiétude. Hélas ! qui nous avait rendus si timides? Nos souvenirs.

Le 18 au matin, Lucien quitta la maison de la petite rue Verte, dans laquelle il demeurait, et vint établir son quartier-général chez M. Mercier, président du Conseil des Anciens, qui demeurait alors dans une maison située à côté de l'hôtel de Breteuil, près du Manége. Il était tout-à-fait dévoué; mais le décret de translation n'était pas expédié; il était sept heures et demie, et Bonaparte envoyait à tout instant pour savoir si la chose marchait. Mon beau-frère fit plusieurs fois le voyage pour l'engager à prendre patience; lorsqu'il y alla pour la première fois, le domestique du général confondit les deux beaux-frères, qu'il connaissait tous deux, et, se trompant de nom, annonça le citoyen Permon. Le général fit une exclamation de surprise; car au fait il n'attendait pas mon frère. Il reçut très-bien M. de Geouffre, et le renvoya de suite pour accélérer la venue du décret. Mon beau-frère remarqua que Bonaparte avait une paire de pistolets à sa portée. Dans ce moment, il était encore tout seul; mais déjà la rue Chantereine commençait à se remplir tellement de chevaux et de monde, qu'on avait peine à circuler. Enfin, à huit heures et demie à peu près, la nouvelle que le décret était expédié lui fut portée par mon beau-frère; il monta aussitôt à cheval pour se rendre aux Tuileries. Comme ils mettaient tous pied à terre, mon beau-frère rencontra le général Debel avec lequel il était intimement lié. Le général était en habit bourgeois. Au premier mouvement, il était accouru. « Comment, lui dit M. de Geouffre, tu n'es pas en uniforme? — Je ne savais rien qu'imparfaitement. Mais attends, cela ne sera pas long »; et se tournant vers un canonnier qu'il jugea être de sa taille: « Donne-moi ton habit, mon brave », lui dit-il en ôtant le sien. Le canonnier lui donna son habit; et ce fut dans ce costume-là qu'il suivit le général Bonaparte

au Conseil, en attendant que son domestique lui eût apporté son uniforme.

La révolution du 18 brumaire était faite, et Paris n'y croyait pas encore. Nous allâmes voir madame Bonaparte la mère, qui demeurait chez Joseph, comme je l'ai déjà dit. Elle était calme quoique fort inquiète : son extrême pâleur et un mouvement convulsif qui venait l'agiter toutes les fois qu'un bruit inattendu frappait son oreille, faisaient presque mal à voir. C'est alors que j'ai pris d'elle une grande et forte opinion. Madame Bonaparte me rappelait bien, ce jour, la véritable mère des Gracques. Il y avait parité de position; son enjeu était plus fort que celui de la grande Romaine. Elle avait trois fils sous le coup du sort; l'un d'eux pouvait être frappé, si les deux autres échappaient. Elle le sentait, et le sentait fortement.

Ma mère et moi, nous restâmes avec elle une partie de cette pénible journée, et nous ne la quittâmes que lorsqu'elle fut rassurée par différens messages de Lucien qui, plusieurs fois dans la journée, lui envoya *Mariani*, son valet de chambre, pour calmer ses inquiétudes et celles de sa femme. Nous laissâmes donc ces dames presque rassurées, et nous allâmes voir madame Leclerc, qui était la moins effrayée véritablement, parce qu'elle ne réfléchissait jamais sur rien, et qui était celle qui pourtant criait le plus haut.

Elle faisait écrire tous les quarts d'heure au général Moreau [1]; elle avait alors une femme de chambre,

[1] Il lui était arrivé d'étranges histoires avec madame Leclerc. Je ne les ai connues que beaucoup plus tard. Le général Lannes, qui, je crois, ne l'aimait guère, non plus que ceux qui avaient été mystifiés avec lui, était bien amusant à entendre là-dessus. Il avait puisé ces détails, à ce qu'il prétendait, à une source authentique; il les tenait de madame Le-

sorte de *serva padrona*, qui écrivait sous sa dictée, et Dieu sait comment. Lorque j'arrivai avec ma mère, elle voulut que j'écrivisse à mon tour, en son nom, au général Moreau. C'était toujours des nouvelles; et depuis deux heures cependant on était venu lui dire que Moreau n'était pas chez lui, et qu'il *ne rentrerait très-probablement pas cette nuit*. Elle nous fit promettre de revenir la voir le lendemain de bonne heure. Ma mère s'y engagea sans peine, parce qu'elle l'aimait beaucoup; quant à moi, j'étais alors bien plus attachée à Caroline, la plus jeune des sœurs de Bonaparte, dont l'âge était bien plus rapproché du mien.

Tandis que nous étions sorties, mon beau-frère était venu pour nous voir et nous donner des nouvelles; ne nous ayant pas trouvées, il était allé rejoindre Lucien, qu'il ne voulait pas quitter dans ces heures périlleuses; car la tranquillité n'était qu'apparente, surtout pour la famille Bonaparte. Son danger fut même imminent dans la nuit du 18 au 19. Si le Directoire n'avait pas été gardé aussi étroitement par les troupes sous le commandement de Moreau, qui avait accepté la charge de geôlier en chef des directeurs captifs; si, au lieu de leur attacher les menottes, ce qu'il fit même en les serrant plus fort qu'on

clerc elle-même. Et dans le fait, lorsqu'on en parlait devant elle, elle riait beaucoup de l'effet qu'avaient produit deux ou trois mots seulement, disait-elle, sur trois têtes aussi bonnes que celles de Moreau, Macdonald et Beurnonville; et en les nommant, elle comptait sur ses doigts.

Le fait est qu'ils étaient tous trois fort liés ensemble, et qu'un jour, sans qu'ils sussent pourquoi, ils se trouvèrent brouillés. Un certain charme empêcha toute explication pendant quelque temps. Mais le plus doux songe voit enfin venir le réveil. On s'ennuya bientôt de se bouder; on s'expliqua, et cela mit à jour la plus compliquée, la mieux ourdie des noirceurs. Les trois amis ne firent qu'en rire, et se promirent seulement de renoncer à l'*amie*. Trois acteurs, hélas! de cette scène et maligne et joyeuse ont déjà disparu! L'un d'eux seulement a survécu!

ne le lui avait dit; si, au lieu de jouer un vilain rôle enfin, s'il eût agi comme il le devait, le Directoire et les Conseils auraient été vainqueurs et non pas vaincus, le 19 brumaire. Cela eût été malheureux, sans doute, mais enfin leur cause était celle de la constitution; si cela eût été ainsi, tous les frères de Bonaparte l'auraient suivi sur l'échafaud, et leurs amis et leurs partisans auraient eu tout au moins la Guiane en perspective.

Je ne me rappelle plus maintenant l'époque précise du mariage de Moreau; je crois cependant que ce fut à peu près vers l'époque du 18 brumaire. Bonaparte avait eu l'intention de lui faire épouser sa sœur. Peut-être est-il fâcheux pour tous deux, pour tous trois, que cela n'ait pas eu lieu. Au reste, il est difficile de juger si Moreau eût été plus fidèle, comme beau-frère, qu'il ne l'a été comme frère d'armes; Bonaparte avait été fort *coquet* pour lui. Après l'avoir rencontré chez Gohier, il alla le lendemain chez lui, et lui donna un cimeterre parfaitement beau et enrichi de pierreries, venant de Mourad-Bey; aussi, à l'époque du 18 brumaire, Moreau était tout-à-fait sous ce charme que Bonaparte savait si bien jeter sur ceux qu'il voulait conquérir. Mais revenons aux fameuses journées.

Ce fut long-temps pour moi une sorte d'énigme que la conduite de Moreau. Je ne voulais pas croire mon frère, qui ne cessait de répéter que c'était sa très-grande médiocrité qui l'avait ainsi mis à la disposition de Bonaparte; mais j'en ai eu la confirmation de la propre bouche de Napoléon. J'étais un jour à la Malmaison, dans la chambre à coucher de Joséphine. Il y vint un instant; elle lui donna à lire un petit billet, je crois de madame Hulot, belle-mère de Moreau, qui alors était marié. Bonaparte lut le billet, et leva les

épaules en disant : « Toujours le même ! A la merci de » qui veut bien le mener... A présent c'est une vieille » femme méchante... Il est heureux que sa pipe ne parle » pas ; elle le menerait aussi. »

Joséphine voulut lui répondre. — « Allons, tais-toi... » tu n'entends rien à tout cela. » Et il l'embrassa. — « Si » encore il était mené par une gentille femme comme » toi... Mais son caporal de belle-mère et son casse-noi- » sette de femme sont méchantes comme des pestes... Je » ne veux pas de cela ici. »

Pourquoi disait-il cette dernière phrase ? Je n'en sais rien, non plus que des autres. Je n'ai pas demandé, comme on le pense bien, ce qui était dans le billet. Mais voilà ce que j'ai entendu, et ces paroles du premier consul me frappèrent beaucoup. Je venais de me marier.

On sait que Moreau s'était établi *et fait reconnaître* comme commandant les troupes chargées de la garde des directeurs prisonniers. La consigne la plus sévère fut donnée jusque dans les lieux *les plus intérieurs* ; et nous eûmes dès le lendemain là-dessus des détails bien curieux que nous donna Brunetière, et qui, certes, ne se peuvent trouver dans le *Moniteur*. Le pauvre Gohier avait un homme qui *ne le quittait pas*. Il n'y a pas de terme pour exprimer jusqu'où allait sa surveillance. Et en disant que cette sentinelle demeura à son chevet pendant qu'il était dans son lit, je ne dis que ce qu'il y a de cruel, d'odieux, dans un pareil ordre, et non pas ce qu'il a de complétement ridicule. « Heureusement, disait Brunetière, qu'il est enrhumé (le gardien) ; car enfin Gohier n'est pas militaire, lui. Ce n'est pas son métier d'avoir du courage ; et ma foi, écoutez donc, une journée comme celle-là était bien faite pour produire un terrible effet sur lui. »

M. Brunetière était intime ami de Gohier. Aussitôt

était à son aise parce qu'avec nous elle ne parlait qu'italien, et que, pour dire la vérité, son français n'était pas compréhensible. Je me rappelle que ce fut ce jour-là qu'elle nous raconta comment étant à la messe le jour de la fête de Notre-Dame d'août, les douleurs lui prirent, et qu'elle eut à peine le temps d'arriver jusque chez elle, où elle accoucha de *Napoleone*, sur un méchant tapis. Déjà pendant cette grossesse elle avait éprouvé des accidens. Lorsque les Français étaient entrés à Corte, plusieurs familles principales, parmi lesquelles était la famille Bonaparte, furent contraintes de fuir. Elles se réunirent au pied de Monte-Rotondo, la plus haute montagne de la Corse. Elles eurent beaucoup à souffrir dans cette fuite, et pendant ce séjour au milieu des montagnes. Dans ce moment, madame Bonaparte était grosse de Napoléon: « Je ne sais pourquoi, nous dit-elle, on a répandu le bruit que Paoli était le parrain de Napoleone. Cela n'est pas vrai. C'est Laurent Jiubega [1] qui l'a tenu sur les fonts de baptême avec une autre de nos parentes, Celtruda Bonaparte [2]. » Et toutes les personnes qui connaissent madame Bonaparte savent qu'une fois sur le chapitre des parentés, on n'en sortait pas facilement.

Madame Leclerc pendant ce temps-là était établie sur son divan favori, s'admirant dans une grande glace qui était en face d'elle, et tout en arrangeant les plis de sa robe et de son châle de cachemire, rappelait à sa mère tout ce qu'elles avaient eu à souffrir pendant leur fuite d'Ajaccio. Madame mère m'a bien souvent raconté ces faits; mais ils ne me présentaient pas le même degré d'in-

[1] Son neveu fut depuis préfet en Corse. Il était parent de Napoléon.

[2] Fille de Charles Bonaparte, oncle de l'empereur, et femme de Paravicini, aussi cousin de Napoléon.

térêt que le 18 brumaire, lorsque six années seulement avaient rendu si différente la position de ces mêmes enfans, qu'à elle seule, faible femme, elle était forcée de soustraire à la proscription, portant dans ses bras les plus jeunes, lorsque, accablés de fatigue, ils ne pouvaient plus marcher; cheminant tantôt dans une mauvaise barque, tantôt sur un littoral où les dangers se multipliaient. En racontant cette partie de sa vie, madame Lætitia Bonaparte était bien belle et bien éloquente.

C'est ici, c'est au moment où une nouvelle ère va commencer pour toute cette famille, que je veux rappeler et résumer la position de ses différens membres dans les années révolutionnaires.

A l'époque où l'intention de Paoli était de livrer l'île de Corse aux Anglais, il fut connu que beaucoup de familles considérables du pays résolurent de déjouer ses projets, et de s'emparer elles-mêmes d'Ajaccio, de Saint-Florent et de Calvi, capitale de la Catalogne. Les Bonaparte étaient à la tête du mouvement d'Ajaccio, les *Jiubega*, de celui de Calvi, et les Gentily, de celui de Saint-Florent. Calvi et Saint-Florent réussirent; mais l'influence de Paoli, qui était immense, et le défaut de moyens d'action, paralysèrent l'exécution du plan des conjurés patriotes d'Ajaccio, dont les chefs, après cette tentative manquée, furent contraints de fuir. C'est alors que la famille Bonaparte, plus menacée que toute autre, quitta la ville. Napoléon, qui était l'un des meneurs, se sauva dans les montagnes avec Moltedo [1] : tous deux étaient déguisés en matelots. Il fut arrêté par les partisans de Paoli, qui descendaient alors des vallées supé-

[1] Il est bien singulier que l'empereur n'ait pas dit plus tard à Sainte-Hélène *un mot* sur des événemens si remarquables et auxquels il avait pris une part aussi active.

rieures [1], au nombre de 4 ou 5 mille; mais il parvint à s'échapper, et, traversant le *Marzzolino* (petit district intermédiaire), il se rendit à Calvi. Là, apprenant que sa mère, ses jeunes frères et ses sœurs n'étaient pas encore arrivés, il se rembarque et veut aller à Ajaccio. Mais, apprenant en route que sa mère avait eu le bonheur de passer, il revint à Calvi, où il trouva sa famille établie chez les *Jiubega* et les *Paravicini*, leurs parens et amis. Madame Bonaparte avait alors avec elle Joseph [2], Elisa (Marianne), Jérôme, Louis, Paulette, Caroline (Annonciata), Napoléon et Fesch. Ce fut de Calvi que madame Bonaparte se rendit à Marseille, où elle demeura jusqu'à son retour en Corse, ce qui n'eut lieu que lorsque son fils fut général en chef de l'armée d'Italie. Jérôme demeura avec le général Casabianca, commandant de Calvi, et Caroline fut confiée aux Paravicini. Lucien n'était plus avec sa famille depuis un mois, lorsque les troubles éclatèrent. M. de Sémonville, en quittant la Corse pour revenir en France, dire au comité de salut public, qui avait bonne envie de sa tête, qu'il ne la lui voulait pas donner, avait emmené Lucien avec lui. Il avait attaché sur le jeune homme cet œil d'un homme habile, qui sait distinguer l'esprit et le talent, parce que lui-même est tout talent et tout esprit. Il avait lu dans cette âme ardente, dont les laves comprimées l'auraient dévoré, tué, si M. de Sémonville n'eût été sa providence. Au désespoir d'être destiné à l'état écclésiastique [3],

[1] Ce fut vers ce temps que le gouvernement envoya trois commissaires pour faire arrêter Paoli. Ces trois commissaires étaient Salicetti, Delcher et Lacombe.

[2] Voici leur ordre de naissance : Joseph, Napoléon, Élisa, Lucien, Paulètte, Louis, Caroline et Jérôme.

[3] Lucien avait été destiné à l'état ecclésiastique, à la demande d'un abbé Bonaparte, de ses parens, qui voulait lui résigner un canonicat du

pour lequel il n'avait aucune vocation, Lucien se fit un ami de M. de Sémonville, qui se détermina à le prendre avec lui dans son service particulier, lorsqu'il fut nommé à l'ambassade de Constantinople. Lucien n'avait nulle fortune, tenait à une famille malheureuse. M. de Sémonville faisait là une bonne action. Cela ne m'étonne pas; les gens d'esprit, quoi qu'on en dise, sont presque toujours bons.

Lucien demeura à Marseille avec madame de Sémonville et ses enfans, parmi lesquels était cette jolie Zéphyrine, qui plus tard devint madame Joubert, et les MM. de Montholon, dont le nom est maintenant attaché à la plus illustre des infortunes. Lucien échappa de cette manière à la captivité de M. de Sémonville [1]; il prit la carière administrative, qu'il voulait suivre alors, et c'est à cette époque qu'il alla à Saint-Maximin; quant à Bonaparte, on sait quelle fut sa direction.

Tandis que madame Lætitia nous parlait des dangers auxquels elle avait soustrait sa jeune famille, ses enfans couraient de nouveaux hasards à Saint-Cloud. Mais la tranquillité de Paris n'était nullement troublée, et tout était si tranquille, que notre partie de spectacle ne fut pas dérangée. A sept heures, ma mère fit mettre ses chevaux; madame Bonaparte avait fait venir sa voiture, parce que ma mère n'ayant qu'une voiture coupée, nous n'aurions pas pu tenir toutes quatre dans la même. Albert n'était pas avec nous; je pense qu'il était avec Joseph. Nous partîmes pour Feydeau. La salle était aussi remplie que les jours de représentations ordinairement

chapitre noble de Saint-Etienne à Florence. Cet abbé vivait encore lors de la conquête de l'Italie. Il habitait San-Miniato.

[1] M. de Sémonville, partant pour son ambassade, fut arrêté dans sa route à Novate dans les Grisons, sur le lac de Garda. Ce fut le colonel même qui l'escortait qui le vendit aux Autrichiens (juillet 1793).

courues. Il n'y avait pas foule, mais il y avait du monde. A cette époque, le théâtre Feydeau était le théâtre le plus agréable. Elleviou, Martin, madame Saint-Aubin, mademoiselle Philis, Juliet, Chenard, toute cette réunion d'excellens acteurs attirait continuellement la foule. Je ne me rappelle plus quelle était la première pièce; la seconde était *l'Auteur dans son ménage.*

Depuis que nous étions arrivées, madame Bonaparte paraissait être dans une disposition d'esprit tout-à-fait agitée et inquiète. Elle ne disait rien, mais elle regardait souvent la porte de la loge, et nous voyions, ma mère et moi, qu'elle s'attendait à voir arriver ou Albert ou mon beau-frère; mais la soirée s'écoula sans qu'aucun d'eux parût. Dans l'entr'acte, il y eut un peu d'agitation dans le parterre; c'était un homme qu'on arrêtait pour avoir volé je ne sais quoi. Madame Bonaparte tressaillit, mais sans parler : cette femme a vraiment une âme forte. Le rideau se leva; la pièce se jouait fort tranquillement, lorsque les acteurs qui étaient en scène s'arrêtèrent tout à coup, et *l'auteur dans son ménage*, *lui-même*, s'avança sur le devant de la scène; et, ayant fait sa révérence au public, quoiqu'il fût en robe de chambre de basin blanc, il dit à très-haute voix :

« Citoyens, le général Bonaparte a manqué d'être assassiné, à Saint-Cloud, par les traîtres à la patrie... »

En entendant ces paroles, madame Leclerc jeta un cri terrible qui fit à l'instant même tourner tous les regards vers notre loge[1], malgré l'agitation qu'avait excitée cette nouvelle. Madame Leclerc continuait à crier, et sa mère, qui certes avait été frappée aussi douloureusement qu'elle, n'était occupée qu'à la calmer. Elle était elle-même fort pâle, et put à peine prendre le

[1] N° 11, premières grillées.

verre d'eau que nous lui fîmes apporter par l'ouvreuse.

Cependant il fallait sortir. Il n'était que neuf heures et demie. Madame Bonaparte avait renvoyé sa voiture, et ma mère n'avait demandé également la sienne que pour la fin du spectacle. Mais, par un hasard heureux, il se trouva que notre domestique était dans le corridor, et nous dit que notre voiture était en bas. Ma mère proposa alors à ses amies de les emmener, car l'état de madame Lætitia surtout devenait alarmant : « Je vais vous reconduire chez vous, lui dit ma mère, et puis je menerai Paulette chez elle. — Non ! non ! dit madame Bonaparte. Allons rue Chantereine, chez ma belle-fille. Ce n'est que là que nous aurons des nouvelles certaines. » Et la pauvre mère tremblait au point de ne pouvoir marcher. Et pourtant elle était calme en apparence et ne pleurait pas.

Nous nous entassâmes comme nous pûmes dans notre voiture, et en peu d'instans nous fûmes rendues rue Chantereine. La cour, l'avenue, tout était encombré de chevaux, de voitures, de gens à pied qui se heurtaient, qui criaient, c'était un vacarme à rendre sourd.

« Je voudrais bien avoir des nouvelles de Lucien et de Joseph, dit ma mère à madame Bonaparte lorsqu'elle descendit de voiture. Comme je ne connais pas madame votre belle-fille, je ne puis me présenter chez elle...

» — C'est égal ! s'écria madame Lætitia, dans un moment comme celui-ci ! et une amie comme vous ! » Ma mère ne voulut jamais consentir à monter. Au bout de quelques instans, nous vîmes descendre mon beau-frère qui arrivait de Saint-Cloud ; il nous donna une foule de détails dont j'ai rapporté une partie, et sur laquelle je reviendrai.

Mon beau-frère remonta chez madame Bonaparte, il ne pouvait nous reconduire. En rentrant, nous trouvâmes Brunetière qui nous attendait ; l'excellent homme était

atterré; il aimait beaucoup Gohier, et sa chute l'affligeait douloureusement. Ma mère lui raconta ce qu'il ne savait pas encore, et il partit pour tenter de voir son ami malheureux. M. Brunetière avait un caractère que n'effrayait pas l'infortune.

Peu de jours après le 18 brumaire, causant sur les événemens qui avaient précédé et suivi cette journée, Gohier ne parla de Bonaparte qu'avec une extrême aigreur, mettant même une affectation ridicule à lui refuser un talent transcendant.

« Oh! pour cela, lui dit M. Brunetière, c'est aussi trop fort. — Pas du tout, répondit Gohier : les fautes des uns font souvent les succès des autres; et si, lorsque le général Bonaparte vint à Paris après fructidor, Moulins, Barras et Ducos avaient voulu me seconder, ce petit monsieur-là ne serait pas à leur place et à la mienne. Etait-ce donc si difficile? — Mais, à ce qu'il me semble, dit M. Brunetière, la chose n'aurait pas été bien aisée. Quel prétexte prendre? — Lequel? nous en avions vingt, dont le moindre pouvait le faire passer à une commission militaire. D'abord le 18 fructidor conçu par lui, exécuté par ses ordres. — Mais il me semble que c'était pour sauver la république? — Oui! un beau salut vraiment; en mutilant toutes les parties de son administration, en portant la main jusque dans le sein du Directoire, en voulant faire fermer nos sociétés politiques... Allons donc; il était en cela le premier conspirateur. »

Gohier oubliait ou voulait oublier, en parlant ainsi, que Carnot avait été sacrifié à une intrigue à laquelle le général Bonaparte était étranger, du moins je crois en avoir acquis la certitude; et quant au Manége, à la société de la rue du Bac, c'est un autre point de question. M. Brunetière, qui avait de l'esprit et un sens assez

droit lorsqu'il n'était pas en colère, ce qui lui arrivait dix fois sur douze en discutant, fit observer à Gohier qu'il était impossible de traduire un homme devant une commission militaire sur de pareilles pauvretés, et surtout quand il était si chargé de lauriers qu'il n'en peut marcher, disait-il. « Ecoutez donc, mon cher Gohier : nous sommes avocats tous deux, et nous pouvons dire comme on peut être mis en accusation. » Gohier leva encore une fois les épaules : « Et les contributions qu'il levait en Italie ! il n'était peut-être pas concussionnaire ? — Mais, mon cher, vous voulez rire? Avez-vous fait passer à une commission militaire Masséna, Brune et vingt autres qui en ont encore plus fait que lui ? car, en résumé, il n'en est pas plus riche. La république Cisalpine lui a donné, *à lui général* Bonaparte, de fort beaux diamans qu'il a pu accepter sans nul remords [1]. Allons ! allons ! la mise en jugement n'était pas facile à faire. — Eh bien ! il fallait accepter sa démission le jour où il l'offrit. Rewbel fut le seul qui eut du cœur : il lui présenta la plume, en lui disant : *Vous voulez vous retirer du service, général? la république y perdra sans doute un brave et habile chef, mais elle a encore des enfans qui ne l'abandonneront pas.* Le résultat de cette bravade, poursuivit Gohier, fut que Bonaparte ne prit pas la plume, qu'il ne donna pas sa démission, et qu'il partit pour l'Egypte, emmenant l'élite de nos troupes, la fleur de notre littérature, nos plus habiles savans et toute notre marine. Nous lui avions montré de la défiance parce qu'il la méritait, et il nous a échappé. Il fallait le frap-

[1] Il n'est point vrai qu'il ait rapporté trois millions de l'armée d'Italie. J'ai su la somme précise, à un centime près; mais j'ai perdu la note qui en parle; tout ce que je puis affirmer sur ma conscience, c'est que cette somme ne montait pas à un million. Au surplus, il est bien vrai de dire que la chose importe peu.

per, ajouta l'ex-président du Directoire encore froissé et endolori de sa chute; il le fallait frapper, et sans pitié : la république existerait encore. C'était mon avis. Mais Sieyes, qui était son complice [1], a bien eu assez de force dans notre conseil pour faire accepter la démission de Bernadotte que celui-ci n'avait pas donnée, étant ministre de la guerre, pour l'envoyer au loin, et il n'a pas articulé un mot pour faire prendre celle d'un factieux quand il bravait le premier pouvoir de la république, en la lui offrant avec insolence. Je le répète, ajouta-t-il avec force, si l'on m'avait écouté, tout aurait été facilement arrangé. »

Cette conversation tenue par Gohier à M. Brunetière, et que je viens de rappeler dans sa plus stricte exactitude, donne l'idée du danger qui fut révélé à Bonaparte lorsqu'il insista sur son départ pour l'Egypte. Non-seulement l'Orient l'avait toujours attiré, mais dans le moment où sa gloire venait de prendre place dans l'immortalité, par ses admirables succès en Italie, il devait tenir à cette vieille Europe, dont chaque écho redisait ses hauts faits. Il a donc fallu qu'au vif désir d'aller réveiller les vieux cris de guerre de nos croisés, il se joignît une intention positive d'échapper à un péril certain qui lui était connu. Je parlerai plus tard de plusieurs faits qui précédèrent et suivirent son départ de Paris, qui feront juger de la vérité de mon assertion, et que je n'ai connus qu'après mon mariage, par Junot et par ses amis.

Quelque temps après cette conversation, Gohier rencontra Moreau chez M. Garat. Le général fut embarrassé de cette rencontre, et voulut essayer une justifica-

[1] C'est un mot vide de sens, et que Gohier répéta plus de dix fois dans cette conversation. Bonaparte ne conspirait pas avant son départ pour l'Egypte, si tant est qu'il ait jamais conspiré autrement que par les sottises et les fautes du Directoire.

tion, qui ne pouvait être que maladroite. « Général, lui dit Gohier avec dignité, je suis par mon état appelé à lire dans les consciences; ne me forcez pas à vous dire que je ne vois dans la vôtre rien qui puisse vous excuser. »

Moreau voulut élever la voix et paraître blessé des paroles un peu amères de Gohier : « Général! lui dit »celui-ci, je ne vous cherchais pas, et surtout ne vous »interrogeais pas. Je ne veux point poursuivre une con»versation qui doit être aussi pénible pour vous que dé»sagréable pour moi. J'ajouterai seulement, dit-il en »touchant légèrement le pommeau de l'épée de Moreau, »que maintenant il manque là un trousseau de clefs. »

Moreau devint fort pâle. Le coup avait porté; il balbutia quelques mots que Gohier feignit de ne pas entendre, en s'éloignant de lui. On prétend qu'il a déploré sa faute, et qu'il a cru la racheter en disant: *Je saurai la réparer.* Si c'est en pointant les canons russes contre les phalanges françaises, il a prouvé par là seulement qu'il ne savait jamais ce qu'il avait à faire.

CHAPITRE X.

NOTICE SUR LA FAMILLE DE MA MÈRE.

Chute de l'empire d'Orient. — Massacre des Comnène. — Courage surnaturel de l'impératrice Hélène. — Le prince George Nicéphore. — Les Comnène protogéras héréditaires de Mania. — Départ de la Laconie après deux siècles. — Erreurs graves du Mémorial de Sainte-Hélène, et le Mémorial démenti par l'Atlas de Le Sage. — Mon oncle Démétrius revenu d'émigration. — Singulière démarche auprès de mon oncle. — Curieuse conversation entre Louis XVIII et moi sur la famille de ma mère.

Au commencement de ces Mémoires, je n'ai voulu prendre dans l'histoire de la famille de ma mère que ce qui était indispensable pour bien faire apprécier sa position en Corse, et mettre le lecteur à même de juger de ses relations avec la famille Bonaparte. J'ai craint que trop de détails ne contrariassent l'impatience du lecteur à connaître les faits qui se rapportaient à Bonaparte lui-même. Actuellement que j'ai rempli une partie de ma tâche, je pense qu'il me sera permis de rétablir, sans répéter ce que j'ai déjà dit, des circonstances volontairement omises, et qui, pour se rattacher spécialement à une famille, ne sont pas toutes dépourvues d'intérêt général: c'est, au surplus, ce dont le lecteur pourra juger.

Lorsqu'une famille souveraine descend du trône pour rentrer dans la vie commune, ce qui tient à sa filiation cesse bientôt d'appartenir à l'histoire, qui dessine à trop grands traits pour s'occuper d'intérêts privés. C'est alors dans des chartes particulières, dans des actes civils, qu'il faut chercher les documens. A cet égard les Comnène ont été favorisés par le sort. Tout a respecté le seul bien qui leur restât, la possibilité de prouver leur noble origine. Rien n'est plus complet que la réunion des pièces qui établissent le fait de leur lignage; et, si aujourd'hui cette famille infortunée se trouve réduite au seul souvenir des grandeurs et du pouvoir dont elle fut jadis revêtue, du moins peut-elle prouver que ce souvenir n'est pas idéal.

Lorsque avec Constantin Dragosès tomba l'empire d'Orient, Mahomet voulut détruire tout ce qui pourrait un jour l'inquiéter sur le trône qu'il venait de conquérir. Les Paléologues s'étaient tant avilis qu'ils n'étaient plus à craindre; mais l'empire de Trébisonde restait encore aux Grecs en 1462. David Comnène n'était pas fait pour alarmer la politique du sultan; mais il avait onze enfans et des droits : ce fut son arrêt. Trébisonde est saccagée, David est mis à mort avec une partie de sa famille.

L'impératrice Hélène échappa à ce massacre, non qu'elle l'ait évité par la fuite, car l'infortunée prouva sa présence d'une manière effrayante. La sentence qui condamnait son époux et ses fils prononçait en même temps la peine capitale contre ceux qui leur donneraient la sépulture; leurs cadavres, disait l'arrêt, *devaient rester pour être la proie des chiens et des bêtes féroces*. Hélène, après avoir accompagné ces chères victimes jusqu'au lieu de leur supplice, assista à leur martyre avec la force de la femme grecque et la résignation de la mère chrétienne.

Elle demeura en prières jusqu'au soir dans les champs du carnage, à côté de ces cadavres, dont sept avaient reçu d'elle-même cette vie qu'on venait de leur ôter. Ensuite, lorsque la nuit fut venue, seule, sans assistance, elle creusa une fosse qu'elle bénit de ses larmes, y déposa le père et les enfans massacrés, recouvrit cette fosse de terre, et s'éloigna de ce lieu d'horreur, sans qu'un Grec eût osé l'aider dans son pieux et cruel office! sans qu'un Turc eût osé s'y opposer!...

Tels furent les résultats de la conduite des princes chrétiens envers Constantin. En oubliant ou dédaignant ce qu'ils devaient à la croix, ils amenèrent la chute de l'empire d'Orient. Singulière politique que celle qui fait humilier Bethléem devant la Mecque! Ce fut à cette même époque, et à la honte éternelle des souverains dont le front était encore brillant de l'onction de l'huile sainte, que Scander-Beg, ce brave parmi les braves, ce champion de la foi, eut peine à se défendre contre Amurat et son fils, parce que leur armée était doublée par la foule des princes chrétiens qui combattaient comme volontaires sous l'étendard du croissant! Et plus tard, lorsque Constantin fut assiégé dans sa capitale, lorsque ses cris de détresse retentirent dans toute l'Europe chrétienne, quelle fut la réponse de cette Europe elle-même menacée?... La honte du silence... la lâcheté de l'abandon... Elle était donc bien forte, cette surdité de l'honneur!... Elle était donc bien profonde, cette léthargie de l'humanité, pour durer encore après trois cent soixante-sept ans, lorsque de nouveau la Grèce appela à son secours et ne fut point entendue!... Non, elle ne fut pas entendue!... Qu'est-ce qu'un secours tardif accordé à des voix qui se sont brisées à force de crier?... Les maux que les Grecs ont soufferts, tous les souverains de l'Europe doivent se les reprocher. Quant aux lauriers

que leur sang a fait fleurir, ils sont à eux; c'est leur bien; nul n'y a droit.

Les enfans de David Comnène qui survécurent à leur père demeurèrent d'abord au pouvoir du vainqueur. La jeune fille, la despœne Anne-Marie avait été destinée à Mahomet II, par un article de la capitulation; et le sultan, après avoir fait à David l'affront de la lui demander, y ajouta plus tard l'humiliation d'éluder l'accomplissement de sa demande. Le jeune prince Georges Nicéphore fut enfermé dans le sérail pour être instruit par un docteur de la loi et converti à l'islamisme. Devenu plus âgé, il comprit non seulement tout l'odieux, mais toute la gravité de sa position. Se voyant incessamment menacé par la cruelle politique du bourreau de sa famille, il résolut de s'y soustraire avant qu'on lui demandât une abjuration qu'il était déterminé à refuser. Il réussit à s'échapper, et se réfugia en Perse, auprès de sa tante Sara, mère d'Ussum Cassam; mais, toujours poursuivi par Mahomet, il fut bientôt forcé de quitter la Perse; et, de nouveau fugitif, il ne sut où trouver un asile.

Après bien des recherches, le district de Mania, dans la Laconie, lui parut le lieu le plus sûr. Depuis longtemps les Maniotes bravaient les Turcs du haut de leurs rochers, et se maintenaient libres au milieu de la Grèce asservie. Nicéphore s'y rendit, et fut accueilli avec la distinction due à son nom et à ses malheurs. Dans un état purement républicain, tel que celui de Mania, le titre d'héritier de l'empire d'Orient ne lui aurait pas valu une plus haute considération qu'au dernier réfugié grec; mais il avait par lui-même des qualités, et surtout celle d'être fils, non d'un empereur, mais d'un martyr de la foi. On sait combien la religion a d'empire sur les Grecs : aussi Nicéphore, malgré sa jeunesse (il n'avait que dix-neuf ans), fut-il préféré aux autres réfugiés, bien qu'il y eût

parmi eux des Paléologues, des Lascaris et des Ducas : le sénat le nomma protogéras ou premier sénateur, et rendit cette dignité héréditaire dans sa famille.

Ainsi accueilli à Mania, Nicéphore s'y maria avec l'une des plus belles et des plus riches jeunes filles du pays. Il mourut n'ayant que trente ans, et laissant plusieurs fils.

L'aîné, Alexis, lui succéda. Il fit beaucoup de mal aux Turcs, surtout au siége de Rhodes, où il causa un grand dommage à la flotte ottomane. Mais, comme son père, il mourut jeune. Il semblait que ces malheureux rejetons ne pouvaient prendre racine dans la terre de l'exil.

Ce serait écrire l'histoire, ce que je n'ai nulle intention de faire, que d'entreprendre de raconter les belles actions des Comnène, tandis qu'ils furent protogéras de Mania. Je franchirai rapidement deux siècles pour arriver au moment où Constantin Stephanopoulos, dixième protogéras, fut contraint de quitter la Laconie.

Une insurrection, dont le chef avait formé des intelligences avec les Turcs, força les Comnène à quitter Mania. *Liberacci*, Maniote d'ancienne et de noble extraction, fut celui qui les contraignit à fuir leur patrie adoptive : il fut à son tour obligé de s'exiler, et mourut à Venise, accablé de misère et de remords.

Mais avant ce moment expiatoire il devait causer de grands malheurs à son pays.

Déjà les partis étaient en présence. Liberacci avait levé le masque et était passé au service de la Turquie, à l'éternelle honte de ses compatriotes. Les Stephanopoulos, les Protegeriani n'attendaient qu'un mot, un regard de Jean Comnène pour en venir aux mains. Il s'y refusa, vit avec douleur le prochain déchirement de cette

belle république, qui depuis deux siècles avait lutté contre les Turcs, les avait souvent vaincus, et maintenant allait être leur proie, Il résolut de ne pas autoriser une telle infamie par sa présence. Sa charge de protogéras n'était plus d'ailleurs qu'un vain nom. Il forma le projet d'aller s'établir soit en Italie, soit en France, et communiqua son dessein à ses partisans qui l'approuvèrent. Il partit aussitôt, parcourut l'Italie et surtout la Sicile; mais la guerre qui venait de s'allumer entre la France et l'Espagne l'empêcha de céder au désir qu'il avait de s'y établir. Enfin il trouva des facilités auprès du sénat de Gênes, qui ne demandait que des colons pour peupler et cultiver la Corse.

Ici, je ne pourrais que répéter les détails dans lesquels j'ai dû indispensablement entrer sur la situation de ma famille en Corse; je ne puis qu'y renvoyer le lecteur, et, pour en venir à la manière plus qu'étrange dont, selon le *Mémorial de Sainte-Hélène*, Bonaparte se serait exprimé sur ma famille, je citerai d'abord, comme preuve de l'impossibilité des paroles qu'on lui attribue, la lettre de Joseph Bonaparte à mon oncle Démétrius, lettre que l'on a lue dans le premier volume de ces mémoires. Ensuite je me contenterai de citer des faits irrécusables, car je ne connais pas de meilleure réfutation.

Je le demande à toute personne impartiale : est-il possible qu'un Corse, et un Corse dont la famille a toujours eu avec la mienne des rapports intimes, ait pu écrire ou dicter le paragraphe du Mémorial de Sainte-Hélène, tom. V, pag. 39? Comment a-t-il pu dire que *M. de Vergennes voulant faire une princesse grecque de sa femme, on fut chercher un fermier en Corse pour en faire un descendant des derniers empereurs d'Orient?* Ce n'aurait donc été que pour son amusement, et alors il devait se

croire bien assuré que de pareils contes ne sortiraient jamais de Sainte-Hélène. Ceux qui font parler une bouche aussi auguste devraient avant tout s'assurer que, la preuve *à la main*, on ne pourra jamais venir disant: Cela n'est pas vrai. C'est s'aventurer bien légèrement.

Un soir, quelque temps après son retour à Paris, le prince Démétrius Comnène vit arriver chez lui le chevalier d'Hénin, qui était devenu maréchal-de-camp. Il pria mon oncle de passer dans un cabinet, et là lui parla très-longuement pour l'exhorter à reconnaître que *Caloméros*, revenu en Corse, était le petit-fils de celui qui était allé en Toscane.

Mon oncle, après avoir attentivement écouté M. d'Hénin, lui répondit :

« Je n'ai pas fait ce que vous me demandez, mon cher général, lorsque j'étais en Corse près des Bonaparte *malheureux*, vivant avec eux en ami et en frère, parce que je ne trouvais pas que les preuves de la parenté fussent assez positives pour ajouter une nouvelle branche à notre arbre de famille, bien qu'à dire vrai, je sois, *moi, intimement convaincu* que les *Calomeri* sont nos parens et nos parens très-proches. Mais une conviction morale, qui m'est personnelle, ne suffit pas ici, je le répète; et certes, ce que je n'ai pas fait lorsque les Bonaparte étaient malheureux, je ne le ferai pas aujourd'hui que Napoléon est au pouvoir, et qu'il semble me le commander. »

M. d'Hénin insista, en assurant qu'il n'était chargé d'aucune mission, et que son intérêt pour le prince Démétrius le guidait seul dans cette démarche. Mais mon oncle avait prononcé. M. d'Hénin ne put rien obtenir. A quelque temps de là, une autre personne renouvela la tentative sans plus de succès. Quant à moi, pour cette

dernière fois, je suis *sûre* que l'empereur le savait. Mais laissons cela ; nous y reviendrons.

Il faut réfuter les choses quand on arrive à l'objet qu'elles attaquent ; ainsi je vais répondre ici à l'article du Mémorial où il est dit que M. de Permon fut nommé à une place importante à l'armée d'Amérique par le crédit de M. de Vergennes, *et surtout par suite des intrigues pour la reconnaissance de la famille.*

Lorsque mon père fut nommé à la place qu'il occupa à l'armée de Rochambeau, il l'obtint par le crédit d'une personne attachée à la maison de madame Élisabeth et qui lui voulait beaucoup de bien. A cette époque il n'était nullement question de faire reconnaître la famille : elle ne le fut qu'en 84. Et puis, dans la position où était mon père, la place qu'il remplissait n'était pas du tout une faveur. Mais la meilleure raison, c'est que mon père fut nommé et partit en 1776 ou 1777. Or un fait arrivé cinq et six ans plus tard ne put nécessairement exercer une influence rétroactive sur sa nomination.

Lorsque je dis qu'il est *impossible* que l'empereur ait dit ce qu'on lui prête, je m'appuie sur une vérité incontestable que Napoléon connaissait comme moi, ce qu'ignoraient probablement ceux qui ont cru rapporter ses paroles : c'est que M. de Vergennes, ses enfans, ses neveux, tous ses descendans, avec qui je passai ma vie dans l'intérieur de l'empereur, n'ont jamais songé à réclamer le moindre lien de parenté entre eux et moi. Cependant il est à croire que si l'on a été chercher un fermier pour en faire un Comnène, si l'on a fabriqué trente-cinq actes originaux, gagné toute une population, mystifié un doge, un sénat, insulté la cour de France et joué son parlement, tout cela (remarquez bien) pour faire de madame de Vergennes une princesse d'Orient, il est à présumer qu'on lui en aurait donné le titre, et qu'elle aurait été

appelée *cousine* par l'empereur, improvisé uniquement pour cela. Et j'ai beau chercher : je ne trouve pas madame de Vergennes dans les cousines, même au cinquantième degré. Madame de Rémusat, madame de Nansouty, aimables et charmantes femmes, qui m'inspiraient un attrait véritable, et qui, j'ose m'en flatter, le partageaient un peu, n'ont pas plus que moi songé à réclamer un lien de famille que la gloire de Junot et sa position auprès de l'empereur ne rendaient pas à dédaigner, s'il eût existé seulement comme tradition. Et je répète qu'elle n'était connue ni d'elles ni de moi. Je ne trouve pas plus de fondement à la raison politique qu'ajoute le Mémorial : « *Et puis*, dit-il, *on rêvait alors la chute de Constantinople.* » On a bien pu rêver la chute de Constantinople, je crois que l'empereur lui-même y a bien *pensé*. Mais que ce soit la France, que ce soit à cette époque surtout qu'elle le voulut, cela n'est pas. Et cela est tellement connu que je me dispenserais de donner une explication à cet égard, si l'attaque ne regardait et ne choquait que le bon sens et la vérité de l'histoire.

Ce moment où l'on prétend que la France rêvait la chute de l'empire ottoman est précisément celui des troubles de Pologne et de la guerre déclarée à la Turquie par la czarine. Je croirais faire injure à ceux qui me liront, si j'avais besoin de leur rappeler autrement qu'en sommaire les avertissemens journaliers de l'ambassadeur de France au grand-visir et au divan ; les secours continuels donnés à la Porte, malgré la neutralité qu'alors la France devait garder en apparence ; le *don*, si l'on peut parler ainsi, qu'elle fit à la Turquie d'un homme habile[1], pour relever son artillerie, réparer ses ports, ses arse-

[1] Le baron de Tott. Il était d'origine hongroise, mais devenu français. Il était, ainsi que son père, un officier dont s'honorait notre armée. Il

naux et rétablir ses moyens de défense. Maintenant une dernière remarque.

On nous parle beaucoup de l'admiration de l'empereur pour l'Atlas de Le Sage ; admiration, au reste, bien juste et bien méritée, car c'est un excellent et parfait ouvrage (je le dis sans la moindre ironie) ; mais l'exactitude est surtout une de ses grandes qualités. Comment l'empereur, en parlant de son confrère, dont il fait si promptement un fermier (il avait tellement l'habitude de donner une couronne qu'il l'ôtait avec la même insouciance),

était d'une de ces familles qui avaient combattu dans leur pays pour la défense de la liberté ; cause toujours soutenue par la France et la Turquie dans les guerres générales, et toujours abandonnée lorsque les traités de paix se signent. Le père du baron Tott s'était réfugié en France, et avait acquis une nouvelle renommée dans sa nouvelle patrie par ses tàlens militaires. Il y joignait, comme son fils, une rare instruction. Aussi le gouvernement l'employa-t-il dans les affaires de Turquie. Il fut chargé par la France d'une mission bien délicate (je parle du fils) : il fut chargé d'aller en Crimée et de faire engager la querelle entre les empires en rompant l'union des Tartares avec les Russes. La chose fut exécutée ; l'affaire de *Balta* eut lieu. De retour à Constantinople, le sultan le chargea, d'abord en secret, puis ouvertement, de la défense des Dardanelles. Le baron de Tott, n'ayant rien trouvé, fit face à tout ; et la Turquie fut sauvée. Livres, instrumens, employés subalternes, tout ce qui pouvait assurer et activer son travail, tout lui fut envoyé de France. J'ai eu, moi, personnellement, les détails les plus curieux et les plus intéressans relativement à cette campagne de 1770, par M. le baron de Breteuil, que j'ai vu pendant deux ans assez régulièrement chez moi à Paris, et par M. le comte de Dirschkoff, aide-de-camp du comte Théodore Orloff. Cet aimable et excellent homme, qui est actuellement retiré à Moskow, où il achève une longue et honorable carrière, est l'un des Russes les plus agréablement instruits que j'aie rencontrés. Il était spirituel, quoique fort savant (j'en demande pardon à la science, mais la chose est malheureusement rare) ; triste, mais parfaitement bon et aimable. Il avait fait cette campagne comme officier d'état-major du comte Orloff (le plus jeune des cinq frères), et m'en a donné des détails curieux et fort rares. Il m'a dit que le contre-amiral anglais, homme d'une violence de caractère peu commune, avait voulu

n'a-t-il pas fait remarquer à M. de Las Cases l'article de son Atlas conçu ainsi qu'il suit, et que je copie dans un exemplaire que j'ai sous les yeux en ce moment :

« Les principales maisons assises sur le trône de Cons» tantinople, pendant les onze siècles qu'a subsisté l'em» pire d'Orient, sont : la Théodorienne, la Justinienne, » la Phrygienne, l'Héraclienne, la Macédonienne, l'Isau» rienne, celle des Ducas, des Comnène, des Langes, de

appeler le baron de Tott en duel, prétendant que sans lui il aurait rempli la parole qu'il avait donnée à l'impératrice de Russie, d'aller mouiller à la pointe du sérail avec le gros vaisseau amiral tout chargé de reliques. Je vis quelques années plus tard M. le baron de Breteuil, qui, très-versé dans nos affaires politiques de cette même époque, m'a dit la même chose, mais inspirée par un autre sentiment : cela était assez simple.

Lorsque M. de Tott entra dans l'arsenal de Constantinople, rien ne peut peindre son étonnement à la vue du désordre qu'il aperçut. Mais ce qui était plus affreux pour la nation qu'on se chargeait de secourir, c'est qu'il n'y avait rien qui pût servir dans ce désordre-là : pas un outil; les mèches à peine allumées devenaient en charbon ; la poudre détestable, enfin la plus barbare ignorance. Une particularité digne de remarque, c'est qu'à cette époque il fit venir de France tous les livres du métier; tous les excellens ouvrages sur l'attaque et la défense des places, sur l'art de la guerre en général, sur celui de lancer les projectiles, sur l'art du mineur ; enfin il fit demander le dictionnaire de l'Encyclopédie, pour le faire traduire en turc : car dans notre époque la guerre renferme presque tous les arts. Et si les ministres ottomans n'avaient pas encore plus redouté les lumières que l'ennemi, la Turquie se serait trouvée régénérée il y a plus de cinquante ans ; car, qu'on ne s'y trompe pas, l'Orient ne repoussera pas la lumière, bien qu'elle lui arrive de l'Occident. On peut beaucoup. Ce qui le prouve, c'est alors (à cette époque que je cite) la rapidité avec laquelle on accueillit tout ce qui se montrait, et surtout avec laquelle on exécuta les ordres de M. de Tott : au moment où il prit le commandement, les Turcs étaient, au moral comme à l'effectif, incapables de soutenir l'attaque de la moins instruite des nations de l'Europe; en quelques semaines le détroit fut rendu inexpugnable et tous les ouvrages pourvus de bons défenseurs.

» Flandres, Courtenai, Brienne, Cantacuzène et Paléo-
» logue.

» Il existe encore aujourd'hui des rejetons de quel-
» ques unes de ces familles. Ceux de la maison Comnène
» ont été reconnus par lettres patentes de Louis XVI, qui
» relatent dans cette maison six empereurs de Constantino-
» ple, onze de Trébisonde, dix protogéras ou chefs en Mo-
» rée et trois en Corse. »

Il y a ici évidemment contradiction entre les deux ouvrages. Pour concilier les diverses opinions qu'ils peuvent faire naître, pour connaître celle de la famille Bonaparte, il suffit de se reporter à la lettre de Joseph Bonaparte à mon oncle Démétrius, comme félicitations, à l'époque où il fut présenté à la cour avec mes oncles Etienne et Georges, et où tous trois montèrent dans les carrosses du roi.

Mon oncle Georges, qui vivait habituellement avec ma grand'mère, avait été mandé à Paris par mon oncle Démétrius pour jouir de sa prérogative de présentation et de présence dans les carrosses du roi, puisque c'était à de vaines formules de cérémonial que se réduisait l'exercice de leurs droits. Dirais-je, et pourquoi le taire? dirai-je que cet événement fit une sensation dans la petite ville d'Ajaccio et qu'elle y produisit la jalousie? Une jalousie sotte, ridicule, sans doute, mais par cela plus difficile à combattre. Je déclare que je ne comprends pas dans cette accusation Joseph Bonaparte. On connaît assez ma façon de penser sur cet excellent homme.

Je prie, d'ailleurs, de ne pas perdre de vue la date de la lettre de Joseph à mon oncle, que j'ai citée dans ces Mémoires, qui fut écrite en 1786, et par conséquent deux ans après la mort de M. Bonaparte le père; Joseph savait que sa famille pouvait compter sur la mienne.

Quant aux obligations directes que les miens peuvent avoir contractées envers les Bonaparte, j'avoue qu'ici je me trouve encore plus ignorante. Jamais ils n'ont été en mesure d'obliger d'une manière pécuniaire, en admettant que ces obligations eussent cela pour objet. La famille Bonaparte, surtout après le procès qu'elle perdit contre les jésuites pour une affaire de succession, était tout-à-fait malheureuse. À cette époque nous étions dans une position totalement différente de la leur, et nous en donnâmes des preuves à ce malheureux M. Bonaparte lorsqu'il vint mourir à Montpellier. Ce ne peut être avant cette époque; car alors mes parens avaient une position qui était positivement heureuse. Voici, au surplus, une pièce dont nous possédons aussi l'original, et qui est déposée entre les mains de mon éditeur.

« Nous, administrateurs du directoire du district d'A-» jaccio, etc., certifions que la famille Comnène possé-» dait en Corse, dans le territoire de Paomia, des terres » d'une vaste étendue et de bonne qualité, mais dont il » n'est pas possible dans ce moment-ci de désigner les li-» mites précises, ayant été partagées entre plus de *cent* » *familles* qui composent le nouvel établissement de Car-» gèse, et n'existant plus aucun des Grecs ayant travaillé » le territoire; que cette famille est arrivée en Corse *à la* » *tête* d'une colonie grecque, dont elle a toujours été la » *plus riche* de toutes celles qui la composaient.

» En foi de quoi nous avons signé et délivré le présent, » auquel nous avons fait apposer notre cachet du district, » pour valoir et servir en ce qu'il appartiendra.

» A Ajaccio, ce 14 mars 1791 (l'an II de la Liberté).

» Les administrateurs du directoire du district d'Ajaccio;

» *Signé :* BUONAPARTE, président.

» POZZO DI BORGO, secrétaire.

» Pour duplicata; TAVERA. »

Mon oncle, en partant pour l'émigration, emporta cette pièce comme pouvant lui être utile, en ce qu'elle en représentait une grande quantité d'autres. Mais quelle singulière concordance ! Il faut qu'après trente-neuf ans je retrouve cette pièce en original dans les papiers de mon oncle ! Elle n'a pas été égarée, brûlée comme devenue inutile !... Il faut que les deux signataires soient vivans, que l'un soit le frère de celui auquel on prête un langage si étrange ! On dit que ce monde est une bizarre chose : on ne le dit pas encore assez.

Maintenant je terminerai cette notice que j'ai cru devoir à la mémoire de la famille de ma mère, au souvenir de mon père et au respect que quiconque écrit doit à la vérité, par une anticipation sur la suite de mes Mémoires ; et l'on pensera probablement, comme moi, quand on aura lu ce qui suit, que cela se trouve ici mieux placé que partout ailleurs.

Quelque temps après le premier retour de Louis XVIII, fort inquiète sur le sort de mes deux fils, que l'empereur n'avait pas fixé [1], je fis demander au roi une audience, qui me fut accordée à l'instant avec une grâce qui est sans prix lorsqu'elle vient du pouvoir.

Après m'avoir longuement parlé de mon mari, avec une connaissance fort remarquable de sa vie militaire, le roi me dit : — « Vous êtes, je crois, nièce du prince Démétrius de Comnène : quel est votre degré de parenté ?

» — Je suis fille de sa sœur, sire. — Ah ! vous êtes aussi

[1] Je suis certaine que, sans les événemens de 1814 et de la fin de 1813, Napoléon aurait grandement et noblement assuré le sort des enfans de l'homme qui l'avait servi si long-temps avec tant d'amour et de dévouement. Aussi je ne l'accuse pas de ne l'avoir pas fait ; seulement il est tout simple que je me sois occupée, comme mère et comme tutrice, de l'avenir et du sort de mes enfans.

près que cela ! C'est un homme bien remarquablement instruit, que votre oncle : il a surtout une mémoire !... une mémoire presque plus sûre que la mienne. » Et le roi souriait en faisant tourner sa tabatière dans sa main.

« Un jour, reprit-il, il dînait chez moi à Brunoi; j'avais plusieurs hommes de lettres, entre autres l'abbé Delille et M. Suard. Nous fîmes assaut de *mémoire*. L'abbé était bien fort; je n'étais pas faible non plus dans ce temps-là... » Et le roi prenait lentement une prise de tabac. Il était visible que ce souvenir lui plaisait. Puis il reprit :

« Mais le prince de Comnène nous laissa, ma foi ! bien loin. Il offrit à l'abbé, qui lui citait toujours des vers de Virgile, de dire le vers suivant de celui qu'on lui citerait. On fut chercher un Virgile, et votre oncle tint parole, à la grande mortification de l'abbé, qui n'avait pas mal de vanité.

» — Puis-je prendre la liberté de demander à votre majesté si elle n'a pas daigné entrer en lice ? »

Si je n'avais pas fait cette question, je n'aurais pas été *femme*.

« Oh ! presque rien !... une misère !... Je leur ai dit les noms de tous les curés de Meudon. »

Je crus avoir mal entendu; cependant le respect m'empêchait de faire répéter : mais mon étonnement parlait pour moi ; l'expression de ma figure était sûrement comique, car le roi se mit à rire de ce bon rire que les rois connaissent si peu.

« Oui, oui, les curés de Meudon ! S'ils ne sont pas tous de la force du *maître en l'art de rire et de mener une vie joyeuse*, il en est de fort habiles. Oui, tous les curés de Meudon », reprenait-il en riant encore plus fort.

« Savez-vous bien l'histoire de votre maison ? me demanda-t-il après un moment de silence.

— L'histoire en général est une étude que j'ai toujours aimée, et votre majesté doit penser que je n'ai pas négligé celle du bas-empire. Il est surtout un fait que je regarde comme précieux entre tous les autres, l'alliance de notre maison avec celle de France. »

Louis XVIII me regarda un moment avec une expression presque interrogative; mais on ne le prenait *jamais sans vert*, et comme si nous avions joué au jeu *de la divination*, il s'écria :

« Ah! oui, oui : Andronic Comnène a eu pour femme Agnès de France, fille de Louis VII. C'est juste, oh! c'est juste. »

Et puis, comme s'il eût voulu me rendre ce que je venais de faire, il me demanda tout à coup :

« Connaissez-vous le mot de votre oncle à monsieur le prince de Condé?

» — Je suis *sûre* que non, sire; et si votre majesté veut avoir l'extrême bonté de me l'apprendre, cela en doublera le prix pour moi.

» —Lorsque votre oncle arriva à l'armée de Condé, le prince alla au devant de lui, et, lui prenant la main, il lui dit : « Monsieur de Comnène, vous savez comment on descend du trône. — Oui, prince, lui répondit votre oncle; mais mes ancêtres n'avaient pas un Condé. »

» C'est un homme de mérite que M. de Comnène, poursuivit le roi. J'ai été fort content de tous les rapports que nous avons eus ensemble pendant notre malheureux exil. »

Telle est la conversation que j'eus avec Louis XVIII, le 17 novembre 1814. Son opinion personnelle comme homme privé y est assez clairement établie; je vais fournir une preuve de ce qu'elle était comme souverain. On sait que Louis XVIII, versé dans la science généalogique et chronologique, mettait un intérêt peut-être

même trop minutieux à l'admission de nouvelles prétentions d'une famille noble. M. de Vergennes *n'était plus là*, et l'esprit de Louis XVIII ne pouvait même pas être circonvenu. Je terminerai donc cette notice en rapportant ici la copie d'une lettre écrite de sa main au roi de Naples, pour lui recommander le prince Comnène. A coup sûr, en 1794, Louis XVIII, malgré la malice qu'on lui connaissait, n'a pu l'écrire pour donner un jour un démenti au Mémorial de Sainte-Hélène. La voici, parfaitement conforme à l'original:

» *Monsieur comte de Provence, Louis-Stanislas de France, régent de France, à Sa Majesté Ferdinand IV, roi de Naples et de Sicile.*

» Le 15 mars 1794.

» Je prends la liberté de recommander aux bontés de » Votre Majesté le prince Démétrius Comnène, colonel » au service de France, et chef de la maison de ce nom » qui a figuré si long-temps sur le trône. Il désire offrir » ses services à Votre Majesté; et, quoique sa naissance » me paraisse une recommandation suffisante, j'y ajoute » avec plaisir le témoignage que sa conduite dans tout le » cours de notre malheureuse révolution a toujours été » irréprochable, et qu'il a toujours rempli avec zèle les » délicates et différentes commissions dont le gouverne» ment de France l'a chargé.

» Je suis, etc.

» LOUIS-STANISLAS-XAVIER, *régent de France.* »

CHAPITRE XI.

Époque du 18 brumaire. — Bornes milliaires de la vie de l'empereur. — Révolution du 18 brumaire. — Erreurs relevées. — Bonaparte faussement accusé de peur. — Incroyable sagacité du général Bonaparte. — Le colonel Dumoulin et le général Brune. — Lucien en danger et sa délivrance. — Singulière affectation dans la démarche de Bonaparte. — Espérances causées par le chef du gouvernement consulaire. — Amitié de Bonaparte pour madame Lucien. — Habitations des membres de la famille Bonaparte. — Lucien ministre de l'intérieur. — Séjour au Plessis-Chamant, chez Lucien. — Le poète d'Offreville, les feux d'artifice et plaisantes mystifications. — Le général Frécheville et sa femme. — Le cousin Ramolyno. — Assassinat de la famille du Petitval à Vitry. — Scène de la Malmaison et longue conversation du premier consul.

Lorsque mes souvenirs me ramènent à l'époque du 18 brumaire, je ne puis me rappeler sans émotion un temps et des événemens aussi magiques. Trente-trois jours seulement s'étaient écoulés depuis que Bonaparte était débarqué à Fréjus, et déjà il avait renversé le gouvernement honteux qui pesait sur la France! Il lui en avait imposé un nouveau dont les rouages commencèrent à marcher dès le premier jour. Il avait calmé les inquiétudes, dissipé les alarmes et ranimé toutes les espérances.

La vie de Napoléon pourrait être divisée en plusieurs périodes. La première, comme tout ce qui est jeune, fut grande, forte et lumineuse. C'est alors, c'est en Ita-

lie, que son nom s'est placé pour toujours au dessus des atteintes, pour briller d'un éclat qui fera pâlir celui dont plus tard s'entourera l'empereur. L'Egypte vit commencer la seconde époque de cette vie toute de merveilles. Le 18 brumaire fut la troisième!... Et deux seulement forment ensuite le reste de cette existence si rapide, et pourtant si remplie!.. Ainsi, pour marquer le passage de Napoléon sur cette terre, cinq bornes milliaires pourraient jalonner sa route. La première, formée d'un monceau de drapeaux conquis, de couronnes murales, de traités, de clefs de villes, et de plus de lauriers que jamais la Victoire n'en donna à son plus cher élu. La seconde, faite de pyramides, de sphinx, de monumens hiéroglyphiques, indiquerait que sa jeune gloire avait été réveiller les échos des vieux rivages africains... Un faisceau consulaire marquerait la troisième.... Cet emblème, encore surmonté du coq républicain, ne ferait pas soupçonner que la colonne suivante ne serait formée que de sceptres, des trônes, de couronnes!... puis recouverte d'un écusson au blason impérial!... Quelle est celle qui la suivrait? c'est une tombe!... une tombe qui a tout englouti!... qui a dévoré lauriers, trônes, sceptres et couronnes!.... et qui, placée dans un désert par l'indifférence et la haine, n'est visitée dans son abandon que par un *vassal* de l'Angleterre!... par cet océan dont les flots reviennent à chaque instant chercher à cacher jusqu'à la pierre qui le recouvre!...

Il faut abandonner ces pensées. Lorsqu'on s'y arrête, on n'a plus le libre exercice de son esprit. Je retourne à de plus anciens, à de moins amers souvenirs.

La révolution du 18 brumaire est la plus importante, sans aucun doute, DES NEUF [1] que nous avions éprou-

[1] 1° 31 mai (chute des Girondins). 2° 5 avril (mort de Danton et

vées dans l'espace de sept ans ; non-seulement elle changeait entièrement la destinée de la France, mais quelle influence ne devait-elle pas exercer aussi sur l'Europe, sur le monde !... Et cependant aucun des événemens qui l'avaient précédée ne s'était passé avec autant de calme apparent. On était si fatigué du Directoire, que tout à sa place eût été accueilli. On fut donc heureux d'avoir à obéir à une autorité qui présentait une garantie ; car le passé répondait de l'avenir que le général Bonaparte annonçait à la France. On ne voyait que lui dans cette trinité consulaire ; Sieyes et Roger-Ducos étaient inaperçus dans l'ombre ; et le jeune général servait seul de point de mire à des yeux fatigués de larmes, qui depuis si long-temps cherchaient sans l'apercevoir un fanal qui leur indiquât un port.

J'ai déjà dit que je ne parlerais des événémens du 18 brumaire qu'autant qu'ils se seraient offerts à moi sous un aspect différent de celui que présentent toutes les relations de cette journée. Il y eut alors, et dans Paris même, des versions qui n'étaient pas uniformes ; et cela se conçoit, parce qu'alors, comme aujourd'hui et comme toujours, l'esprit de parti se mêlant des rédactions, il faut nécessairement que son poison se déverse sur les paroles qu'il prononce. Quels effets j'en ai vu résulter ! Le mensonge était un des plus légers, et pourtant il est grave lorsqu'il est question de livrer des maté-

de Camille Desmoulins, chute du parti des cordeliers). 3o 9 thermidor. 4°. 12 germinal (défaite de Barrère, Collot d'Herbois, Billaud-Varennes.). 5° 1er prairial (supplice de Romme, Soubrani, etc.; défaite des jacobins). 6o 13 vendémiaire (le gouvernement directorial). 7o 18 fructidor (réémigration des émigrés). 8° 3o prairial (combat des directeurs entre eux ; Sieyes et Barras vainqueurs de Merlin de Douai, Treilhard, etc.). 9o Journées de brumaire (établissement du gouvernement consulaire).

riaux qui doivent servir à édifier un jour l'histoire pour nos neveux.

Il est un fait surtout, dont la haine a commencé par répandre le bruit [1], que les amis de Bonaparte ont dédaigné de combattre, et que la crédulité et la sottise ont fini par adopter. C'est la peur dont le général Bonaparte aurait été saisi en entrant dans la salle des Cinq-Cents à Saint-Cloud, le 19 brumaire.

Cette plate version tomberait d'elle même, si elle ne se retrouvait pas dans quelques ouvrages qui offrent en apparence une garantie pour la foi qu'ils réclament. Dans l'un de ces ouvrages, l'auteur va jusqu'à dire que *c'est lui qui a rappelé le général Bonaparte à lui-même, en lui faisant observer qu'il parlait sans savoir ce qu'il disait.*

Je prends la liberté de lui faire observer à mon tour que jamais il n'a osé, de toute sa vie, faire entendre de pareilles paroles aux oreilles du général Bonaparte. Je le dis, parce que laisser subsister une semblable opinion c'est en donner une tout-à-fait erronée du caractère de Napoléon.

D'abord il est faux que le 19 brumaire il ait parlé dans le conseil des Cinq-Cents en manière de discours. C'est la veille, aux Anciens, qu'il dit ces paroles remarquables: « Qu'on ne cherche pas dans le passé des exemples qui pourraient retarder notre marche! Rien dans l'histoire ne ressemble à la fin du XVIIIe siècle; rien dans la fin du XVIIIe siècle ne ressemble au moment actuel... Nous voulons une république fondée sur la vraie liberté... Nous l'aurons!.. Je le jure... »

[1] Dans plusieurs mémoires contemporains, ceux de Gohier, de Bourrienne, il est vraiment curieux de voir comment cette journée est racontée. Que M. de Mongaillard écrive dans ce sens, cela est simple; mais Bourrienne! Bourrienne!.. (*Note de l'Auteur.*)

Ce discours, beaucoup plus long que le peu de mots que je viens de rapporter, ne ressemble pas à une foule de phrases remplies de divagation, comme le veut bien dire celui *qui a rappelé le général Bonaparte à lui-même.* Ce discours, prononcé au conseil des Anciens le 18 brumaire, précéda la revue qui fut passée dans les Tuileries mêmes, et l'allocution si remarquable que le général Bonaparte adressa à Bottot, envoyé du Directoire: « Qu'avez-vous fait de cette France que je vous ai laissée si brillante? Je vous ai laissé la paix, je retrouve la guerre; je vous ai laissé des victoires, je retrouve des revers; je vous ai laissé les millions de l'Italie, je retrouve des lois spoliatrices et partout la misère!... » Etc., etc.

Certes, il y avait assez de vigueur dans ces paroles pour éloigner toute pensée de pusillanimité. Cependant, le 18 brumaire, il était au milieu de Paris. La révolution était loin d'être consommée, et il courait un vrai danger. Quant au mouvement qui fut remarqué en lui dans la salle des Cinq-Cents à Saint-Cloud, en voici l'explication. Elle n'est point présumée; elle est réellement la vérité.

Lorsque le général Bonaparte entra dans l'Orangerie, dès qu'il parut, des cris violens furent poussés contre lui. *A bas le Cromwell! Pas de dictateur! Hors la loi!...*

Le général Bonaparte savait bien que le conseil des Cinq-Cents était formé de républicains exaltés, et de partisans enthousiastes de la constitution de l'an III; mais il avait plus compté sur le succès des soins de Lucien, qui avait travaillé toute la nuit à grossir le parti de son frère. Il est de fait que cet accueil, sans l'effrayer, au point surtout de lui faire perdre la tête, lui

causa non-seulement de la surprise, mais cette surprise l'empêcha de trouver à l'instant même les paroles qu'il voulait opposer aux vociférations qu'il entendait. Il réfléchit pendant quelques secondes à ce qu'il devait faire, et son parti fut bientôt pris. Il s'agissait, dans ce même instant, de faire décider la question; jamais ce résultat n'aurait eu lieu par suite d'une discussion. Peut-être même aurait-il été assassiné; et s'il en avait couru la chance, il n'aurait pas été brave; il n'eût été qu'un sot. Ce coup d'œil d'aigle, avec lequel il envisageait toutes choses, parcourut rapidement ce qui l'entourait. Cet examen dura peut-être quelques minutes; et la médiocrité, jugeant d'après elle-même, attribua le silence et l'inaction de Bonaparte à la peur. Mais il n'était pas entouré seulement de ceux qui pensaient ainsi, peut-être d'après eux-mêmes. Moi aussi j'ai recueilli les jugemens de témoins oculaires, qui ayant le libre usage de leur raison et un mérite à la hauteur de celui qu'ils regardaient, ont compris sa grande âme, bien loin de l'injurier.

Ensuite il est difficile de croire à tant de choses faites et dites pendant le très-court espace de temps que le général Bonaparte passa dans la salle du conseil des Cinq-Cents: ce ne fut qu'une apparition. Et avec la même franchise que je mets à le défendre de l'accusation de lâcheté, je dirai que je ne crois pas que le poignard ait été levé sur lui; ce fut Lucien qui, après le départ de son frère, courut un vrai danger.

Je sais bien qu'on a beaucoup parlé de cette tentative d'assassinat. Peut-être le général Bonaparte y a-t-il cru lui-même: du moins est-il vrai que, lorsqu'il fut dans la cour du château, il le dit aux troupes. Mais, je le répète, je ne le crois pas. Ce n'est cependant aucun doute sur la haine de Pépé Arena contre Bonaparte qui

me fait douter du fait, mais c'est tout simplement la manière dont les choses se sont passées.

Une particularité assez remarquable, c'est que ce même jour Bonaparte en parlant aux troupes ne s'arrêtait jamais et qu'il ne marchait qu'en zig-zag. Pourquoi? avait-il peur d'un coup de pistolet tiré des fenêtres? Cette conjecture pourrait bien être juste.

Mon beau-frère était sur le perron lorsque Bonaparte descendit. Son amitié pour Lucien lui donnait de vives inquiétudes relativement au sort du jeune tribun. Il voyait son frère faisant sa harangue, sa promenade tortueuse, et ne s'occupant pas du secours à envoyer au président du conseil des Cinq-Cents qui pouvait être égorgé sur sa chaise curule. Il s'approcha de Bonaparte et lui nomma Lucien. Le général se tourna aussitôt vers un officier qui était à quelques pas de lui.

« Colonel Dumoulin, lui dit-il, prenez un bataillon de » grenadiers, et allez délivrer mon frère. »

Le choix que fit le général Bonaparte de cet officier montre à quel point il savait se servir des moindres circonstances qui pouvaient lui être utiles. Le colonel Dumoulin était le premier aide-de-camp du général Brune, qui commandait alors en chef l'armée de Hollande [1]. Déjà Moreau avait donné sa garantie publique en servant de gardien aux Directeurs. Le premier aide-de-camp de Brune, commandant le bataillon qui dispersait le conseil opposant, donnait fortement la pensée que Brune lui-même était d'accord avec Bonaparte. Cette assurance pour beaucoup de gens était plus que suffisante pour balancer la crainte qu'avait d'abord inspirée la retraite de Jourdan et de Bernadotte, connus tous deux pour de chauds républicains. Je suis sûre que Bonaparte

[1] Brune commandait alors en chef une armée belle et triomphante.

n'avait eu d'abord aucune idée arrêtée à cet égard. Mais, avec cette conception vive et rapide qui embrassait tout d'un regard, dès qu'il eut aperçu le colonel Dumoulin, ce fut son nom qui sortit de sa bouche.

Enfin nous avions un gouvernement qui promettait un avenir, qui présentait une sorte de sécurité. Ma mère, qui était portée par le cœur à trouver un bon côté à tout ce qui était fait par l'un des Bonaparte, ne vit d'abord dans la conduite de Napoléon que celle d'un jeune enthousiaste qui voulait libérer sa patrie des maux qui la désolaient. Ne s'occupant jamais sérieusement de politique, elle n'avait vu de la révolution que ses horreurs et ses mouvemens bruyans. Celui du 18 brumaire, qui s'était opéré sans avoir fait tirer un seul coup de fusil, ne lui semblait donc pas une révolution : et cependant jamais il n'y en eut une plus sérieuse pour nous et pour l'Europe. C'était depuis sept ans le neuvième changement, non pas de gouvernement, mais enfin de pilote au gouvernail.

Lucien fut presque immédiatement nommé au ministère de l'intérieur. Il en voulait un autre. Mais dès cette époque, il rencontra dans sa route un ennemi qui fut acharné à sa perte, et ne l'abandonna qu'après l'avoir consommée : cet homme était Fouché. C'est pour moi une véritable énigme que la confiance que Napoléon lui accordait, tout en ne l'aimant pas. Il avait de l'esprit et du talent, sans aucun doute; mais cet avantage neutralisait-il toute l'importance du danger dont il entourait Napoléon? non. Et je dirai de même *non* et *encore non* d'un autre talent ou plutôt d'un autre esprit bien au dessus de celui de Fouché, qui, étant investi comme lui de la confiance de Bonaparte, a également contribué à le perdre[1].

[1] Dans les longues heures de sa captivité de Sainte-Hélène, la victime

Madame Lucien ne fut pas contente du changement de fortune de son mari. Toute cette grande représentation l'effrayait. Il lui fallait donner tout son temps à des devoirs qui lui paraissaient avec raison bien moins importans que ceux qu'elle aimait tant à remplir. Elle venait souvent le matin *conter toutes ses peines*, comme elle le disait, à ma mère, et lui demander en même temps une foule de conseils pour la position nouvelle et difficile dans laquelle elle se trouvait.

Mais une circonstance qu'elle était loin de prévoir lui donna tout à la fois du courage et du bonheur : ce fut le changement qui s'opéra en sa faveur dans les sentimens de son beau-frère. Le premier consul avait un coup d'œil trop juste pour ne pas voir tout ce que le cœur de madame Lucien renfermait de belles et d'excellentes qualités ; il l'aima bientôt avec une tendresse vraiment fraternelle. Lorsqu'elle en eut l'assurance, elle vint toute joyeuse l'apprendre à ma mère, en lui montrant une très-belle parure que madame Bonaparte lui avait donnée par ordre du premier consul ; et, je crois bien, à son grand regret : car elle n'aimait ni Lucien ni sa femme.

Je n'ai pas parlé du séjour que nous avions fait à la terre de Lucien quelque temps avant les grands événemens. Tous les frères de Napoléon avaient alors de belles propriétés dans lesquelles ils se plaisaient à réunir du monde : Joseph avait Morfontaine [1] ; Lucien, le Plessis-

prisonnière a dû songer avec repentir à son obstination constante à repousser tous les avertissemens qui lui furent donnés relativement à l'un de ces deux personnages. Je parlerai plus tard d'une conversation que j'eus moi-même à cet égard avec l'empereur en 1806.

[1] Je ne sais où j'ai lu, il n'y a pas long-temps, que Joseph, ayant reçu de madame Bonaparte une somme de 40,000 francs pour lui acheter Morfontaine, garda la terre pour lui. D'abord il fallait ajouter bien des

Chamant; madame Leclerc, Montgobert; etc, etc. A Morfontaine, la promenade sur les lacs, des lectures, le billard, de la littérature, des histoires de revenans plus ou moins bien racontées, une aisance, une liberté entière, voilà quelle était la vie qu'on y menait : c'était bien la vie de château. Il faut y ajouter le complément du bien d'une pareille existence; c'est l'accueil le plus amical, qui vous était toujours fait par le maître et la maîtresse du château. Ils n'admettaient pas indifféremment tout le monde; mais aussitôt que l'on faisait partie de la société de Joseph Bonaparte et de madame Joseph, on était sûr, en se présentant chez eux, de trouver une douce réception.

Madame Lucien était bien aussi bonne; mais son mari n'était pas, à beaucoup près, aussi égal dans son humeur. Cela n'empêchait pas que le séjour du Plessis ne fût très-amusant, et l'on me comprendra si je dis que cette inégalité elle-même y contribuait un peu.

Je ne crois pas avoir dans toute ma vie, même aux temps les plus joyeux, fait d'aussi bons rires que pendant les cinq ou six semaines que nous passâmes au Plessis-Chamant. Nous étions en grand nombre. Je ne me rappelle pas maintenant le nom de toutes la personnes que madame Lucien avait invitées; il ne m'est resté en souvenir que celui de madame de Frécheville, jeune et jolie personne alors, et femme du général Frécheville qui était également au Plessis; de M. de Châtillon; de Boyer, cousin de madame Lucien; de M. Sapey de Ramolyno, parent de la famille Bonaparte; et enfin, de M. d'Offre-

fois 40,000 francs pour acheter Morfontaine, et puis madame Bonaparte avait acheté la Malmaison bien avant que Joseph n'achetât Morfontaine. Il est comique d'examiner à quel point on dit des choses absurdes en parlant de choses et de personnes qui vous sont inconnues. Morfontaine acheté pour 40,000 francs! . . La maison de Valière peut-être? . . .

ville, poète, *homme à grands talens*, dont le portrait mérite d'être tracé avec l'attention qu'il réclame.

M. d'Offreville était, à l'époque dont je parle, âgé d'environ cinquante-huit à soixante ans, mais rempli de prétentions et même de fatuité ; il n'avait rien de ce qui commande le respect dû à cet âge ; ensuite il était porteur de la plus bouffonne des figures. Toujours coiffé à l'oiseau royal, ses deux ailes de pigeon poudrées encadraient un visage composé d'un nez et d'un menton formant exactement le casse-noisette, de deux petits yeux toujours remuans parce que leur maître prétendait qu'ils pétillaient d'esprit, d'une bouche dans laquelle il n'y avait pas une dent ; et tout cela rouge et luisant comme une cerise. Ajoutez à ce portrait des pieds et des mains d'une grandeur démesurée, qu'il tentait de dissimuler, quant aux mains du moins, en portant à chacun de ses petits doigts une bague de la grandeur d'un petit écu. Du reste, ni nain, ni géant ; et il aurait même passé inaperçu comme tant d'autres dans le tourbillon du monde, s'il n'avait eu la sottise de se lancer avec tous ses ridicules au milieu d'une société jeune, gaie et railleuse.

M. d'Offreville avait été avant la révolution revêtu d'une dignité ; il avait, disait-il, une place à la cour : il était *porte-manteau* chez Monsieur. Le nom de cette charge était lui-même burlesque ; et en vérité il allait à ravir au personnage. M. d'Offreville était poète. Je voudrais bien pouvoir donner ici une idée de ce qu'il savait faire ; l'humeur la plus sérieuse ne tiendrait pas à la lecture de ses vers : mais malheureusement ma mémoire a trouvé une meilleure occupation, et tout en me rappelant parfaitement le père, les enfans échappent à mon souvenir.

M. d'Offreville avait de son talent une telle opinion

que rien n'est comparable au contentement dans lequel il était constamment de lui-même. « Il est vrai, disait-il en arrangeant les doigts de sa grande main comme s'il voulait jouer à pigeon-vole et se frottant le front, il est vrai... que j'ai eu assez de... bonheur.. dans mes compositions... Voltaire... Racine... Corneille même, ont eu des endroits faibles... Moi... je n'en ai pas. »

Et, en disant ces mots avec un accent très-bref, il relevait la tête, nous regardait avec un sourire d'orgueil qui faisait joindre ses lèvres, et rapprochant le bout de son nez de son immense menton, le rendait un peu plus comique que de coutume.

Il avait une tragédie intitulée *Statira*; elle commençait par ce vers :

Des vertus de son prince un peuple bien nourri, etc., etc.

On peut juger du reste.

La société du Plessis décida, sous la présidence du maître et de la maîtresse du château, qu'attendu la longueur des soirées (nous étions déjà dans l'automne), il fallait que M. d'Offreville contribuât *à lui seul* à l'amusement de tous. Il ne fut pas appelé au conseil, comme on le pense bien; car il aurait proposé de lire sa tragédie, et nous dormions assez bien sans elle : l'arrêté fut donc rendu sans qu'il en eût connaissance, et dès le même jour il fut mis à exécution. Tous les jeunes gens furent à Senlis, d'où ils rapportèrent ce qu'on peut appeler les instrumens de son supplice.

Le soir en rentrant de la promenade, comme il mettait le pied dans le vestibule du château, il se trouva renfermé entre quatre murailles de feu; ce qu'on avait produit au moyen de quatre grands soleils d'artifice que ces messieurs tenaient au bout de longs bâtons. Le pre-

mier moment ne fut pas aussi comique que celui qui suivit. D'Offreville n'eut d'abord que peur, mais ensuite le sifflement des pièces d'artifice, l'éclat de cette vive lumière, le rendirent presque fou; il se mit à rugir et à tourner sur lui-même au son de l'air de la tarentelle que nous lui chantions pendant ce temps-là; et lorsque enfin nous le délivrâmes de sa prison de salamandre, il était vraiment dans un état digne de pitié.

A partir de cet instant il n'y eut plus de trève entre lui et nous. Il était devenu d'une telle méfiance que tout ce qui était habitant du château lui causait une vraie terreur. Les domestiques eux-mêmes, encouragés par ce qu'ils voyaient, ne se faisaient nulle faute de continuer les plaisanteries commencées par leurs maîtres. On ne l'aurait pas souffert si on l'avait su, mais le moyen de s'y reconnaître au milieu de tant de canonnades continuelles qui avaient lieu contre le pauvre d'Offreville? Se mettait-il à table, deux ou trois petards partaient dans ses jambes. S'asseyait-il dans le billard, une explosion avait aussitôt lieu sous la banquette qu'il choisissait. Passait-il craintivement sous l'une des vieilles voûtes de pierre qu'il lui fallait traverser pour gagner sa chambre, il était entouré de serpens de feu, de fantômes gémissans; et le pauvre homme, en se jetant sur son lit, était tout-à-fait convaincu que le Plessis-Chamant n'était autre chose que le château de Robert-le-Diable.

Madame de Frécheville et le général Frécheville étaient dans ce même temps les hôtes de madame Lucien. Madame de Frécheville était jeune, assez jolie, fraîche comme une rose, et avait une fort belle taille. Son caractère était aimable et doux, ce qui rendait son commerce agréable, surtout à la campagne, où pendant douze heures de la journée on est continuellement ensemble. Comme elle était enceinte, elle s'éloignait tou-

jours du lieu des explosions; ce qui la faisait fort rechercher du pauvre persécuté, qui ne trouvait d'asile sûr *contre ses bourreaux*, comme il appelait tous ces messieurs, qu'auprès de madame de Frécheville. Aussi lui témoignait-il sa reconnaissance par des quatrains, des sonnets, des madrigaux, dont je crois que l'aimable femme lui savait fort peu de gré.

Il m'est demeuré un souvenir fort doux quoique vague de madame de Frécheville; il n'est pas coloré de teintes fortes et brillantes, parce que rien ne pouvait à cette époque de notre vie, à l'une et à l'autre, nous être un lien assez fort pour laisser de ces traces que le temps ne peut altérer : mais son nom réveille toujours en moi de ces pensées qui font plaisir.

Il y a quelque temps que, me trouvant à Versailles dans un bal, j'entendis nommer M. de Frécheville [1]. J'étais alors au piano, où je jouais des contredanses. Je fixai la personne dont le nom venait à l'instant même d'éveiller le souvenir de gens, de lieux, de temps, inconnus et éloignés de tout ce qui m'entourait. En voulant trouver une ressemblance, en franchissant des années passées, j'oubliais ce que je faisais. Je m'arrêtai tout court, et la dame, le monsieur (peut-être monsieur de Frécheville lui-même) restèrent une jambe en l'air. Je repris bientôt mon devoir de ménétrier, et les jambes leur mouvement machinal : mais après la contredanse je ne voulus pas avoir été distraite pour rien. Je demandai, et j'appris que l'officier que je signalais était en effet le fils de madame de Frécheville, celui qu'elle portait au bruit des pétarades du Plessis-Chamant. « Mais cela n'est pas possible! me disais-je à moi-même, lorsque, après lui avoir parlé de sa mère, je le voyais conduire ma fille

[1] Ou plutôt M. Sa..y.

à une contredanse. Comment! cet enfant que sa mère portait!... » Et encore un peu, j'aurais dit comme Arnolphe :

> Aurais-je deviné, quand je l'ai vu petit,
> Qu'il croîtrait pour cela?...

Il y avait au Plessis-Chamant, à cette même époque, un cousin de Lucien, un Ramolyno [1], qui, en vérité, aurait bien pu donner quelque relâche à M. d'Offreville, en contribuant comme le poète à la joie commune. Mais je crois que pour ce rôle il ne faut être que sot : autrement la chose est ennuyeuse par sa facilité. Ramolyno était si bon, si bon enfant, qu'après la première tentative on se dit qu'il y aurait conscience. Il était peureux et superstitieux. Une nuit son père lui apparut et lui défendit, du ton le plus solennel que puisse prendre un revenant, de manger des épinards. Le pauvre garçon se prosterna la face contre terre, et jura par tous les saints que les épinards et lui n'auraient jamais de rapports ensemble. Il se recoucha avec le frisson, ne dormit pas de la nuit, récita plus de dix oraisons, et parut au déjeuner bien plus pâle que le vrai spectre, qui n'était autre que l'un de ces messieurs à l'humeur joyeuse; je crois que c'était Lucien lui-même. On plaça devant le pauvre Ramolyno un grand plat d'épinards qui le fit devenir presque de leur couleur. On pense bien qu'il n'en mangea pas. Mais il fut obligé d'y toucher, car tout le monde lui en demanda; et chaque fois qu'il mettait la main au plat, il regardait autour de lui, comme s'il eût craint que le revenant ne se trompât et ne crût que c'était lui qui en mangeait.

Le Plessis-Chamant est dans une position triste, et son

[1] C'est *lui* qui vient de donner au prince de Joinville un petit fauteuil qui avait appartenu à Napoléon.

séjour serait ennuyeux si l'on n'y menait que la vie de château. Les environs n'ont rien de pittoresque, et, pour avoir de l'ombre, il faut gagner la forêt de Senlis, qui n'est pas aux portes du parc, ou plutôt de l'enclos. Je ne puis comprendre quelle raison a pu déterminer Lucien à devenir l'acquéreur de cette propriété, dans un moment surtout où les châteaux à vendre n'étaient certes pas rares en France, et je ne parle pas ici des biens nationaux, mais tout simplement de terres patrimoniales que leurs propriétaires vendaient alors eux-mêmes, et qui étaient en grand nombre dans le rayon de douze lieues autour de Paris.

Ce souvenir de châteaux et de maisons de campagne me rappelle la catastrophe dont fut témoin le château de Vitry. Monsieur du Petitval, qui alors en était propriétaire, y fut assassiné avec cinq ou six autres personnes de sa maison et de sa famille. Voici des détails authentiques sur cette malheureuse affaire.

Dans la nuit du 1er au 2 floréal de l'an IV, une troupe d'assassins s'introduisit dans le parc de M. du Petitval, à Vitry, par une petite maison donnant sur la place de danse du village, et située à l'extrémité de l'enclos dont elle faisait partie. La première victime fut madame Duchambon, belle-sœur de M. du Petitval, qui, n'ayant aucune défiance, logeait presque seule dans cette habitation isolée. Les monstres l'assassinèrent ainsi que sa femme de chambre, mais ne volèrent rien. Ceci est fort remarquable et doit être suivi dans toute cette affreuse affaire. Une fois maîtrés de cette petite maison, les brigands ou plutôt les assassins le furent du château; la belle-mère de M. du Petitval fut massacrée à coups de sabre dans son lit, dans la chambre qu'elle occupait au rez-de-chaussée dans le petit château [1], ainsi que sa

[1] Le Petit-Vitry.

femme de chambre; le valet du chambre de M. du Petitval fut aussi une des victimes. Quant à son maître, il périt d'une manière plus étrange et qui devait encore augmenter l'obscurité répandue sur cette mystérieuse et atroce affaire.

On prétend que le 1er floréal M. du Petitval avait reçu une lettre anonyme, dans laquelle on le prévenait qu'il eût à fuir, parce que cette même nuit du 1er au 2, il devait être arrêté; qu'en conséquence on lui conseillait de se sauver, mais surtout d'*emporter ses papiers.* Ceci a été dit, sans pouvoir être prouvé; mais ce qui est positif, c'est que, la veille de cette horrible boucherie, on vit à Vitry même un grand nombre de ces soldats de la légion de police, alors casernée à Paris, qui avait pour colonel un nommé Prévost, ancien comédien, et ne valant pas beaucoup mieux que les soldats sous ses ordres. Ces soldats étaient répandus dans le village, buvant dans les différens cabarets. Tout ceci va se rejoindre avec un dernier fait.

M. du Petitval fut trouvé dans l'une des allées de son parc, assommé de plusieurs coups de bûche, qui lui avaient fracassé la tête. Il était presque habillé, et il est sûr que le malheureux était sorti de son appartement pour se sauver, emportant ses papiers avec lui; car le lendemain on trouva sur la côte des vignes, lieu appelé *le Saint-Martin*, le portefeuille de M. du Petitval, mais absolument vide. Près du cadavre était un bouton de métal blanc sur lequel était gravé : *Légion de police.* Il est probable que M. du Petitval, qui était très-grand et très-fort, avait arraché ce bouton à l'un de ses assassins en se débattant. Son malheureux enfant, qui était proscrit comme ses parens sans doute, fut sauvé par un de ces hasards qu'on ne peut expliquer. Il était confié aux soins de la femme de charge. Effrayée par le bruit si-

nistre des assassins, et le bruit plus affreux encore des cris de leurs victimes, cette femme sortit de sa chambre ayant l'enfant dans ses bras ; et, traversant le vestibule, elle trouva une foule d'hommes en vestes blanches, coiffés d'un bonnet de police, ayant tous le sabre à la main. Ces hommes ne lui dirent rien et la laissèrent tranquillement passer. Il est probable qu'ils crurent que cet enfant était le sien ; car autrement pourquoi auraient-ils épargné le fils de celui qu'ils venaient de massacrer pour une cause qui bien certainement devait demander extinction *d'héritiers*, pouvant un jour *réclamer* et *venger ?*

Rien ne fut volé. On retrouva l'argenterie, toutes les choses de prix que renfermait le cabinet de M. du Petitval. Sa belle-mère et sa belle-sœur avaient des diamans, des montres : tous leurs bijoux furent retrouvés sur leur cheminée et dans leur secrétaire. On eut la maladresse de ne pas faire voler autre chose que des papiers. Mais voici la suite de cette ténébreuse tragédie : elle n'est pas moins curieuse que ce qui l'a précédée.

On porta plainte. Elle fut reçue ; des procès-verbaux, par suite d'enquête, furent dressés et recueillis, et pendant quelques jours une sorte d'activité sembla vouloir assurer que la justice allait prendre en main la vengeance ; mais tout à coup les poursuites parurent se ralentir, et bientôt tout demeura enseveli dans un mystère impossible à pénétrer.

Mais si la justice s'endort un moment, elle se réveille enfin et demande à punir. En vain, sous le Directoire, les assassins de la famille du Petitval furent-ils à l'abri du châtiment légal et juridique ; le tribunal de l'opinion, haute cour souveraine, toujours assemblée pour juger sans pitié, avait déjà cité à sa barre ceux que le bruit public accusait du meurtre de Vitry. Cet appel ne fut

pas suffisant. La morale n'était pas vengée, et les victimes n'existaient plus!

Quoiqu'il y eût trois années d'écoulées depuis cet horrible événement, aussitôt que M. Dubois fut nommé à la préfecture de police de Paris, comme Vitry était dans le rayon de ses attributions, il s'occupa, avec cette savante activité que nous lui connaissons tous, à prendre les renseignemens nécessaires pour arriver à un résultat d'enquête qui du moins pût offrir quelque peu de lumière pour atteindre, si ce n'était pour trouver les coupables. En conséquence, il fit demander au juge de paix de Villejuif les documens qu'il devait avoir en sa possession relativement à l'affaire du Petitval. Le juge de paix était mort; mais on chercha vainement dans le greffe; tout était vide, et ne présentait aucun renseignement sur cette affaire. Vivement surpris, M. Dubois présuma qu'alors les originaux des procès-verbaux du corps de délit, constatant tout ce qui avait rapport à la levée des cadavres et à toute cette affreuse affaire, avaient été transportés en minute au greffe même du tribunal criminel, ou bien au parquet de l'accusateur public: il envoya donc chercher M. Frémin, greffier en chef de la cour criminelle, pour lui enjoindre de faire, dans son greffe et au parquet, la perquisition la plus exacte de toutes les pièces relatives à cette affaire odieuse: mais après toutes les recherches les plus minutieuses, M. Frémin vint déclarer à M. Dubois qu'il n'existait pas, au parquet et au greffe, la moindre pièce qui eût rapport à l'affaire du Petitval. Il y a dans cette absence totale de pièces le sujet de réflexions bien terribles et bien accusatrices. Il faut que des précautions bien promptes elles-mêmes aient pu venir au-devant des démarches du magistrat actif et éclairé, autant que probe et sévère, qui venait avec la loi pour juger et punir. Maintenant,

voilà le dernier acte de toute cette iniquité : dans celui-ci, j'y ai joué presque un rôle actif.

J'étais un jour dans la chambre de madame Bonaparte, aux Tuileries (c'était peu de temps après mon mariage); le premier consul s'y trouvait également. Madame Bonaparte insista pour qu'il consentît à voir une personne qui attendait, et envers laquelle, disait madame Bonaparte, je me suis engagée; car je lui ai bien promis qu'elle te verrait. Et puis elle regardait le premier consul en lui prenant la main d'un air caressant, qui dans ce moment redoublait de charme : car au fait elle était bonne; et lorsque sa légèreté ne venait pas au travers d'une action bienveillante, elle arrivait à bien.

« J'ai déjà dit, répondit le premier consul, que je ne » voulais pas donner d'audience pour cette affaire-là. Des » accusations sans preuves, quelque fondées en apparence qu'elles puissent être, n'ont d'autre résultat que » du scandale de plus. Au reste, ajouta-t-il après avoir » marché quelque temps sans parler, fais entrer ton » monsieur; mais pas ici; là. (Et il indiquait le petit salon qui était avant la pièce tenant à la chambre à coucher.) J'aurai l'air d'entrer chez toi, et tout se passera » naturellement. J'ai promis à Cambacérès, dit-il à Duroc » qui paraissait le regarder avec étonnement : je ne puis » agir autrement. »

Je voulus me retirer. « Non, non, dit le premier consul, restez au contraire, madame Junot; cela me convient pour ce que je veux faire. »

Je restai donc. Le premier consul demeura dans la chambre à coucher; on introduisit le monsieur. C'était un homme de cinquante ans à peu près, d'un extérieur encore agréable, ayant de bonnes manières, et en tout l'apparence d'un homme comme il faut; il était le parent

et l'ami des du Petitval, et du jeune héritier de cette famille infortunée qui lui paraissait demander et justice et vengeance [1]. Madame Bonaparte s'approcha de lui avec l'expression d'un vif intérêt; à peine lui avait-elle dit quelques mots que le premier consul sortit de la chambre à coucher. Madame Bonaparte lui présenta son protégé, qui lui remit aussitôt un mémoire relatif à son affaire. Ce mémoire me parut avoir plusieurs pages d'une écriture fine et serrée. Le premier consul le prit et le parcourut rapidement; mais il était évident qu'il y mettait de l'attention. Comme je savais, par madame Bonaparte, que c'était de l'assassinat de la famille du Petitval qu'il était question, je mettais un extrême intérêt à tout ce que je voyais et entendais. Après avoir mis quelque temps à parcourir le mémoire qu'il lui avait donné, le premier consul dit à M. de Bois-Préau :

« Cette affaire, monsieur, est délicate. Son horreur en » augmente les difficultés. Vous accusez avec de simples » preuves morales; elles ne suffisent pas au tribunal de la » loi : à celui de l'opinion... c'est une autre chose. La » richesse de ceux que vous accusez ne les blanchira pas » devant l'une ni devant l'autre; mais il est à croire que » leur position dans la vie, si ce n'est dans le monde, leur » aura fourni des moyens de sûreté. »

Le premier consul, tout en parlant, en marchant, comme c'était son habitude, en ayant ses mains derrière son dos, allait d'une chambre à l'autre avec M. de Bois-Préau. Je ne sais ce que ce dernier lui dit; mais le pre-

[1] La mort du jeune Petitval a bien pu être le résultat de l'effroi qu'a éprouvé le malheureux enfant; mais elle était naturelle, du moins cette opinion était-elle celle de toutes les personnes qui suivirent cette épouvantable affaire. Son parent avait tort dans cette circonstance; au reste, cette démarche était la seconde qu'il faisait.

mier consul lui répondit : « Je le sais, je le sais ; mais » les preuves? Les preuves sont ici indispensables. » — « Les preuves sont sans doute nécessaires, dit M. de Bois-Préau, cependant, général, je pense, et tous les amis et les parens des malheureuses victimes sont dans la même persuasion que moi, que, si vous vouliez prendre le soin de la vengeance comme chef de l'état, elle serait assurée. »

Le premier consul se mit à sourire.

« Vous me croyez plus de pouvoir que je n'en ai, et » que *je ne veux même en avoir,* » dit-il à M. de Bois-Préau; » mais quand je l'aurais, je n'en userais pas : la justice » est là. Pourquoi l'un de vous ne l'invoque-t-il pas? Si » vous craignez les conséquences, adressez-vous à l'au- » torité pour qu'elle ait à connaître du crime, et le mi- » nistère public fera son devoir. Quant à moi, je ne suis » pas en mesure de vous prêter appui en cela. J'en suis » fâché. »

Le premier consul salua alors M. de Bois-Préau, qui, comprenant que sa visite ne pouvait être plus longue, se retira avec un air de tristesse que le premier consul remarqua probablement; car il lui dit, comme il était déjà à la porte :

« Je suis vraiment fâché, je vous le répète, de ne » pouvoir vous obliger en ceci ; d'autant.... que.... »

Mais comme s'il eût craint de laisser deviner sa pensée, il s'arrêta aussitôt; et, prenant sur la cheminée le mémoire que lui avait remis M. de Bois-Préau, il le lui présenta pour qu'il eût à le remporter.

« Je vous prie de vouloir bien le garder, mon général », dit M. de Bois-Préau.

Le premier consul fronça légèrement le sourcil et tendait toujours la main en faisant un mouvement qui indiquait de l'impatience.

« Ce n'est pas *une pétition* que j'ai eu l'honneur de

vous remettre, poursuivit le solliciteur, c'est une relation un peu plus détaillée seulement que celles que les journaux ont donnée dans le temps de ce malheureux événement. »

Le premier consul hésita un instant; puis il remit le papier sur la cheminée, et dit en saluant avec un sourire gracieux : « Je l'accepte donc comme *relation.* »

Lorsque le solliciteur fut sorti, le premier consul reprit le mémoire et le lut cette fois avec une grande attention. Il se promenait tout en lisant, et par intervalles laissait échapper des mots qui annonçaient une profonde indignation.

« Mais c'est une infamie! dit-il enfin. Comment nos » neveux pourront-ils croire que des Français ont été » égorgés par des Français à une lieue de Paris, sans que » ce crime ait été vengé par les lois, et cela dans l'heure » qui a suivi! C'est affreux! »

Il se promenait rapidement, et il relisait le mémoire : « Cela n'est pas croyable! Et une police inerte, au moins, » si elle n'est pas coupable! Ce n'est pas Dubois qui aurait » agi ainsi!... Hum!...—Qu'on aille dire au citoyen Cam- » bacérès que j'ai à lui parler », poursuivit-il en se tournant vers Duroc, et il sortit en frappant la porte avec force.

Lorsqu'il fut parti, madame Bonaparte nous dit que depuis long-temps l'opinion du premier consul était formée à l'égard de cette horrible aventure, et que cette opinion était celle de tout Paris. Des meurtres commis par les chauffeurs étaient alors très-fréquens; mais les circonstances de celui-ci étaient vraiment remarquables.

CHAPITRE XIII.

L'hiver de 1800. — Retour de l'ordre et sécurité générale. — Masséna et le siége de Gênes. — Triomphes de Moreau sur le Rhin. — Campagne de Marengo. — Passage du mont Saint-Bernard. — L'artillerie de Marmont. — Effet incroyable produit dans Paris par la nouvelle de la victoire. — Les feux de joie du faubourg Saint-Antoine. — Allégresse universelle. — Nouvelles de l'armée. — Hausse prodigieuse des effets publics. — Détails sur la bataille de Marengo. — Mort de Desaix. — Charge admirable de Kellermann. — Ineptie du général Mélas. — Habitudes de Napoléon en causant avec des étrangers. — M. de Bubna. — Le duc de Marengo. — Débarquement de Junot à Marseille. — Les aides-de-camp de Desaix et variété de douleurs.

L'hiver de 1800 fut très-brillant en comparaison de tous ceux qui l'avaient précédé. La confiance revenait; tout le monde voyait le général Bonaparte avec les mêmes yeux, et c'était à cette époque le regard de l'attachement que l'on portait sur lui : quelle destinée il a brisée ! que de chances il a repoussées ! combien on l'aimait alors !... Oui, on l'aimait, et on l'aimait partout; et là où n'existait pas l'amour, étaient l'admiration et la confiance dans son caractère. Les émigrés rentraient en foule. Il était parfaitement bon pour eux; et si quelques vexations étaient ordonnées par Fouché, en s'adressant au premier consul on était certain d'obtenir justice. Ce que je dis là, c'est la vérité. Je sais bien qu'en lisant mon livre quelques personnes le jetteront avec humeur; et cependant ces mêmes personnes sont peut-être les obligés immédiats de Na-

poléon ! Quant à moi, je parle de lui suivant les temps et n'abandonnant jamais ni le héros ni l'homme. Ma plume n'est guidée par aucun autre sentiment que celui qui me porte à faire connaître Napoléon comme je l'ai vu et comme je l'ai jugé. Je pense en avoir le droit, parce que je ne crois pas qu'il existe un miroir capable de le refléter à toutes les époques de sa vie, comme je puis demander à mon souvenir de le faire. Je ne trouverai pas toujours d'aussi brillantes, d'aussi pures couleurs pour le peindre ; mais alors, comme maintenant, je dirai ce que j'ai ressenti, je dirai la vérité sur lui. Napoléon a pu être pour beaucoup de monde un homme tout prestigieux ; il ne l'est pas pour moi : pour moi, tout est réel en lui ; ses brillantes époques de gloire, comme celles de ses fautes, m'apparaissent tout entières ; et le nuage d'or qui entoure les unes comme le crêpe qui couvre les autres ne m'en dérobent aucune des parties.

Les succès de Masséna, lors de la brillante affaire de Zurich, avaient éloigné le danger pour quelque temps, mais ne l'avaient pas détruit. Le premier consul ne le savait que trop. Le sort de la France était de nouveau menacé. L'Autriche, irritée par tant de revers lorsqu'elle devait compter sur des victoires, était enfin déterminée à tenter un dernier effort et à nous écraser. Le général Masséna, après avoir résisté aux Autrichiens et aux Russes avec des forces trois fois inférieures en nombre, s'étaient replié sur Gênes, où bientôt après il fut renfermé avec quinze mille hommes, une population de cent mille âmes, et où il soutint pendant cinquante-deux jours un siége qui doit rendre son nom célèbre, plus encore que ses victoires. Le brave Suchet, séparé de son général en chef, opère sa retraite sur Nice avec quelques régimens qui, commandés par lui, Soult et Compan, font des prodiges de valeur et de talent. Mais presque

tous les passages de l'Italie sont libres; et les Autrichiens, ayant le général Mélas à leur tête, s'apprêtent à nous faire pleurer les succès de Zurich; tandis que le général Ott continue le blocus de Gênes, heureux de tenir ainsi en captivité le vainqueur de l'armée austro-russe.

Le premier consul eut alors une de ces déterminations qui n'appartiennent qu'au génie. Le passage du Saint-Bernard est effectué. Souvarow avait reculé l'année précédente devant une telle entreprise; Napoléon en voit la presque impossibilité, mais il la voit pour la vaincre. L'index de sa main toute-puissante s'est étendu vers les sommets glacés, et les obstacles s'aplanissent; tout devient possible par les soins de ces hommes que son regard pénétrant a su juger et dont il a deviné les talens. Le général Marmont, commandant l'artillerie de l'armée, a trouvé le moyen de transporter les canons sur les revers des escarpemens les plus effrayans, en faisant creuser en forme d'auge des troncs d'arbres dans lesquels on plaçait les canons et les obusiers, et de cette manière on les hissait jusqu'aux sommets les plus élevés. Les journaux ont beaucoup parlé de ce fameux passage du Saint-Bernard; la poésie l'a célébré; la peinture l'a retracé; eh bien! il n'est rien qui en puisse donner aujourd'hui une juste idée à ceux qui n'ont pas fait partie de l'expédition. Il fallait alors même lire les lettres qu'écrivaient de Milan, de Suze, de Verceil, de la Brunette, ceux qui, après avoir traversé les Alpes, conquéraient encore une fois la belle Italie! Nous avions beaucoup d'amis dans cette armée exécutant le plus vaste plan que la tête d'un homme ait jamais enfanté; ce plan venait de recevoir sa presque entière exécution par la réussite du passage du Saint-Bernard; tout le monde le voyait, et un enthousiasme général se manifestait avec

une énergie qui se communiquait en France aux mères, aux sœurs, aux femmes, aux amies qui recevaient des nouvelles de l'armée. Lorsque ma pensée se reporte à cette époque, je retrouve des sensations qui depuis n'ont jamais été égalées, si ce n'est une seule fois, et je dirai à quelle occasion. Mais au printemps de 1800!... peut-être mes seize ans contribuaient-ils à colorer plus vivement le tableau que je regardais avec des yeux si charmés. C'est possible, et je veux même le croire. Pourquoi refuser des illusions? Elles ne passent que trop tôt.

Tandis que les Français pénétraient en Italie par trois débouchés que la vanité, la sottise du général Mélas n'avait pas eu le soin de garantir, le général Moreau, qui *alors* aimait sa patrie, rendait son nom célèbre sur les bords du Rhin. Le passage de ce fleuve, la prise de Fribourg, de Memmingen, les batailles d'Eugen, de Bibenach, de Moeskirch, et une foule de combats partiels dans lesquels les Autrichiens ont perdu plus de vingt-cinq mille hommes tués ou blessés, sans compter les prisonniers; voilà le résultat d'une campagne de trente-trois jours[1]! Ah! si Moreau avait toujours agi ainsi, combien sa patrie serait orgueilleuse de lui!

Lors de la campagne de Marengo, Paris était demeuré dans une sorte de solitude. Non-seulement l'armée elle-même avait opéré un mouvement considérable et un déploiement général; mais depuis Paris jusqu'à Turin, la route était couverte de gens qui, déterminés par

[1] La campagne du Rhin, commencée le 26 avril 1800, est un des plus beaux faits de la vie militaire de Moreau. Le 29 mai de la même année, c'est-à-dire trente-trois jours après l'ouverture de la campagne, les Autrichiens avaient repassé le Rhin et étaient repoussés par-delà Augsbourg. Ils avaient donc évacué tout le pays entre le Rhin, le lac de Constance, le Danube et le Lech.

un motif quelconque d'intérêt personnel ou général, allaient au devant des nouvelles ; mais ce moment d'attente fut de peu de durée. La nouvelle de la victoire de Marengo arriva à Paris le 21 juin ; le gros de l'armée, commandé par le premier consul, avait passé le Saint-Bernard le 20 mai !... L'effet de la nouvelle de cette importante affaire fut de faire monter le tiers consolidé (5 p. 0/0) de vingt-neuf à trente-cinq francs !... La veille du 18 brumaire, il était à onze francs [1].

Le jour où la nouvelle de la victoire de Marengo arriva, nous avions été déjeuner et dîner à Saint-Mandé. Comme il n'était venu personne que nous de Paris, et que la maison était assez isolée, nous ne savions rien lorsque nous rentrâmes le soir dans la ville : nous eûmes donc l'annonce de la nouvelle avec tout le délire de la joie qui enivrait le peuple des faubourgs, toujours si ardent, si franc dans la manifestation de ses sentimens. Depuis la barrière jusqu'à la maison de Beaumarchais, nous vîmes au moins deux cents feux de joie autour desquels le peuple dansait en criant : *Vive la république ! Vive le premier consul ! Vive l'armée !....* et tout le monde s'embrassait, et tout le monde se félicitait comme pour un bonheur personnel, un intérêt de famille ! A l'espèce de carrefour formé alors par l'ancienne place de la Bastille, il y avait une foule plus nombreuse encore [2]. On venait de la Cité, du quartier Saint-Jacques, de la place Maubert, on passait l'eau dans de petits bateaux pour venir chercher des nouvelles dans une partie de Paris

[1] C'est-à-dire le 8 novembre 1799, ou six mois auparavant.

[2] Il n'y avait alors ni le canal ni le pont d'Austerlitz, et la maison de Beaumarchais, qui était encore debout à cette époque, formait une sorte de promontoire, si l'on peut dire ainsi, et avait derrière elle une rue basse. Cette partie de Paris est tout-à-fait changée, ainsi que l'on peut se le rappeler.

qui devait naturellement en avoir plus facilement que celle-là qui n'avait pas alors le pont d'Austerlitz pour la réunir à la mère-ville, et qui était bien plus faubourg que ne l'est aujourd'hui le bord du canal de La Villette. Comme il faisait beau et que ma mère voulait rentrer chez elle le plus tard possible, en revenant de Saint-Mandé elle avait donné l'ordre à son cocher de prendre la rue du Faubourg-Saint-Antoine, au lieu de suivre celle du Faubourg-Saint-Denis, ce qui était notre chemin, et de rentrer par la rue Caumartin, en suivant les boulevarts. Cette idée fut heureuse, en ce qu'elle nous fit jouir d'un spectacle vraiment beau : celui d'un grand peuple aimant et reconnaissant... Oui, dans le moment que je décris et dont le souvenir m'est encore si présent, pendant toute cette journée où il apprit à la fois sa délivrance et sa gloire, le peuple de Paris, je le répète, fut aimant et reconnaissant.

Comme notre voiture allait au pas, nous entendions tout ce qui se disait dans les différens groupes.

« As-tu vu, disait l'un, ce qu'il écrit aux autres consuls ? C'est là un homme !... *J'espère que le peuple français sera content de son armée !...*[1] »

« Oui, oui, s'écriait-on de toutes parts ; oui, il en est content !... » Et les cris de *vive la république ! vive Bonaparte !* retentissaient de nouveau dans les rues, sur les places, dans les carrefours, et aux fenêtres des maisons les plus élégantes, avec une sorte de délire.

Albert et moi nous partagions la joie et l'enthousiasme général. Pour ma mère, elle était plus calme, et se contentait de faire quelques mouvemens de tête en signe

[1] Dernière phrase de la lettre que le premier consul écrivit de Torre-di-Garofolo, le soir même de la bataille de Marengo, aux deux autres consuls, et qui fut distribuée dans Paris le 21 juin, jour où la nouvelle de la victoire arriva.

d'approbation, mais sans nulle ferveur dans son expression. « Nous verrons plus tard, disait-elle ; Moreau aussi a fait de grandes choses dont on ne parle pas. » L'aigreur qui s'était établie entre ma mère et le général Bonaparte la rendait injuste envers lui. Mon frère et moi le lui dîmes en riant. « C'est possible, disait toujours ma mère, *mais nous verrons !* »

Quelque temps après, lorsque les officiers de tous grades revinrent à Paris, et que diverses relations de la bataille commencèrent à circuler, on apprit avec admiration la conduite du général Kellermann ; mais en même temps on fut dans le dernier étonnement du silence presque complet qu'avait gardé le premier consul sur ce beau fait d'armes. Je puis affirmer que tous ceux qui revenaient alors de l'armée d'Italie n'avaient qu'une seule et même manière de raconter l'événement.

L'action du général Kellermann est donc une des plus belles de nos fastes militaires. Mais ensuite je ne me mêle pas de trancher la question bien difficile qui traite du gain ou de la perte de la bataille. C'est une de ces grandes difficultés que j'ai entendu discuter par des gens qui ne sont jamais sortis de leur rayon habituel d'une médiocrité bien reconnue ; ils sont heureux d'être aussi bien éclairés. J'ai entendu les plus grandes capacités militaires de l'époque parler de cette affaire, et mes oreilles de femme recueillaient en toute humilité ce que disaient des hommes tels que Masséna, par exemple, ou d'autres de sa portée ; et, d'après ce que j'ai entendu, je me suis fait une opinion qui n'est pas du tout à l'appui de celle qui fait perdre la bataille.

Ce fut là que vers cinq heures Desaix tomba frappé d'une balle au cœur, en conduisant une division de quatre mille hommes [1] contre une armée de vingt mille

[1] La seule cavalerie qui devait l'appuyer était le détachement (car il

hommes d'infanterie, dix mille de cavalerie, et dont l'orgueil de la victoire doublait encore la force numérique. C'est en vain que les Français, au désespoir de la mort d'un général qu'ils adoraient, veulent la venger sur l'ennemi; tout fuit en désordre. Le 9e d'infanterie légère, qui marchait déployé, chancelle, se replie, dans sa retraite précipitée entraîne la ligne avec lui, et tout paraît perdu.

C'est alors que, par une de ces inspirations dont dépend quelquefois le destin des armées et des empires, le général Kellermann fait, avec cinq cents chevaux, cette charge admirable qui assura le sort de la journée.

Masqué par les vignes dont les guirlandes suspendues à des mûriers voilaient un peu sa marche à l'ennemi, le général Kellermann observait les événemens[1], prêt à donner son aide au premier appel.

Lors de la retraite de nos troupes, la colonne autrichienne se laissa emporter inconsidérément à sa poursuite. Elle passa avec une telle rapidité devant le général Kellermann, qu'elle-même ne présenta plus qu'un flanc sans défense. C'est de cette faute qu'il profite avec cette promptitude de coup d'œil qui fait l'homme de guerre habile. Il tombe comme la foudre sur les Autrichiens; les surprend dans leur désordre, car la victoire a aussi le sien, et, les trouvant dégarnis de leur feu, fait en un instant plus de six mille prisonniers, parmi lesquels se trouve le général Zach, chef d'état-major et l'âme de l'armée autrichienne. M. de Mélas, qui, croyant être parfaitement sûr de la victoire, avait tranquillement repris le chemin d'Alexandrie, pense qu'il est victime d'un effroyable enchantement en se voyant entouré de tous

ne peut avoir le nom de corps) de 500 chevaux sous les ordres du général Kellermann.

[1] Après avoir toutefois fourni six charges depuis le matin.

côtés, car l'armée française devait passer la Bormida au point du jour; et il savait que le brave Suchet était sur ses derrières avec le corps qu'il commandait; ses avant-postes avaient déjà passé les montagnes.

Aussi, lorsque le 15 au matin le général Gardane se présenta à l'une des têtes de pont de la Bormida, ce fut un parlementaire qui lui répondit, et le général Mélas capitula. Le caractère de cet homme eut vraiment une couleur bien étrange pendant toute cette campagne. Ou parfaitement crédule, ou parfaitement incrédule, voilà ce qu'il fut constamment. N'est-il pas curieux de voir le 13 juin, la veille même de la bataille de Marengo, le général Mélas et son conseil décider « que l'existence » de l'armée de réserve leur avait été complétement in- » connue; et que, puisque les ordres et les instructions » du conseil aulique n'avaient mentionné que l'armée de » Masséna, la fâcheuse position où l'on se trouvait était » entièrement la faute du ministère, et non celle du » général. »

L'auteur du Mémorial du dépôt de la guerre a raison de penser, ainsi qu'il le dit dans sa note, tome IV, page 313, que l'empereur a eu, relativement à ses campagnes contre l'Autriche, des renseignemens curieux, qu'il obtenait dans les conversations qu'il avait avec des officiers-généraux hommes d'état, autrichiens, bavarois ou saxons. Je l'ai vu bien souvent parler pendant plus de deux heures avec des hommes les plus distingués de l'Allemagne, comme militaires et comme diplomates tout à la fois; et lorsque la conversation était finie et l'interlocuteur parti, l'empereur se frottait les mains en disant: « Voilà de la lumière pour vingt pages de mes commen- » taires. » Une autre fois (c'était à Compiègne ou à Fontainebleau) il venait de causer longuement avec un homme auquel il n'épargnait pas les questions, et qui lui répondait

avec une clarté et surtout une précision si rapide, que l'empereur en fut surpris. Il s'arrêta, et regarda celui qui lui parlait, avec une telle expression, qu'il n'avait pas besoin d'ajouter une parole pour faire comprendre sa pensée. L'interlocuteur n'en fut pas intimidé, et sa physionomie toujours calme, mais non pas inanimée, ne changea pas un instant. Lorsqu'il fut parti, l'empereur dit à Junot : « Vois-tu cet homme-là, Junot? C'est un » des plus fins que je connaisse, et pourtant c'est un » honnête homme. Tout à l'heure il répondait à mes ques- » tions avec une telle franchise que j'ai cru un moment » qu'il se moquait de moi » ; et l'empereur se promenait en souriant de ce sourire rêveur qui donnait un si grand charme à sa physionomie. « Mais non!... Il a parbleu » raison : la meilleure diplomatie, c'est d'aller droit son » chemin. Et puis c'est un brave homme. Sois particu- » lièrement bien pour lui, en ta qualité de gouverneur de » Paris, entends-tu? »

Cet homme était M. de Bubna!...

Je reviens maintenant à la singulière explication du général Mélas; n'était elle pas réellement à mettre dans une comédie? Mais enfin, que les vainqueurs aient été vaincus par des fautes éloignées ou personnelles, la grande affaire a été d'en profiter avec habileté, et c'est ce qui est arrivé au général Kellermann.

Maintenant, pourquoi dans sa propre patrie a-t-on cherché à lui dénier sa part de gloire dans cette journée? En admettant même que le premier consul lui ait ordonné de charger, il n'a pû le faire que d'une manière incertaine, et le résultat de cette fameuse charge, en décidant du sort de l'Italie et de la France, méritait une autre récompense que ces froides paroles :

« Vous avez fait une assez bonne charge. » On a dit que l'empereur en faisant le père du général Kellermann

maréchal, sénateur et duc de Valmy, et en donnant de grands commandemens au fils, avait par là montré sa reconnaissance D'abord je crois qu'une parole affectueuse solde bien des comptes à cet égard. Ensuite le maréchal Kellermann était créancier de l'état pour la bataille de Valmy, et cette dette-là n'avait rien de commun avec celle de son fils, dont la réputation militaire et politique s'appuyait sur d'autres circonstances honorables que le fait de Marengo. Je crois donc que l'empereur ne lui aurait rendu que justice en le nommant inspecteur ou colonel-général et en lui donnant, du vivant de son père même, le titre de duc de Marengo. Il a bien nommé Lannes duc de Montebello. Lannes en gagnant cette bataille a préparé le triomphe de Marengo. Le général Kellermann l'a décidé.

Le jour de la bataille de Marengo, Junot, prisonnier des Anglais, débarquait enfin à Marseille et touchait sa terre natale, après une captivité de plusieurs mois [1]. Combien le bonheur qu'il ressentait de se trouver en France eût été empoisonné, m'a-t-il répété mille fois depuis, s'il avait su que ce même jour les champs de l'Italie nous revoyaient encore combattre, sans qu'il fût auprès de son général! Hélas! le même jour, presque à la même heure, tandis que le plomb meurtrier de l'Autriche faisait tomber Desaix dans les champs de Marengo, la trahison mettait dans la main d'un fanatique le poignard qui devait tuer Kléber! Tous deux l'honneur de notre armée, tous deux par une conformité fatale

[1] Les prisonniers débarquèrent à Marseille du 14 au 15 juin. Junot avait avec lui le capitaine Lallemand, qui était alors son aide-de-camp et qui, ainsi que lui, était assez friand des balles et du boulet pour éprouver un vif regret en apprenant qu'une aussi belle fête s'était passée sans eux.

périssent le même jour, presque à la même heure [1] !

Pour ne plus revenir sur la bataille de Marengo, je dirai que mon opinion sur le fait que je viens de décrire m'a été inculquée par des hommes témoins de ce fait, ou qui en avaient eu la relation parfaitement exacte. Que de fois, cette même année de la bataille de Marengo, qui fut aussi celle où je me mariai, n'ai-je pas vu le dîner se prolonger jusqu'à neuf heures, parce que Bessières, Lannes, Eugène, Duroc, ou Berthier, ou tel autre enfin de ses compagnons d'armes, et quelquefois tous ensemble, expliquaient à Junot, avide des moindres détails, tous ceux de cette affaire mémorable ! Alors la table devenait la plaine de Marengo, un des groupes du surtout figurait le village, les candélabres de bout de table Tortone et Alexandrie, et les poires, les noix, les grappes de raisin représentaient le mieux qu'elles pouvaient les phalanges autrichiennes et hongroises, et nos braves phalanges françaises [2]. Sans doute une femme n'a pas la prétention de comprendre ni surtout de faire un cours de stratégie ; cependant il est de fait que, lorsque en 1818 je passai par Alexandrie en revenant en France, je m'arrêtai long-temps à Marengo ; j'en parcourus tous les environs ; je visitai jusqu'au dernier arbre ; à force d'avoir entendu raconter tous les détails de cette fameuse journée, je me trouvai bientôt dans des lieux pleins de souvenirs qui semblaient s'éveiller en moi !... J'ai rapporté deux vues du village de Marengo : l'une que je pris à peu près du milieu de la plaine ; l'autre d'un

[1] Kléber fut assassiné au Caire par un jeune Turc qu'expédia le visir après sa défaite d'Héliopolis.

[2] Je parlerai plus loin d'une représentation que le premier consul nous en donna un jour à la Malmaison en expliquant à Junot une manœuvre de la bataille de Marengo. C'est un des faits les plus curieux possibles.

endroit où me plaça la maîtresse de la petite auberge, afin que je pusse dessiner un arbre sous lequel on avait d'abord porté le malheureux Desaix, croyant qu'il n'était pas mort.

Desaix avait, comme on le sait, plusieurs aides-de-camp. Dans le nombre, il y en avait deux qui se faisaient remarquer par l'excès de leur douleur. L'un disait d'une voix brisée de sanglots : « Ah ! mon général! pourquoi vous ai-je survécu?... Et l'armée!... Et la France! Ah! quelle perte!... » Et le bon jeune homme versait de véritables larmes sur le cadavre de celui qu'il regrettait comme le jeune *** regrettait Turenne.

L'autre aide-de-camp était jeune aussi. Comme l'autre il pleurait... beaucoup même, mais sa douleur se manifestait différemment : « Ah ! mon Dieu ! mon général est donc mort ! Qu'est-ce que je vais devenir?... Mais, mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ?... »

C'est au premier consul lui-même que j'ai entendu imiter l'accent des deux jeunes officiers; l'un d'eux pleurait encore son général bien des années après sa mort. C'était une digne et honnête créature, que Rapp; un bon camarade, et en tout un homme fort au dessus de la ligne où il s'était lui-même placé par la brusquerie apparente de ses manières.

CHAPITRE XIII.

Fêtes dans Paris et bal chez Lucien Bonaparte. — La galerie du duc de Brissac. — Madame Méchin. — Madame Joséphine Bonaparte et madame Lucien. — Premier essai des supériorités royales. — Victoires de Moreau sur le Danube. — Jugement de Masséna sur la bataille d'Hochstedt. — Traité secret de l'Autriche avec l'Angleterre. — Résurrection de la France parmi les puissances de l'Europe. — L'armée de réserve. — Les élégans enrégimentés et le corps de serins. — Duel de M. de Montron. — Mort touchante de madame Lucien. — La dernière visite et les derniers adieux. — Le monument funéraire du Plessis-Chamant.

L'hiver de 1800 avait été très-brillant, comme je l'ai dit tout à l'heure. Lucien Bonaparte, qui occupait alors le ministère de l'intérieur (l'ancien hôtel de Brissac), y donnait de fort belles fêtes dans la galerie que le duc de Brissac avait fait construire dans son hôtel, uniquement pour cet objet. C'est une fort belle galerie, si ce n'est cependant qu'elle est un peu étroite pour sa longueur; mais en tout elle atteint bien son but et elle est tout-à-fait *lieu de fête*.

C'est à l'un de ces bals, auxquels ma mère me conduisait quelquefois, que je vis la belle madame Méchin, qui faisait alors beaucoup de bruit dans Paris, et dont la beauté était fort remarquable; elle revenait alors d'Italie. Le jour où je la vis au ministère de l'intérieur, elle était mise d'une manière qui aujourd'hui serait toute simple, mais qui alors pouvait paraître étrange. Elle

avait une longue robe de mousseline des Indes d'un tissu très-fin, dont les plis nombreux se drapaient autour d'elle, et cachaient en partie ses bras et sa poitrine. Elle était coiffée d'un turban fait avec une mousseline blanche encore plus fine que celle de la robe, qui laissait à peine passer quelques boucles de cheveux d'un charmant blond cendré, et formait autour de sa tête comme un nuage neigeux. Un bandeau d'or mis sur son front empêchait qu'on ne la prît pour une statue d'albâtre, car la blancheur étonnante de son visage, celle de ce qui pouvait s'apercevoir de ses bras et de ses épaules, était la même que celle de la mousseline qui était auprès. Madame Méchin était grande, parfaitement bien faite; ses yeux étaient doux et beaux, sa tournure distinguée et les traits de son visage charmans. Elle me frappa beaucoup; elle était fort pâle et n'avait pas du tout de rouge, ce qui, à cette époque, était une singularité fort remarquable. Elle me fit l'effet d'une ravissante apparition. Ma mère, à qui je le dis, se mit d'abord à rire, et finit par trouver que j'avais raison. Un fait assez singulier, c'est que, malgré le temps qui s'est écoulé depuis cette époque, le souvenir de madame Méchin m'est demeuré si présent, que sans aucun doute je ferais son portrait telle qu'elle était alors. Et cependant je ne l'ai revue qu'une fois, depuis la soirée dont je viens de parler.

Madame Bonaparte [1] était assise au fond de la galerie et prenait déjà une attitude de souveraine. Les femmes se levaient toutes lorsqu'elle entrait dans le bal et lorsqu'elle en sortait. La bonne et simple Christine

[1] Il est entendu, une fois pour toutes, maintenant que je vais souvent en parler, qu'en disant *madame Bonaparte* j'entends la femme du premier consul. Pour madame Bonaparte *la mère* j'emploierai toujours ce dernier titre ou son prénom.

la suivait avec son doux sourire sur les lèvres; et bien souvent on faisait la remarque que si l'une était la femme du premier consul, du premier magistrat de la république, l'autre était celle de son frère, et que madame Bonaparte aurait pu accorder les convenances du monde avec celles de famille en donnant le bras à madame Lucien, au lieu de s'en faire suivre ou précéder; mais Christine s'appelait madame Lucien, et ce nom n'éveillait aucun bon sentiment dans l'âme de madame Bonaparte; entre elle et Lucien c'était une guerre à mort.

Elle était du reste fort bien en apparence avec lui et sa femme, et c'était avec tous les dehors de l'amitié et de la plus entière bonhomie qu'elle se faisait ainsi suivre par eux. Le plaisant de la chose, c'est que Lucien ne l'a jamais remarqué. La bonne Christine en pleurait souvent, mais elle évitait d'aigrir son mari, qui sans nul doute aurait été à l'instant faire une scène, dans les Tuileries mêmes, à madame Bonaparte; et il aurait été appuyé par le premier consul qui aimait sincèrement madame Lucien depuis qu'il avait été à même d'apprécier ses excellentes qualités.

Ce retour sur l'hiver de 1800 m'a fait quitter l'époque glorieuse de Marengo; j'y reviens: et maintenant, pendant un long cours d'années, nous ne marcherons plus que de victoires en victoires. Nous paierons cher ces jours de bonheur!.... n'importe, à ce prix on peut souffrir.

Tandis que le premier consul était vainqueur à Marengo, Moreau battait les Autrichiens sur la rive gauche du Danube; et sur le même champ de bataille qui vit la gloire de Villars, la honte de Tallard et de Marsin fut effacée par celle du général Kray [1]. Mon cœur de Fran-

[1] Bataille d'Hochstedt, près de Dillingen. Le général Lecourbe et le

çaise doit pour cette action de la reconnaissance à Moreau. J'ai entendu souvent parler à Junot et à Masséna de cette bataille d'Hochstedt. Ils disaient que les manœuvres par lesquelles Moreau contraignit Kray à quitter son camp d'Ulm, étaient des modèles à étudier comme chefs-d'œuvre de stratégie.

Une nouvelle qui parvint quelque temps après fut une preuve de plus de la haine que l'Angleterre ne cessera jamais de nous porter. Le 20 juin il venait d'être signé à Vienne un traité de subsides entre l'Autriche et l'Angleterre; il était spécifié qu'aucune des deux puissances ne ferait la paix séparément : et l'Angleterre prêtait à l'Autriche une somme de 2 millions sterling (48 millions de francs), et ce traité se signait, les engagemens se prenaient, tandis que de toutes parts l'Autriche était battue par nous. Cette sorte de persistance, même dans le malheur, a quelque chose de grand que j'aime assez. Toutefois un armistice fut conclu à Munich le 15 juillet entre l'Autriche et la France pour ce qui regardait l'Allemagne, comme celui de Marengo pour l'Italie.

Tandis que la France surgissait de nouveau grande et forte parmi les nations, tout prenait dans l'intérieur une nouvelle vie et un autre aspect. La confiance dans le premier consul était générale dans toutes les classes. Le commerce espérait; le clergé entrevoyait le jour où il serait protégé; la noblesse et la haute caste financière, étant françaises, devaient aimer la gloire et voyaient qu'en s'attachant à lui elles en auraient d'abondantes moissons. L'armée de Dijon, ou de réserve, comme on l'appelait, venait d'en donner une preuve. Lorsque la nouvelle de la formation de cette armée se répandit dans Paris, tous les

général d'Hautpoul ont vaillamment secondé Moreau dans cette brillante affaire. C'était un homme fort remarquable que le général Lecourbe.

jeunes gens de qualité, les élégans, tout ce qui s'appelait *incroyables* voulut faire partie de l'expédition. On en forma un escadron qui ne manquait pas de bonne volonté sans doute, mais qui eut le malheur d'être parfaitement ridicule. L'uniforme de ce corps était jaune clair. (Je crois qu'il a été changé depuis. Mais, au reste, cette entreprise n'eut aucune suite.) L'on pense bien qu'aussitôt ceux qui composaient ce régiment furent appelés *serins*. Cela fut cause de quelques duels, car les serins n'étaient pas plus faciles à mener lorsqu'ils avaient un habit jaune que lorsqu'ils en avaient un bleu; et monsieur de Montron, par exemple, avait prouvé de bonne heure à monsieur de Champagne que son humeur n'était pas endurante.

Vers cette époque nous éprouvâmes un vif chagrin; ce fut la mort de madame Lucien. J'en fut affectée comme si elle m'eût été unie par des liens plus rapprochés que ceux d'une amitié ordinaire. Sans doute il n'y avait pas entre nous tous les points de contact qui forment une liaison intime; mais elle s'était tellement formée depuis son arrivée à Paris, que toutes les conversations lui étaient sinon familières, au moins connues; son imagination méridionale, son amour pour son mari qui lui disait qu'il fallait lui plaire, la justesse de son raisonnement, toutes ces choses réunies lui avaient fait faire des progrès réels. Ma mère, qui lui était tendrement attachée, la pleura amèrement.

Elle était grosse de quatre ou cinq mois. On a dit dans le temps qu'elle avait été mal soignée, étant menacée d'une fausse-couche, et que rien n'était plus facile à empêcher que cet accident. L'événement le prouverait assez. L'enfant n'était pas mort, et le lait, qui n'avait pas encore son degré de maturité, se portant sur la poitrine, y fit de si rapides ravages qu'en moins

de quelques semaines la bonne Christine n'existait plus.

Nous fûmes la voir la veille de sa mort. Aucune visite n'était plus admise, comme on le pense bien ; mais notre liaison avec elle nous donnait presque des droits de parenté. Nous la trouvâmes dans une pièce à côté de sa chambre à coucher ; on l'avait changée d'appartement pour qu'elle eût plus d'air autour d'elle, car elle suffoquait d'une manière affreuse ; pour faciliter la respiration, elle était couchée sur un lit de sangle, n'ayant que deux matelas. Cette position la soulageait, nous dit-elle. Puis elle ajouta avec un sourire doux et triste, mais sans nul accent de plainte :

« Ce lit me rappelle celui de Saint-Maximin..... Je ne puis ni dormir ni respirer sous ces grands rideaux ni dans ces lits de duvet... » Et, à chaque parole, elle regardait ma mère avec une expression remarquable. Ses yeux, animés par la fièvre, étaient humides ; ses joues, surtout l'une, vivement colorées, comme cela arrive toujours aux personnes attaquées d'une pulmonie inattendue, recevaient différentes teintes des émotions qui l'agitaient. « Christine, lui dit madame Lætitia Bonaparte, tu sais qu'il ne faut pas parler : c'est l'ordonnance du médecin. Si tu veux guérir, il faut l'écouter. » La malade secoua la tête en souriant encore de ce sourire qui est affreux pour ceux qui savent qu'il n'y a plus que des jours, que des heures entre ce moment-là et la mort.

« Laurette, me dit madame Lucien, approchez-vous de moi ; car je sais que le lit d'une mourante ne vous effraie pas... » Elle me prit la main ; la sienne était décharnée ; elle s'aperçut de l'effet que fit sur moi la pression de ces os brûlans. « Ah ! dit-elle, c'était votre mère !... et moi, je ne suis qu'une étrangère... Je vous fais peur,

n'est-ce pas?.... » Je pleurais, et ne lui répondis qu'en l'embrassant. Elle me repoussa doucement : « Non, non, ne m'embrassez pas, c'est un air empoisonné.... Quand je serai *guérie*, comme le dit maman... »

Nous partîmes; et cet adieu fut le dernier. Nous ne l'avons plus revue. Elle est morte le lendemain. Aussitôt que ma mère en eut la nouvelle, elle fit mettre ses chevaux et courut au ministère de l'intérieur; Lucien était à Neuilly. Ma mère fut l'y chercher, mais nous ne pûmes le voir. Mon beau-frère vint à notre voiture pour nous dire qu'il était hors d'état de parler même à ses sœurs et à sa mère. « Je l'ai arraché de cette malheureuse maison, nous dit mon beau-frère, et je l'ai emmené ici où rien ne lui rappelle la perte qu'il vient de faire... Il est dans un désespoir violent!.. »

Madame Lucien fut enterrée dans le parc de sa terre du Plessis-Chamant. Son mari lui fit élever là un monument en marbre blanc, entouré d'une grille. Lorsqu'il allait au Plessis il y conduisait ses filles pour qu'elles y priassent avec lui, toutes jeunes qu'elles étaient. J'ai entendu ridiculiser ces stations. Quant à moi, comme je suis de ceux qui croient aux regrets que l'on peut éprouver pour ceux qui n'existent plus, je n'ai jamais admis à cet égard un doute qui m'eût été trop pénible. Pourquoi l'aurais-je eu d'ailleurs? je concevais si bien que madame Lucien pût être beaucoup et long-temps regrettée! Je n'oublierai jamais que, lorsque ma mère fut au moment de mourir de la terrible maladie qu'elle fit en 1799, madame Lucien était avec madame Bonaparte la mère lorsque celle-ci vint chercher la pauvre jeune fille que toutes deux croyaient orpheline.

CHAPITRE XIV.

Demande de mariage et projets de ma mère. — Intervention de madame de Caseaux. — Arrivée de Junot à Paris. — Sa première entrevue avec le premier consul, à la Malmaison. — Longue et intéressante conversation de Junot avec Bonaparte. — Souvenirs de l'Égypte. — Othello et madame Fourès. — Éloge de Kléber par Bonaparte, et tribulation du premier consul. — Conseils de Bonaparte à Junot, et sa nomination au commandement de Paris. — Junot logé chez Méo. — La famille de Junot. — Prédilection de Junot pour les Bourguignons. — L'hôtel de la rue de Verneuil. — Madame Hamelin, et projet de marier Junot. — Rupture de mon mariage projeté. — Première visite de Junot à ma mère, et la société du faubourg Saint-Germain. — Attention de Junot pour ma mère. — Translation du corps de Turenne aux Invalides, et le petit salon de l'hôtel de Salm. — Dîner chez ma mère.

Me voici arrivée à une époque toujours remarquable dans la vie d'une femme, mais qui le fut encore plus dans la mienne, en raison de l'immense changement que les événemens qui se passèrent alors apportèrent dans mon existence : je veux parler de mon mariage. Comme il renoua des liens rompus entre ma famille et le premier consul, je dois un compte fidèle de la manière dont les choses se sont passées. Elles sont toutes relatives plus encore au premier consul qu'à Junot et à moi, en ce qu'elles le placent dans un jour qui n'est nullement celui produit par les rayons de sa gloire politique ou militaire.

Ma mère était fort souffrante; la cruelle maladie sous laquelle elle a succombé l'entourait déjà de toutes ses douleurs. Elle sortait peu, restait presque tout le jour sur sa chaise longue, et le soir elle recevait ses amies qui venaient lui tenir compagnie. L'une des plus assidues était madame de Caseaux, qu'une tendre amitié attachait à ma mère. J'étais moi-même intimement liée avec sa fille, et il était rare qu'un jour se passât sans que nous nous fussions vues.

Ma mère avait alors en tête un mariage pour moi; il est probable que j'aurais été fort heureuse. Mais enfin madame de Caseaux ne pensait pas ainsi, en raison de la grande différence d'âge qui existait entre moi et la personne que ma mère désirait nommer son gendre, et elle me disait en me menaçant du doigt : « Laurette, Laurette, vous n'êtes pas sage, mon enfant, d'épouser votre grand-père! »

Ma mère n'aimait pas être contredite dans les choses même les plus ordinaires de la vie; on peut penser combien elle fut irritée de l'opposition fort raisonnable que lui faisait une amie dévouée de cœur et qui m'aimait comme une seconde fille. Cela en vint au point que ma mère prit différens prétextes pour m'empêcher d'aller sans elle chez madame de Caseaux, ce qui arrivait assez souvent avant l'idée du mariage. Et, en cela, je puis me permettre de dire que ma mère était dans l'erreur, car madame de Caseaux pouvait lui dire à elle-même devant moi, et à moi devant elle, que le mariage projeté n'était pas de son sentiment; mais, loin de ma mère, la rigide vertu de madame de Caseaux lui interdisait ce sujet de conversation, et elle ne l'aborda jamais.

Aussitôt que Junot fut arrivé à Paris, il courut chez son général, qui était alors à la Malmaison. Que d'événemens avaient eu lieu depuis leur séparation! que de

miracles un homme avait opérés !... Combien de frais lauriers verdissaient autour de lui de nouveau !... Junot était oppressé en approchant de lui par mille sentimens, où sans doute la joie dominait, mais où il régnait un respect profond qui, « bien loin de nuire, me disait-il, à son amour pour Bonaparte, ne faisait, au contraire, que l'augmenter. »

Alors je ne l'entendais pas bien. Depuis, je l'ai compris. Il est de fait qu'il y avait dans ce temps-là auprès de Napoléon cinq ou six hommes dont les sentimens pour lui ne peuvent être expliqués. C'était *plus que du dévouement*; de ces hommes-là, ceux qui sont morts n'ont pas laissé de successeurs. Ce n'est pas que je prétende que Napoléon n'ait pas eu depuis des serviteurs qui lui aient montré de l'attachement et même du dévouement. Mais enfin chacun raisonne d'après sa propre conviction, et le sentiment dont je parle je ne l'ai pas revu.

« Eh bien ! Junot, lui dit le premier consul lorsqu'il » fut seul avec lui, tu as donc été assez sot pour te lais- » ser prendre par ces... Anglais ? Mais, d'après ce que tu » m'as écrit de Marseille, il paraît qu'ils t'attendaient ;... » et malgré les ordres positifs que je lui avais laissés, » Kléber ne voulait pas cependant te laisser partir ?... » Allons, c'est fort bien,... il craignait apparemment » que je n'eusse trop d'amis autour de moi... Quelle pe- » titesse ! Je savais bien qu'il ne m'aimait pas, mais té- » moigner son inimitié par de telles pauvretés !... Et sa » lettre au Directoire, la connais-tu ? » Junot répondit que Duroc venait de la lui faire lire en déjeunant. — « Au » surplus, continua le premier consul, sa fin tragique » a soldé tous nos comptes... et j'ai fait une grande perte » en lui... Mais une perte irréparable, mon ami, c'est » celle de Desaix !... Desaix !... voilà un de ces malheurs

» qui frappent une patrie !.... Jamais je ne me consolerai » de la mort de Desaix [1]... »

Le premier consul se promena quelque temps sans parler : il était visiblement affecté. Mais il ne laissait jamais paraître long-temps une trop vive émotion ; et revenant à Junot, il lui dit avec une expression de bonté charmante :

« Ah ça ! que veux-tu faire ? Je t'ai toujours dit que je » te donnerais des preuves de mon amitié lorsque je se- » rais en mesure de le faire. Quels sont tes projets ? Veux- » tu servir ? » Et il regardait Junot en dessous avec un air malin, et de bonne humeur. « Veux-tu que je t'en- » voie à l'armée du Rhin ? »

Junot devint rouge comme une grenade, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il était vivement ému.

« Voulez-vous déjà vous débarrasser de moi, mon général ?... Cependant, si vous me l'ordonnez, j'irai faire voir au général Moreau que les officiers de l'armée d'Italie n'ont pas oublié leur métier à l'armée d'Egypte. » — « Allons ! voilà ma chèvre qui part, dit le premier » consul. Non, non, M. Junot, vous ne me quitterez » pas. J'aime beaucoup le général Moreau ; mais pas au » point cependant de lui faire cadeau de mes meilleurs » amis. » Et il tirait l'oreille de Junot au point de la lui allonger d'un pouce.

« Junot ! poursuivit-il d'un ton plus sérieux, je » vais te nommer au commandement de Paris... C'est » une place de confiance, dans ce moment surtout, et » je ne puis faire un meilleur choix. Mais, ajouta-t-il » en continuant à marcher et regardant autour de lui pour

[1] J'ai entendu l'empereur, parlant du général Desaix en 1808, dire un jour devant plus de trente personnes, dont un grand nombre étaient étrangères : *Desaix est l'homme le plus estimable que j'aie connu ; s'il n'était pas mort, je l'aurais fait le second après moi.*

» voir si personne ne pouvait les entendre [1], il faut faire » tes réflexions avant de l'accepter. Il faut *te vieillir* de » dix ans; car s'il est nécessaire que le commandant de » Paris soit un homme attaché à ma personne, il l'est » également qu'il ait une extrême prudence, et la plus » grande attention à tout ce qui a rapport à ma sû» reté.... »

— « Ah! mon général! » s'écria Junot...

« — Tais-toi, dit le premier consul, et parle bas. » Oui, il faut veiller à ma sûreté. Je suis entouré de dan» gers. Je ne ferais pas un mouvement pour les éviter, si » j'étais le général Bonaparte, végétant à Paris avant et » même après le 13 vendémiaire... Alors, ma vie était à » moi... et je l'estimais peu... mais aujourd'hui je ne » m'appartiens plus... mes destinées m'ont été révélées... » elles tiennent à celles d'une grande nation; c'est pour » cela que ma vie sera menacée. Les puissances de l'Eu» rope qui voulaient partager la France ne me veulent » pas dans leur chemin.... » Il fronça le sourcil, et passa la main sur son front comme pour chasser une idée importune; puis, reprenant un air entièrement calme, il passa son bras sous celui de Junot, et reprit la conversation relativement à lui: « Je vais te nommer com» mandant de Paris, ainsi que je te l'ai dit; mais il faut » que tu te maries. Cela est convenable, non-seulement » pour la dignité de la place que tu vas occuper, mais je » te connais et je l'exige de toi pour ton propre intérêt... » Qu'est devenu Othello? » demanda-t-il après un assez long silence [2]...

[1] Toute cette conversation eut lieu dans le parc de la Malmaison, et dura plus d'une heure; c'était la seconde fois que Junot voyait le premier consul, et non pas la première ainsi que je l'ai dit plus haut.

[2] Othello était un enfant naturel que Junot avait eu en Égypte d'une jeune esclave abyssinienne appelée Xraxarane.]

« Il est resté en Egypte, mon général; mais je le ferai venir par le premier convoi. »

Le premier consul fit un signe de tête qui exprimait son assentiment : « Et la mère ? » dit-il à Junot. — « Elle est aussi demeurée en Egypte, mon général; c'est le commissaire ordonnateur ****** qui en prend soin. » — « C'est bien.... » Et le premier consul s'arrêtait, marchait, avait un air embarrassé qui ne lui était pas ordinaire; enfin il se décida, et s'arrêtant devant un arbre dont il arrachait les feuilles, après avoir de nouveau jeté les yeux autour de lui pour voir si personne ne pouvait l'entendre : « Et Pauline [1], qu'est-elle devenue ? de» manda-t-il avec un accent d'intérêt fort marqué. J'ai » appris, et cela par les journaux anglais, poursuivit-il » avec un rire amer, que Kléber avait été mal pour elle, » après mon départ... Mon attachement était, à ce qu'il » paraît, un titre de proscription auprès de lui,... et les » gens que j'aimais n'avaient pas le bonheur de lui » plaire... » Junot ne répondait pas. Il lui semblait, à ce qu'il m'a dit depuis, qu'il ne pouvait accuser Kléber, qui venait de périr d'une mort si tragique; et il gardait le silence.

« Ne m'as-tu pas entendu? dit le premier consul en » élevant la voix avec humeur. Est-il vrai, encore une » fois, que cet homme ait été brutal, ainsi que les An» glais l'ont raconté, avec une femme aimable et bonne » comme cette pauvre *Bellilote* ?... » — « Je n'étais pas auprès du général Kléber lorsque tout cela s'est passé, mon général; mais je sais qu'en effet il fut très-mal pour madame Fourès. Et lorsqu'il fut question de lui délivrer son passe-port, ce fut Desgenettes qui intervint et le lui fit obtenir; sans quoi, je pense que le général en chef au-

[1] Madame Fourès.

rait pu le lui faire attendre long-temps... » Et Junot souriait, sans qu'il y eût cependant une autre pensée derrière la sienne que celle de l'attente de madame Fourès : mais Napoléon comprit autrement ce sourire; et prenant le bras de Junot, sa petite main le serra de manière à y laisser des traces; il devint fort pâle, et dit d'une voix tremblante de colère plus encore que d'émotion : « Comment l'entends-tu? que veux-tu dire? est-ce que cet homme... ?» Et il était si violemment agité que ses paroles ne pouvaient trouver passage. Ce n'était pas l'amour, ce n'était pas même des souvenirs qui provoquaient cet état presque effrayant : la seule pensée que Kléber avait pu lui succéder dans les affections de madame Fourès [1] lui avait brouillé la cervelle.

Junot le ramena à l'état véritable de la question; il lui dit que madame Fourès avait seulement rencontré des difficultés auprès du général Kléber pour obtenir son passe-port, comme toutes les personnes au reste qui voulaient alors quitter l'Égypte. Mais il répéta qu'elle avait trouvé toute assistance dans l'excellent Desgenettes, qui lui fit obtenir ce qu'elle demandait, et fut pour elle ce qu'il est et sera toujours, bon et obligeant.

Le premier consul se remit très-promptement et abandonna ce sujet de conversation à l'instant même pour reprendre ce qui regardait Junot. Il lui parla longuement de l'importance qu'il désirait qu'il acquît dans la place de commandant de Paris; et, à cet égard, il lui donna les conseils qu'un père donnerait à son fils. Cette con-

1 Si Junot avait eu le goût d'affliger l'homme qu'il aimait le plus au monde, il en avait là une bien belle occasion ; et l'auteur des *Mémoires contemporains* le sait mieux que personne. Madame Fourès fut très-bien, à cet égard, et sa conduite mérite même des louanges. J'aurai tout à l'heure beaucoup à parler d'elle. J'ai des détails peu connus sur cette personne qui est devenue un personnage de la vie de Napoléon.

versation remarquable dura plus d'une heure. J'en ai omis beaucoup de parties également intéressantes ; mais je n'ai, depuis tant d'années, conservé entièrement intact que ce qui tient immédiatement à Junot et à moi, et je me suis imposé une loi sévère de ne faire jamais parler Napoléon d'après des notions incertaines, soit comme connaissance de la chose, soit comme souvenir. Rien n'est indifférent d'une telle bouche; et nous surtout qui l'avons approché de si près et si long-temps, nous devons bien plus que d'autres avoir un soin religieux de rendre fidèlement ce que nous rapportons de lui.

En arrivant à Paris, Junot n'avait fait aucun établissement. Encore incertain sur son sort, il avait jugé inutile de prendre des arrangemens qu'un ordre de départ pouvait rendre nuls en un instant. Il logeait chez Méo, très-bon restaurateur de ce temps-là, dont l'hôtel avait quelque peu de ressemblance avec le bel établissement de Meurice. Toujours bon pour sa famille, Junot avait appelé près de lui une de ses sœurs, son frère, son beau-frère et l'un de ses oncles. Tout ce monde était là, chez Méo, autour de celui qui devenait l'ange tutélaire de toute sa famille, et il était heureux. Lorsque le premier consul lui annonça le changement remarquable que la place qu'il allait occuper apportait nécessairement dans sa situation, il lui dit en même temps de se loger convenablement à sa nouvelle dignité, et qu'il devait avoir une maison pour lui seul. Junot en fit aussitôt chercher une. Il y en avait peut-être mille dans Paris, soit dans le faubourg Saint-Germain, soit dans la Chaussée-d'Antin, et toutes fraîchement ornées et plus agréables les unes que les autres : je ne sais comment on fut lui déterrer un hôtel dans la rue de Verneuil (dans la partie la plus triste et la plus malpropre encore), qu'on lui fit louer dans un moment de distraction. Cette maison fut meublée et prête

à être occupée en moins de trois semaines. Junot s'y installa dans le courant de l'été de l'année 1800, comme commandant de Paris. Il mit de jolies voitures sous ses remises, les plus beaux chevaux de Paris dans ses écuries, les meilleurs vins de la Bourgogne dans ses caves[1], et puis il fut à la recherche d'une femme.

Le premier consul lui avait dit : « Surtout fais bien at» tention de n'épouser qu'une femme riche. »

— Oui, disait Junot; mais je veux aussi qu'elle me plaise : et comment faire? presque toutes les héritières sont laides comme des chenilles. »

Il était un matin chez une femme de sa connaissance, qui se trouvait être de nos amies. Il parla de l'ordre du premier consul et de son désir à lui-même de se marier et d'avoir enfin ce qu'il souhaitait depuis long-temps, un intérieur.

« Avez-vous été voir madame de Permon? lui demanda la personne à laquelle il parlait.

» — Non, et je me le reproche tous les jours. Pourquoi cette question?

» — Parce que je crois que sa fille vous conviendrait sous mille rapports.

» — Sa fille! s'écria Junot; mais elle n'était qu'un enfant lorsque je partis pour l'Égypte.

» — C'est une jeune fille, mais plus un enfant. Elle a seize ans. Tenez, je veux la marier, moi, dans ce mo-

[1] Une manie que Junot portait à l'excès, c'était de ne vouloir se servir que de Bourguignons. Il était tout simple que ses compatriotes eussent la préférence à égalité de talent; mais ils étaient souvent de lourdes bêtes, et le titre de Bourguignon leur donnait toute raison d'être choisis. Ce fut l'histoire de cette maison de la rue de Verneuil. C'était un Bourguignon qui l'avait trouvée, un Bourguignon qui l'avait meublée, et un Bourguignon qui la dirigeait. Le tout peut-être pour la gloire de Dieu; mais pour l'agrément, le bien-être, ou l'intérêt de Junot, pas un des trois n'y avait songé.

ment-ci, et sa mère est tellement entêtée d'un mariage qu'elle veut lui faire faire, et qui n'a pas le sens commun (car le prétendu serait son père), qu'elle a fait la sourde oreille lorsque, avant-hier, je lui ai parlé de mon projet. Or vous saurez qu'il est question d'un charmant garçon et d'un des premiers noms de France.

» — Et que voulez-vous que j'aille faire au travers de tout cela? dit Junot en riant. Vous me parlez d'une femme qui a vingt prétendans, je n'aime pas tant de concurrence. Mademoiselle Loulou, car je crois qu'elle s'appelait comme cela, doit être une petite personne bien prétentieuse, bien gâtée, enfin insupportable. Non, non, je vous baise les mains; et il s'en fut en courant. »

En sortant de chez madame d'Orsay[1], Junot alla voir une autre personne qui était également de notre connaissance. C'était une femme aimable, ayant peut-être de la méchanceté dans l'esprit, mais pas dans le cœur. Elle venait souvent chez ma mère, qui avait beaucoup d'amitié pour elle. Douée de talens fort supérieurs, elle se plaisait à me faire valoir lorsque j'étais dans le monde avec elle. Ce sont des marques d'affection qui vont droit au cœur d'une femme, en général, et le mien était fait pour les apprécier; aussi rendais-je de toute mon âme à madame Hamelin l'amitié qu'elle avait pour moi.

A peine Junot fut-il arrivé chez elle qu'il lui parla de *la recherche* où il était d'une femme.

« Ah! lui dit-elle, il y a une jeune personne que je voudrais bien vous faire épouser! mais elle va se marier; il n'y faut pas songer.

1 Je n'ai jamais bien compris pourquoi madame d'Orsay avait pris tant de soin de faire réussir mon mariage avec le général Junot. Mais il y a des énigmes dans la vie; celle-ci est encore une des moins difficiles à deviner.

» — Ainsi, dit Junot, vous ne pouvez pas me dire son nom, puisqu'elle va se marier ?

» — Oh ! mon Dieu, si ; vous l'avez connue lorsqu'elle n'était qu'un enfant. C'est mademoiselle de Permon. »

Junot se mit à rire. Il semblait que je le poursuivisse. Cependant, comme la franchise et le naturel de madame Hamelin lui étaient connus ainsi que son esprit, et qu'elle venait de prononcer mon nom avec un extrême intérêt, il lui fit des questions sur mon compte auxquelles elle répondit comme une personne bonne et spirituelle.

« Pourquoi n'avez-vous pas été voir sa mère depuis votre retour ? lui demanda-t-elle ensuite en le voyant regarder dans le jardin d'un air préoccupé...

» — Je ne sais, dit Junot ; mais il paraît que j'ai fort bien fait, poursuivit-il en souriant ; car, si j'étais devenu amoureux de votre jeune amie...

» — Eh bien ! vous l'auriez épousée. Ne voulez-vous pas vous marier ?

» — Mais vous dites vous-même que madame de Permon désire vivement marier sa fille avec M. de V..... ; et si elle le veut, cela sera, car sa tête ne cède pas volontiers. J'en ai vu des exemples que je n'oublierai jamais. »

Le même jour Junot, l'esprit occupé de ce que lui avait dit madame Hamelin, alla trouver une personne qu'il savait avoir des relations avec ma mère, et il s'informa non-seulement de moi, mais des intentions de ma mère relativement à mon mariage avec M. de V..... Elles n'étaient pas douteuses ; ma mère n'avait pas de plus vif désir que de le conclure. Le parti de Junot fut pris à l'instant même : il devait venir chez ma mère le lendemain soir avec madame Hamelin. Il s'excusa sous je ne sais quel prétexte, et ne dit pas quel était le véritable.

Pendant ce temps-là, ma mère, toujours souffrante, ne quittait pas sa chaise longue. Mon frère et moi nous

faisions tous nos efforts pour adoucir l'ennui de sa retraite. Toutes ses amies, madame de Caseaux, madame de Lostanges, madame de Brunville, madame de Graveson, madame de Visconti, madame de Fontange, madame de Lamarlière, madame Lætitia Bonaparte, madame Joseph, madame Leclerc, madame de Mondenard, madame Bacciochi, une foule de connaissances intimes se renouvelaient tous les jours pour nous aider, mon frère et moi, à faire oublier à ma pauvre mère qu'elle était condamnée à la réclusion pour guérir une maladie dont, peut-être, elle ne se guérirait jamais. Depuis quelque temps, au reste, elle était beaucoup mieux, grâce aux soins et aux avis du docteur Backer [1]. Elle restait sur sa chaise longue; mais, comme elle ne souffrait pas, nous étions gais. On faisait de la musique, on chantait, et lorsque nous n'avions pas peur de faire trop de bruit, nous dansions en chantant des rondes, et puis c'était des rires! des joies!... du bonheur enfin.

C'est ainsi que s'était écoulé l'été de 1800. Nous étions alors à la fin de septembre. Un grand changement avait eu lieu dans notre intérieur depuis quelques semaines. Les deux mariages qui occupaient ma mère, relativement à moi, étaient enfin rompus; l'un par des raisons de fortune, l'autre parce que je m'étais jetée aux pieds de ma mère, la suppliant, au nom de l'amour qu'elle avait pour moi, de ne pas me sacrifier et faire le malheur de toute ma vie. Ma mère était parfaitement bonne, elle m'aimait; elle rompit un mariage qui, du reste, était convenable, mais qui m'était tellement antipathique, que j'aurais fait le malheur de celui qui m'aurait épousée, ainsi que le mien, en disant : *oui*.

1 Le frère de M. Backer, ambassadeur en Suisse. Le médecin était un homme d'un rare mérite. Si ma mère avait voulu suivre ses conseils, peut-être vivrait-elle encore.

J'étais fort heureuse de ce changement dans mon sort. Toutes mes amies, soit par attachement pour moi, soit par ce sentiment qui fait qu'une jeune fille est toujours fâchée de voir sa compagne se marier avant elle; toutes mes amies se réjouissaient de me voir libre pour l'hiver suivant.

«Tu seras encore de notre trio pour le bal du 14 février», me disait Laure de Caseaux. Et moi, j'étais vraiment heureuse de penser que, ce 14 février dont me parlait Laure, nous serions en effet, elle, Mélanie de Périgord, et moi, toutes trois bien élégantes, bien unies, bien liées, et faisant enrager une vingtaine d'autres jeunes filles.

Un soir, c'était le 21 septembre, il n'y avait dans le salon de ma mère qu'une douzaine de personnes; on causait, on jouait des charades, on riait, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, et le valet de chambre annonce: Le général Junot! A l'instant même, et comme par un effet magique, le salon fut frappé de silence et de repos. Cet effet fut si rapide que le général en fut un peu embarrassé; mais l'accueil de ma mère le rassura aussitôt. Elle lui tendit la main, lui fit les reproches les plus aimables sur le retard qu'il avait mis à venir la voir, le fit asseoir à côté d'elle et ne s'occupa que de lui.

Le fait est que le général Junot ne pouvait plus mal choisir son jour pour venir chez ma mère; il n'y avait personne de sa connaissance. Tout ce qui s'y trouvait était faubourg Saint-Germain autant que possible, et l'on pense ce que devait espérer alors d'agrément, au milieu d'un cercle d'émigrés rentrés depuis six mois, un général de la république? J'ai su depuis qu'il avait cru y trouver madame Hamelin, madame d'Orsay et Albert Dorsay, ainsi que M. de Villemanzy qu'il connaissait assez et qu'il aimait beaucoup. Il s'était trompé de jour. Ma mère, qui savait être maîtresse de maison dans la per-

fection, s'aperçut que le général Junot pouvait trouver son attitude fausse ou gênante, et bientôt il fut aussi à son aise à côté d'elle que s'il eût été un de nos habitués.

Le caractère distinctif de l'esprit de Junot était beaucoup de finesse et de rapidité dans le coup d'œil. Il comprit qu'il serait peu convenable de parler du premier consul. Il était bien déterminé à ne pas souffrir un mot contre lui; mais ma mère, quoiqu'elle ne l'aimât plus à cette époque, ne l'aurait pas souffert non plus chez elle. Junot parla de l'Égypte, de ce qu'il y avait observé d'étranger à nos mœurs, et parla de tout comme ceux qui l'ont connu savent qu'il pouvait le faire. Albert, qui avait été passer la soirée chez madame Leclerc où il y avait eu un petit concert, rentra dans ce moment. Sa présence acheva de mettre Junot complétement à son aise, et il s'enhardit à proposer à ma mère d'aller le lendemain voir passer le cortége qui devait défiler sur le quai Voltaire. Le sujet en valait la peine : c'était la translation du corps de Turenne, qu'on transportait du Musée des Augustins aux Invalides[1]. Ma mère objecta l'ordonnance de M. Backer; mais comme elle était vraiment mieux, que sa voiture avait des coussins suspendus, elle se décida à accepter les places que le général Junot lui offrit à l'hôtel de Salm; elle pourrait, lui dit-il, disposer de deux croisées; et elle serait aussi bien que chez elle. Comme il dirigeait la cérémonie, en sa qualité de commandant de Paris, il était bien aise que nous le vissions dans sa gloire, et je crois que ce fut là le vrai motif de son insistance. « Eh bien! lui dit ma mère, j'irai voir passer nos deux braves, le vivant et le mort. Mais il faut que le vivant me promette

[1] Lors de la violation des tombeaux de Saint-Denis, pour sauver le corps de M. de Turenne, on le porta au Jardin des Plantes. Ce fut là que M. Lenoir, ce savant que la France ne peut trop honorer, fut le prendre pour le mettre dans le musée qu'il forma.

de venir dîner avec moi après que monsieur le maréchal sera installé dans sa nouvelle demeure, ou bien je n'irai pas les voir passer. » Junot promit et se retira, laissant de lui une opinion avantageuse, que certes n'étaient pourtant pas disposés à lui accorder les gens qu'il laissait après lui, mon frère et ma mère exceptés.

Nous nous rendîmes à l'hôtel de Salm le lendemain à deux heures; on nous conduisit dans l'un des petits salons qui alors étaient de chaque côté du salon rond. Le général Junot y avait fait porter une bergère commode, des tabourets, des oreillers; et son premier valet de chambre, un Allemand, nommé Heldt, se trouva là pour dire à ma mère que le *chénéral Chinot* lui avait commandé de recevoir ses ordres.

« Ah ça! dit ma mère, est-ce que Junot me prend pour un de ces invalides auxquels il va porter son corps mort? » Tout en riant elle était fort touchée de ces attentions, et a souvent répété depuis que c'était une des choses auxquelles elle avait été le plus sensible parmi tout ce que fit ensuite son gendre pour elle.

Le cortége passa vers trois heures devant l'hôtel de Salm. Il était difficile de se défendre d'une émotion vive à la vue des restes de cet homme fameux, arrachés au repos sacré de la tombe, et allant demander enfin un asile sûr à ces vieux braves dont les pères avaient servi sous lui. Cette escorte de vieillards mutilés, entourant, protégeant le cercueil d'un héros, le conduisant sous cette voûte formée de drapeaux qu'il avait conquis, ayant à leur tête un chef dont la jeune tête blonde, couverte de cicatrices, était déjà vieille de gloire : il y avait dans cet ensemble un appel à tous les nobles et généreux sentimens du cœur.

Lorsque le général Junot passa devant nous il nous fit un salut de préférence, qui nous fit fort regarder par

nos compagnons de curiosité : nous en avions de toutes les couleurs, de tous les costumes et surtout de toutes les tournures. La chambre réservée, les oreillers, la bergère, tout cela avait fait étrangement travailler la tête de plusieurs de ces bonnes gens. Mais lorsqu'ils virent le commandant de Paris non-seulement saluer profondément la dame qu'ils observaient, mais se retourner pour la saluer encore, tandis qu'elle ne lui répondait qu'en lui faisant un signe de la main, ils pensèrent que c'était une personne de haute distinction, et l'un d'eux dit aux autres : « C'est la veuve du maréchal [1]. »

[1] Comme je n'ai pas entendu le mot, je ne le garantis pas. C'est M. d'Hautefort, qui nous avait accompagnées, qui vint à l'instant nous le répéter en nous montrant l'homme qui venait de le dire ; mais cela ne serait pas plus preuve que la vue de la carpe et du lapin sans leur fils.

CHAPITRE XV.

M. d'Aubusson de La Feuillade. — Premiers bruits de mon mariage avec Junot et mon ignorance. — Reproches de mademoiselle de Caseaux. — Assiduités de Junot chez ma mère et son silence envers moi. — M. de Trénis; soirée dansante et la gavotte. — Confidence à ma mère. — Petit conseil de famille. — Visite de Junot. — Demande de mariage. — Consentement de ma mère et de mon frère. — Déclaration de Junot et cruel embarras. — Etourderie de Junot et son silence envers Bonaparte. — Reproches de ma mère. — Junot aux Tuileries et l'étourderie réparée. — Bonté de Duroc. — Conversation de Bonaparte avec Junot sur son mariage. — Cent mille francs de dot et quarante mille francs pour la corbeille.

Il y avait dix jours que le général Junot s'était présenté chez ma mère, et depuis le 21 septembre il était venu exactement tous les soirs. Il ne me parlait pas, se mettait à côté de la bergère de ma mère, causait avec elle ou bien avec les personnes de sa connaissance qui se trouvaient dans le salon, mais il ne s'approchait jamais du groupe dans lequel je me trouvais; et si à cette époque il avait cessé de venir chez ma mère, j'aurais pu affirmer que je le connaissais à peine.

Le 1er octobre nous donnions une petite soirée dansante; avant que tout le monde fût arrivé, l'une de mes amies, Laure de Caseaux, me prend à part et me dit: « C'est donc ainsi que tu aimes tes amis? Voilà une belle confiance! comment! tu te maries, et je n'en sais rien! »

Je devins pâle; car je crus que le mariage que je re-

dontais était renoué. Mademoiselle de Caseaux, qui vit mon étonnement, poursuivit : « Ne serait-ce pas vrai ? Est-ce que tu n'épouses pas le général Junot ?

» — Le général Junot ! m'écriai-je ; es-tu folle ? Je le connais à peine, et lui-même ne me connaît pas. Quelle apparence d'ailleurs qu'il aille prendre pour femme une pauvre jeune fille sans dot, lui favori du premier consul, et l'un des premiers partis de Paris ? D'où as-tu tiré cette belle nouvelle ? »

Elle me nomma la personne qui l'avait dit chez madame de Caseaux, ce même jour, à dîner ; c'était M. d'Aubusson de La Feuillade [1]. Madame de Caseaux, qui vint nous joindre un moment après, me confirma ce que m'avait dit sa fille en m'adressant aussi des reproches sur mon peu de confiance envers mes amies.

« Mais c'est une gageure pour me désoler ! m'écriai-je impatientée. Et vous, madame, qui êtes si parfaitement bonne, comment pouvez-vous croire de bonne foi que j'aie le tort dont vous m'accusez ? Laure n'est-elle pas ma meilleure amie ? Eh ! si j'avais un secret de la nature de celui dont vous me parlez, elle le saurait en même temps que moi ! »

Nous nous embrassâmes, et je suppliai ces dames de ne pas redire un seul de ces propos à ma mère. Je connaissais assez bien sa vivacité pour être certaine qu'à l'instant même elle prendrait fortement parti contre quelqu'un, et M. d'Aubusson, qui venait précisément d'entrer, aurait bien pu essuyer tout l'orage.

Je n'ai jamais passé une soirée plus ennuyeuse de ma vie. Ma mère, qui ne se doutait de rien, parlait et riait avec le général Junot, qui lui-même paraissait d'une

[1] Qui fut depuis chambellan de l'empereur et beau-père d'Auguste de Caulaincourt.

extrême gaîté. Il était auprès d'elle à sa place ordinaire, l'entourant comme tous les jours d'une foule d'attentions.

» Je crois, Dieu me pardonne! me dit Laure, que monsieur d'Aubusson s'est trompé, et que le général Junot épouse ta mère.

« — Cela ne m'étonnerait pas; ma mère est charmante. Tiens, regarde comme elle est jolie ce soir! »

Ma mère était encore effectivement fort belle à cette époque de sa vie. Les souffrances ne l'avaient pas encore flétrie, et sa beauté était toujours frappante. Habituellement très-élégante, elle apportait une recherche plus exquise peut-être dans sa toilette depuis qu'elle était en demi-négligé. Des peignoirs d'une magnifique mousseline de l'Inde, garnis de malines ou de points, et rattachés avec de gros nœuds de ruban d'une grande fraîcheur, étaient ses robes les plus habituelles. Sur sa tête elle portait ordinairement un bonnet de malines brodées, ou de point d'Angleterre, d'un demi-quart de haut : ce bonnet, toujours fait par mademoiselle Despaux, formait une coiffure charmante, surtout pour ma mère, qui le portait comme je ne l'ai vu porter à personne depuis elle.

Une personne de notre société habituelle, dont je n'ai pas parlé jusqu'à présent, était M. de Trénis, le fameux danseur. Cet homme, que l'on était convenu de ne considérer que comme *danseur*, avait des droits tout-à-fait acquis pour prétendre à une autre réputation. J'en parlerai plus longuement dans quelque temps; je me bornerai à dire maintenant que, nous ayant été vivement recommandé par M. Everhard Emilhaud, on le recevait bien dans notre maison, où il avait été présenté, je crois, par madame Hamelin.

Le soir dont je parle, il était chez ma mère, et voulut

absolument que je dansasse avec lui la gavotte de la Dansomanie : je refusai très-sérieusement ; il fut le demander à ma mère, qui me fit dire de danser. Et comme elle me vit hésiter, elle me dit tout haut : « En vérité, Laurette, vous n'êtes pas sage, mon enfant. C'est bien la peine d'avoir [1] Gardel et Saint-Amand pour maîtres de danse, si cela ne doit vous servir à rien. » Dans ce moment je vis sourire M. d'Aubusson, d'un sourire qui n'avait rien de bienveillant. Je crois que pendant quelques minutes j'aurais voulu ne pas savoir danser. J'ai conservé long-temps le souvenir de ce sourire.

Je dansai donc puisque ma mère le voulait ; mais je dois dire que je doute avoir plus mal dansé de ma vie. Madame de Caseaux riait de ma colère (car j'étais vraiment fâchée); toutefois, comme ce n'est pas à seize ans que la colère dure long-temps au milieu d'accens et de sons joyeux, j'oubliai bientôt la nouvelle qui m'avait donné tant d'humeur, et je fus la plus gaie de mes jeunes amies. Nous dansâmes jusqu'à minuit; nous jouâmes des charades. On prit des glaces, du thé, et la soirée s'écoula joyeusement comme toutes celles que l'on passait chez ma mère.

Mais lorsque tout le monde fut parti, et que, ma mère étant couchée, le silence régna dans la maison; lorsque seule dans ma chambre je pus réfléchir à ce qu'avait dit M. d'Aubusson, je pensai qu'il était convenable que ma mère en fût instruite; j'étais déjà coiffée de nuit et au moment d'entrer dans mon lit, je repassai ma robe, et,

[1] Mon premier maître de danse fut Despréaux; mais ensuite sa manière, quoique bonne, n'étant pas celle à la mode, ma mère me donna Saint-Amand de l'Opéra. J'eus ensuite des leçons de Gardel, bien qu'il n'en donnât à personne. Mais mon beau-frère lui ayant rendu un léger service, ce fut lui-même qui voulut s'en acquitter en me montrant à danser.

prenant ma bougie, j'allais entrer dans la chambre de ma mère, lorsque je pensai que son sommeil serait troublé par une semblable tracasserie, et qu'il serait assez temps de l'en instruire le lendemain. Je me couchai donc, et le jour suivant, après l'avoir embrassée et avoir reçu sa bénédiction, je lui dis ce que M. d'Aubusson s'en allait racontant.

Cette nouvelle produisit sur ma mère l'effet que j'en avais redouté. Elle s'emporta avec d'autant plus de violence que c'était moi que la chose attaquait directement.

« Mais la société est devenue un enfer! s'écria-t-elle. Comment! parce qu'un jeune homme vient dix fois dans une maison, il faut pour cela qu'il y ait un mariage en train! Et si le général Junot épouse mademoiselle Leclerc, comme je le crois, et comme cela est convenable, on dira que *son mariage* avec ma fille a été rompu. Mais, poursuivit ma mère, je sais un moyen pour arrêter ces noirceurs-là, et certes je l'emploierai dès aujourd'hui. » Mon frère entra dans ce même instant, et ma mère me fit recommencer ce que je venais de lui dire. « Je vois d'où cela part, poursuivit ma mère; M. d'Aubusson n'est en cela qu'un écho. Ce pauvre Junot déplaît à quelques unes de ces dames, et leur déplaît d'autant plus qu'il ne leur a pas offert ses loges. Ce n'est pas madame de Caseaux: elle est trop bonne; ce n'est pas *Mérote*: elle a trop d'esprit; ce n'est pas madame de Lostanges: elle a de l'esprit et de la bonté..... Enfin n'importe, *je sais* où adresser mon compliment et on n'attendra pas long-temps. » Ma mère était vivement émue. Je voyais des larmes dans ses yeux, et elle était tremblante. Dans ce moment on vint m'avertir que M. *Viglianis*, mon maître de dessin, m'attendait pour me donner ma leçon. Je m'approchai de ma mère pour lui baiser la main,

mais elle m'attira à elle et m'embrassa en fondant en larmes. « En vérité, lui dit Albert, vous n'êtes pas raisonnable, ma mère; comment! pour un propos dit en l'air...

» — Eh! vraiment, dit ma mère, c'est bien aussi pour cela. Crois-tu donc que précisément dans le moment où l'entêtement de ta sœur vient de refuser un mariage convenable, et où des raisons de fortune ont mis des entraves à un autre établissement; crois-tu qu'il soit bien agréable pour moi d'entendre joindre son nom à celui d'une personne qu'elle ne doit jamais épouser? Non, non; cela est fort déplaisant. »

Albert convint qu'il n'avait pas d'abord considéré l'affaire sous ce point de vue, et il trouva que ma mère avait raison. « Mais qu'y faire? dit-il après un moment de réflexion. — Oh! mon Dieu, dit ma mère, rien de plus facile; je dirai tout naturellement à Junot ce qu'il en est, en le priant de ne plus revenir chez moi. »

Mon frère sourit et allait répondre à ma mère, lorsque me voyant encore là, il me rappela que M. Viglianis m'attendait. Je m'en fus prendre ma leçon, et j'oubliai bientôt toute cette affaire.

Lorsque je fus sortie, Albert dit à ma mère qu'il croyait que la démarche qu'elle voulait faire pourrait ne pas être convenable.

« — Eh! pourquoi, si cela me convient? dit ma mère.

« — Vous êtes la maîtresse, ma mère; mais je persiste dans mon opinion.

» — Encore faut-il donner une raison.

» — Eh bien! si vous voulez que je vous dise quelle est ma pensée, je crois que Junot est amoureux de ma sœur. »

Ma mère resta la bouche ouverte et les yeux fixés sur mon frère. « Allons donc ! » dit-elle enfin.

Albert se promenait pendant ce temps dans la chambre en souriant, et ma mère le suivait des yeux, n'ayant pas encore recouvré la parole.

« Et comment le sais-tu ? lui demanda-t-elle. Junot t'aurait-il parlé ?

» — Il ne m'en a pas dit un mot, répondit Albert ; mais j'ai vu, et cela me suffit... Cependant, ajouta-t-il, je puis me tromper... Au reste, j'irai voir madame Hamelin ce matin même ; s'il y a quelque chose de ce que je crois, elle doit le savoir, et comme elle est bonne amie, elle me parlera franchement ; je le lui demanderai au nom de l'intérêt de Laurette, qu'elle aime beaucoup.

» — Ah ! dit ma mère, qui enfin était revenue à elle-même, un tel bonheur ne m'est pas réservé avant de mourir !..... Junot est l'homme que je verrais avec le plus de joie devenir mon gendre !.. Pauvre Laurette !.... Non, non, mon fils, tu t'es trompé. »

Comme ma mère achevait sa phrase, une voiture qui venait rapidement s'arrêta devant la porte de la maison. Ma mère, qui était encore couchée (il était à peine midi), allait sonner pour défendre sa porte, lorsque mon frère s'écria : « C'est Junot !

» — Junot ! dit ma mère. Eh ! bon Dieu, que peut-il venir chercher à cette heure ? Oui, oui, qu'il monte », dit-elle à sa femme de chambre qui venait lui demander si le général pouvait entrer. Et elle dit à Albert de rester.

Le général Junot fut à peine dans la chambre de ma mère, qu'il lui demanda de faire fermer sa porte ; et s'asseyant près de son lit, il lui dit, en lui prenant la main,

qu'il venait lui présenter une requête. « Et, ajouta-t-il en souriant, il faut me l'accorder.

» — Si c'est possible, c'est fait, dit ma mère en riant; si c'est impossible cela se fera [1].

» — Cela dépend de vous et de lui », répondit le général Junot en montrant Albert... Il s'arrêta un moment, puis il dit comme quelqu'un qui surmonte un violent embarras :

« Je viens vous demander la main de votre fille. Voulez-vous me l'accorder ? Je vous donne ma parole, poursuivit-il avec plus d'assurance, et c'est celle d'un homme d'honneur, de la rendre heureuse. Je puis lui offrir un sort digne d'elle et de sa famille..... Allons, madame de Permon, répondez-moi avec la franchise que je mets à ma demande; *oui* ou *non*.

» — Mon cher général, dit ma mère, je mettrai dans ma réponse la franchise que vous réclamez, car elle est, vous le savez, dans mon caractère; et je vous dirai que quelques minutes avant votre arrivée, je disais à Albert que vous étiez l'homme que je désirais le plus nommer mon gendre...

» — Vraiment! s'écria Junot tout joyeux...

» — Oui, mais cela ne veut rien dire pour votre demande. D'abord, vous devez être instruit que ma fille n'a pas de fortune; la dot qu'elle aura est bien faible pour une fortune comme la vôtre. Ensuite je suis bien malade, et je ne suis pas sûre que ma fille veuille me

1 On connaît cette charmante réponse de M. de Beaujon à la reine de France. Elle lui faisait un jour demander un million, et la chose devait être faite dans deux heures. M. de Beaujon avait la goutte et ne pouvait écrire. Il ne voulait pas se servir d'un secrétaire. Il fit approcher l'envoyé de la reine; c'était un de ses pages. Monsieur, lui dit-il, veuillez dire à Sa Majesté que si ce qu'elle demande est possible, c'est fait; si c'est impossible, cela se fera.

quitter maintenant. Et puis elle est bien jeune encore; faites vos réflexions sur ce que je viens de vous dire; ajoutez-y que ma fille a été élevée au milieu d'un monde et d'habitudes qui peut-être pourront vous déplaire; réfléchissez enfin pendant huit ou dix jours, et puis nous reparlerons de vos projets.

» — Je n'attendrai pas vingt-quatre heures, s'écria Junot avec fermeté. Écoutez, madame de Permon; je n'ai pas fait la démarche que je tente auprès de vous en ce moment, sans avoir bien arrêté mes idées sur ce que j'ai à faire. Voulez-vous m'accorder votre fille?... Voulez-vous me donner votre sœur, Permon? dit-il à mon frère en se tournant vers lui. Je l'aime, et vous jure encore une fois de la rendre aussi heureuse qu'une femme peut l'être. »

Albert s'approcha du général Junot, et lui prenant la main : « Mon cher Junot, lui dit-il d'une voix émue, je vous donne ma sœur avec joie, avec bonheur! Et croyez bien que le jour où je vous nommerai mon frère sera un des plus beaux de ma vie.

» — Et moi, dit ma mère en lui tendant les bras, je veux aussi vous dire que je suis mille fois heureuse de vous nommer mon fils. Venez m'embrasser, mon enfant. »

Junot se jeta dans ses bras en fondant en larmes.

« Eh bien! dit-il en essuyant ses yeux, qu'allez-vous dire de moi? que je suis bien faible, n'est-ce pas?... » Et allant à mon frère, il l'embrassa plusieurs fois avec une joie qui tenait du délire. Maintenant, dit-il au bout de quelques instans, il faut encore que vous m'accordiez une grâce. C'est une chose à laquelle je mets le plus grand prix, car elle est pour moi d'un haut intérêt.

» — Qu'est-ce que c'est? demanda ma mère.

» — Je désire, quelque extraordinaire que cela puisse

vous paraître, que ce soit moi-même qui présente ma demande à mademoiselle votre fille. »

Ma mère se récria; cela ne s'était jamais vu! disait elle, c'était une vraie folie.

— « Cela se peut, dit Junot d'une voix déterminée, quoique respectueuse, mais je suis résolu d'agir ainsi dans cette circonstance; et puisque vous m'avez accueilli, puisque je suis maintenant votre fils, pourquoi me refuser cette faveur? D'ailleurs, c'est devant vous, devant son frère, que je lui parlerai.

» — Ah! cela est différent, dit ma mère; mais pourquoi ce caprice?

» — Ce n'est pas un caprice, c'est au contraire une idée fort raisonnable dont je ne me serais jamais cru capable. Et bien! consentez-vous? »

Ma mère répondit que oui.

« Alors, mon cher Albert, voulez-vous être assez bon pour faire demander votre sœur [1]?

» — Oh! pour cela, par exemple, s'écria ma mère, je m'y oppose absolument. Ne voulez-vous pas la faire venir ici en bonnet de nuit? mais cela est impossible, tout-à-fait impossible.

» — S'il n'y a pas d'autre obstacle, dit mon frère en tirant la sonnette, je crois que nous pouvons faire venir ma sœur, car elle était fort présentable, étant tout à l'heure ici. » Mon frère avait compris l'intention de Junot, et il tenait à l'aider dans ce qu'il voulait faire.

« Dites à ma sœur que ma mère la demande »,

[1] Si je me suis arrêtée sur tous ces détails, bien connus au reste d'une foule de personnes encore existantes à Paris, c'est pour répondre par *des faits* plutôt que par de vaines déclamations à ce qui concerne mon mariage dans le Mémorial de Las Cazes. Les meilleures réfutations sont les faits rétablis dans leur vrai jour.

dit-il au valet de chambre qui vint prendre les ordres.

Et l'on vint dans mon cabinet d'études, où je travaillais avec M.Viglianis, pour me porter les ordres de ma mère, auxquels j'obéis sur-le-champ avec une grande tranquillité, car je croyais le général Junot parti depuis long-temps.

Il m'est impossible d'exprimer et de rendre compte de ce qui se passa en moi lorsqu'après avoir ouvert la porte de la chambre de ma mère, j'aperçus le général Junot assis au pied du lit de ma mère; il tenait une de ses mains et causait vivement avec elle. Mon frère était debout, appuyé sur le pied du lit; tous trois riaient. Aussitôt que je parus, il se fit un profond silence. Le général Junot se leva, m'offrit sa place, prit un siége à côté de moi, puis, après avoir regardé ma mère, il me dit du ton le plus sérieux :

« Mademoiselle, je suis assez heureux pour avoir obtenu le consentement de madame votre mère et de monsieur votre frère à la demande que je leur ai faite de votre main. Mais je dois vous dire que ce consentement sera de toute nullité pour moi si, dans ce moment, vous ne déclarez *ici*, devant moi, que vous-même donnez votre assentiment à ma recherche. La démarche que je fais dans cet instant est peut-être peu convenable, je le sais; mais vous me la pardonnerez si vous voulez bien réfléchir que je suis un soldat franc jusqu'à la rudesse, et désirant trouver, dans l'acte le plus important de ma vie, ce que j'y dois apporter moi-même. Peut-être, continua-t-il avec un peu plus d'embarras, seriez-vous influencée par la crainte....

» — Laurette sait bien, dit ma mère, que je suis...

» — Permettez, madame de Permon, interrompit à son tour le général Junot avec fermeté; permettez-moi d'achever ce qu'il me reste à demander à mademoiselle

votre fille. Voulez-vous bien me dire, continua-t-il en se tournant vers moi, si vous voulez bien m'épouser? et surtout réfléchissez bien, avant de répondre, si vous le ferez sans aucune répugnance. »

Depuis que j'étais assise sur la chaise où le général Junot m'avait placée, il me semblait être au milieu d'un de ces songes extraordinaires qui fatiguent l'âme à courir après l'explication d'une invraisemblance. J'entendais parfaitement, je comprenais, mais rien ne se rattachait à ma position, et cependant il me fallait répondre un mot d'où dépendait le sort de toute ma vie!

Le silence le plus complet régnait dans l'appartement. Il n'appartenait ni à ma mère ni à mon frère de me faire parler, et le général ne pouvait qu'attendre ma réponse. Cependant, au bout de dix minutes à peu près, voyant que mes yeux étaient toujours baissés et que je ne disais rien, le général Junot crut comprendre un refus dans mon silence, et toujours impétueux, plus encore peut-être dans ses sentimens que dans ses volontés, il voulut savoir son sort à l'instant même.

« Je vois, dit-il avec un accent d'amertume, que madame de Permon avait raison, lorsqu'elle me disait que son consentement n'était rien dans cette affaire. Seulement, mademoiselle, veuillez me dire un *oui* ou un *non*. »

Mon frère, qui voyait le changement visible du général Junot, se pencha vers moi et me dit à l'oreille : « Du courage, mon amie. Dis la vérité; il ne s'en offensera pas si elle lui est contraire. »

« Allons, allons, mon enfant! il faut cependant répondre à Junot, dit ma mère. Si tu ne veux pas lui parler, donne-moi ta réponse à moi, et je la lui ferai connaître. »

Je sentais bien que ma contenance finissait par être

ridicule, et qu'en effet je devais enfin parler. Mais toutes les puissances du monde ne m'auraient pas fait articuler une parole, ni lever les yeux du tapis sur lequel ils étaient attachés. Depuis mon entrée dans la chambre mon émotion était si violente, que mon cœur battait à briser mon corset. Dans ce moment le sang se porta à ma tête avec une telle rapidité, que je n'entendis plus qu'un sifflement aigu à mes oreilles, et ne vis plus autour de moi qu'un arc-en-ciel mouvant. J'éprouvai une vive douleur, et portant la main à mon front, je me levai et m'échappai avec une telle vitesse que mon frère n'eut pas le temps de me retenir. Il courut après moi et ne me trouva pas. Le fait est que, lancée comme par une force invincible, j'étais montée en deux secondes tout en haut de la maison, et ne m'étais arrêtée et reconnue qu'au milieu du grenier à foin. Je redescendais pour me réfugier chez Albert, quand je le trouvai qui me cherchait. Il me gronda d'être aussi peu raisonnable; je pleurais, et je lui reprochai amèrement ce qui venait d'avoir lieu. Il me dit qu'il comprenait très-bien que j'eusse éprouvé une vive peine de me voir dans la position où j'avais été quelques instans auparavant; mais que, m'aimant comme je savais qu'il m'aimait, je devais penser qu'il y avait eu des raisons positives pour que les choses se fussent passées ainsi. Il m'embrassa, me fit entrer chez lui, et nous causâmes. Il m'engagea à me calmer, mais il ne put me décider a redescendre tout de suite chez ma mère. J'étais bien résolue à n'y retourner qu'après le départ du général Junot.

Lorsque mon frère rentra chez ma mère, il trouva le général fort agité, et n'écoutant rien de ce qu'elle lui disait. Aussitôt qu'il aperçut Albert il vint à lui, et ne l'interrogea que du regard.

« Mon cher général, lui dit mon frère, j'ai moi-

même été un moment de votre avis, et j'ai approuvé que nous fissions venir ma sœur; mais nous n'avons pas assez réfléchi sur l'importance d'une telle action. Nous avons agi comme des enfans; et toute jeune fille qu'elle est, elle vient de me le démontrer.

» — Où est-elle donc, cette pauvre Loulou? dit ma mère. Je vous l'avais bien dit aussi, mon cher Junot: une pareille démarche était absurde!... Où est elle donc? répéta-t-elle encore

» — Chez moi, dit Albert, où je lui ai promis qu'elle serait en sûreté.

» — Et ma réponse? dit Junot d'un air sombre.

» — Votre réponse, mon ami, est aussi favorable que vous pouvez le souhaiter. Ma sœur *sera glorieuse* de porter votre nom. Ce sont ses propres paroles que je vous répète; quant à un autre sentiment, vous ne pouvez le lui demander aujourd'hui sans la mésestimer.

» — Je suis content, je suis content, s'écria Junot en embrassant mon frère... Ainsi donc elle vous a dit qu'elle *serait glorieuse* de porter mon nom? Et comment vous a-t-elle dit cela?

» — Mais, répondit Albert en riant, d'une manière fort naturelle; seulement elle avait la voix altérée par les sanglots, car elle pleurait. » Junot frappa du pied avec une violence qui fit sauter ma mère dans son lit. « S..... sotte tête, dit-il, qui ne me fait faire que des sottises lorsque je veux me bien conduire! Voilà que je fais pleurer votre sœur, et Dieu sait que ce n'était pas mon intention.

» — Mon cher Junot, lui dit ma mère, il faut que je vous avertisse en amie d'éviter de dire de ces belles paroles que vous venez de proférer tout à l'heure, parce que vous saurez que Laurette ne les aime pas du tout. Mais laissons cela, et contez-moi comment vous avez remporté la plus belle de vos victoires, c'est-à-dire

comment le premier consul a pu vous accorder son consentement pour votre mariage avec ma fille?

» — Il ne le sait pas encore, répondit Junot.

» — Il ne le sait pas! s'écria ma mère. Comment! il ne le sait pas!... Et vous êtes venu me demander ma fille en mariage?... Permettez-moi de vous faire observer, mon cher général, que votre conduite est bien légère. »

Mon frère m'a dit depuis que, dans ce moment, il fut de l'avis de ma mère.

« — Et je vous prie, madame, de me dire en quoi ma conduite peut être blâmable, répondit le général Junot avec un peu de hauteur.

» — Comment pouvez-vous me le demander? ne connaissez-vous pas la froideur et même la mésintelligence qui ont succédé à l'amitié qui existait entre le premier consul et moi? Croyez-vous qu'il consentira à ce que ma fille devienne votre femme, n'ayant surtout aucune fortune? Et que ferez-vous, dites-moi, si, lorsque vous irez lui faire part de votre mariage en lui demandant son agrément, il vous le refuse?

» — Je m'en passerai, dit Junot d'un ton fort résolu. Je ne suis plus un enfant; et, dans l'action la plus importante de ma vie, je ne dois consulter que ma convenance et nullement écouter de petites passions qui me sont étrangères.

» — Vous dites que vous n'êtes plus un enfant: et voilà que vous raisonnez comme si vous aviez six ans! dit ma mère. Irez-vous rompre avec votre bienfaiteur, votre ami, parce qu'il vous plaît de faire ce qu'il appellera un *mauvais mariage*, c'est-à-dire un mariage sans fortune? car voilà la raison qu'il vous donnera; il n'ira pas vous dire que c'est parce qu'il ne m'aime pas, vous pensez bien. Que ferez-vous, que répondrez-vous, lorsqu'il présentera l'option entre ma fille et lui?

» — Mais il ne le fera jamais! s'écria Junot; et, s'il pouvait à ce point oublier et mes services et mon attachement, je serais toujours un fidèle enfant de la France; elle ne me repousserait pas, elle; et je suis officier-général.

» — Mais croyez-vous que nous serions capables d'accepter un pareil sacrifice? dit ma mère; et, quoique ma fille n'ait que seize ans, l'auriez-vous donc si mal jugée que vous puissiez penser qu'elle abusât à ce point de son empire sur vous!

» — Mon cher général, dit Albert, qui n'avait pas encore prononcé une parole depuis cette discussion, je crois que tout ceci s'arrangera fort bien : mais permettez-moi de vous faire observer, à mon tour, que vous avez été un peu plus vite que vous ne le deviez dans cette affaire. Néanmoins tout peut encore facilement s'arranger; car je ne pense pas, comme ma mère, que le premier consul intervienne comme partie et encore moins comme juge dans une question du genre de celle-ci. »

Junot regardait Albert, et l'écoutait attentivement. Tout à coup il prend son chapeau, après avoir regardé à sa montre, et dit à ma mère: « Je vais aux Tuileries. Le premier consul n'est pas encore au conseil. Je lui parlerai; et dans une heure je suis ici. » Il serre la main d'Albert, baise celle de ma mère, franchit l'escalier en deux sauts, monte dans sa voiture et crie à son cocher :

« Aux Tuileries! et ventre à terre! seulement, prends garde de verser, parce qu'il faut que j'arrive.

» — Où est le premier consul? » demanda-t-il à Duroc [1].

» — Chez madame Bonaparte.

[1] Junot n'avait nul besoin de demander une *audience* au premier consul; mais il avait déjà été le matin à l'ordre, et ce n'était plus l'heure de son travail avec lui ni même de celui d'aucun autre. C'était l'heure du conseil d'état.

» — Mon ami, il faut que je lui parle à l'instant même.

» — Comme tu es agité ! lui dit Duroc, en observant son visage enflammé et le tremblement de sa voix. Est-ce qu'il y aurait quelque nouvelle inquiétante ?

» — Non, non, dit Junot; mais il faut que je parle au premier consul... Il le faut ; je te dirai plus tard pourquoi j'insiste si péremptoirement. »

Duroc lui serra la main; et comme il comprit qu'il pouvait obliger, l'excellent homme ne fut pas long à s'acquitter de sa commission : quelques instans après, Junot fut introduit dans le cabinet du premier consul.

« Mon général, lui dit-il, entrant aussitôt en matière, vous m'avez témoigné le désir de me voir marié : c'est une chose faite... Je me marie. »

— « Ah ! ah !... Et viens-tu par hasard d'enlever ta » femme ? Tu as l'air tout effarouché. »

— « Non, mon général, répondit Junot en se maîtrisant pour être calme au moment de la crise; car tout ce que ma mère lui avait objecté lui revenait en foule à la pensée, et à mesure que l'instant de l'explication approchait il devenait craintif; non que son parti ne fût pris irrévocablement, mais l'idée d'une lutte avec son général lui brisait le cœur.

« Et qui épouses-tu ? » dit enfin le premier consul qui vit que Junot ne parlait pas.

— « Une personne que vous avez connue bien enfant ; que vous aimiez beaucoup, mon général ; dont on ne dit que du bien, et dont je suis amoureux comme un fou... C'est mademoiselle de Permon. »

Le premier consul, contre son habitude, en ce moment ne marchait pas en causant. Il s'était assis, et travaillait son bureau avec son canif; en entendant prononcer mon nom, il fit un saut, jeta le canif, et venant auprès de Junot en lui secouant vivement le bras :

« Qui as-tu dit que tu épousais ? » lui demanda-t-il.

— « La fille de madame de Permon ; cette enfant que vous avez tenue sur vos genoux tant de fois, étant vous-même un bien jeune homme, mon général. »

— « Cela n'est pas possible... Loulou ne peut pas être » bonne à marier... Quel âge a-t-elle donc ? »

— « Seize ans dans un mois. »

— « Mais c'est un fort mauvais mariage que tu fais là... » il n'y a pas de fortune. Et puis... et puis, comment as-tu » pu te décider à devenir le gendre de madame Permon ?.... » Comme si tu ne savais pas que, toute femme qu'elle est, » il te faudra marcher droit avec elle.... C'est une rude » tête !... »

— « Permettez-moi de vous faire observer, mon général, que je n'épouse pas ma belle-mère.... Ensuite je crois.... » Ici il s'arrêta et sourit.

— « Eh bien ! après, que crois-tu ? »

— « Je crois, mon général, que les discussions qui se sont élevées entre madame de Permon et vous jettent peut-être une teinte de prévention sur le jugement que vous portez d'elle. Ce que je sais parfaitement, c'est qu'elle a de nombreux et d'anciens amis dont elle est entourée. Ce que j'ai vu, c'est l'amour que ses enfans lui portent. Sa fille lui donne des soins que le cœur seul d'une enfant dévouée peut faire prodiguer, ainsi qu'elle le fait depuis deux ans, au point d'altérer sa propre santé. Son fils.... »

— « Ah c'est un brave garçon ! Et puis, de grands » moyens...... »

— « Eh bien ! mon général, croyez-vous qu'il serait pour sa mère ce qu'il est, si madame de Permon n'était pas elle-même non-seulement une bonne mère, mais une bonne personne ? Des enfans sont respectueux, soigneux même pour leur mère ; mais pour être auprès

d'elle comme mademoiselle Laurette et son frère sont auprès de madame de Permon, il faut qu'elle le mérite. Rien ne peut vous donner une idée de cet intérieur, mon général. Au surplus, interrogez madame Bonaparte, madame Joseph, madame Murat; ces dames vous diront quelle a été la conduite des enfans de madame de Permon, depuis le commencement de sa cruelle maladie?

— « Est-elle donc si malade? » demanda le premier consul avec intérêt.

— « Très-malade; et les soins les plus attentifs peuvent seuls la guérir et empêcher ses souffrances. »

Le premier consul se promenait sans parler. Il était sérieux, sans toutefois témoigner aucune humeur. Enfin il dit:

— « Mais sans doute aucune fortune? Quelle dot ap- » porte la jeune personne? »

— « Je ne l'ai pas demandé. »

— « Tu avais bien raison de dire tout à l'heure que » tu étais amoureux fou. Quelle extravagance! Et moi » qui te recommande surtout d'épouser une femme riche; » car enfin tu ne l'es pas, toi. »

« — Je vous demande pardon, mon général; je suis riche et très-riche même. N'êtes-vous pas mon protecteur, mon père, ma providence? Et lorsque je vous dirai que j'aime une jeune fille, pauvre peut-être, mais sans laquelle je sens que je serais malheureux, je suis assuré que vous-même, mon général, vous viendrez à mon aide, et que vous doterez ma fiancée. »

Le premier consul se mit à sourire. « Ah ça! et com- » ment cette maladie t'est-elle venue? Il y a donc long- » temps que tu vas chez madame Permon? »

— « Onze jours aujourd'hui, mon général; mais il y a plus de deux mois que je m'occupe de sa fille. On

m'en avait parlé. Une de nos amies communes avait même désiré faire ce mariage : mais alors mademoiselle Laurette devait épouser une autre personne, et d'après ce qu'on m'avait dit d'elle, je ne voulus pas aller voir sa mère, dans la crainte de devenir amoureux de la fille. Dans l'intervalle, ce mariage s'est rompu. J'ai été revoir madame de Permon, et mon parti a été bientôt pris. Maintenant, mon général, je vais vous donner encore bien plus de prise sur moi, car j'ai agi encore plus en insensé que vous ne pouvez le croire. » Et il raconta la scène du matin jusque dans ses plus petits détails. Le premier consul l'écouta dans un profond silence et avec une grande attention.

« Quoique je reconnaisse dans tout ce que tu viens de » me dire le caractère de madame Permon, dit enfin le » premier consul, je ne puis m'empêcher de l'approuver » dans son raisonnement à mon égard, et le sacrifice que » tu lui offrais en véritable paladin du temps des croi- » sades ne pouvait être accepté, en effet, par elle ni par » Permon... Au reste, tu m'as placé dans la position de » ne pas même te faire de remontrances d'après ce que » tu viens de me dire. D'ailleurs tu n'épouses pas ta belle- » mère, comme tu l'observes, et si la jeune personne est » telle que tu viens de me la dépeindre, je ne vois pas de » raison pour être sévère sur l'article de la fortune... Je » te donne cent mille francs de dot et quarante mille » francs pour la corbeille... Adieu, mon ami... adieu, » sois heureux ! » dit-il en prenant la main de Junot et la lui serrant avec force. Et comme il retournait à son bureau, il dit en riant : « Oh ! tu auras une terrible belle- » mère !... » Puis, revenant sur ses pas, il ajouta d'un ton plus sérieux : « Mais tu auras un bon et digne beau- » frère. »

CHAPITRE XVI.

Inconcevable erreur du *Mémorial* relativement au mariage de Junot. — Empressement de Junot à conclure. — Crainte de quitter ma mère.— Scène de famille. — Intrigues pour faire faire à Junot un autre mariage. — Avis confidentiels de M. de Caulaincourt. — Le nom de madame Bonaparte indiscrètement prononcé. — Mon mariage fixé au 30 d'octobre. — Retour vers le passé, et le mariage de Caroline et de Murat. — Quelques erreurs relevées. — Caractère de Murat.—Causes de la froideur de Napoléon envers lui. — Vanteries de Murat, et le déjeuner d'officiers. — La maîtresse de punch et les chiffres dénonciateurs. — Projet de Bonaparte de marier sa sœur à Moreau. — Calomnies sur Caroline Bonaparte. — Sa beauté et sa toilette.

En commençant ces Mémoires, mon intention n'a pas été d'entretenir le public de mes intérêts privés. Ces sortes d'intérêts n'ont ordinairement de prix que pour ceux qu'ils concernent particulièrement, et je ne ferais probablement éprouver que de l'ennui à ceux qui me liraient, si, comme nous l'avons vu il n'y a pas bien long-temps, j'allais donner l'histoire d'une famille et non celle d'une époque. Mais j'ai dû n'omettre aucun des détails relatifs à mon mariage, pour répondre par *des faits* à des assertions, des jugemens aussi erronés que ridicules. Presque tous ceux de mes amis et de mes parens qui ont été témoins de ces mêmes faits, que je viens de rapporter, vivent encore en ce moment; ils savent si mon mariage a été conclu parce que Junot

croyait que j'étais une Commène [1]. C'est un point sur lequel j'ai droit d'insister. En tout cas, il n'avait pas été long-temps à persuader; et ma mère eût été une habile magicienne si, en dix jours, elle avait fait prendre pour femme à un homme républicain dans le cœur, enfant de la révolution et fils de ses propres œuvres, une jeune fille point jolie, sans fortune, et cela parce que ses ancêtres avaient régné à Constantinople trois ou quatre siècles plus tôt. Si les rédacteurs du Mémorial de Sainte-Hélène avaient connu le général Junot même d'une manière ordinaire, ils auraient su que *rien* n'était au contraire plus en désaccord avec sa façon de voir, d'agir et de penser.

Ce que je trouve de bizarre, même encore aujourd'hui, c'est qu'à cette époque il ait pu devenir amoureux de moi au point de lui faire faire un mariage qui était, il faut le dire, disproportionné avec sa position. Je n'étais pas du tout jolie. Depuis j'ai pu ne pas être *désagréable*; mais alors je n'offrais l'aspect que d'une jeune fille pâle, souffrante, extrêmement brune et d'une expression de physionomie habituellement triste, parce que les souffrances de ma mère étaient doublement ressenties par moi [2]. Le général Junot a prouvé, comme tant d'autres, que l'histoire du cœur peut être connue, mais jamais expliquée : il me fut soumis par une magie que j'ignorais moi-même; et peut-être est-ce pour cela qu'elle fut si forte.

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène.* Tout ce qui nous concerne dans cet ouvrage est évidemment faux; et je le prouve par des faits. L'empereur, s'il a dit ce qu'on lui prête, était alors dans l'état de somnolence qui suit une promenade fatigante.

[2] Ce qui m'avait surtout fort changée, c'était les veilles que j'avais supportées lors de la grande maladie de ma mère; et puis, je le répète, je n'étais point jolie. Les seules choses dont je pouvais me vanter étaient de belles dents et de beaux cheveux.

Les préparatifs du mariage se firent avec une grande rapidité. Mademoiselle Lolive et mademoiselle Debeuvry, lingères alors fort en vogue, furent chargées de mon trousseau. Junot leur fit également faire la corbeille, et madame Germon et Le Roy furent chargés des robes et des chapeaux; Foncier monta les diamans.

Le général Junot désirait vivement que notre mariage pût se faire non-seulement avant l'hiver, mais avant mon jour de naissance. Ma mère, qui était dans sa confidence, ne m'avait pas encore dit que le moment était fixé; et c'était le 20 octobre. Ce fut elle qui me l'annonça. Madame Leclerc et madame Bonaparte la mère avaient été sollicitées par Junot pour décider ma mère; et, par une cause bien triste, elles ne l'y trouvèrent que trop disposée.

Lorsque ma mère me parla du 20 octobre pour le jour de mon mariage, je crus qu'elle raillait, et je lui fis remarquer que nous étions au 10. Ma mère était vive, emportée même peut-être; mais quelle âme aimante! quel cœur de mère!... quelle richesse de ces sentimens que tant de gens condamnent, que si peu comprennent, et qui sont aussi précieux à rencontrer dans ceux qu'on aime qu'honorables à inspirer!... Avec cette sensibilité exquise et franche qui était dans son âme, ma pauvre mère fondit en larmes, et, m'attirant à elle, elle me demanda comme le prix de son affection pour moi de ne pas mettre obstacle à ce que mon mariage pût se célébrer le 20 octobre.

« Mais pourquoi cette obtination? » lui demandai-je en la regardant fixement et sans pleurer. Dans ce moment je n'aurais pu verser une larme : j'étouffais.

» — Pourquoi vouloir te séparer de moi, te séparer de ton enfant, de ta garde-malade? pourquoi cela? »

Ma mère pleurait toujours et ne répondait pas.

« — J'ai mes raisons, me dit-elle enfin en essuyant ses yeux.

» — Et je ne puis les savoir? Que veut dire ce changement dans tes idées? Toi-même, le jour où le général Junot t'apporta le consentement du premier consul, tu me dis que le mariage ne se ferait qu'au mois de janvier.

» — Oui; mais tu sais aussi qu'il n'a jamais voulu entendre parler d'une époque aussi reculée. Enfin, ma fille, j'ai promis.

» — Non, tu n'as pas promis, lui dis-je en l'embrassant; je suis sûre que tu n'as pas promis. Il y a dans tout cela un mystère que je ne puis comprendre, et si tu ne veux pas me dire la vraie raison de ce changement, je la demanderai au général Junot lui-même, et je lui dirai qu'il doit me seconder et ne pas insister pour que le mariage se fasse avant Noël. »

Dans le même moment, mon frère revenait du bois de Boulogne, où il avait été faire une promenade en boghey avec Junot. Le général était en bas, et demandait si on voulait lui donner à dîner. Mon frère m'apportait de sa part un énorme bouquet de jasmin, d'héliotropes, de roses muscades, et de fleurs d'oranger. Depuis que le consentement était donné, il m'en envoyait un semblable tous les jours. Albert fut stupéfait de l'état dans lequel il nous trouva, ma mère et moi. Je lui en expliquai la cause.

« Bon! n'est-ce que cela? dit-il en m'embrassant et en m'essuyant les yeux avec le bouquet qu'il tenait encore; enfant!... Eh bien! moi aussi, je dis qu'il faut que ce mariage se fasse, et le plus tôt possible. Lui avez-vous annoncé la chose comme elle est? » demanda-t-il à ma mère.

Ma mère fit signe que non.

« — Pourquoi? dit Albert. il faut le lui dire. M. de Caulaincourt dîne précisément ici aujourd'hui, et la chose aura lieu devant lui. »

J'ouvris de grands yeux en entendant prononcer le nom de M. de Caulaincourt; dans ce moment nous entendîmes un léger bruit à la porte de la chambre; elle s'ouvrit doucement, et Junot, passant sa tête, demanda si on voulait que *Coco* brisât les brancards du boghey. Et, dans le fait, la terrible bête piaffait depuis une heure à rendre sourd.

« Entrez, entrez, mon ami, lui dit ma mère; venez voir une petite fille que je viens de gronder de la bonne manière pour jouer de mon reste. »

Le général Junot me regarda, et, remarquant en effet des traces visibles d'altération sur mon visage, il prit tout à coup une figure si tragiquement triste que je ne pus m'empêcher de rire, en voyant surtout Albert et ma mère rire aussi tous deux aux larmes.

« Allons, dit-il en riant avec nous, je vois que ce n'est rien de sérieux, et que le chagrin ne nous empêchera pas de dîner. Voulez-vous de moi, madame de Permon?

» — Quelle question! Mais allez et ne revenez pas trop tard; le père Caulaincourt dîne avec nous. Vous savez qu'il est exact et veut qu'on le soit aussi. » Après son départ, ma mère fit dire à M. de Caulaincourt de venir lui-même beaucoup avant l'heure du dîner. Lorsqu'il fut arrivé et que nous fûmes tous trois assis près de la chaise longue de ma mère, j'appris que l'on faisait *tout* ce qui pouvait être tenté pour que le général Junot épousât mademoiselle Leclerc.

« Ce qu'il y a de singulier dans cette affaire, dit le

petit papa [1], c'est qu'il est une certaine personne que je ne veux pas nommer, qui déteste madame Leclerc, et qui, pour faire réussir son projet, a voulu l'attirer dans son parti; mais madame Leclerc a très-bien agi dans cette circonstance.

» — Oui, dit ma mère, Paulette a été fort gentille, à propos de toute cette affaire.... Oh! c'est une bonne enfant, elle!...

» — Hum!... dit M. de Caulaincourt... Enfin, mon enfant, poursuivit-il en s'adressant à moi, je dois vous dire, dans votre intérêt et dans celui de ce bon Junot, que, puisque vous êtes décidée à l'épouser, il faut en finir tout de suite. Il faut que je vous parle avec franchise. Tenez, vous allez dans un pays où peut-être tout le monde ne vous verra pas avec le même plaisir. Le premier consul a été fort lié avec madame votre mère; il vous a connue enfant... Votre vue va lui rappeler d'anciens souvenirs, et.... que diable voulez-vous que je vous dise?... il y a là quelqu'un qui est du reste la bonté même, mais, au fait, qui ne vous connaît pas, et qui aimerait autant que ce fût mademoiselle Leclerc, ou bien une de ses parentes, qui devînt madame Junot.

» — Mon Dieu! monsieur, lui dis-je, qu'ai-je fait à la personne dont vous parlez pour qu'elle me veuille du mal? Je ne crois pas avoir jamais vu madame Bonaparte, ajoutai-je étourdiment.

» — Je ne vous ai pas dit, je crois, que ce fût madame Bonaparte, s'écria M. Caulaincourt tout effaré de mon apostrophe. Je n'ai nommé personne, ajouta-t-il d'un ton plus tranquille en caressant toutes ses mille breloques et très-content de sa discrétion. Mais enfin *je sais* ce que *je sais*, et à ma connaissance il y a bien en ceci

[1] Nom d'amitié que j'ai toujours donné à M. de Caulaincourt.

suffisamment pour que je vous donne le conseil de terminer promptement. Votre mère, ma chère enfant, m'a dit que cela dépendait de vous; eh bien! ne faites pas la petite sotte. Rappelez-vous ce qui arriva à Mademoiselle, la grande Mademoiselle : elle voulut s'amuser à des bagatelles, et l'on détermina le roi à retirer son consentement. D'ailleurs, je vous dirai aussi mon sentiment sur tout cela. Rien n'est moins convenable, selon moi, que ces jeunes fiancées qui se promènent tout un hiver de fêtes en fêtes. Ce sont des moitiés de demoiselles, des moitiés de dames; tout cela va mal. Vous connaissez mon amitié pour vous; ainsi mes conseils ne doivent vous paraître que ceux d'un bon ami, d'un père!... » Et enfin pour terminer, il dit à ma mère :

« Madame de Permon, quoique le général soit terriblement épris de notre chère Laurette, il faut s'occuper d'empêcher toute cette conspiration d'arriver jusqu'à lui. Vous êtes femme aussi, et passablement fine. Pardieu! à bon chat bon rat; c'est de bonne guerre.

» — En vérité, mon cher, répondit ma mère avec hauteur, on dirait que vous ne me connaissez pas. C'est bien effectivement ma manière d'agir! Allons donc, vous raillez, je crois. Si Junot aime ma fille, il résistera à toutes les attaques qui lui seront portées, ou bien il n'y aura rien de fait. Vraiment! cela aurait bon air, de jouer au plus fin pour obtenir le cœur d'un homme. »

M. de Caulaincourt avait parlé plus promptement qu'il n'avait pensé. Il vit, à la colère de ma mère, qu'elle était fâchée et que mon frère n'était pas non plus content. C'était le plus digne, le meilleur des hommes et l'ami le plus dévoué. Il prit la main de ma mère, lui demanda pardon, et lui dit : « Mon Dieu! vous savez bien que c'est la chose la plus simple du monde qu'une pareille guerre. Mais je devais penser quel était votre adversaire.

Allons ! n'en parlons plus, et que ce soit fini; seulement, mademoiselle Laurette va me promettre de n'être pas plus méchante qu'une bonne et gentille enfant ne doit l'être. »

Le résultat de tout cela fut que je donnai enfin ma parole, mais pour le 30 octobre : rien ne m'aurait fait quitter ma mère avant cette époque, que je trouvais encore bien rapprochée.

Mon mariage m'a fait oublier de parler de celui de madame Murat, qui eut lieu peu de temps après le 18 brumaire. Caroline Bonaparte était une fort jolie jeune fille, fraîche comme une rose; ne pouvant nullement soutenir la comparaison de beauté, quant à la régularité des traits, avec madame Leclerc, mais plaisant peut-être plus par l'expression de son visage et l'éclat éblouissant de son teint : du reste, bien éloignée de cette perfection de formes de sa sœur aînée. Sa tête a toujours été en disproportion de grosseur avec son corps, pour lequel elle se trouvait beaucoup trop forte. Ses épaules étaient rondes, son buste trop court, et ses hanches trop fortes. Mais sa peau ressemblait à un satin blanc glacé de rose; ses pieds, ses mains et ses bras pouvaient servir de modèle; ses dents étaient charmantes comme toutes celles des Bonaparte. Quant à ses cheveux, ils n'étaient ni bien ni mal; elle en avait même fort peu, et leur couleur, qui tenait un peu du blond-châtain, n'avait aussi rien que d'ordinaire.

Avec le genre de beauté que je viens de décrire, on comprend que Caroline Bonaparte devait être une charmante jeune fille. Quant à moi, je la trouvai fort jolie lorsque sa mère l'amena à Paris en 98. Elle avait alors dans toute suavité cette fraîcheur de rose qui depuis fit sa renommée de beauté, et jamais depuis je ne l'ai vue aussi jolie. En tout la magnificence ne lui allait pas bien.

Le brocart ne s'arrondissait pas sur ses formes si moelleuses, et il semblait qu'on craignait de voir meurtrir sa peau blanche et délicate sous le poids des diamans et des rubis.

J'ai lu dernièrement, dans des Mémoires contemporains, que, lorsque Murat demanda mademoiselle Bonaparte en mariage, le premier consul fit de grandes difficultés pour donner son consentement. Voilà bien une suite de ce plan de présenter Napoléon sous un jour continuellement défavorable ainsi que sa famille. Mais ici comme toujours, la fureur de vouloir accuser met un voile à la vérité. Il y a des erreurs si grossières, que réellement on ne peut même comprendre qu'elles aient été commises.

Dans l'article dont je parle, la répugnance que Bonaparte témoigna lorsqu'il fallut donner son consentement aurait été fondée sur la naissance de Murat. Je crois pouvoir affirmer le contraire, et cela avec une entière certitude. L'auteur des Mémoires contemporains a été mal informé.

La véritable cause du peu d'amitié de Napoléon pour Murat (car, malgré leur alliance, il ne l'a jamais aimé) n'a pas d'autre raison que la conduite peu prudente que Murat a tenue lorsqu'il vint à Paris présenter les premiers drapeaux de l'armée d'Italie, et surtout celle qui suivit son retour au quartier-général. Ceux qui connaissent le caractère de Napoléon comme je puis le connaître, comprendront très-facilement que Murat se fit un tort immense auprès de son général, en se vantant à demi-voix du crédit qu'il pouvait avoir dans le Directoire, au ministère de la guerre, et cela par l'entremise de madame Bonaparte et de madame Tallien. Voici une anecdote qui eut lieu quelque temps après son retour auprès de son général, et dont celui-ci fut informé *le*

jour même. Comme Junot était blessé alors et dans son lit, il n'a pu être *l'accusateur public du fait*, que lui-même n'a appris que beaucoup plus tard.

Murat donnait à déjeuner à plusieurs officiers de ses amis, parmi lesquels se trouvaient Lavalette et quelques autres de l'état-major général; mais le plus grand nombre des convives était composé d'officiers de cavalerie de l'armée, avec lesquels Murat aimait mieux fraterniser, je ne sais pourquoi, qu'avec ses camarades du grand état-major, tous bons et aimables garçons. Peut-être avait-il déjà cette humeur vantarde que nous lui avons connue depuis, et trouvait-il plus de complaisance dans des auditeurs inférieurs.

Le déjeuner avait été fort gai. On avait bu beaucoup de vin de Champagne, et il paraît qu'il n'y avait nul besoin d'un supplément, lorsque Murat proposa de prendre du punch, en ajoutant qu'il allait le faire lui-même.

« Vous n'en aurez jamais bu de meilleur, dit-il à ses convives. J'ai appris à le faire d'une charmante créole; et si je pouvais y ajouter toutes les particularités de mon éducation, vous le trouveriez bien meilleur encore. » Et sonnant son valet-de-chambre, il se fit apporter non-seulement tout ce qui était nécessaire pour un punch ordinaire, mais une foule d'accessoires tels que du thé, des oranges au lieu de citrons [1], etc., etc.; et il dit très-haut :

« Surtout ne te trompe pas. Apporte-moi bien ce rum de la Jamaïque que l'on m'a donné à Paris. » Il alla ensuite prendre dans son nécessaire un charmant ustensile en vermeil fait tout exprès pour exprimer le jus des

[1] Depuis on ne fait guère le punch qu'avec du thé, des oranges et du rum de la Jamaïque au lieu de rum ordinaire. Mais alors cette méthode était en effet peu connue.

citrons ou des oranges sans y mettre la main. Il procéda ensuite à toute son affaire avec une méthode qui prouvait qu'en effet il avait eu un excellent maître. Le punch fut trouvé bon, parfait, et si parfait que le bowl fut rempli et vidé plusieurs fois. Aussi la confiance finit-elle par se trouver au fond de la jatte. Les jeunes fous voulurent savoir où et comment s'enseignaient de si bonnes choses; et Murat, qui peut-être n'avait pas beaucoup sa tête, leur raconta que la plus belle et la plus jolie femme de Paris lui avait enseigné ce qu'ils venaient tous de voir, et même encore autre chose... Et aussitôt, comme on le pense bien, des rires et des joies d'enfans et une insistance plus forte que jamais pour savoir l'histoire entière. Il paraît que Murat ne sut pas résister, et qu'il raconta des choses dont les détails étaient convenables pour un déjeuner d'officiers de hussards. Ce qui fut le plus désagréable pour lui, dans les suites de cette affaire, c'est que, tout en ne prononçant pas un nom, il indiquait si clairement quels étaient les personnages que les commentaires ne furent pas longs à être posés et les inductions tirées. Il était question d'un déjeuner, d'un dîner, d'un souper; ces trois fonctions, le même jour, à la campagne, c'est-à-dire aux Champs-Elysées; et la plus belle femme de Paris, la plus jolie (ceci n'était pas aussi clair pour arriver à la connaissance de la personne), tout cela trouvait son nom, et était traduit par ces jeunes têtes beaucoup plus facilement qu'elles n'auraient traduit dans ce moment un vers de Virgile: plus de clarté était donc inutile. Lorsque l'un des convives, tout en rôdant de travers autour de la table sur laquelle Murat venait de faire son punch, prit pour l'examiner l'ustensile de vermeil [1]; et, tout en le retournant dans ses

[1] La forme de cet ustensile est celle de deux plaques rondes jointes

mains, aperçut sur le manche un chiffre, qui n'était pas celui de Murat : « Ah ! s'écria le jeune fou, voilà pour arriver à la connaissance parfaite !... » et il brandissait la spatule que Murat voulait lui enlever, parce qu'il conservait encore assez de raison pour juger qu'il allait trop loin.... « Voilà de quoi apprendre à lire en même temps qu'à faire du punch... » et il regardait le manche du petit outil, en disant : *Ba, be, bi, bo...* et il criait : *Bo... bon... bona !...* Enfin Murat le fit taire ; et, le déjeuner une fois fini, la plupart des convives ne se rappelèrent plus les particularités de cette matinée. Mais il n'en fut pas de même de deux ou trois, qui, sans faire d'indiscrétion puisqu'on ne leur avait rien confié, parlèrent de l'histoire du punch. Dans des lieux aussi féconds en merveilles que l'étaient alors ceux qu'occupait l'armée d'Italie, de pareilles choses ne faisaient que peu ou point d'impression. Cependant tout le détail de cette scène bachique revint au général en chef. Son humeur ombrageuse fut éveillée, et il voulait même s'adresser directement à Murat pour avoir des explications qui auraient été parfaitement inutiles dans tous les cas ; mais un moment de réflexion lui fit voir l'inconvenance d'une telle démarche. Il n'abandonna pas pour cela son intention de chercher à savoir la vérité. Lui est-elle parvenue ? voilà ce que j'ignore ; le fait est que Murat fit disparaître le pressoir de vermeil, et qu'il dit depuis que le jeune homme qui avait cru voir un B sur le manche, avait probablement les yeux tellement troublés qu'il avait vu un B au lieu d'un M, et que la lettre J[1] était aussi la sienne.

ensemble par une vis lâche qui leur permet de jouer et de presser aussi fortement qu'on le veut ce qui est entre les deux plaques. On y joint maintenant une sorte de tourniquet qui enlève jusqu'à la dernière goutte du jus du citron ou de l'orange.

[1] Joachim.

Au surplus il regrettait beaucoup son joli petit ustensile, que les jeunes étourdis avaient probablement jeté par la fenêtre et qu'on ne pouvait plus retrouver.

On parla pendant vingt-quatre heures de cette petite histoire, qui, au fait, n'offrait que de vagues conjectures à ceux qui ne connaissaient qu'imparfaitement les personnes intéressées; et c'était le cas de presque tous les invités, Lavalette et Duroc exceptés. Ceux-là ne croyaient pas qu'il y eût lieu à donner plus d'attention à cette affaire; et crurent qu'en effet le chiffre du pressoir était un M et un J. Quant à moi, je le crois aussi; mais le général Bonaparte ne fut pas, je pense, si crédule; et la faveur dont Murat fut l'objet lors de l'expédition d'Egypte, faveur que son général n'avait nullement sollicitée, acheva de lui donner contre Murat cette humeur qu'il lui témoigna si long-temps, et qui, en effet, ainsi qu'on l'a dit, n'a paru s'évanouir qu'après la bataille d'Aboukir. Il était évident que Murat, tout en payant avec largesse de sa personne et de son sang, était appuyé, auprès du Directoire et du ministère, d'une protection qui ne pouvait être du goût de Napoléon. Quant à la vérité du fait, je crois qu'il y eut plus de légèreté peut-être de la part de Murat que de réalité. J'ai connu à cet égard l'opinion des personnes de la famille qui, peut-être, voyaient un peu la chose en mal en raison de leur inimitié pour Joséphine: elles excusaient Murat, qui alors était fort jeune; mais elles n'étaient pas aussi indulgentes pour madame Bonaparte. Quant à Junot, que les *Mémoires contemporains* font, je ne sais pourquoi, entrer dans les affaires de Murat et de Napoléon, il ne croyait pas, lui, que le général eût raison d'être jaloux de Murat; car c'est un fait réel qu'il l'a été: mais cette jalousie datait de l'Italie, et plus tard elle fut fortifiée et presque autorisée par la conduite de

madame Bonaparte pour faire nommer Murat de l'expédition d'Egypte. Il en est de même d'une autre personne dont j'aurai à parler plus tard, et qui éprouva, dès l'Italie, le mécontentement du général Bonaparte. Tout cela est bien antérieur à l'Égypte et à cette fameuse conversation des sources de Messoudiah.

Ainsi donc, lorsque Murat demanda la main de Caroline Bonaparte, le premier consul fut d'abord au moment de la lui refuser, mais pas du tout à cause de l'obscurrité de sa naissance. Il est absurde de le faire agir et penser ainsi à cette époque-là. Murat était fort amoureux de mademoiselle Bonaparte; il était jeune, et assez beau : mais dans ces jours de notre gloire il y avait, autour de Napoléon, vingt jeunes généraux qui le valaient pour le moins, et dont la renommée même était à cette époque beaucoup plus élevée que la sienne. Le premier consul avait le projet de marier sa sœur à Moreau, lors de son arrivée d'Egypte; cela donne la mesure de ce qu'il demandait dans l'alliance de son beau-frère : beaucoup de gloire et rien du côté de la naissance. Je sais même, et le premier consul me l'a dit à moi-même, qu'il avait eu la pensée de la donner à Augereau [1]. Caroline Bonaparte aimait aussi passionnément Murat. Mais cet amour n'avait pas pris naissance à Rome lors de l'ambassade de Joseph; Caroline avait à cette époque onze ans et demi ou douze ans, tout au plus. Je ne crois pas même que Murat l'ait vue à Rome. C'est à Milan, au palais Serbelloni, que cet amour aura commencé, si toutefois il fut antérieur au retour d'Egypte. Mais, quoi qu'il en soit, je puis affirmer que rien n'avait pu faire rendre ce mariage désirable par la famille Bonaparte

[1] Je dirai plus tard à quelle occasion ce sujet de conversation eut lieu entre l'empereur et moi en 1809.

comme le disent les Mémoires contenporains. Caroline Bonaparte s'est mariée avec une réputation aussi pure, aussi fraîche que les roses de ses joues. On ne m'accusera pas de partialité envers elle, j'espère. Mais je dois être juste, et dire la vérité. Je le puis avec d'autant plus d'assurance que, à l'époque de son mariage et pendant les années précédentes, notre liaison entre elle et moi était fort intime.

Quant à la beauté de Murat, à *la noblesse* de sa figure, c'est un point très-discutable. Je n'admets pas qu'un homme soit beau parce qu'il est grand et qu'il s'habille en mardi-gras. Murat n'avait pas de jolis traits, et j'ajouterai même que, en le regardant dégagé de ses cheveux frisés, de ses panaches, de ses broderies, il était laid. Il avait une figure dans laquelle on retrouvait beaucoup du nègre, quoiqu'il n'eût pas le nez épaté, mais de grosses lèvres, et un nez qui, bien qu'il fût aquilin, n'avait nulle noblesse, et lui donnait beaucoup de rapport avec une physionomie pour le moins métis. Je parlerai plus tard de sa personne et de sa tournure; cela vaut bien un article plus détaillé. Quoi qu'il en soit, je dois dire maintenant que lui et Caroline s'étaient mariés peu de temps après le 18 brumaire, et qu'à l'époque de mon mariage elle était grosse de huit mois du prince Achille.

CHAPITRE XVIII.

Satisfaction causée par mon mariage à la famille de Bonaparte.—Madame Bonaparte jalouse de ma mère. — Souffrances de ma mère et préparatifs de noce. — Détails sur la famille de Junot. — Son arrivée à Paris et présentation à ma mère.—Le frère aîné de Junot en Egypte. — Volonté impérieuse du général Bonaparte. — Vaine intercession de madame Bonaparte. — Attaque sur le Nil et danger imminent. — Rencontre des deux frères sur la route de Saint-Jean-d'Acre. — Refus de Bonaparte de donner un passeport au frère de Junot. — Le mal du pays et pressentiment funeste. — Bonaparte doué d'une seconde vue. — Le frère de Junot prisonnier des Anglais. — Son retour et mort funeste de son fils. — Conversation avec Bonaparte. — Circonstances remarquables de la mort d'un neveu de Junot.—Extraordinaire exemple d'attachement d'un enfant pour son père. — Aventure racontée au premier consul. — Conversation de Bonaparte avec Corvisart.—Faut-il des médecins?

Madame Bonaparte la mère était enchantée de mon mariage. Lucien, Louis et Joseph Bonaparte, madame Leclerc et madame Bacciochi, se réjouissaient de cette alliance par des raisons qui leur étaient personnelles : c'était une sorte de victoire remportée sur madame Bonaparte. Les personnes du monde et même une grande partie de celles qui entouraient le premier consul ne se doutaient pas de l'hostilité tacite qui existait entre ma mère et madame Bonaparte. Cette dernière n'en parlait que bien rarement, parce que, avec la finesse assez naturelle aux créoles, elle ne jugeait pas à propos de donner un

corps à une inquiétude qui l'agitait déjà beaucoup, bien qu'elle ne fût qu'illusoire quant au moment présent : mais elle savait combien le premier consul avait été attaché à ma mère ; elle savait tout ce qu'il lui devait ainsi qu'à mon père. Les détails de toute la liaison de Napoléon avec ma famille lui étaient parfaitement connus. Joseph Bonaparte, qui jamais ne dénia le noble sentiment de la reconnaissance, en avait souvent parlé devant elle. Madame Bonaparte la mère, qu'elle avait adroitement interrogée, s'était trouvée d'accord avec ses fils et le bruit public ; et monsieur de Caulaincourt, qui lui était fort attaché, mais qui était l'honneur et la probité même (elle le savait bien), lui avait également donné tous les renseignemens qu'elle avait pu chercher à recueillir. Fort ami de ma mère, M. de Caulaincourt la voyait peut-être avec des yeux trop prévenus, et en avait fait à madame Bonaparte un portrait qui l'inquiétait, surtout lorsqu'elle venait à l'entourer de l'ascendant si fort qu'elle pouvait exercer au nom de ces souvenirs de la première jeunesse dont la puissance remue l'âme à tous les âges, et qui redemande impérieusement à l'homme des émotions, quel que soit le rang où le sort l'a placé. Trop adroite pour parler de son inquiétude [1], non-seulement au premier consul, qui d'abord aurait pu s'en fâcher, mais auquel d'ailleurs il lui convenait mieux de faire oublier ma mère que de la lui rappeler, elle n'en dit même jamais un mot aux personnes du château. Mais aussitôt qu'elle apprit que mon mariage était arrêté avec Junot, je sais qu'elle a fait beaucoup de choses

[1] Qui du reste n'était pas fondée. A cette époque Napoléon aimait beaucoup Joséphine ; et, si elle avait voulu, elle aurait eu un grand empire sur lui, ce qu'elle n'avait pas du tout, ainsi que je le ferai voir bien souvent. Et peut-être, au reste, avait-elle raison de craindre la force de l'ascendant.

pour l'empêcher. Comme elle ne put ignorer que ma mère en avait été instruite, elle fut la première à m'en parler après mon mariage. Je rapporterai cette conversation en son lieu.

Le 30 octobre approchait; notre intérieur, toujours fort animé, mais cependant paisible, et surtout régulier dans les heures et la manière de vivre, était tout-à-fait bouleversé. Ma pauvre mère me cachait ses souffrances et me disait que jamais elle ne s'était mieux portée; elle sortait souvent pour une foule d'emplettes qu'elle voulait faire à elle seule et que son excellent goût choisissait en effet mieux que personne, mais que j'aurais mille fois rejetées si j'avais attaché à l'une d'elles l'idée d'une légère douleur pour ma mère. Au reste, tout ce que je pouvais dire à cet égard était totalement inutile. Elle ne m'écoutait pas; et mon frère et moi nous avions décidé qu'il valait mieux ne pas la contrarier. Tout allait donc avec une grande rapidité. Le jour où j'allais quitter ma mère s'approchait enfin, et, je le dis avec vérité, quel que fût le sort brillant qui m'attendait, je voyais arriver ce moment avec effroi.

J'ai déjà parlé, je crois, mais en m'y arrêtant à peine, de quelques personnes de la famille de Junot qui se trouvaient près de lui au moment de sa nomination au commandement de Paris : je vais revenir sur ce sujet et en parler un peu plus longuement. C'est une chose tout-à-fait inhérente au caractère de Junot que sa famille et surtout sa façon d'agir envers elle. Il est quelquefois tel fait dans la vie d'un homme, qui, démontré avec clarté, frappe de mort ou de nullité mille allégations contraires, appuyées seulement sur l'humeur, la passion, ou, ce qui se voit encore, le besoin d'avoir quelques pages pour finir un volume. Je me suis engagée à montrer Junot tel qu'il était, et non pas tel que l'ont fait des gens

qui ne le connaissaient point, ou d'autres qui l'ont méconnu : je parlerai donc de ses parens comme faisant partie de lui-même, par les soins religieux dont il les entourait.

La famille Junot était composée de son père, sa mère, un frère aîné marié, deux sœurs toutes deux aussi mariées, et de deux oncles. M. Junot le père avait à cette époque à peu près soixante ans, une santé parfaite, et n'avait aucune infirmité. Madame Junot était plus âgée que son mari, mais elle se portait également bien. Louise, la plus jeune des sœurs de Junot, était mariée à un propriétaire de Laignes nommé M. Maldan. Aimée, la plus âgée des quatre enfans de madame Junot, s'était mariée, presque sans l'avis de sa famille, avec un de ses cousins-germains; et, comme cela arrive presque toujours dans les unions que ne sanctionne pas la bénédiction des parens, ce mariage avait mal tourné. Ils avaient beaucoup d'enfans et étaient fort malheureux.

Aussitôt que le mariage de Junot fut décidé, il fit venir sa famille à Paris pour y assister, et son frère fut chargé d'aller en Bourgogne pour y chercher son père, sa mère et sa femme.

M. Junot, frère aîné du général, nous avait été présenté aussitôt que le mariage fut arrêté, et dès ce même jour je pris pour lui ce sentiment d'amitié que je lui ai continué jusqu'à sa mort, et qu'aujourd'hui encore je reporte sur sa veuve et sur ses enfans.

C'était un homme rare que M. Junot. Il n'avait pas les qualités brillantes de son frère, mais la probité la plus sévère, l'honneur dans son exigence la plus exquise, ne pouvaient rien lui reprocher. C'était un honnête homme dans toute l'étendue qu'on peut donner à l'acception de ce mot. Ajoutez à ces qualités, toujours rares, la bonté la plus parfaite : jamais il ne fut un

meilleur mari, un père plus tendre, plus excellent, un frère plus dévoué, un fils plus respectueux, un meilleur ami ; quelquefois le général Junot disait en riant, en tenant le bras de son frère et celui d'Albert, qu'il aimait chèrement : « En vérité, je suis bien heureux ! mon frère s'est *dédoublé*[1] »

Lors de l'expédition d'Égypte, le général Bonaparte dit à Junot, lorsque celui-ci demanda la permission d'aller dire adieu à sa famille :

« Il faut emmener ton frère : c'est un honnête homme. » Je n'ai pas autour de moi de ces gens-là par milliers... » Je veux qu'il vienne... Ne lui cache rien. Mais qu'il » vienne, entends-tu ! Tu lui diras que *je le veux.* » Napoléon commençait déjà à parler d'un ton impératif.

Junot parla donc à son frère, et le détermina à le suivre en Égypte, malgré les larmes et les prières de sa femme. Arrivés à Toulon, les deux frères trouvèrent la flotte prête à mettre à la voile, mais ce fut avec des sentimens bien différens. L'un ne voyait devant lui qu'un avenir de gloire et d'honorables récompenses qu'il lui importait peu d'aller chercher à travers mille dangers au prix de son sang ; il partait joyeux, peu soucieux du présent ; ne jetait nul regard en arrière, car alors il ne laissait dans sa patrie ni veuve ni orphelin pour le pleurer et porter son deuil... Pour lui tout était bonheur... tout était espoir... même la mort, car il était sûr qu'elle ne serait que glorieuse. Mais son frère était au désespoir : dans un premier moment de surprise douloureuse, lorsqu'il apprit que Junot allait s'embarquer pour aller en Égypte, il le suivit ; mais, arrivé à Toulon, quand il

[1] Ma belle-sœur a fait mettre sur la tombe de son mari : « *Il ne fit jamais de mal et n'a pratiqué que le bien.* » Il méritait cette inscription simple et vraie comme lui. Elle le peint parfaitement. Il n'a survécu que cinq ans à son frère.

fut sur le port, au moment de monter sur *l'Orient*[1], il ne vit plus que cette patrie qu'il allait quitter, une jeune femme qu'il aimait tendrement, et surtout un enfant, un fils de deux ans qu'il idolâtrait. Tous les raisonnemens de son frère vinrent échouer contre de telles pensées; il voulait retourner en Bourgogne, et son désespoir fut si violent que madame Bonaparte, qui en fut témoin, en fut vivement affectée : elle lui dit de se calmer; qu'elle allait parler au général en chef et tenter d'obtenir un passeport pour lui. Madame Bonaparte était surtout parfaite dans de pareilles circonstances, parce qu'alors ni sa faiblesse ni sa légèreté ne venaient à la traverse d'une bonne action. Elle fut trouver le général Bonaparte, et lui parla avec l'accent le plus persuasif et le plus touchant de ce qu'elle venait de voir, et lui demanda avec instance de donner un passeport à monsieur Junot. Bonaparte fronça le sourcil, et après avoir réfléchi quelques instans :

« Junot m'a déjà parlé de cette affaire, dit-il avec » humeur; il est bien singulier qu'après un premier refus » on insiste auprès de moi comme si j'avais deux avis en » une minute... Non, non, je ne suis ni une femme ni » une caillette... Quant à toi, je te prie *sérieusement* de » ne pas te mêler des affaires de mon quartier-général. » Et Junot, qui était présent, l'entendit marronner entre ses dents quelques mots qu'il ne put comprendre. Il voulut encore hasarder une tentative en faveur de son frère, car on s'embarquait dans quelques heures, et son désespoir lui déchirait le cœur. Mais à peine eut-il ouvert la bouche, que le général Bonaparte l'interrompit en disant :

[1] En floréal an VI. *L'Orient* était, comme on le sait, le vaisseau amiral. Mon beau-frère y fut admis en raison de la place que le général en chef créa immédiatement pour lui.

« En voilà assez... J'ai dit que je ne le voulais pas ;
» cela doit suffire. » Puis il ajouta, avec un accent d'humeur et d'amitié tout à la fois : « Il est bien étonnant que
» ceux pour qui je voudrais tout faire ne veuillent rien
» faire pour eux ! »

Mon beau-frère resta donc avec Junot. A peine embarqué sur *l'Orient*, Bonaparte le nomma payeur de son quartier-général, et fut excellent pour lui pendant la traversée. Arrivé en Égypte, il commençait à reprendre un peu de courage, lorsque, se rendant d'Alexandrie au Caire par le Nil, la chaloupe canoninère qu'il montait fut attaquée par des Bédouins. Il manqua d'être tué ; plusieurs de ses compagnons le furent, et l'ordonnateur Sucy, qui était auprès de lui, eut le bras droit fracassé d'un coup de carabine. « C'est moi qui le pansai, me disait mon beau-frère : jugez de notre position ! » La nuit les délivra des Bédouins, mais ne rendit pas la tranquillité à mon beau-frère. A partir de cet instant, il retomba dans l'état alarmant où il était pendant la traversée. Il ne voyait autour de lui, me disait-il, que le poignard des Bédouins, la lance des Arabes, ou le pal des Turcs. Les crocodiles, quoiqu'ils fussent loin de là, et les hyènes faisaient le sujet de ses rêves ordinaires, Lors du siége de Saint-Jean-d'Acre, il traversa le désert pour s'y rendre, et faillit y périr de fatigue et de besoin. Heureusement qu'il rencontra son frère qui allait je ne sais où, et qui lui donna des vivres et une bouteille d'eau-de-vie et d'excellent vin de Bordeaux; « ce qui le remit à l'instant même », disait Junot. Accablé sous tant de douleurs et de tous les genres, mon pauvre beau-frère demanda enfin, avec l'instance du désespoir, la permission de revenir en France; le général Bonaparte ne le voulut jamais. L'amiral Gantheaume revint en Europe : il voulait bien prendre mon beau-frère à son

bord, et il le demanda. Mais c'était un mauvais moyen d'obtenir une faveur du général Bonaparte que de la lui faire demander par quelqu'un qu'il n'aimait pas, et l'amiral Gantheaume était de ceux-là. Aussi mon beau-frère éprouva-t-il un refus. Il se désola, et Bonaparte finit par s'impatienter de ce désespoir qui ne cédait à rien. Il en parla à Junot, qui lui-même perdait son temps et ses remontrances auprès de son frère. A quelques temps de là on sut que le bâtiment sur lequel mon beau-frère avait voulu partir avait été pris par les Barbaresques. « Eh bien! dit alors le général Bonaparte, qui » viendra maintenant me disputer le don de seconde vue? » Ah! ah! M. Junot, vous vouliez me quitter! Et où se» riez-vous à présent? à labourer la terre d'un mauvais » maître, ou à ramer sur les galères de Maroc ou d'Alger.» Et il lui tirait les oreilles à les lui arracher, et il répétait : « Et vous vouliez partir!... pour aller voir votre femme?... » Eh! il y en a partout. »

Mon beau-frère fut donc contraint de rester en Egypte. A son départ pour l'Europe, le général Bonaparte laissa l'ordre au général Kléber de faire partir *immédiatement* Junot et son frère. Mais Kléber aimait autant que Bonaparte les gens braves et les braves gens; et comme il trouvait qu'on n'en avait jamais assez, il jugea convenable de garder les deux frères auprès de lui. Et ce ne fut qu'à la sollicitation de leurs amis qu'il se décida enfin au départ de l'un d'eux, et ce fut mon beau-frère, mais sur un mauvais bâtiment[1] (*la Marianne*), faisant eau de

[1] Mon beau-frère partit d'Alexandrie pour revenir en Europe avec le brave et digne général Vaux. En revoyant mes notes, je viens de m'apercevoir que j'ai fait une erreur en attribuant au départ de mon mari un fait qui s'est passé lors de celui de son frère, relativement aux *trésors* du général en chef que les soldats accusaient mon beau-frère d'emporter avec lui; comme il avait été payeur du quartier-général, cette fable avait

toutes parts, et qui fut pris par les Anglais en vue des côtes d'Hières. Dépouillé de tout ce qu'il possédait, contre le droit des gens, conduit à Mahon, traîné de croisière en croisière, traité avec une barbarie révoltante pendant la quarantaine que les Anglais lui firent faire, le malheureux fut enfin *jeté* plutôt que déposé sur le rivage de la France; là, le pauvre voyageur put enfin reposer sous son toit. Mais de nouvelles douleurs l'attendaient au retour. Son fils unique, son enfant bien aimé n'existait plus !...

Lorsque le premier consul m'entendit pour la première fois raconter la mort de cet enfant, il parut incrédule; mon beau-frère avait été trop souvent en butte à ses railleries lorsqu'il pleurait la patrie absente pour s'exposer à quelque sarcasme qui lui aurait brisé l'âme lorsqu'elle était remplie surtout d'une si grande amertume. Il ne lui avait donc jamais parlé du prix immense dont le sort lui avait fait payer son voyage d'Egypte. Quand je lui racontai la fin touchante de mon neveu, il parut ému, et

une sorte de couleur croyable pour ceux qui *veulent* croire le mal. Au bout de tant d'années j'ai pu confondre aisément et d'autant plus que Junot, qui m'a rapporté cette scène plus de cinquante fois, y mettait une telle chaleur d'intérêt, ses paroles sortaient si bien d'une âme honnête outragée, que j'avais attribué à son départ ce qui eut lieu à celui de son frère. Comme ils s'aimaient tous deux tendrement, Junot avait ressenti l'injure; c'est à un tel point que je connais telle personne encore vivante, qui faisait partie de l'expédition d'Egypte, personne du reste honorable et honorée, à laquelle Junot n'a jamais pu accorder son amitié en raison de quelques propos qui furent tenus à cet égard chez le général Damas et chez le général Kléber. C'est en vain que ces propos, du reste peu importans, furent depuis hautement désavoués; jamais Junot ne put les oublier. « En vérité, lui dis-je un jour, cela te regarderait personnellement que tu ne serais pas plus rancunier. — Je le crois bien, me dit-il; c'est aussi bien différent. » Et je le crois : en effet, il me semble qu'une injure faite à un être que nous aimons, que nous aimons beaucoup, nous fait une double blessure.

dit, après avoir fait quelques pas, que la chose n'était pas possible. Corvisart, qui se promenait dans le parc, fut appelé et confirma non-seulement la possibilité du fait que je venais de raconter, mais nous en dit une foule d'autres à l'appui. L'un des plus remarquables regarde la famille de M. de Bourrienne; c'est l'une de ses filles, nommée *Moina*, qui est l'héroïne de cette intéressante histoire. Je la rapporterai plus tard.

Cette mort d'un enfant si jeune n'aurait été qu'affligeante si elle n'avait été accompagnée de circonstances qui la rendirent déchirante. Elles furent long-temps cachées à mon beau-frère, dont l'extrême sensibilité n'aurait pu supporter un tel récit. Il ne le sut que lorsque sa femme fut accouchée d'un second enfant. J'ai déjà dit qu'il était bon père; mais s'il le fut pour les enfans qu'il eut depuis, son premier-né rassemblait sur sa tête toutes les tendresses, les joies d'avenir, l'orgueil d'un jeune père, et il aimait cet enfant avec idolâtrie. Aussi le tenait-il continuellement sur ses bras; et lorsqu'il le déposait dans ceux de sa mère pour qu'elle lui donnât à téter, il tenait une de ses petites mains dans les siennes, et ne la quittait pas même pendant une partie de son sommeil. Quand l'enfant n'aurait pas été naturellement bon et sensible, une suite de soins si tendres, de si douces caresses, l'aurait attaché à celui qui l'en entourait, endormi comme éveillé; aussi Henri aimait-il son père avec une affection qui ne tenait pas à l'enfance. Hélas! le pauvre petit lui en donna bientôt de tristes et touchantes preuves!

A l'époque du départ de mon beau-frère, son fils avait deux ans et demi; mais son intelligence, déjà précoce, avait encore été développée par cette tendresse qu'on lui donnait, qu'on lui demandait, et cet enfant était à trente mois comme on est ordinairement à huit ou dix ans.

Lorsque la voiture qui emmenait son père s'éloigna de la maison, le cher petit poussa des cris déchirans; sa mère, dont les sanglots répondaient aux siens, ne fit que s'affliger avec lui au lieu de chercher à le distraire. Bientôt cependant toute la famille, étonnée de voir, dans un âge aussi tendre, une douleur qui approchait du désespoir, s'occupa d'entourer le pauvre enfant de distractions; on lui raconta de belles histoires, on lui donna des jouets de toutes les formes, de toutes les couleurs, on invita ses petits amis à venir jouer avec lui; mais rien ne le consolait. Au bout de quelques jours seulement il cessa de pleurer avec grand bruit; mais, s'il ne criait plus, ses cris étaient remplacés par des soupirs si profondément tirés du cœur, des regards qui cherchaient avec tant d'anxiété et tant d'amour la figure paternelle autour de lui, que sa vue faisait mal.

Il était beau comme un ange; il ressemblait à ces chérubins que Raphaël[1] a placés dans ses tableaux. Sa petite tête blonde et toute bouclée était charmante à voir lorsque sa mère, coquette pour son fils comme le sont toutes les mères pour leur enfant, passait ses doigts dans les anneaux soyeux de cette jolie chevelure, qui retombait en grosses touffes autour d'un visage rose et blanc, vif, gai, animé par une expression sentie. Mais ses jours de beauté furent courts, et jamais comparaison d'une fleur et d'un enfant ne fut plus juste.

« — Maman, où est papa ? » disait la chère petite créature à ma belle-sœur.

Dans les premières semaines on lui répondait : « Il est

1 Mon beau-frère eut plus tard un autre fils qui, jusqu'à l'âge de quatre ans, était un modèle de beauté. « Et cependant, me disait-il, quoiqu'il ressemble à son frère, il est encore loin de la perfection de mon cher petit. » Celui-ci avait, comme l'autre, la même chevelure bouclée, la même régularité et la même délicatesse de traits.

parti, mon ami; mais il reviendra bientôt. » Il paraît que l'imagination de cet enfant avait un développement tout-à-fait extraordinaire, et que ce simple mot : *parti*, étant commenté par lui, et ne lui présentant qu'une idée indéfinie sur laquelle il ne pouvait asseoir aucun raisonnement et d'où il ne pouvait tirer aucun espoir, il n'en était que plus désolé après l'avoir entendu. Ma belle-mère, dont l'âme parfaite comprenait les douleurs de tous les âges, fut la première à s'en apercevoir ; et quand l'enfant demandait son père, elle lui répondait qu'il était à Bussy [1].

Alors les yeux déjà bien moins vifs du pauvre petit se ranimaient à l'instant, et il disait : « Maman, allons à Bussy. »

On y allait, quoiqu'on sût bien qu'on n'y trouverait pas celui qu'on cherchait. Aussitôt que la voiture approchait de la maison, l'enfant sautait sur les genoux de la mère ou de l'aïeule; puis il frappait des mains. « Papa! papa! » s'écriait-il ; et, arrivé dans la maison, ses petites jambes retrouvaient de la force pour monter l'escalier et parcourir toutes les chambres. Sa voix était redevenue joyeuse ; il croyait que son père jouait avec lui. Alors qu'il trouvait une porte seulement poussée, un rideau tiré, il approchait doucement pour le surprendre, parce qu'il le croyait caché. Il parcourait ainsi toute la maison, suivi par sa mère, qui pleurait amèrement et de sa propre peine et d'un spectacle qui lui brisait le cœur. Quand il avait visité avec soin tous les appartemens, il se laissait prendre par son aïeule ou par ma belle-sœur, et disait d'une voix brisée :

[1] Bussy-le-Grand; c'était là qu'habitait jadis le fameux Bussy de Rabutin. C'est le lieu de naissance de Junot. Sa famille y avait des propriétés.

« — Maman, il n'est pas là papa; allons à Dijon! »

Quand ils étaient à Dijon, il recommençait les mêmes plaintes et toujours la même demande : — « Où est papa?

» — Il est à Semur, mon amour, lui répondait sa mère.

» — Allons à Semur! »

Et lorsqu'on était arrivé à Semur, il cherchait dans la maison de son grand-père comme dans celle de son aïeule à Bussy[1]. C'était d'abord la même joie, la même folie enfantine; puis l'enfant disparaissait, et c'était une personne, mourant de l'excès de sa sensibilité, qui disait à sa mère: — « Papa n'est pas ici; retournons à Dijon. »

Comme tout ce qui pouvait le distraire était la seule ordonnance que pût donner le médecin, on écoutait tous ses caprices, on suivait toutes ses volontés. Près d'une année se passa ainsi en voyages répétés de Dijon à Bussy, à Semur, et dans tous les lieux où la mémoire de l'enfant plaçait le souvenir de son père. Enfin il devint trop faible pour supporter le mouvement de la voiture; il ne voulait plus quitter les bras de sa mère ou de son aïeule. Il ne pleurait plus : seulement quelquefois, trompé par une sorte de ressemblance, il croyait voir son père, soit dans la rue, soit qu'il prît pour lui quelqu'un venant chez sa mère; alors il pleurait abondamment aussitôt qu'il s'apercevait de sa méprise. Un tel état ne pouvait durer : l'enfant tomba dans un marasme complet. Ma belle-sœur, au désespoir, entoura vainement son fils de tous les secours. Les médecins les plus habiles de Dijon déclarèrent qu'ils ne pouvaient rien.

[1] Ma belle-sœur est de Semur. L'enfant se rappelait d'avoir habité dans la maison de M. Henri, père de sa mère. et d'y avoir surtout vu son père.

Hélas! le départ de son père était l'orage qui avait brisé cette jeune fleur, et son retour même alors ne l'aurait pas sauvée. Il s'éteignit doucement en appelant toujours son père, et son nom fut le dernier son qui sortit de ses pauvres petites lèvres blanches, qui autrefois, vermeilles comme une cerise, prononçaient ce même nom avec le sourire de la joie.

Un soir, me trouvant à la Malmaison, peu de temps après mon mariage, comme on racontait des histoires d'enfans extraordinaires, je pris la parole à mon tour et je dis celle de mon pauvre petit neveu que je savais seulement depuis quelques jours. Le premier consul, qui n'écoutait guère ces sortes de choses, prêta une grande attention à mes paroles.

« N'avez-vous pas abusé du privilége du conteur? me » dit-il; et d'une chose fort simple ne faites-vous pas » un roman, dont le héros est un enfant de trente mois? »

— « Le général Junot peut être mon garant, général, lui répondis-je; quant à moi, je puis dès à présent vous certifier que, loin d'avoir ajouté à la partie pathétique de ma petite histoire, j'en ai plutôt retranché; et si vous l'entendiez raconter par ma digne belle-mère, qui a bercé le pauvre enfant pendant toute sa longue agonie, vous me trouveriez bien froide à côté de sa narration. »

Le premier consul se promena quelque temps sans dire un mot. On sait que c'était son habitude lorsqu'il était fortement préoccupé. Tout à coup, il releva sa tête, et regardant autour de lui :

« Où est donc Corvisart? dit-il. Je lui avais demandé de ne pas partir sans me parler. »

Il était dans le grand vestibule à colonnes, où il se promenait avec Bourrienne; il vint aussitôt.

« Corvisart, lui dit le premier consul, est-il possible

» qu'un enfant meure du regret de ne plus voir quelqu'un » qu'il aimait? sa nourrice, par exemple? »

— « Je ne le crois pas, répondit Corvisart. Cependant tout est possible. Mais je pense que rien n'est plus rare qu'un tel exemple, et cela est heureux; où en serions-nous autrement? on ne pourroit pas retirer un enfant de nourrice. »

Le premier consul me regarda d'un air triomphant et dit :

« — J'en étais bien sûr! »

Je dis à mon tour que je croyais que monsieur le docteur Corvisart avait été mal interrogé, et que je demandais la permission de lui présenter la question telle qu'elle devait être faite.

Je racontai alors en peu de mots l'histoire de mon petit neveu. A peine m'eut-il entendue qu'il s'écria que c'était tout autre chose; qu'une nourrice était remplacée par une bonne, qui avait les mêmes soins, qui donnait à manger aux mêmes heures où la nourrice donnait à téter, mais qu'une affection brisée par l'absence, ainsi que l'avait été celle de mon neveu en voyant partir son père et prolonger son éloignement, pût donner la mort, la chose n'était même pas rare. « J'ai dans mes cartons, nous dit cet homme habile, une foule de notes relatives aux affections de l'âme chez les enfans; si je vous les communiquais, général, vous seriez bien étonné de voir que dans ces jeunes cœurs il y a non seulement des germes de passions, mais que ces passions sont développées chez quelques enfans d'une manière effrayante. La jalousie, par exemple, eh bien! la jalousie tue, comme avec du poison, des enfans de trois ans et même de plus jeunes. »

— « Vous croyez donc que ce petit Junot est mort du » regret de ne plus voir son père? » demanda le premier consul.

— « D'après ce que vient de me dire madame Junot, je n'en puis douter ; et ma conviction est d'autant plus assurée qu'elle a, sans les connaître, parfaitement détaillé tous les symptômes de cette maladie qui n'est au reste susceptible de frapper que sur des êtres doués d'une exquise sensibilité. Cet enfant est bien heureux d'être mort, ajouta Corvisart, car il aurait été bien à plaindre pendant le cours de son existence ; il n'aurait eu affaire qu'à des mécomptes. »

Le premier consul se frotta le front à plusieurs reprises pendant que Corvisart parlait. Il était évident que le souvenir du refus constant qu'il avait fait à mon beau-frère de le laisser revenir en Europe agissait fortement sur lui ; et je suis sûre que, si la lumière avait été plus dirigée vers ses yeux, je les aurais vus humides.

« Votre beau-frère Junot est-il encore à Paris ? » me demanda-t-il.

— « Oui, général. »

— « Vous lui direz que je veux le voir..... Est-ce que » Junot savait le genre de mort de son neveu ? »

— « Je ne le pense pas, général ; car mon beau-frère lui-même ne le sait que depuis que sa femme est au moment d'accoucher. »

Il passa de nouveau sa main sur son front, et secoua sa tête comme quelqu'un qui veut chasser une pensée pénible ; mais il ne laissait jamais long-temps soupçonner qu'il fût dominé par une vive émotion ; il descendit encore une fois le salon, puis revenant à Corvisart, il se plaça devant lui et lui demanda avec une brusquerie comique :

« Corvisart, quel serait le mieux, qu'il y eût des mé» decins, ou qu'il n'y en eût pas ? »

L'Hippocrate moderne répondit au regard un peu

mauvais plaisant qui accompagnait cette question, par un autre qui le valait au moins; puis il dit :

« Ma foi! mon général, si vous voulez que je vous parle en conscience, je crois qu'il vaudrait mieux qu'il n'y en eût pas. »

Tout le monde se récria.

« Oui, poursuivit Corvisart; mait il faudrait pour cela qu'il n'y eût pas de bonnes femmes. »

CHAPITRE XVIII.

Ressemblance de Junot avec une de ses sœurs. — Mot léger de ma mère à Junot sur la noblesse, et prompte correction. — Intrigues pour inquiéter Junot. — Grand nombre d'émigrés dans Paris. — Curieuse aventure d'une jeune fille avec Fouché. — Scène touchante et sang-froid de Fouché. — Fouché compatissant! — Le marquis des Rosières et sa fille. — L'ancien lieutenant de roi et les escapades de Fouché au séminaire. — *Le réseau gouvernant.* — Les digues de la Hollande et les pillards.—Les émigrés rendant justice à la gloire de nos armées. — Visites de Junot chez ma mère et les nouvelles du lendemain. — L'armée de Condé jugée par un émigré. — Le duc de Mouchy, M. de Montcalm, le prince Chalais, MM. de l'Aigle et M. Archambaud de Périgord. — Taquineries du marquis d'H.......t. — Texte d'une lettre curieuse adressée à Junot par Berthier pendant une mission à Madrid. — Madame Visconti et les passages omis. — Berthier et le don des langues. — Aventure comique de Berthier à Milan. — Le tailleur et *la locandiera.*

Le général m'avait aussi présenté celle de ses sœurs qui demeurait avec lui. C'était une personne parfaitement bonne et douce, aimant tendrement son frère; elle lui était attachée au point de ne pas voir son mariage avec plaisir. Elle lui ressemblait beaucoup. Cette ressemblance avait été même si forte, à ce que me disait ma belle-mère, qu'étant enfans tous deux, c'est-à-dire âgés de neuf à dix ans, ils soupèrent avec leurs parens, l'un portant les habits de l'autre, sans que l'on s'aperçût de l'échange. Madame Maldan avait conservé de la fraî-

cheur, et une partie de cette ressemblance perdait alors beaucoup de sa force auprès du visage basané que son frère rapportait de l'Egypte. Ce fut le sujet d'un mot très-galant du premier consul, au bal que ma mère donna pour mon mariage.

Ce mariage fut accompagné de circonstances assez singulières, en raison de l'extrême promptitude avec laquelle il avait été décidé. Beaucoup de nos amis, qui étaient à la campagne, l'apprenaient à leur retour soit des eaux, soit de leurs terres, et tous n'en éprouvaient pas le même plaisir. « En vérité, dit un jour ma mère au général Junot, je crois que mes nobles amis me feront perdre la tête. Savez-vous bien que l'on veut me lapider parce que je vous ai donné ma fille?... » Albert, qui était présent, fit signe à ma mère de ne pas continuer; mais il n'était pas facile de lui imposer ses sujets de conversation, et elle poursuivit toujours sur le même ton de négligence et de naturel, qui pouvait peut-être avoir quelques légers inconvéniens, mais qui donnait un charme tout attrayant à sa conversation: « Ils prétendent, de l'autre côté de l'eau, que je devais me rappeler que, si le père de Laurette était roturier, moi je ne l'étais pas, et qu'ainsi j'avais *failli*.... Eh bien! n'allez-vous pas prendre la chèvre pour cela? demanda-t-elle au général Junot, qui ne trouvait pas de meilleure contenance à prendre que de regarder fort attentivement les pointes de ses bottes. Croyez-vous que cela me fasse, à moi, le moindre effet? Croyez-vous que j'éprouve du regret de vous avoir donné mon enfant, de vous avoir nommé mon fils, le frère de mon Albert? Non, non, mon cher Junot! poursuivit-elle en lui donnant sa main, et serrant la sienne avec cordialité; c'est à présent entre nous à la vie et à la mort. »

Junot m'a dit depuis que cette sorte d'explication don-

née par ma mère lui avait fait un bien infini. Depuis quelques jours on voulait troubler sa tranquillité, en lui disant que ma famille, sollicitée vivement par une personne qui désirait m'obtenir pour son fils, malgré mon peu de fortune, pouvait bien y céder et trouver quelque moyen de rompre avec lui. On avait eu la méchanceté d'ajouter que mon éloignement pour lui serait le prétexte dont on se servirait. A ces avertissemens étaient jointes des mesures plus certainement positives : c'était un autre projet de mariage pour lui. Mais Junot était trop engagé et de cœur et d'honneur. Aussi ces tentatives n'eurent-elles aucun résultat, si ce n'est celui de me donner une légère attitude d'hostilité envers une personne qui avait voulu m'exclure d'un lieu où le sort m'appelait à l'un des premiers rangs.

Les émigrés rentraient en foule; la Vendée achevait de se pacifier; beaucoup de personnes tenant à la noblesse rentraient dans Paris, comme dans un lieu bien plus sûr qu'aucune des provinces. Fouché n'était méchant que dans les circonstances qui pouvaient lui être immédiatement relatives, autrement il faisait même le bien. En voici un exemple.

Dans le mois de septembre de l'année 1800, on dit plusieurs fois à Fouché qu'une jeune personne assez mal vêtue, mais fort jolie, demandait à le voir, et ne se réclamait, pour obtenir cette audience, ni d'un nom connu, ni de lui-même, persistant aussi à ne pas vouloir dire ni qui elle était, ni d'où elle venait; Fouché, qui à cette époque avait des affaires trop importantes pour donner quelque attention à une chose qui n'offrait qu'une apparence de galanterie, laissa passer celle-là sans s'y arrêter. Cependant la jeune fille continuait à assiéger sa porte, malgré les insultes des valets, toujours si empressés de les prodiguer au malheur; enfin le premier

valet de chambre du ministre eut quelque pitié de la pauvre fille; et un jour s'approchant d'elle: Pourquoi, lui dit-il, n'écrivez-vous pas au citoyen ministre? vous obtiendriez peut-être une audience: car c'est cela que vous voulez, n'est-ce pas? La pauvre fille répondit que oui; mais elle ajouta avec timidité que son nom n'était pas connu du ministre et qu'alors elle serait refusée. La pauvre enfant pleurait en disant ce dernier mot. Le valet de chambre la regardait et puis il pensait. Ce qu'il pensait était-il bien? Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est qu'il prit tout à coup une résolution: il regarda à sa montre, vit qu'il était à peine onze heures et que par conséquent son maître n'avait pas encore fini de déjeuner. « Attendez-moi là quelques instans, dit-il à la jeune fille; puis, la regardant plus attentivement: Demeurez-vous loin d'ici? lui demanda-t-il. — Oh! oui; bien loin, bien loin! — Que diable! dit le valet de chambre en regardant la robe noire et usée de la jeune personne, il est impossible de la faire entrer équipée de la sorte. » Tandis qu'il se parlait ainsi à lui-même, il leva les yeux pour inspecter le chapeau de la jeune solliciteuse, et ses regards tombèrent sur le plus ravissant visage. « Bah! dit-il, je serais bien sot de m'inquiéter de sa parure. Attendez-moi, mon enfant. »

« Citoyen ministre, dit-il à son maître en entrant dans le cabinet particulier où celui-ci déjeunait en s'occupant de son travail, il y a là une jeune fille qui depuis un mois vient tous les jours pour vous parler; elle pleure et prétend que c'est une affaire de vie et de mort: elle paraît bien affligée. Voulez-vous que je la fasse entrer?

» — Hum!... dit Fouché, c'est encore quelque intrigante... de ces femmes qui sollicitent la grâce d'un frère

d'un cousin... et qui n'ont jamais eu ni père ni mère... Quel âge dis-tu qu'a celle-ci?

» — Mais à peu près dix-huit ans, citoyen ministre.

» — C'est cela... Et toi, honnête garçon, tu t'es chargé de l'introduire!... Mais je suis cuirassé, moi. Allons, fais entrer ta nymphe; et gare à elle si elle n'a pas *sa patente* [1]. »

Le valet de chambre introduisit sa protégée. En l'apercevant, Fouché fit un mouvement de surprise à la vue de ses habits délabrés, et de sa tournure vraiment remarquable même sous de tels vêtemens. D'un coup d'œil le ministre renvoya le valet de chambre. « Que voulez-vous de moi, ma chère enfant? » demanda-t-il à la jeune fille. Elle se jeta à genoux devant lui et joignant les mains : « Je viens vous demander la vie de mon père », lui dit-elle en sanglottant. Fouché recula devant cette jeune fille, à cette demande de la vie d'un homme, comme il l'eût fait devant un serpent : on l'avait pris par surprise. « Et qui est votre père? s'écria-t-il; son nom? — Ah! vous le tuerez, dit-elle d'une voix tremblante de terreur, en voyant cette figure blême de Fouché prendre une teinte encore plus livide et ses lèvres blanches se contracter; vous le tuerez!...

» — Paix! folle que vous êtes. Levez-vous, et dites-moi le nom de votre père. Comment se fait-il qu'il soit à Paris, s'il craint pour sa vie? »

La jeune fille raconta alors leur histoire : elle était courte et touchante. Son père, le marquis des Rosières, après avoir été pris plusieurs fois dans la Vendée, l'avait été une dernière les armes à la main : il s'était

[1] Fouché, qui était un homme moral, comme tout le monde sait, fit un jour enlever toutes les *habitantes* du Palais-Egalité et des autres lieux où elles tenaient leur cour, pour les forcer à prendre une patente. Il voulait de l'ordre *dans le désordre*.

échappé par un miracle de la Providence ; et, toujours poursuivi, presque traqué pour ainsi dire, il était enfin arrivé à Paris comme dans le lieu le plus sûr pour s'y cacher. Sa fille avait dû l'y rejoindre avec sa mère et sa sœur, jeune enfant de douze ans. « Mais, poursuivit-elle, j'ai perdu ma mère et ma sœur, et je suis arrivée toute seule ici. — Comment donc sont-elles mortes si promptement? demanda Fouché. — Les bleus les ont tuées, répondit d'une voix basse la jeune fille en baissant les yeux ; car elle craignait que Fouché ne lui fît un crime de dénoncer celui des soldats républicains. — Où logez-vous ? dit le ministre après un moment de silence. — Mademoiselle des Rosières paraissait hésiter. — Eh bien ! dit Fouché en frappant du pied, voulez-vous bien me dire où vous demeurez ? Si vous ne le faites pas de bonne grâce, mes hommes sauront bien vous trouver d'ici à deux heures et même avant. » Incapable de résister à de telles attaques, mademoiselle des Rosières retomba sur ses genoux, en tendant les mains vers lui. — « Allons ! taisez-vous, et pas de comédie, je ne les aime pas. Dites-moi seulement ce que compte faire votre père. Si je le fais gracier, puis-je compter sur lui ? » La physionnomie de mademoiselle des Rosières était tellement expressive dans ce moment, que Fouché n'eut pas besoin d'un mot pour la traduire. — « Vous êtes une enfant, dit-il avec un accent de mécontentement très-profond ; lorsque je veux savoir si je puis compter sur votre père, c'est au nom du premier consul ! N'allez-vous pas croire que je vous ai demandé s'il voulait être espion de police ? » Il écrivit l'adresse de mademoiselle des Rosières sur une carte, et avant qu'elle sortît de la chambre, il lui demanda pourquoi elle s'était adressée à lui plutôt qu'au premier consul. — « C'est mon père qui me l'a ordonné, répondit-elle : il m'a dit que vous vous rappel-

feriez de lui. » Le ministre fut à l'instant frappé d'un souvenir qui lui avait échappé. Cependant il doutait encore. « Dites à votre père de m'écrire aujourd'hui même s'il n'a pas été lieutenant de roi avant la révolution. » La réponse de M. des Rosières fut affirmative : il avait été lieutenant de roi en Bretagne et en Bourgogne, ou plutôt en Franche-Comté ; et, pendant ce temps, il avait été assez heureux pour être fort utile au jeune abbé Fouché. Il était question de murs d'une ville escaladés, de portes d'un séminaire enfoncées; enfin, de choses fort graves que le lieutenant de roi recouvrit, comme le bon Samaritain, du manteau de la charité. Je ne sais pas jusqu'à quel point il avait obligé, mais ce que je sais très-bien, c'est que le lendemain du jour où sa fille avait vu le ministre, M. des Rosières eut d'abord un sauf-conduit, et peu de temps après sa grâce entière avec une bonne place de commandant de ville en Alsace. Sa fille fut s'y établir avec lui dans l'hiver de 1801 : elle s'y est mariée, et habite aujourd'hui son château de Reisberg, à quelques lieues de Colmar.

Une particularité assez remarquable, c'est que le valet de chambre fut renvoyé. Pourquoi cela ?

Cette aventure peut offrir beaucoup de motifs d'observations : je l'ai placée ici, parce que d'abord elle y est en son lieu, et puis ensuite parce que ce n'est pas la dernière fois que j'aurai à m'occuper du principal acteur de cette scène; et je ne suis pas fâché qu'il existe un point de comparaison. Fouché est encore une des grandes figures de notre drame politique, que l'on croit avoir bien représentée en la crayonnant simplement au trait. Que d'ombres à placer ! que d'attitudes diverses ! que de formes différentes ! Je l'ai beaucoup connu, parce que, me trouvant souvent en rapport avec lui, je l'ai étudié, je crois, avec une attention minutieuse qui ne lui

aurait peut-être pas convenu s'il l'avait devinée; mais cela a fait que mes observations sur cet homme sont nombreuses et importantes.

On a beaucoup parlé de Fouché, et sans doute il y a beaucoup à en dire. On a bien rappelé toutes les époques de sa vie qui sont consignées dans le *Moniteur* et dans quelques biographies : eh bien! j'en parlerai d'une manière, non pas différente, mais plus développée. Je le montrerai souvent marchant de concert avec un des premiers acteurs de notre grand drame, et quelques actions de l'un et de l'autre pourront être éclaircies par le jour que je ferai luire sur elles. Ce sont ces mêmes actions qui ont formé en grande partie le *réseau gouvernant*[1] dont Napoléon nous enveloppait. Il était trop habile pour ne pas en sentir toutes les conséquences; mais, organisant sur des ruines et avec des ruines, il fallait bien, pour qu'il arrivât enfin à ce qu'il voulait, qui était d'obtenir un gouvernement fort et compacte avec une circulation libre et rapide, il fallait qu'il employât tous les instrumens qu'il trouvait dans l'atelier dont il s'emparait; mais Napoléon était lui-même un géant, et dans ses mains tout frappait avec la force d'une massue; il devait donc en surveiller d'autant plus l'emploi et la direction. Parmi tous ceux qui l'entourèrent après le retour d'Egypte et au 18 brumaire, il n'est que bien peu de noms que je placerai dans le cadre de vérité pour être jugés selon leurs œuvres loyalement patriotiques : Carnot, Thibaudeau, Dejean, Boissy-d'Anglas, Berlier, quelques autres encore, et la liste sera remplie.

En Hollande, lorsqu'une digue se rompt, tout le monde y court; les uns, pour porter véritablement des secours; les autres, pour profiter du trouble et pour

[1] Mot de Napoléon.

piller, et ceux-ci ne sont pas les derniers à venir. Ensuite, lorsque tout est réparé, on cherche les véritables bons serviteurs, ceux dont les secours on été vraiment efficaces; et leur place est prise par les pillards, les vierges folles, qui, bien souvent, avaient eux-mêmes fait le trou de la digue, ainsi que je l'ai vu dans ce pays de canards, d'humide et grise mémoire.

Cependant l'année 1800 allait bientôt finir, et chaque mois, chaque semaine, nous apprenions quelque nouvelle victoire remportée par Moreau, qui venait en peu de jours de gagner son immortalité, s'il eût su la garder. Il forçait l'Autriche, encore frémissante de la honte de Marengo, de venir la confesser à Lunéville. Tout ce que nous avions souffert d'insultes, d'humiliations, lors des campagnes de Schérer, des victoires de Souwarow, nous allions donc enfin en être vengés! Tous les soirs le général Junot apportait des nouvelles qui faisaient battre notre cœur, à Albert et à moi. C'était une chose curieuse à observer que les différentes impressions produites sur les individus qui l'écoutaient; mais une justice cependant que je dois rendre à tous, c'est que jamais non-seulement un mot, mais un geste, n'exprima le regret d'une victoire remportée par nos troupes. Je me rappelle qu'un jour le général Junot ayant apporté un bulletin manuscrit qui ne devait paraître que le lendemain dans le *Moniteur*, et qui annonçait la rupture de l'armistice en Italie et en Allemagne, une personne de la société intime de ma mère fit alors entendre un profond gémissement, puis s'écria : « Les Français sont tout à la fois le plus grand et le plus cruel des peuples! Auront-ils donc toujours soif de leur sang? » Et, s'approchant de Junot, il prit le bulletin d'une main tremblante, et lui dit : « N'avez-vous pas lu, mon général, que le corps de monsieur le prince de Condé continuait à faire partie de l'armée

autrichienne ? » Junot le lui répéta. Alors monsieur de L*** joignit fortement les mains, leva les yeux au ciel, en disant, avec l'accent d'une profonde indignation qui partait d'un cœur brisé : « Et voilà ce qu'ils appellent être Français ! » Puis, il sortit précipitamment de la chambre. Le malheureux ! il avait perdu son fils unique quelques mois avant, et le cri qui venait de sortir de son cœur annonçait par avance la mort d'un neveu qu'il aimait et qui avait presque remplacé son enfant. Le pauvre jeune homme périt en effet quelques semaines après au passage de l'Inn, où le corps du prince de Condé fut presque entièrement écrasé. Je ne cite pas ce fait comme devant servir d'exemple à ce que je disais tout à l'heure sur l'esprit français. Mon assertion n'a nul besoin de s'en appuyer : mais je dirai que j'ai toujours vu à cette époque les premiers noms de France heureux et fiers de marcher à l'ombre de nos lauriers ; et cependant parmi eux il y en avait quelques uns (peu à la vérité) qui, pour être vains du triomphe de nos armes, n'en sont pas moins demeurés fidèles à leurs anciens sermens. Je ne ferai pas d'exceptions ; car en France nous sommes toujours riches d'exemples semblables à présenter. Je nommerai seulement M. le duc de Mouchy, M. de Montcalm, le prince de Chalais, les MM. de L'Aigle, M. Archambaud de Périgord, et puis je m'arrête : car, je le répète, je n'ai pas voulu faire une liste qui serait trop longue, j'ai seulement cité quelques unes des personnes qui étaient de la société de ma mère, m'arrêtant avec plaisir à leur souvenir, parce que toujours celui des gens droits et constans dans leur opinion est doux à rappeler à sa pensée.

Junot, qui n'était pas prodigue de son estime et de son attachement, les accordait tous deux à une partie des personnes que je viens de nommer (il ne connaissait que très-peu M. de Chalais et M. de Montcalm) ; et lorsqu'ils

se trouvaient chez ma mère, cela ne l'empêchait pas de lire ses nouvelles; il était sûr que, parlant au nom du bonheur de la France, il serait compris. Mais il n'en était pas de même de M. le marquis d'H.....t [1] : il était d'abord essentiellement taquin; il contrariait continuellement sans raison, et, quoiqu'il eût de l'esprit, son commerce était insoutenable. Un côté de caractère assez singulier du personnage, c'est qu'il avait raison quelquefois : les fous ont bien un moment lucide. Eh bien! quelque opiniâtre qu'il eût été jusque-là, il ne se le rappelait plus dans une occasion importante, s'il fallait contribuer à soutenir quelqu'un; il cédait tout court, en protestant de son avis, et laissait tranquillement passer la chose. Je me rappelle que Lucien ne pouvait pas le souffrir. « Il ne manque jamais l'a-propos qui double une chose pénible », disait Lucien. Ma mère le protégeait contre nous tous: ce qui achevait de le rendre insupportable.

Un soir Junot (c'était avant qu'il m'eût demandée en mariage) avait dîné chez Carnot, alors ministre de la guerre; ayant appris des nouvelles qu'il présumait devoir nous être agréables, il vint chez ma mère avec des épreuves de quelques journaux du lendemain, et des lettres particulières que lui-même avait reçues. Il y en avait une de Berthier, que le premier consul avait envoyé en Espagne, et qui donnait à Junot des détails intéressans. Madame Visconti avait dîné avec nous; prévenue de cette lettre de Berthier, elle était dans une grande impatience de la voir. Avant de la lire, le général Junot parla, avec intention, de tout ce qui s'offrait à nous maintenant sous un aspect riant et heureux, tandis que seulement quelques mois auparavant le deuil était sur la France. Il montra l'Italie rentrée sous notre pouvoir, la Russie désirant

[1] Presque tous ceux dont j'ai parlé ont justifié ma prévision.

notre alliance, le roi d'Angleterre renonçant à son titre de roi de France pour faciliter les négociations avec le gouvernement consulaire; l'Autriche battue sur presque tous les points, et....

« Ah ! par exemple, pour celui-là, interrompit assez malhonnêtement M. d'Hau.....t, vous n'avez pas lieu de vous en vanter. C'est le général Moreau qui a tout fait. »

Junot fut tellement étonné, non-seulement de cette interruption, mais de la manière dont elle était faite, qu'il se retourna vers M. d'Hau.....t, mais sans lui parler, et en le regardant très-fixement.

« J'avais cru jusqu'à présent, lui dit-il avec un accent très-marqué, que le général Moreau était breton; je croyais aussi que, depuis le mariage d'Anne de Bretagne avec deux de nos rois, la Bretagne était devenue une province de France; et de tout cela j'avais conclu que le général Moreau était français.

» — Ah! lasciamo questo vecchio maledetto, caro mio, e vediamo il foglio del mio caro Berthier, disait madame Visconti d'une petite voix criarde et en fausset.

» — Vous avez raison », dit Junot; et, tirant une lettre de sa poche, il nous lut ce qui suit :

« Saint-Ildefonse, 28 fructidor an IX.

» Tu as dû savoir par les journaux, mon cher Junot, » que j'étais arrivé à Madrid, très-bien portant, le 16 » fructidor au soir. Duroc a dû te communiquer aussi la » lettre que je lui ai écrite, en même temps que celle du » premier consul, et dans laquelle je lui parlais de l'hor» rible fatigue que m'ont fait éprouver la chaleur et la » poussière, surtout en traversant les landes et en appro» chant de Madrid. Imagine-toi être à *Tentoura* ou à *Cé-*

» *sarée*, même misère; en tout, je trouve beaucoup de » ressemblance entre les deux pays sous plusieurs rap» ports, et l'avantage est à l'Egypte [1].

» En arrivant à Madrid, j'ai trouvé toute la ville qui ne » s'était pas couchée pour venir au devant de moi; la rue » d'Alcala était illuminée avec de grosses torches de cire » qui faisaient un bon effet. La foule était tellement » grande que ma voiture ne pouvait avancer. Arrivé à » l'hôtel où je devais loger, je suis descendu de voiture » au son d'une musique militaire vraiment fort belle. Al» quier m'avait fait préparer un excellent souper dont je » t'assure que j'ai très-bien profité; et j'ai dormi comme » si je n'avais que vingt ans. Dis cela à quelqu'un de ma » connaissance.

» J'ai donc très-bien dormi sur des matelas de satin » blanc et dans un lit de fer. Le lendemain matin même » de mon arrivée je suis parti pour venir ici joindre le roi » et la reine d'Espagne. En traversant Madrid, j'ai été » tellement applaudi, pour dire le mot tel qu'il est, que » les larmes m'en sont venues aux yeux; j'ai sur-le-champ » songé à mon général bien aimé à qui ces applaudisse» mens étaient adressés. Mais tout cela n'était rien à côté » de la façon dont j'ai été accueilli par LL. MM. CC. Le » roi m'a embrassé, et la reine m'a donné à baiser sa » main qui est fort belle, et ensuite elle m'a embrassé » aussi. Mais ce qui passe toute croyance, c'est l'excès de » l'attachement que LL. MM. portent à la république et » en particulier à notre bien aimé consul[2]. Sa réputation » a franchi les Pyrénées, et jusque dans le fond de l'Es-

[1] Berthier ne connaissait pas le midi de l'Espagne, *ni l'Espagne* même, à cette époque, pour dire un pareil blasphème.

[2] Cette lettre n'est pas le seule que Junot ait reçue de Berthier dans laquelle son attachement pour le premier consul soit ainsi témoigné.

» pagne elle est venue lui faire des amis. Tout va bien. » J'espère terminer la besogne dont il m'a chargé comme » je le fais ordinairement et mériter son approbation. La » reine d'Espagne m'a beaucoup parlé d'une personne de » ma connaissance dont la réputation de beauté a franchi » les barrières de la France comme la renommée du pre- » mier consul. — Ah ! mon cher Junot, il me tarde bien » d'être de retour près de vous tous !... Je n'aime pas » l'Espagne... Vois si le premier consul ne pourrait pas » me faire remplacer par Duroc... ou bien par Bourrienne. » Quant à ce dernier, je ne sais trop pourquoi je le dé- » signe... Adieu, mon cher Junot. Tu me demandais des » détails : j'espère qu'en voilà d'assez intéressans. Qu'il » me tarde d'être au milieu de vous ! Dis, je te prie, à la » signora *Pepita* (c'est comme cela qu'on l'appellerait » ici) que je n'ai pas oublié sa commission ; elle en de- » vait être bien sûre ; je le lui ai écrit par le dernier » courrier que j'ai envoyé ; mais je suis toujours heureux » de lui répéter que je suis son esclave, et peut-être me » croira-t-elle mieux quand la bouche d'un ami le lui ré- » pétera pour moi. Lis-lui donc cette partie de ma lettre. » *Cara, cara pepita!*... Tu vois que je fais des progrès.

» Adieu, mon cher Junot ; adieu, mon cher ami. Dis, » je t'en prie, au premier consul que tu sais que je suis » malade et qu'il ne doit pas me laisser plus long-temps » ici. J'ai beau savoir que ma mission n'est que tempo- » raire, je frémis de songer seulement à la possibilité d'y » rester trois mois. On m'écrit de Paris qu'on parle de » moi au ministère de la guerre [1]. Je n'en sais rien.

» Adieu, mon ami.

» Salut et amitié.

» ALEXANDRE BERTHIER. »

[1] Il était déjà nommé.

Je dois dire, avant d'aller plus loin, deux choses peu importantes, mais qui tiennent à cette lettre. La première, c'est que je n'ai eu connaissance de la lettre complète que quelque temps après. Le général Junot ne crut pas nécessaire de nous faire entendre les expressions de l'amour de Berthier, mêlées au travers d'une lettre sérieuse et remplie d'objets graves et intéressans pour la nation; ce qui lui donnait l'attitude d'un véritable Cassandre. Cet homme qui, à l'âge de quarante-cinq ans, demandait à un jeune homme de vingt-sept de s'associer à un mensonge pour le faire revenir quelques semaines plus tôt auprès de sa maîtresse, avait quelque chose de burlesque; et Junot ne voulait pas donner la joie d'en faire la remarque à M. d'Hau...t. Mais le malin vieillard ne fut pas la dupe de la manière dont Junot lut la lettre de Berthier; car, lorsqu'il eut fini, il s'approcha de lui et lui dit tout bas : « C'est probablement pour que *ces jeunes personnes* n'entendent pas les expressions sûrement très-tendres de M. le général Berthier que vous vous êtes arrêté en si beau chemin? Vous avez bien fait. » Junot se mit à rire sans répondre plus clairement. Le fait est que la chose était également vraie, et que j'étais pour beaucoup dans le retranchement qu'il avait fait. Mademoiselle de Caseaux était là, ainsi que plusieurs jeunes personnes de mes amies, et leurs mères n'auraient pas apprécié la folie du général Berthier à son vrai taux de bouffonnerie. La seconde chose gêna beaucoup moins le général Junot pour nous l'expliquer. Il nous dit que Berthier n'avait pu de sa vie apprendre *un seul mot* d'une langue étrangère. — Cela était tellement fort, nous disait Junot, qu'en Egypte il n'a jamais été possible de lui faire dire le mot *para*. Il l'apprenait; mais lorsqu'ensuite il le fallait placer dans une phrase, il n'y était plus. Etant un jour à Milan et ayant besoin

d'un tailleur à l'instant même, il dit à son domestique d'aller lui en chercher un. Le domestique ne sachant pas un mot d'italien, fit observer à son maître qu'il ne pourrait se reconnaître dans la ville de Milan, et qu'il fallait attendre le domestique de place. Berthier était non-seulement vif, mais brouillon, surtout lorsqu'il voulait immédiatement quelque chose. « Tu es un imbécile, dit-il au valet de chambre; fais monter la maîtresse de la maison. » Le valet de chambre amène la *locandiera* par la manche, car elle n'entendait ou plutôt ne voulait pas entendre un mot de français.

« Madame, lui dit Berthier en bredouillant, comme cela lui arrivait toujours quand il était pressé ou qu'il voulait faire impression, ce qui n'y aidait pas du tout; madame, je voudrais avoir un tailleur. » La *locandiera* le regarde et ne répond rien. « Madame, répète Berthier en criant très-haut parce qu'il croit qu'elle le comprendra mieux, madame, je demande un tailleur. » La femme le regarde toujours en silence; mais cette fois en souriant, et se contente de remuer la tête comme ne comprenant pas.

« Parbleu, dit Berthier! voilà qui est un peu fort! Comment! vous ne savez pas ce que c'est qu'un tailleur? » Et le voilà qui prend la basque de son habit, celle de l'habit de son domestique et qui les secoue en criant de plus belle : « Un tailleur! mon Dieu! un tailleur. »

La *locandiera*, qui d'abord avait souri, puis s'était mise à rire, finit par croire que son locataire était fou; et de son côté, elle se mit à appeler à tue-tête, en disant :

« *Ma è matto questo benedetto generale! per il capo di san Pasquale, è matto.*

Deux garçons accoururent au bruit enragé que faisaient Berthier, leur maîtresse et le valet de chambre, et n'avancèrent pas les affaires. « J'allais voir Berthier,

poursuivit Junot qui nous racontait cette histoire. Du bas de l'escalier, j'entendis un vacarme à rendre sourd, et je ne comprenais pas comment ce tapage pouvait venir de son appartement; je me hâtai d'y monter, croyant qu'il pouvait avoir besoin d'un bon poignet ami; je le trouvai rouge comme une grenade, les yeux hors de la tête, se promenant dans la chambre et hurlant toujours : « Un tailleur ! un tailleur ! C'est pour me faire enrager qu'ils ne me le donnent pas. Ils m'entendent bien. » Et pour se faire mieux comprendre, il avait ôté son habit, et le secouait comme un forcené. Lorsque j'entrai, il le jetait à terre, et s'avançant vers la *locandiera*, il lui prit les bras, et, tirant avec force, il l'amena devant lui en lui disant : « Reste là, vieille sibylle. » Et, secouant ses deux mains qui, comme on le sait, n'étaient pas belles, il lui criait : « Comment ! tu ne sais pas ce que c'est qu'un tailleur ? » Et, faisant le jeu des ciseaux avec ses petits doigts gros et courts, il répétait d'un accent désespéré : « Tailleur ! tailleur ! » et toujours continuant à faire aller ses mains : « *Taillum* ! *taillurum* [1] ! »

Quand il vit Junot, il crut voir le messie. On s'expliqua, et lorsque Berthier entendit le mot *sartore* qu'il aurait dû dire : « Pardieu ! dit-il en repassant son habit et s'essuyant le front, c'était bien la peine de me faire crier ! Je leur demandais un tailleur. Eh bien ! tailleur, *sartore* : cela se comprend. Et puis je leur montrais mon habit. »

[1] A cette époque Milan était loin d'être ce qu'il est devenu, et ce n'était pas une chose étonnante de ne trouver dans une auberge personne qui parlât français.

CHAPITRE XIX.

Le bouquet quotidien et madame Bernard. — Madame de Contades et Junot *conspirateur*. — Préoccupation inexplicable de Junot. — Lucien Bonaparte et l'abbé Rose. — Un opéra nouveau. — Discussion de salon. — Guillard et Porta. — *Les Horaces*. — Instances mystérieuses de Junot pour nous empêcher d'aller à l'Opéra. — Demi-confidence de Junot à mon frère. — Soirée à l'Opéra. — Enthousiasme causé par la présence de Bonaparte. — Le premier consul, ma mère et les deux lorgnettes. — Lainez, Loforêt et mademoiselle Maillard. — Allées et venues de Junot et préoccupation. — L'adjudant Laborde. — Gaîté de Junot et impassibilité du premier consul. — La conspiration de Ceracchi et d'Aréna. — Sortie de l'Opéra et le premier consul sauvé. — Les frères Aréna, et conversation nocturne chez ma mère.

Nous étions dans le mois d'octobre. J'ai déjà dit, je crois, que mon mariage était définitivement fixé au 30. Les préparatifs se poursuivaient avec activité. Le général Junot courait toute la matinée, puis venait à l'heure du dîner, ayant sa voiture ou son cabriolet remplis de dessins, d'échantillons et d'une foule de bagatelles du magasin de Sikes, ou du Petit Dunkerque, pour ma mère et pour moi; et n'oubliant surtout jamais le bouquet qu'il n'a pas cessé un seul jour de m'apporter, depuis celui où je lui fus accordée jusqu'à celui du mariage. C'était madame Bernard, la fameuse bouquetière de l'Opéra, qui montait ces bouquets avec un art admirable, dans lequel on a bien pu lui succéder, mais qu'elle a la gloire d'avoir fondé.

Tout à coup, Junot nous parut inquiet, agité : on venait le chercher au milieu du dîner. Un jour, madame de Contades, le voyant très-rêveur, lui dit en plaisantant : « Mon Dieu! général, vous avez l'air d'un conspirateur!... » Junot devint pourpre. « Oh! poursuivit-elle, je sais bien que vous ne conspirez pas, à moins que ce ne soit contre nous, pauvres émigrés rentrés et ruinés, et en vérité, vous auriez trop beau jeu.

» — Je crois les conspirations peu dangereuses, dis-je alors; il est rare que le motif d'une conspiration soit toujours parfaitement pur, et l'intérêt du peuple qu'on prétend délivrer est ordinairement le dernier qui intervienne. Aussi, voit-on que presque toutes les grandes conspirations ont été découvertes avant leur accomplissement. Ce qui est vraiment dangereux pour le chef d'un état, c'est un fanatique comme Jacques-Clément; un insensé ascétique comme Ravaillac ou Jean Chatel; ou bien une main conduite par un cœur désespéré, comme celle de Charlotte Corday : voilà des coups que l'on ne peut parer. Quelle barrière à leur opposer? quels gardes pourront m'empêcher d'arriver au trône le plus puissant du monde pour en frapper le maître, si je veux donner jours pour jours, vie pour vie? Savez-vous qu'on est bien fort, alors qu'il est égal de mourir? Je dirai même qu'on est bien grand. »

Presque tout le monde se récria. — « Allons, dit ma mère, te voilà avec tes idées grecques et romaines. » Je baisai la main de ma mère en souriant; car, en jetant les yeux sur le général Junot, javais surpris ses yeux attachés sur moi avec une expression tellement singulière, qu'il me vint à la pensée qu'il ne se soucierait peut-être guère d'une femme si résolue, qui paraissait se jouer d'un poignard comme de son éventail. Cette idée me

parut bouffonne, parce qu'elle était loin d'approcher de la vérité, et que, pour le dire en passant, à cette époque de ma vie, j'étais la plus poltronne de toutes les femmes[1]. J'étais assise au pied de la chaise longue de ma mère, je me penchai vers elle, et je lui dis tout bas en italien ce qui venait de me passer par la tête. Ma mère en rit comme moi, et nous regardâmes toutes deux le général Junot, croyant qu'il nous comprendrait et que notre sourire le ferait approcher pour partager notre gaîté. Il vint en effet; mais bien loin de répondre à ce que nous lui dîmes, il me fixa avec une expression profonde, et, prenant ma main avec celle de ma mère, il les serra toutes deux; puis, se penchant vers nous, il me dit : — « Promettez-moi de ne plus parler sur le sujet de tout à l'heure. Dites : le voulez-vous? — Sans aucun doute[2]; mais pourquoi? — Je vous le dirai bientôt... du moins, je l'espère », ajouta-t-il avec un singulier sourire. Lucien Bonaparte, qui entra dans ce moment, voulut savoir ce qui nous occupait; car les autres interlocuteurs continuaient à discuter, et les conspirations allaient leur train comme si nous avions été dans l'une des salles prétoriennes. — Bah! dit Lucien, ce sont des sujets de conversation peu faits pour des femmes, et je suis étonné que ces messieurs ne l'aient pas montée sur un autre ton. Il vaut beaucoup mieux parler du bel opéra que je vous donne après-demain. » Albert et M. Hippolyte de Rastignac, ainsi que l'abbé Rose, arrivaient précisément de la répétition générale. Les uns trouvaient l'opéra bon, les autres le trouvaient détesta-

[1] Je conterai dans le chapitre suivant l'histoire vraiment effrayante qui m'avait rendue si poltronne, on verra que ce n'était pas sans sujet.

[2] Ce qu'il savait alors explique l'impression qu'il recevait d'un tel sujet de conversation.

ble. L'abbé, qui était une bonne autorité, ainsi qu'Albert, différaient totalement d'opinion avec lui. Il prétendait que M. Porta rappelait Gluck; et Albert disait qu'alors c'était sans doute pour le faire regretter, surtout dans le récitatif qui était, disait-il, à ne pas être écouté. Le poème subissait le même sort. Ces messieurs étaient tous contre Albert, qui le défendait à lui tout seul. Il disait, avec justice, que M. Guillard avait mis Corneille en scène, en y ajoutant de vraies beautés; et lorsque je vis l'opéra, le surlendemain, je fus de son avis. C'est une chose fort habile que d'avoir mis le combat en action; cette foule immense de deux peuples qui attendent leur sort des six combattans a quelque chose d'imposant; et les changemens que M. Guillard s'était permis étaient fort approuvés par le bon goût et la raison[1]. Du reste, Albert nous apprit qu'en 1786 M. Guillard avait déjà donné sa pièce avec la musique d'un homme qui s'y entendait, puisque c'était Salieri; et la pièce était tombée si parfaitement, corps et âme, c'est-à-dire paroles et musique, qu'on n'en parlait que comme d'une œuvre nouvelle. Nul souvenir n'en était demeuré.

Tandis que l'on discutait sur l'opéra et sur la musique, Lucien et Junot s'étaient mis à causer à l'écart. Je remarquai que leur voix ne s'élevait jamais, et que le sujet qui les occupait devait être grave et profondément important. L'expression de leur physionomie me faisait presque mal, sans que je susse rien de positivement alarmant. Tout était sombre et mystérieux autour de nous. Il était évident qu'une inquiétude sérieuse agitait ceux qui étaient attachés au premier consul. Je n'osais faire aucune question : Lucien me regardait comme un

[1] La substitution de la nymphe Égérie au Grec qui prophétise, le retranchement de Sabine et du roi, etc., etc.

enfant; je n'aurais jamais osé en faire une au général Junot; Joseph était le seul qui, par sa bonté parfaite, aurait pu m'enhardir; mais il allait partir pour Lunéville, et nous ne le voyions presque plus.

Le 11 d'octobre Junot vint le matin de bonne heure, ce qui ne lui était pas ordinaire. Il était encore plus sérieux que le jour de la conversation *des conspirateurs*; c'était le même soir que nous devions aller voir cette fameuse première représentation des *Horaces*, de Porta et de Guillard. Guillard était ami intime de Brunetière, qui s'intéressait beaucoup à cet ouvrage et nous avait demandé en grâce d'y aller. Cette partie était donc arrangée, et j'avoue qu'elle me plaisait. Ma mère était moins souffrante, et je me faisais un plaisir de cette soirée. Ce fut donc avec contrariété que j'entendis Junot demander à ma mère de ne pas aller à l'Opéra. Les raisons qu'il donnait pour lui faire cette demande étaient des plus singulières : *il faisait mauvais temps; la musique était mauvaise; le poème ne valait rien*; enfin, ce que nous pourrions faire de mieux, était, disait-il, de demeurer à la maison. Ma mère, qui avait préparé une toilette de première représentation, et qui ne l'aurait pas manquée, fallût-il traverser une tempête et entendre le plus sot des poèmes, ne voulut accueillir aucune des objections de Junot; ce dont je fus charmée, parce que j'avais assez de confiance dans l'abbé Rose, qui disait que la musique avait de grandes beautés. Le général insista cependant encore. Une telle opiniâtreté fit enfin quelque impression sur ma mère, et prenant le bras du général, elle lui dit vivement : « Junot, pourquoi cette insistance? Y aurait-il quelque danger?... Craignez-vous?...

Non, non! s'écria Junot, je ne crains rien du tout, que l'ennui que vous pourrez éprouver, ainsi que l'effet du mauvais temps! allez à l'Opéra... Mais, continua-t-il,

si vous y êtes décidée, permettez-moi de vous prier de ne pas aller dans la loge que vous avez louée, et d'accepter la mienne.

» — Je vous ai déjà dit, mon cher général, que c'était impossible; ce serait contre toutes les convenances du monde, et j'y tiens beaucoup. Comment voulez-vous que ma fille, étant votre fiancée, mais point encore votre femme, puisse aller dans une loge que tout Paris connaît pour être la vôtre? Mais pour quelle raison voulez-vous donc me faire abandonner la mienne? — Parce qu'elle est sur le côté, et qu'à l'Opéra rien n'est plus mauvais. Ensuite elle se trouve si près de l'orchestre que les oreilles difficiles de mademoiselle Laurette seront brisées de manière à ne pouvoir elle-même faire de musique de quinze jours au moins.

» — Allons! allons! dit ma mère, tout cela n'a pas le sens commun. Nous irons entendre cette doublure de Cimarosa, qui certes ne le vaudra pas bien sûrement; mais enfin une première représentation est toujours une belle chose. Dînez-vous avec nous?

» — Je ne le puis pas, répondit le général, je ne puis même venir vous donner le bras; mais j'aurai bien sûrement l'honneur de vous voir à l'Opéra. »

En sortant de chez ma mère, le général monta chez Albert, qu'il trouva devant son chevalet, au milieu des travaux doux et paisibles qui l'occupaient toujours. Il lui recommanda avec la plus vive instance de ne pas quitter ma mère et moi de la soirée. J'ai fait ce que j'ai pu, ajouta-t-il, pour empêcher votre mère de sortir ce soir, et surtout d'aller à l'Opéra; mais elle ne l'a pas voulu. Il peut y avoir quelque trouble, sans qu'il y ait néanmoins des dangers à craindre, mais j'aimerais autant, je l'avoue, que les personnes qui m'intéressent fussent

chez elles qu'à l'Opéra. Votre prudence, continua-t-il, me répond de votre silence, mon cher Albert. Vous comprenez ma position » ; et il le quitta en lui promettant, pour le lendemain ou le soir même, l'explication de ce qu'il venait de lui dire.

Mon frère descendit chez ma mère, et son air préoccupé nous frappa. « Ah çà ! lui dit ma mère, que veut dire tout ceci ? Voilà Junot qui veut nous empêcher d'aller à l'Opéra ; en voilà un qui se dispose à y venir comme s'il allait à un enterrement. C'est bien la peine de faire des plans de gaîté, si on les exécute en pleurant. » Mon frère ne put s'empêcher de rire de la colère de ma mère, ce qui la remit elle-même en joyeuse humeur. Nous dînâmes plus tôt qu'à l'ordinaire, et nous fûmes rendus à l'Opéra à huit heures

La salle était déjà remplie. Les femmes étaient toutes fort parées. Le premier consul n'était pas encore dans sa loge, qui alors était aux premières, à gauche, entre les colonnes qui séparent les loges de face de celles de côté. Ma mère le remarqua et fit en même temps l'observation que les regards du parterre, ainsi que de presque toutes les personnes qui remplissaient la salle, se tournaient vers cette loge. « Et, dit Albert, voyez aussi quelle expression d'amour il y a dans cette attente.

» — Bah ! répondit ma mère ; quoique j'aie la vue basse, je vois très-bien que ce n'est que la curiosité. Ne sommes-nous pas toujours les mêmes ? Dernièrement encore à cette fête du Champ-de-Mars, lorsque l'abbé Sieyès (elle ne l'appelait jamais autrement) était empanaché comme le dais du saint-sacrement sous lequel il portait jadis le bon Dieu, ne se donnait-on pas, et moi toute la première, le torticolis pour le mieux voir ? Et le chef des *filous en troupe* n'était-il pas aussi un point de

redevenue en un moment gaie, ouverte et dégagée de tous les nuages qui la voilaient; il se pencha vers ma mère, et lui dit très-bas pour n'être pas entendu de la loge voisine :

« Regardez le premier consul.... regardez-le bien.

» — Pourquoi voulez-vous que je le fixe avec affectation? dit ma mère, ce serait ridicule.

» — Non, non; cela est tout simple; regardez-le avec votre lorgnette; ensuite je demanderai la même grâce à mademoiselle Laurette. »

Je pris la lorgnette de mon frère, et je lorgnai à mon tour, lorsque ma mère eut fini.

« Eh bien! me dit le général, qu'avez-vous vu?

» — En vérité, répondis-je, j'ai vu un admirable visage; car je ne conçois rien au dessus de la force au repos, de la grandeur dans la quiétude.

» — Vous trouvez donc sa physionomie calme, tranquille?

« — Parfaitement. Mais pourquoi me demandez-vous cela? » dis-je à mon tour, fort étonnée du ton très-*ému* que le général avait mis à m'adresser cette question.

Il n'eut pas le temps de me répondre; un de ses aides-de-camp vint l'appeler par la petite fenêtre de la loge. Il sortit, et, cette fois, demeura plus long-temps absent. Lorsqu'il rentra, il avait l'air heureux : ses yeux se portaient vers la loge du premier consul avec une expression que je ne puis rendre. Le consul boutonnait alors la redingote grise qu'il avait par dessus l'uniforme des guides à cheval de la garde, habit qu'alors il portait toujours, et il se disposait à sortir de sa loge. Dès qu'on s'en aperçut, les applaudissemens se firent entendre comme à son arrivée. Dans ce moment, Junot, ne pouvant plus vaincre son émotion, s'appuya sur le dos de ma chaise et fondit en larmes. « Calmez-vous, lui dis-je en me pen-

chant vers lui pour le cacher à ma mère, qui sûrement lui aurait fait quelque plaisanterie; calmez-vous. Comment un sentiment tout joyeux dans sa cause et par son objet peut-il produire un tel effet sur vous? — Ah! me répondit Junot très-bas, mais avec une expression que je n'oublierai jamais, le malheureux échappe à la mort! les assassins viennent seulement d'être arrêtés. »

Je fus au moment de me récrier. — « Silence! me dit Junot; on peut vous entendre. Hâtons-nous de sortir. » Il était si troublé qu'il me donna le châle de ma mère, lui mit le mien; et prenant mon bras il me fit descendre rapidement l'escalier qui menait à la porte réservée au corps diplomatique et aux autorités, qui donnait alors dans la rue du Louvois. Ma mère, que mon frère conduisait, nous rejoignit seulement à la porte vitrée; et reprenant alors le bras du général Junot, elle lui demanda en riant s'il voulait m'enlever. Junot, quoiqu'il fût fort content, était cependant encore si préoccupé, qu'il paraissait bien plus attentif à chercher quelqu'un dans la foule qu'à répondre aux plaisanteries de ma mère; enfin il aperçut une tête qui dominait les autres, *même* celle de M. Bastarêche auprès de qui elle se trouvait. Cette tête se retournait, s'agitait dans un habit de hussard [1], et faisait signe au général Junot d'aller vers elle. Dès qu'il l'eut vue, il remit sans dire un seul mot le bras de ma mère à Albert, se hâta de traverser le petit foyer, et d'aller trouver l'officier qui était au-delà de la porte vitrée dans l'intérieur du passage où l'on mettait alors des décorations. Il y avait aussi un autre officier, mais plus âgé, également en uniforme. Celui-ci portait un surtout bleu avec les épaulettes de colonel; l'autre n'avait que celles de chef d'es-

[1] C'est-à-dire *le surtout*, ou habit frac, à basques retroussées, et le chapeau à trois cornes.

cadron. Tous deux parlèrent rapidement au général, qui parut les écouter avec un vif intérêt. Leur entretien ne dura qu'une ou deux minutes, et ils s'éloignèrent sans entrer dans le petit foyer. J'ai su depuis que le plus jeune était M. Déban de Laborde, premier aide-de-camp du général Junot, et l'autre M. Doucet, adjudant-général et chef d'état-major de la place de Paris. Je remarquai dans le moment que tous deux avaient le visage riant tandis qu'ils parlaient à leur général, qui à son tour revint vers nous avec une physionomie tout épanouie. La mienne au contraire devait être bouleversée; car le peu de mots que Junot m'avait dits dans la loge, ce silence imposé, cette course rapide, la nature de ces paroles qui avaient à elles seules un pouvoir magique, avaient agi sur moi et j'étais écrasée. Junot s'aperçut à ma pâleur que j'allais peut-être me trouver mal : aussi, sans écouter ma mère, il sortit dans la rue, quoiqu'il plût à verse, pour aller au devant de nos gens qui faisaient avancer les voitures; la première des deux qui parut était la sienne. Ma mère ne s'en aperçut que lorsqu'elle fut sur le marche-pied; elle voulait redescendre. « Eh! qu'importe? » lui dit le général en la contraignant pour ainsi dire à y monter... Puis il me dit tout bas : « Tout va bien..... au nom du ciel, remettez-vous!.... mais ne dites rien. » Et relevant lui-même le marché-pied il cria à son cocher : « Rue Sainte-Croix! » Puis prenant le bras d'Albert ils furent joindre la voiture de ma mère dans laquelle ils nous suivirent ou plutôt nous précédèrent, car nous les trouvâmes à notre arrivée.

A peine fûmes-nous seules, que ma mère me parla de son mécontentement envers le général Junot.

« Que signifient toutes ces promenades, me dit-elle, et en costume de gala encore! Qui se serait jamais imaginé que j'aurais donné le bras à un homme en habit d'uniforme

pour sortir de l'Opéra!... cela est par trop ridicule... Je lui dirai que je ne veux plus qu'il vienne en uniforme à l'Opéra. Il comprendra très-bien cela; il a de l'esprit et le goût juste et bon... Et puis, nous laisser là pendues aux deux bras d'Albert, qui ressemblait à une cruche à deux anses... Qui a jamais vu dans le monde élégant un homme donner le bras à deux femmes en même temps[1]? C'est bon pour le premier commis de Sykes menant au spectacle la fille et la femme de son maître... Mais un reproche plus grave que j'ai à lui faire, c'est celui de sa voiture! Comment, me faire monter dans sa voiture! Pourvu qu'il n'y eût plus personne? As-tu remarqué s'il y avait encore du monde? » Je vis ma mère si mécontente que je lui dis que nous étions presque les seules de notre société qui fussent encore dans le petit passage. Le fait est qu'il y avait beaucoup de monde, mais peu que nous connussions, excepté madame Jubié, madame de Fleurieu, madame de Luynes[2] qui étaient à côté de nous au moment où nous montions en voiture, ainsi que quelques

[1] Ma mère a eu jusqu'à sa mort une sorte de culte pour toutes les manières, les usages qui doivent entrer dans le code de l'élégance et des bonnes façons. Lorsqu'elle y manquait elle-même, ce n'était que le résultat de cette vivacité excessive qu'elle ne pouvait maîtriser, mais non pas ignorance de la chose et surtout volonté fixe de l'exécuter. Elle attachait à cela une extrême importance, malgré son esprit si fin et si aimable. Mais pour concevoir ce qui quelquefois nous paraît *peu concevable*, il faut faire la part du temps et de l'éducation ainsi que de la couleur que l'époque imprimait et marquait d'un sceau dont rien ne pouvait ensuite effacer l'empreinte. Et, si je puis ajouter quelques mots sans être accusée d'une trop grande partialité pour une mère que j'adorais, je dirai que cette exigence, qu'elle semblait faire peser sur ceux qui l'entouraient en leur demandant ce qu'aujourd'hui l'on appelle, peut-être avec raison, des puérilités, la rendait au contraire plus aimable.

[2] Madame de Luynes (mademoiselle de. . . . . .) n'est point parente des Luynes-Chevreuse : le nom est seulement parfaitement semblable.

hommes de notre connaissance : mais, pour ne pas achever d'aigrir ma mère, je ne le lui dis pas ; je n'eus d'ailleurs pas le temps de lui répondre, car nous arrivâmes comme elle parlait encore. Nous fûmes reçues par Albert et le général Junot qui nous avaient précédées. Le général s'empara de ma mère, et, la prenant dans ses bras, il la porta jusque dans sa chambre, bien qu'elle le battît de toute la force de ses petites mains; mais comme elle riait en même temps, elle n'était pas bien redoutable; aussi l'orage ne fut-il qu'un grain que le général supporta avec une bonne grâce dont je lui sus d'autant plus de gré qu'il n'avait aucun tort. A cet égard, sa conduite avec ma mère fut toujours un modèle : aussi l'aimait-elle comme son fils [1]. Lorsqu'il l'eut bien établie sur son canapé, qu'elle fut entourée des mille et une petites choses qui lui étaient nécessaires, alors se plaçant à ses pieds, sur un tabouret, et prenant ses mains dans les siennes, il reprit le ton convenable à la circonstance et lui raconta comment Ceracchi et Aréna, l'un par fanatisme républicain mal entendu, l'autre par vengeance, avaient voulu assassiner le général Bonaparte. A mesure que le général Junot parlait, sa voix devenait plus forte, sa parole plus accentuée; chaque mot était une pensée, une pensée venant du cœur. Et lorsqu'il peignit Bonaparte comme il le voyait, comme il le vit toujours, et tel au fait qu'il était alors, cette voix mâle et sonore prenait une douceur inconnue; c'était de la mélodie : mais quand il vint à parler de ces hommes qui, pour satisfaire leur vengeance

[1] Avec le caractère entier et absolu de ma mère, elle a eu vraiment une chance heureuse de trouver dans ses deux gendres deux hommes qui jamais n'ont manqué aux soins et aux égards qu'un fils a pour sa mère. M. de Geouffre ne s'est jamais rappelé que ma mère avait été quelque temps avant de dire oui, et sa conduite envers elle a constamment été celle d'un fils respectueux.

ou bien leur désir insensé, voulaient assassiner celui que la France devait considérer alors comme chargé de son avenir, cette voix s'éteignit en se brisant dans des sanglots, et, appuyant sa tête contre l'oreiller de ma mère, il pleura comme un enfant; puis, comme s'il eût été honteux de sa faiblesse, il se leva et alla s'asseoir dans la partie la plus obscure de la chambre.

Le cœur de ma mère était fait pour comprendre un cœur comme celui de Junot: elle-même d'ailleurs avait été vivement émue en apprenant ce qui venait de se passer; mais, impressionnable comme elle l'était toujours, l'état dans lequel elle vit le général Junot l'affecta violemment. Les larmes la gagnèrent à son tour. « Comme vous l'aimez, mon Dieu! lui dit-elle.

» — Comme je l'aime! répondit-il en joignant fortement les mains et levant les yeux au ciel: oui, je l'aime!... Jugez, poursuivit-il en se levant et marchant rapidement dans la chambre, jugez de ce que j'ai dû souffrir il y a quelques jours, lorsque votre fille parlait avec une éloquence étrangère à son âge et à son sexe, et nous montrait toutes les barrières, toutes les précautions, tombant devant le poignard d'un assassin qui fait aussi lui, de son côté, le sacrifice de sa vie; mais ce qui m'a surtout fait mal, c'est lorsqu'elle a voulu nous montrer ce même assassin comme un homme se grandissant par son crime, et, parce qu'il veut mourir, se lavant les mains du sang qui les rougit!... Ah! vous m'avez fait bien mal!... »

Ma mère me regarda d'un air mécontent. Albert était assis près de la cheminée et ne disait rien; mais j'étais sûre qu'il ne me blâmait pas.

« Tout cela, dit ma mère, vient de ce que Laurette parle sur des questions qui ne sont pas du domaine des femmes. Je lui ai souvent démontré combien cela nuisait à ses agrémens, mais elle n'en tient compte. De mon

temps, nous savions seulement que le mois de mai était le mois des roses, et nous n'en étions pas moins aimables. Pour ma part de science, moi, je n'ai jamais lu que *Télémaque*, et cependant je ne suis pas bien ennuyeuse. J'espère, mon cher enfant, que vous la corrigerez de ce défaut-là.

» — Je m'en garderai bien, répondit le général. Vous m'avez mal compris; ce n'est pas ce que disait mademoiselle Laure qui m'a fait tant de mal; j'ai sur-le-champ pensé que vous connaissiez Aréna, qu'il venait même assez souvent chez vous, que vous connaissiez aussi Ceracchi, que ces hommes avaient pu entendre votre fille parler comme elle parlait l'autre jour, et que l'âme et la tête du dernier surtout avaient pu répondre à cette sorte d'appel que semblait faire la voix d'une jeune fille, et développer quelques jours, quelques momens plus tôt, son intention diabolique. C'est bien ridicule, bien insensé, n'est-ce pas, tout ce que je dis là? poursuivit le général en voyant sourire mon frère à ces dernières paroles: mais que voulez-vous? depuis huit jours je ne sais en vérité où est ma tête. Jugez si elle a dû être calmée par la résolution qu'a prise le premier consul d'aller à l'Opéra ce soir pour braver les couteaux des assassins!... Nous n'avons encore que Ceracchi, Aréna, et, je pense, Demerville [1]. Ils viennent d'être pris, mais ils ne sont pas seuls. On prétend que c'est l'Angleterre, le comité anglais, les Anglais et toujours les Anglais... Il n'y a dans cette affaire que deux mobiles: l'un est une haine de famille et une haine corse; l'autre est un fanatisme

[1] L'un des trois ne fut pas arrêté le même soir; je ne me souviens plus lequel: je crois que c'est Aréna, mais je n'en suis pas sûre. Avec Ceracchi on arrêta immédiatement un nommé Diana. Demerville fut arrêté le lendemain; ce voilà dont je suis certaine.

de liberté porté jusqu'à la folie. Voilà ce qui doit effrayer les amis du premier consul. La police la plus active n'a plus de pouvoir là où nul jour ne pénètre.

» — Et Fouché, demanda ma mère, que dit-il de tout cela ? »

Le général ne répondit rien ; mais son front se plissa ; ses sourcils se froncèrent ; il croisa ses bras sur sa large poitrine, et se remit à marcher quelque temps en silence ; puis, il dit d'une voix très-altérée : « Ne me parlez pas de cet homme. »

Son expression, même muette, était d'une telle nature, que nous demeurâmes tous trois stupéfaits. J'ai eu depuis la traduction de ce sentiment qui perçait à travers les efforts de Junot pour le contenir, et j'ai compris ce qu'il devait souffrir avec une telle conviction.

« Non, ne me parlez pas de cet homme, surtout aujourd'hui... J'ai eu ce matin même une scène avec lui !... S'il avait eu du cœur.... ; mais il n'avait garde... S'il avait eu du sang rouge dans les veines seulement, nous aurions été nous couper la gorge comme de braves gens !.. eh, que diable ! comme des hommes seulement... Venir me dire que cette affaire de Ceracchi était un jeu d'enfant !... à moi, qui depuis douze jours la suis pas à pas, tandis que lui... Mais il a raison, poursuivit Junot en souriant amèrement ; je crois qu'il est vrai lorsqu'il dit qu'il en savait autant que nous au bout d'une heure. Je suis presque sûr de la trahison de.... »

Albert, qui s'était levé, s'approcha de Junot et lui parla bas. Le général fit un signe de tête et serra la main de son frère : ils échangèrent encore quelques paroles, puis il reprit :

« Et que croyez-vous qu'il me dit sur la résolution du premier consul d'aller ce soir à l'Opéra ? Il la blâmait

comme moi ; mais savez-vous par quel motif? parce que, disait-il, c'était un guet-apens !.... Vous croyez sans doute que le guet-apens était pour le premier consul, n'est-ce pas? point du tout ; c'était pour ces honnêtes coquins, à qui je tordrais le cou comme à un moineau[1], et sans plus de scrupule, d'après ce que je sais et l'honorable fonction qu'on les trouve exerçant. Il m'a fait un discours que je crois être tiré de son recueil d'homélies, par lequel il me voulait prouver qu'on pouvait empêcher l'affaire d'aller aussi loin. Comme j'avais eu déjà une discussion fort vive sur le même sujet avec un personnage que le premier consul connaîtra, j'espère, un jour pour ce qu'il est (et ce temps n'est heureusement pas loin), et que je savais que ce personnage et Fouché avaient tripoté par émulation dans toute cette affaire, je voulus que ma façon de penser leur fût également connue. Je contraignis donc Fouché à s'expliquer entièrement, et à me dire que l'on faisait mal de mener l'affaire de ces hommes jusqu'au commencement d'exécution, puisque l'on pouvait l'empêcher. C'était son avis. — Et de cette manière, lui dis-je, vous replacez dans la société deux hommes qui ont bien évidemment conspiré contre le chef du gouvernement ; et cela, non pas pour le faire renoncer au pouvoir, l'en éloigner, mais pour l'égorger, et l'égorger pour satisfaire une passion. Croyez-vous que Ceracchi, satisfait de mourir lui-même, s'il peut tuer le premier consul, lui donnant la mort pour assouvir une passion désordonnée, pour obéir à une

[1] Ainsi que tous ceux dont je rapporterai fréquemment les paroles, je fais parler ici le général comme il parlait lorsqu'il était en causerie familière et assez fortement ému pour ne pas châtier sa conversation et parler en *puriste*, ce qu'il faisait aussi bien et même mieux que bien d'autres quand il le voulait.

sorte de monomanie; croyez-vous que cet insensé sera guéri par une simple admonestation, ou bien un acte de générosité? Non; il faudra qu'il tue cet homme qu'il regarde comme un tyran, et que son regard en déviation ne verra plus autrement désormais. Croyez-vous qu'Aréna, ennemi depuis tant d'années du général Bonaparte, abjurera sa haine contre le premier consul, parce que celui-ci jouerait le rôle d'Auguste? Vous connaissez bien peu la *cattiva vendetta*. C'est sa mort qu'ils veulent. Voyez le propos de Ceracchi en parlant de l'achat du poignard: *J'aimerais mieux un bon couteau non fermant. La lame est sûre, solide, et ne manque pas à la main.* Laissez faire un gaillard comme ce Romain-là, et vous aurez dès demain l'exécution pleine et entière du projet que vous avez arrêté. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais les Aréna. Le premier consul, qui est foncièrement bon, a oublié le mal qu'ils ont toujours voulu lui faire; mais je n'ai pas à cet égard une aussi belle âme que lui. Je me rappelle son arrestation du Midi[1]. J'ai eu les détails du 18 brumaire[2], et je sais à fond tous ceux de cette affaire d'aujourd'hui[3]. Sans doute je

1 Lorsque Bonaparte fut arrêté, par ordre de Salicetti, ce fut l'adjudant-général *Aréna*, le commissaire-ordonnateur *Denniée* et le commandant de gendarmerie *Vervein* qui furent chargés de *faire exécuter le mandat d'amener*.

2 C'est Junot qui parle; il était convaincu qu'Aréna, le représentant, frère aîné de celui de la conspiration (il ne faut pas les confondre), avait voulu assassiner le général Bonaparte à Saint-Cloud. Je ne le crois pas: il le haïssait, mais ne l'aurait pas assassiné.

3 Le projet des assassins était de frapper le premier consul lorsqu'il sortirait de sa loge, qui alors était à gauche entre les colonnes, comme je l'ai déjà dit. A cette époque le premier consul entrait et sortait par l'entrée commune. Le corridor et l'escalier qui menaient à la rue de Louvois étaient toujours garnis de monde pour le voir passer. Les assassins devaient le frapper en sortant de sa loge. Le colonel Savary s'est très

frémis de voir le premier consul aller affronter la mort que malgré nos soins il peut rencontrer, mais, d'un autre côté, je ne vois que ce moyen, de trancher enfin tous les nœuds dont on veut l'entortiller. On rendrait son existence misérable, en admettant qu'elle serait conservée. Ce serait tous les jours de nouvelles conspirations; une hydre sans cesse renaissante. — Lorsque Fouché, poursuivit Junot, vit que je pouvais le deviner malgré sa finesse, il se rejeta sur des sentimens d'humanité. Lui! Fouché! Il me parlait en style d'homélies; et tout cela raconté avec cette tête volée à un squelette... Oh! quel homme! Et le premier consul qui ajoute une foi implicite à ses paroles!... Enfin nous allons voir la fin de cette affaire que lui et un autre appellent un jeu d'enfant. La raison pour tous. »

Ma mère écoutait attentivement, et j'avais remarqué que pendant le long discours du général Junot, elle et mon frère s'étaient souvent regardés et fait plusieurs signes d'approbation. Lorsqu'il cessa de parler, elle lui dit combien ses remarques sur les Aréna lui paraissaient justes: « Il y a de la haine au fond de leur cœur, et cette haine est bien antérieure au 18 brumaire et même aux événemens d'Italie, ajouta ma mère. Je ne sais pas quelle en est la juste raison, mais elle est positive. Une chose qui m'étonne, c'est que Bonaparte, Lucien et Joseph soient les seuls qui aient leur part de cette haine; et je crois qu'ils la partagent aussi, quoique, à vrai dire, je n'aie là-dessus que des conjectures, tandis que j'ai la preuve des sentimens haineux des Aréna. Quant à Ceracchi, tout ce que vous m'en direz ne m'étonnera pas. Permon, qui l'a connu en Italie, me l'a présenté un soir

bien montré ce soir-là; il voulut sortir le premier, quoique ce ne fût pas à lui à le faire.

où nous étions au bal chez M. Delanoue [1]. Je l'ai revu depuis, quelquefois, chez madame Magimelli, à Anteuil [2]. J'avoue qu'il me faisait frémir avec ses opinions exagérées; son dégoût de la vie, sa tristesse profonde le rendaient intéressant.» Albert observa qu'il fallait que son âme eût été profondément ulcérée par ce qu'il croyait avoir à reprocher à Bonaparte; «car je l'ai vu, nous disait-il, je l'ai vu pleurer d'enthousiasme en parlant seulement de lui, et lorsqu'il fut appelé pour faire son buste, ou plutôt qu'il demanda lui-même de l'exécuter, il était tellement affecté en retraçant l'image de celui qu'il regardait alors comme le sauveur du monde, qu'il est constant, par des personnes qui l'ont vu, qu'il était contraint de quitter son travail. Cet homme avait une âme de feu, poursuivit Albert. Souvent il récitait des vers sur la liberté de l'Italie; alors il s'animait, sa voix devenait retentissante, son œil étincelait : il se grandissait de dix coudées; puis, tout à coup, il s'arrêtait. Cette même voix qui tonnait demeurait sans force; ce regard, qui lançait des éclairs, devenait morne, éteint; ce port de tête, ce corps élancé, qui semblait chercher le ciel, s'affaissait sur lui-même : il tombait sur une chaise, et

[1] M. Delanoue, riche fournisseur. Il demeurait Faubourg-Poissonnière.

[2] Madame Magimelli était florentine et son mari napolitain. Elle était veuve, remariée en secondes noces, et n'avait cependant que vingt-deux ans. Son mari était envoyé dans l'une des cours du Nord, je crois en Danemarck. Elle était restée en France pour sa santé. C'était une personne ravissante, une vraie Corinne. Elle habitait Anteuil. M. Brunetière, mon tuteur, à qui elle était spécialement recommandée par M. Duveyrier, nous y avait conduits, Albert, ma mère et moi, peu de temps avant cette funeste affaire de Ceracchi, qui était presque à demeure chez elle. Lorsqu'on l'arrêta, on trouva chez lui un groupe représentant Bonaparte conduit par la Victoire. Ce groupe était très-beau. Madame Magimelli faillit être fort compromise dans l'affaire de la conspiration.

répétait plusieurs fois, d'une voix sourde et brisée : *Siamo schiavi !.. siamo schiavi !..* »

J'avais été témoin d'une scène de ce genre quelque temps auparavant chez madame Magimelli; mais j'avoue que Ceracchi ne m'avait pas fait la même impression désagréable qu'il avait produite sur ma mère. Je le plaignais vivement parce qu'il était impossible de ne pas voir que cet homme sentait avec une violence qui devait le rendre malheureux. Je crois même que sa raison avait fini par s'altérer.

La conversation revint sur les Aréna. Ma mère était fortement frappée de cette arrestation. La patrie primitive avait une voix puissante auprès d'elle, et Aréna était un compatriote. Junot lui fit plusieurs questions sur la conduite qu'ils avaient tenue depuis quelques années à Paris. Ma mère lui communiqua tout ce qu'elle savait à cet égard, et c'était fort peu de chose, parce que, de tous les Corses qui étaient à Paris, les Aréna étaient ceux qui venaient le moins souvent. Cependant cette conversation amena ma mère à s'en rappeler une assez extraordinaire, qui avait eu lieu entre elle et Pépé Aréna, le 17 brumaire, veille du fameux 18.

Ce même jour du 17, nous vîmes arriver plusieurs représentans corses, que nous ne voyions que très-rarement, et que même nous n'avions pas aperçus depuis six mois. De ce nombre étaient les Aréna. Cependant, ma mère les aimait assez, surtout Bartholomeo. Elle avait même dit à Moltedo (le vieux Moltedo), de les engager de sa part à venir manger des *ravioli* [1] et des

[1] Espèce de rissolle faite avec des herbes hachées, du fromage et des œufs. C'est une chose dont les Italiens et particulièrement les Corses sont très-friands.

lasagnes [1], avec un bon *stufato* [2]. Moltedo avait fait la commission, il était venu manger les ravioli avec nous; mais nous n'avions pas vu Aréna (Pépé).

Le 17 dans la matinée, il vint chez ma mère, il avait l'air soucieux; elle le lui dit. Il sourit, mais d'une manière forcée. Il lui parla de la Corse, de ma grand'-mère, de mes oncles, puis tout à coup lui demanda si elle avait vu Lucien depuis peu de temps. Ma mère lui répondit qu'elle le voyait presque tous les jours, ce qui était vrai; et comme elle avait beaucoup d'amitié pour le jeune représentant du peuple, elle parla aussitôt de la belle réputation qu'il s'était déjà faite comme orateur; en effet, mon beau-frère qui, comme on l'a vu, était son ami intime à cette époque, nous apportait les journaux où se trouvaient les discours presque toujours improvisés qu'il prononçait au conseil des Cinq-Cents. On remarquait dans quelques unes de ces improvisations d'admirables traits d'éloquence. « Je ne pense pas toujours comme lui, dit ma mère; mais je n'en admire et je n'en estime pas moins son talent et son caractère.

» — Il est bien jeune pour vouloir nous diriger, dit Aréna avec une sorte d'amertume. (Lucien était en effet le plus jeune membre du conseil des Cinq-Cents.)

— Mais il me semble que vos opinions sont les mêmes, répondit ma mère. Et puis, qu'importe l'âge si l'homme est habile? Voyez son frère : a-t-il attendu quarante ans pour savoir gagner des batailles?

» — Ah! ah! vous êtes racommodée avec le général Bonaparte? Il est donc venu vous demander pardon?

1 Pâtes fraichement faites et arrangées avec du fromage et du jus de viande.

2 Sorte de ragoût ressemblant assez à l'*olla podrida* des Espagnols.

car, ma foi! il ne pouvait faire moins. — Il n'est ici question ni de pardon ni d'offense, dit ma mère avec humeur; je parle de Lucien et de la gloire de son frère [1]. »

Au moment où Pépé allait répondre, quelqu'un entra, et la conversation cessa à l'instant. Plusieurs personnes survinrent, et Aréna prit son chapeau pour s'en aller: ma mère l'engagea à dîner; il refusa, donnant pour excuse qu'*il allait* ou qu'*il était* à la campagne [2], et avait à peine le temps de rester. Ma mère lui dit, en riant, qu'il boudait: il répondit que *non*. Mais elle nous a dit depuis que, dès ce moment, elle avait jugé que Lucien et tout ce qui était Bonaparte, ainsi que leurs amis, étaient à l'index dans l'esprit d'Aréna. Ce qui contribua le plus à l'affermir dans cette pensée, ce fut la conversation générale à laquelle Pépé contribua fort peu, mais dans laquelle il tint sa place de manière à ce qu'on ne pût l'oublier. Quelque mesuré que l'on fût à cette époque, quelque crainte que l'on eût de laisser percer son opinion, il était pourtant impossible que dix personnes se trouvassent réunies sans parler des événemens dont le présent et l'avenir étaient chargés. Le 17, beaucoup de monde vint chez ma mère, où l'on affluait toujours lors de la manifestation d'une nouvelle crise dans notre maladie politique. Comme parmi les curieux il y en avait toujours de différentes religions, les discussions auraient dégénéré en dispute, si ma mère n'avait été aussi par-

[1] Une particularité assez curieuse dans les bizarres effets des relations de ma mère avec Napoléon, c'est que, dès qu'on en disait du mal devant elle, elle se fâchait. Il fallait qu'elle fût avec des amis bien intimes pour en parler comme elle l'aurait fait avec mon frère et moi.

[2] Lors du procès d'Aréna, on fit revivre plusieurs particularités des affaires de Saint-Cloud. Ce voyage à la campagne dont il parla à plusieurs personnes, et qui, je crois, n'était pas vrai, fut mentionné.

faite maîtresse de maison. On voyait chez elle plusieurs représentans du peuple qui ne voulaient *que le bonheur de la France*, et qui, croyant que Bonaparte pouvait seul le lui donner, parlaient dans ce sens. « Il devrait solliciter la place de Sieyes, disait un gros monsieur, dont on mettait une heure à faire le tour, ou bien encore demander à entrer au conseil des Cinq-Cents... Mais il n'a pas l'âge pour être directeur, disait l'un. Et puis, disait l'autre, nous avons, ma foi, assez de militaires dans nos affaires; avez-vous vu ce général, qui l'autre jour voulait faire déclarer la patrie en danger pour avoir le plaisir de tirer le canon [1]? Pépé ne disait rien, mais sur ses lèvres serrées on voyait un sourire comprimé; et dans son regard, me disait ma mère, on lisait la pensée véritable que lui, qui était loin d'être un homme ordinaire comme ceux qu'il entendait, attachait aux desseins de Bonaparte. Cependant alors il ne pouvait que les avoir devinés. Dans ce moment entra un M. Rigobert d'Avernes [2]. Il était aide-de-camp de Beurnonville ou de Moreau [3], je ne sais lequel des deux; mais ce dont je suis sûre, c'est qu'il

[1] Jourdan.

[2] M. d'Avernes est maintenant au service de l'Espagne libérée. En quittant l'Europe pour aller en Amérique, il n'a fait que suivre l'impression d'anciens sentimens, et il a dû être bien heureux d'assister à la *républicanisation* de cette partie du Nouveau-Monde.

[3] Nous avons eu depuis notre révolution de grandes réputations, très-remarquables sans doute, mais parmi elles il s'en trouve un bon nombre devant lesquelles on est convenu de se prosterner sans bien savoir pourquoi; car nous sommes surtout et avant tout *moutons*, et moutons de Panurge : moutons pour nous laisser tondre par le ciseau du premier barbier qui veut bien s'en donner la peine; moutons de Panurge, parce que, comme ceux du spirituel curé de Meudon, nous faisons ce que nous voyons faire. Ainsi nous crions *Tolle!* comme nous crions : Vive tel homme! Moreau, par exemple, quel est son titre pour avoir toujours été mis avant tant d'autres hommes tout aussi honorables que lui? Sa persécution peut-être? En effet, nous sommes si sensibles!

était attaché à l'armée du Rhin, et allait beaucoup chez madame Leclerc où nous l'avions connu. Il venait rarement chez ma mère, ce qui me plaisait fort, non pas qu'il n'eût de bonnes manières et qu'il ne fût homme de bonne compagnie, mais il parlait toujours de politique et se disputait aussitôt qu'il était contredit. Ce jour-là, il avait, je pense, mal aux nerfs; à peine eut-il salué ma mère, qu'en entendant parler des malheurs de la France, il se mit aussitôt à faire un tableau tout opposé, et entreprit de prouver qu'elle était au plus haut point de prospérité et que les victoires des armées du Danube, de Sambre-et-Meuse et du Rhin effaçaient toutes les autres. Pendant son discours, et cette circonstance est assez remarquable, il regardait Aréna d'un air presque menaçant, parce qu'il le connaissait de vue, et que, le sachant Corse, il croyait le blesser profondément, tandis qu'Aréna l'aurait embrassé s'il eût osé.

M. d'Avernes avait raison de relever un peu notre position. Il y avait une exagération évidente à dire que nous étions malheureux au point désespéré qu'on voulait le faire croire dans le temps. On pouvait même controverser bien des choses trop légèrement condamnées; mais au fait nos frontières, quoique bien défendues, n'en étaient pas moins attaquées, et les lois monstrueuses des otages et de l'emprunt de cent millions étaient de puissans argumens en faveur des frondeurs; et, tout bien examiné, M. d'Avernes prenait la lance pour une méchante cause qu'il défendait en entêté.

Aréna et le vieux Moltedo allaient sortir ensemble lorsque M. d'Avernes commença son discours. Pépé revint près de la cheminée, et se mit à écouter fort attentivement l'orateur. Il applaudissait de temps à autre en inclinant la tête, et dit enfin :

« Le citoyen a raison : tout ce qu'il vient de dire est

expliqué plus en détail encore dans cet article. » Et il tira de sa poche un journal dont je ne me rappelle pas le titre : tout ce dont je me souviens, c'est que c'était une des feuilles dévouées au Directoire. Il lut tout haut un article effectivement très-bien fait, et qui plaçait la France sans doute beaucoup trop haut, mais aussi qui la sortait de cet état d'abjection dans lequel on la disait plongée, pour avoir peut-être ensuite plus de mérite à l'en tirer. Une vérité constante, c'est que depuis le mois de floréal les victoires de Zurich, Castricum, Bergen, la capitulation du duc d'York, l'alliance de l'Espagne, la délivrance de la Hollande par le général Brune, la pacification de l'Ouest, tout cela nous avait fait reprendre l'offensive sur tous les points. Et le général Bonaparte, parti de Damiette le 7 messidor après avoir lu les dépêches venues d'Europe, et parti antérieurement à nos succès, était arrivé à Fréjus dans la conviction de notre ruine totale. Mais le mouvement qui le fit partir d'Egypte pour venir délivrer sa patrie n'en est que plus beau, et la reconnaissance de la France doit être la même envers lui.

Le général Junot avait écouté attentivement ce que ma mère et Albert lui racontèrent des Aréna. « Me permettez-vous d'en parler au premier consul? demanda-t-il après les avoir entendus — Bien certainement non, s'écria ma mère. Non, mille fois non. » Et, dans sa vivacité, elle se levait de son canapé, et allait prendre les mains du général en lui répétant : « Aller répéter cela à Bonaparte! y pensez-vous? »

Junot sourit et dit : « Vous avez raison; cela se pouvait il y a quinze jours. Alors c'eût été un avertissement; maintenant ce serait une délation. »

CHAPITRE XX.

Maladie de ma mère, et longue convalescence. — Les mandats. — Mon frère et un commissionnaire. — Une baignoire dénonciatrice.—Scène de voleurs dans la maison de ma mère. — Nuit horrible. — Souvenir des chauffeurs. — Voisinage d'un chantier, et inutilité d'une sentinelle. — Conversation de voleurs. — Situation affreuse. — Cause d'un effroi prolongé. — Récit de cette aventure au premier consul. — Singulière question de Bonaparte.

J'AI dit tout à l'heure que je raconterais la scène qui m'effraya au point de me rendre long-temps peureuse. La voici, avec quelques préliminaires indispensables : il m'arriva dans la première année du consulat une de ces aventures qui peuvent influer sur toute la vie d'un individu, en changeant totalement l'une des parties de son caractère. Il est de fait qu'alors l'impression qu'elle produisit sur moi fut terrible : et si depuis elle s'est effacée de mon esprit de manière à ne pas me rendre ridicule, je le dois plutôt à ma raison qu'à l'effet naturel du temps.

Ma mère relevait d'une maladie aussi grave que douloureuse; c'était un abcès à la tête. Sa convalescence fut surtout longue, et demandait les plus grands soins; les médecins avaient ordonné particulièrement que son sommeil fût long, autant que possible, et parfaitement calme. Pendant les treize jours que la tumeur mit à faire son travail, ma pauvre mère eut des douleurs à devenir folle. Cet abcès s'était formé à la suite d'un coup qu'elle

s'était donné au marbre de sa cheminée en se relevant vivement. Il avait heureusement percé par l'oreille; mais pendant le temps voulu par la nature, ma mère fut en proie à un supplice qui ne lui laissait pas une seule minute de répit; et telle avait été la violence de ses souffrances, que long-temps après elle ne pouvait entendre le plus léger bruit inhabituel, sans que tous ses nerfs fussent violemment irrités, et que des maux de tête terribles ne s'ensuivissent; ce fut au point que l'on craignit un moment qu'elle n'eût le tic douloureux. Cette explication est nécessaire pour ce qui suit. Je dois aussi également rappeler ce que j'ai dit précédemment de la distribution intérieure de notre maison. On sait que dans le bas étaient le logement du portier, les offices, une cuisine souterraine et un vaste garde-manger en dehors des caves dont la porte n'était jamais fermée; ma mère et moi nous occupions le premier tout entier, Albert était au second, ainsi que mon beau-frère lorsqu'il venait à Paris. A l'époque dont je parle il était absent. Au troisième étaient tous les domestiques : aucun d'eux ne logeait dans les étages inférieurs.

Nous étions alors dans l'année 1800. Autour de nous tout reprenait de la vie et de l'activité. Mon frère s'occupait alors de plusieurs opérations fort importantes dont il avait été prié de diriger la marche par plusieurs amis de mon père, qui, ayant été en mesure d'apprécier son intelligente probité, son active raison en affaires, l'avaient prié de surveiller celles qu'ils confiaient à Paris à des agens dont ils ne pouvaient qu'estimer sans doute les talens et l'honnêteté, mais qui ne pouvaient que gagner eux-mêmes à recevoir les avis de mon frère. Il avait donc consenti, à la prière de plusieurs maisons de Bordeaux, de Toulon, de Narbonne et de Nîmes, à diriger leurs opérations ainsi qu'il l'avait déjà fait avec plein succès,

d'y aller et de revenir avec le cabriolet; puis il se mit à déjeuner, et passa chez ma mère, avec laquelle il demeura long-temps; car il ne l'avait presque pas vue depuis deux jours. Elle s'en plaignit, et lorsqu'elle apprit que mon frère allait à la campagne, elle fut prête à pleurer. Albert n'avait pas même besoin d'une parole. A peine eut-il vu seulement l'ombre de l'expression de la peine sur le front de ma mère, qu'il ne pensa plus à aller à Saint-Mandé. Il n'en dit pas un mot à ma mère, parce que, me dit-il en riant, il y aurait entre nous un assaut de tendresse généreuse, ma mère finirait par pleurer, et cela lui ferait mal, quoique les larmes de joie soient douces. « Il renvoya le cabriolet, revint auprès du lit de ma mère, prit sa harpe, et joua et chanta une grande partie du jour, mais si doucement, d'une si ravissante manière qu'on croyait entendre une harmonie du ciel.

O mon bon et excellent ami, pourquoi donc tout ce qui te rappelle à moi me brise-t-il le cœur; et qui donc a pu dire qu'il était de doux souvenirs? Hélas! tout bonheur passé, et passé pour ne JAMAIS revenir, ne provoque que des larmes!

Nous étions alors au mois de juillet de l'année 1800. Ma mère, ayant vu beaucoup de monde ce même jour dont je viens de parler, s'était couchée assez fatiguée, mais heureuse. Tu m'as porté bonheur en restant avec moi, mon ami, disait-elle à Albert; car je n'ai vu aujourd'hui que des gens qui me plaisent et des amis. J'ai sommeil, et je suis sûre de passer une bonne nuit... » Pauvre mère!

Elle se coucha, en effet, très-bien disposée, après avoir pris la jatte de lait qui faisait son souper depuis sa convalescence. Je demeurai près d'elle jusqu'à ce qu'elle fût complétement endormie. Quand je vis l'égalité de sa respiration bien réglée, je gagnai doucement ma cham-

bre, en ayant soin, toutefois, de laisser les portes qui étaient entre nous seulement poussées. Il n'était pas encore minuit.

Retirée dans ma petite cellule, je pris un livre au lieu de me coucher; bien que ma mère, tout-à-fait rétablie, ne dût pas du tout m'inquiéter, je voulais être sûre que sa nuit continuait à être calme, avant de m'endormir moi-même. Car telle était ma tendresse pour elle que mon sommeil n'aurait pas été paisible si je n'avais pas eu la certitude que le sien le fût. Quelquefois je m'arrêtais pour écouter si elle se plaignait; mais je n'entendais que le bruit égal des pas de la sentinelle qui alors était à côté de l'église des Capucins et son monotone « qui vive !... »

Par intervalle, une voiture qui passait rapidement, une rumeur éloignée, annonçaient que tous les habitans de Paris n'étaient pas encore couchés. Peu à peu ces bruits devinrent plus rares, et bientôt le calme le plus complet régna autour de moi. Je regardai à un petit réveil de Leroy, qui était au dessus de ma table d'étude; il était minuit trois quarts : il y avait donc une heure que ma mère dormait tranquillement; je pouvais donc me coucher. Je me levai tout doucement; et tout en bâillant, en étendant les bras, je pensai que j'avais faim. L'habitude de passer les nuits m'avait fait contracter le besoin de souper, et lorsque j'oubliais de dire que l'on mît chez moi quelques fruits ou des confitures, j'étais sûre de moins bien dormir. A mesure que je sortais de cet engourdissement qui presque toujours accompagne la veille sans occupation active, je sentais plus vivement le besoin de manger. Comme je regardais autour de ma petite chambre pour voir si Joséphine [1] ou Mirande n'au-

[1] Femme de chambre et cuisinier de ma mère. Mirande était au ar-

rait pas songé à ma collation, mes yeux tombèrent sur la clef de la salle à manger, qu'on mettait toujours chez moi, afin que je pusse passer par cette pièce lorsque le matin de bonne heure je prenais ma leçon de dessin ou de piano. Je songeai aussitôt que dans l'office de la salle à manger je trouverais ce qu'il me faudrait; prenant alors mon bougeoir, j'ouvris la porte de la première pièce de mon petit appartement donnant immédiatement sur l'escalier, et, traversant le seul palier qui fût entre ma chambre et la salle à manger [1], j'entrai dans l'office. Je pris des fraises, du pain, et me disposai à m'établir à la grande table ronde en acajou qui était au milieu de la pièce; j'avais déjà déposé le compotier, lorsqu'il me vint à la pensée que ma mère pouvait s'éveiller, m'appeler, et, ne recevant pas de réponse, être fort inquiète. Je repris tout mon bagage et me remis en route. Arrivée à la porte de la salle à manger, je m'aperçus que j'avais oublié du sucre: je retournai sur mes pas, je pris le sucre, je refermai toutes les portes et revins tranquillement dans ma chambre. Après avoir poussé les verrous, plutôt par habitude que par prudence, je m'établis à ma table et commençai mon repas avec un appétit de jeune fille de seize ans mangeant de bonnes fraises; gaie,

tiste fort recommandable. Il avait été autrefois cuisinier de M. le prince de Conti.

[1] Pour comprendre toute cette histoire, il faut savoir que l'appartement tournait autour de l'escalier, sur le palier duquel venaient se réunir les deux portes de la salle à manger et de ma chambre. On trouvait d'abord, en entrant, l'antichambre, la salle à manger, le salon, le boudoir, la chambre à coucher; puis ma chambre, précédée d'un petit cabinet, et suivie d'une autre petite pièce qui contenait encore des livres, une sphère et une grande table pour travailler et tailler, car j'avais mes leçons de couture comme mes leçons de danse. Toutes les pièces dont je viens de parler n'étaient pas en enfilade; elles tournaient autour de l'escalier.

contente, heureuse, ayant cette insouciance animée qui n'est pas de l'indifférence, et croyant que ma mère avait renouvelé un bail avec la vie, parce qu'elle avait cessé quelques jours de souffrir.

J'avais dans la maison une autorité absolue. Rien ne se faisait que par mes ordres, et pour que les gens obéissent même à mon frère, il fallait que *Mademoiselle l'eût dit.* Parmi les lois qui composaient mon code, il y en avait une sur laquelle j'insistais avec rigueur, parce que de son exécution ou plutôt de son observance résultaient beaucoup d'autres choses bonnes ou mauvaises. J'exigeais que les domestiques fussent couchés à minuit. Passé cette heure, qui était du reste fort convenable, les munitions leur étaient retirées; et s'ils voulaient bavarder ou jouer, il le faisaient en colin-maillard. Mirande, qui était un vieux reître, excitait facilement les autres à mal; il y avait de certaines parties *de domino et de mouche* qui les conduisaient jusqu'à deux heures du matin. Il résultait de là que l'ouvrage se faisait mal parce qu'on se levait plus tard; qu'il était de plus fort douteux que la perte regardât le perdant, quel qu'il fût, et comme je voulais que le service allât bien, que les petits pois que nous mangions fussent bien beurrés et les bottes de foin de nos chevaux bien entières, j'avais ordonné que cuisinier, cocher, femme de chambre, domestique, tout cela fût couché dès que ma mère avait mis son bonnet de nuit. Je tenais beaucoup à ce que cet ordre fût exactement suivi. J'avais déjà menacé de punir, et, à la première infraction de ma loi, j'étais bien résolue de tenir parole. Tous ces détails paraissent puérils, et pourtant ils sont nécessaires pour arriver à mon histoire. On dira peut-être qu'elle est comme celle du Belier: mais patience; *tout vient à point à qui peut attendre.*

Il y avait à peu près dix minutes que j'étais assise de-

vant mes fraises, lorsque le silence parfaitemet calme qui régnait autour de moi fut interrompu par un bruit venant d'en bas. J'ai déjà dit que la cuisine était souterraine; c'était ordinairement le lieu de réunion des domestiques; ma première pensée fut que l'ordre de retraite n'était pas observé, et, sans songer que Henri II fut obligé d'attendre que l'humeur saxonne adoptât le couvre-feu, j'avalai ma cuillerée de fraises avec humeur, à l'idée que ma volonté n'était pas faite. Pendant que je grognais et que je mangeais, mes soupçons devenaient des certitudes; car des pas réguliers, retenus, comme le sont ordinairement ceux de gens qui craignent d'être entendus, deviennent très-distincts pour mon oreille. Il était positif qu'on montait l'escalier de pierre du premier.

« Ah! me dis-je, je vais donc vous prendre sur le fait! Vous ne me direz plus que vous ne veillez pas; une heure!.... » Et je m'approchai doucement de la porte de ma chambre donnant sur l'escalier; comme il y avait un tapis, on ne pouvait m'entendre. Je posai la main sur le premier verrou et le fis couler avec une extrême précaution; pour le second, avant de le tier, je voulais être sûre que toute la procession, que je supposais devoir être nu-pieds et les souliers à la main, fût en train de défiler devant ma chambre. Je me réjouissais à la seule idée de la stupéfaction des personnages. « Cela ferait un beau tableau! » me disais-je. — Dans ce moment un son pareil à un coup de tamtam retentit tout à côté de moi. Il venait de la baignoire de ma mère qui était dans le prolongement du palier. Impatientée surtout par la crainte que ce bruit n'eût réveillé ma mère, je tirai le second verrou, et j'avais déjà la main sur le bouton pour ouvrir ma porte, lorsque une réflexion, plus rapide s'il est possible que la pensée, me dit que les domestiques

de la maison savaient tous que cette baignoire était là : comment donc pouvaient-ils s'y être attrapés? et puis ils auraient ri... et je n'ai rien entendu... Rien... Mais si ce n'est pas eux, qui est-ce donc?... Quel peut être le *visiteur* qui choisit une telle heure?.... Pendant que ces réflexions me traversaient l'esprit, mon sang se portait à mon cœur..... mes yeux se voilèrent, et je fus obligée de m'appuyer contre le montant de la porte, tandis que l'instinct plutôt que le raisonnement me faisait repousser d'une main tremblante les verrous que mon imprudence m'avait fait tirer. Pendant ce temps on montait l'escalier du second, et le bruit me parvenait beaucoup plus directement parce que cet escalier était en bois; bientôt je pus juger que ceux qui montaient n'étaient pas de la maison.

Il y avait un craquement sourd, étouffé, mais évidemment occasioné par la pression d'un corps plus lourd qu'aucun de ceux des domestiques, et surtout une chaussure plus grossière. Que devais-je faire? Éveiller ma mère? je pouvais lui faire un mal affreux. Je n'avais pas, au fait, la certitude que les rôdeurs nocturnes fussent des bandits. Je leur donne ce nom parce qu'alors les assassinats les plus affreux se commettaient non-seulement autour de Paris, mais dans Paris même. Les chauffeurs, traqués de toutes parts, refluaient dans cette ville immense comme dans le lieu le plus capable de les cacher. Le rémouleur avait été manqué d'un moment la semaine précédente dans la rue de l'Arcade, tout près de notre maison; le meurtre horrible de Croissy, plusieurs autres histoires du même genre, entre autres celle que j'ai déjà rapportée de la famille du Petitval; tout cela causait avec raison une frayeur d'autant plus forte chez moi dans ce moment que je savais ce qui était chez mon frère, et que je connaissais la facilité avec la-

quelle on pouvait arriver dans notre cour par un chantier, dont nous n'étions séparés que par deux petits murs de sept à huit pieds. Je fus bien moins de temps à faire toutes ces réflexions que je n'en mets à les écrire. Elles me traversaient l'esprit comme des traits ardens, des flèches aiguës. La sentinelle du poste en face de nous ne m'inspirait pas beaucoup de confiance. Je me rappelais que, quelques jours auparavant, un homme avait été attaqué, dépouillé, presque assassiné, au milieu de la rue Sainte-Croix, c'est-à-dire plus près de la sentinelle qu'elle ne l'était de notre maison, et cela était arrivé sans que ce malheureux eût été secouru. Nous l'avions entendu appeler au secours; il était minuit et demi; il y avait encore du monde chez ma mère, et ce fut par les gens de nos amis que cet homme fut sauvé. Je me rappelais ce fait, et il ne me rassurait pas.

Cependant j'écoutais avec une grande attention. J'étais déterminée, au premier bruit alarmant, à ouvrir ma fenêtre, qui donnait sur la cour, et à crier de manière à être entendue de mon frère, et surtout de Lenoir, notre cocher, homme plein de courage et dévoué. Ma mère ne m'entendrait pas, à ce que je présumais; et j'espérais, s'il y avait du danger, l'éloigner sans qu'elle en eût la frayeur. Au milieu de ces beaux projets je me rappelais toutes ces relations dont les journaux étaient alors remplis; je voyais que, lorsque les chauffeurs avaient été à Croissy, ils avaient d'abord posé une sentinelle dans la cour, avec ordre de tuer le premier qui voudrait sortir; et une lettre d'Orléans nous disait que la semaine précédente, dans une expédition faite par la bande de Jean-le-Roux, il y avait eu deux personnes tuées en tentant seulement d'appeler au secours.

— Eh bien! après tout, qu'importe? me dis-je; j'aurai toujours donné l'alarme.

Le fait est que dans ce moment-là je déraisonnais, et en personne stupide encore; car, en admettant qu'il y eût dix voleurs dans la maison, ils se seraient bien gardés de tirer un coup de pistolet, et un coup de poignard ne pouvait pas m'atteindre; mais j'étais effrayée, et la suite fit voir que je ne l'étais pas en vain.

J'étais donc toujours là, écoutant anxieusement si quelque nouveau bruit se faisait entendre. Tout était calme. « C'est une fausse alarme », pensai-je, et je respirai plus librement. Je quittai la porte, et m'en allai regarder à mon réveil; il me semblait qu'il y avait une heure que tout cela se passait autour de moi; j'éprouvais un vertige. Je crus donc avoir la vue troublée lorsque je vis que l'aiguille n'avait parcouru que dix minutes.

« Cela ne fait rien, puisqu'il n'y a plus de bruit », me dis-je en allant vers mes fraises; car je voulais achever de souper et puis me coucher. Mais je tremblais, et je ne pouvais avaler. Cependant j'achevai mon repas.

Je portais la dernière cuillerée à ma bouche, lorsqu'un craquement très-prononcé et le retentissement sourd de plusieurs pas, me donnèrent la preuve qu'on descendait de nouveau l'escalier du second. Le bruit n'était pas seulement produit par une imagination effrayée; il était réel. On descendait avec précaution; mais on descendait, et maintenant je ne pouvais plus me dire que c'étaient les domestiques. On évita cette fois la baignoire; mais, au lieu de continuer, on s'arrêta sur le palier entre ma porte et celle de la salle à manger, et deux personnes s'assirent sur la marche élevée qui faisait autrefois partie du perron de la terrasse. Ma porte était assez mince, et n'offrait guère de résistance que deux verrous, qu'un coup de pied aurait fait sauter. Je m'assurai néanmoins qu'ils étaient bien entrés dans leur gâche; puis je regar-

dai si je n'avais pas eu le malheur d'oublier ou de négliger de fermer la porte de la salle à manger; mais la clef était sur ma table. Il ne fallut qu'une seconde pour me donner cette sorte de tranquillité suffisante pour assurer la présence d'esprit du moment, qui souvent sauve la vie. Le cœur me battait avec une telle violence qu'on aurait pu l'entendre; mais je surmontai toute émotion; rassemblant autour de moi ma robe et mon jupon (car, dans l'intervalle de mes deux frayeurs, j'avais commencé à me déshabiller), je m'approchai bien près de la porte, et, collant mon oreille contre le bois, j'écoutai. On parlait très-bas; mais le sifflement de la voix me parvenait. D'abord je ne recueillis que des sons confus; bientôt j'entendis quelques mots, et je devinai le reste.

On demandera peut-être pourquoi je n'ai pas appelé aussitôt que j'eus la certitude que des voleurs étaient dans la maison, la crainte d'éveiller ma mère n'étant plus alors qu'une puérilité? Oui, sans doute, je le devais faire; et je l'aurais fait, si la plus terrible pensée n'était venue ajouter au trouble de ce moment, l'un des plus critiques peut-être de ma vie; c'est que *je ne l'avais pas, cette certitude* que des voleurs étrangers étaient dans notre intérieur. Mon frère avait un domestique italien qui, entre autres qualités, s'amusait à montrer à Lenoir, notre cocher, comment il fallait s'y prendre pour percer une planche de chêne avec un long stylet qu'il portait toujours [1]. Cette science-là et la connaissance qu'il pouvait avoir de l'hospitalité accordée par son maître à une somme de quatre-vingt mille francs [2], me revinrent en

[1] Une singulière particularité, c'est que ce même Antonio, que dans cette terrible nuit j'accusai un moment injustement, fut pris en flagrant délit par moi-même quelques semaines après. Il avait la main dans le secrétaire de ma mère au moment où j'entrais dans la chambre.

[2] En or, ou en argent et en traites, la somme que mon frère avait ce

même temps à l'esprit, et y causèrent une extrême confusion. Il faut avoir éprouvé tout cela pour le comprendre. Ce n'était pas, dans un tel moment, la peur d'être égorgée qui m'arrêtait, non; on peut m'en croire. Mais j'avais alors la responsabilité de deux vies bien chères. Si j'appelais, mon frère pouvait ne pas distinguer ce que je dirais, sortir de son appartement, croyant ma mère plus mal, et j'aurais ainsi ouvert moi-même sa porte aux assassins, dans le cas où Antonio les aurait introduits dans la maison et serait parmi eux. Non, rien ne peut faire comprendre toute l'horreur de cette succession d'idées, de probabilités, se détruisant, renaissant, tout cela dans l'espace circonscrit d'un quart d'heure, et quand la réponse en action peut donner vie ou mort !...

J'étais, ainsi que je l'ai dit, appuyée contre la porte, écoutant les paroles sourdes qui se disaient sur mon perron. L'idée qu'Antonio dirigeait cette promenade nocturne dans notre maison avait commencé à s'affaiblir en entendant les derniers pas des rôdeurs; la démarche du Vénitien était bien autrement légère, elle avait quelque chose de furtif. Il semblait glisser en circulant, comme dans sa patrie les gondoles passent et repassent sans bruit sur les eaux des lagunes. Ce que j'entendis me confirma son absence. L'un des interlocuteurs parlait beaucoup plus bas que l'autre, ou peut-être était-il placé de manière à ce que sa voix portât moins de mon côté; je n'entendais donc qu'une partie de la conversation, elle me suffit pour comprendre qu'on avait cru qu'Albert était à la campagne, ainsi qu'il y allait tous les décadis; et (que Dieu me le pardonne !) il y eut un mot qui ne pouvait être dit que par *un seul homme.*

jour-là chez lui pouvait aller à peu près à 70 ou 75,000 francs. Elle n'y devait demeurer que trois ou quatre jours, étant destinée à différens placemens. Antonio savait que cet argent était chez son maître.

« Mais, dit un autre, pourquoi être venu pour rien ?

» — Parce que, répondit celui qui était le plus loin de moi, ces s.... » Ici il jura à faire trembler; je n'entendis pas la suite, mais je compris qu'il voulais parler de deux serrures de Le Dru qui étaient à la porte de mon frère; il marronna encore quelques mots, parmi lesquels je distinguai aux inflexions de la voix, quoiqu'elle ne parvînt à mon oreille que comme un murmure, qu'il jugeait inutile d'entrer chez ma mère. Je recueillais les mots : « tard... jour... mère... rien ici... là-haut... porte de la petite... » Puis il y eut un moment de silence. Mon cœur, qui battait si fort, s'arrêta tout à coup. « Non, demain », dit enfin celui qui semblait le chef. Et puis, comme répondant à ce que disaient les autres : « Eh bien !.... » Je ne sais ce qu'il ajouta, car au même instant j'entendis le bruit de plusieurs morceaux de fer qu'on posait doucement sur la pierre. Il n'y avait plus à hésiter : il était évident qu'Antonio n'était pas avec ces misérables ; il l'était aussi qu'ils voulaient forcer la porte de la salle à manger pour voler l'argenterie. En une demi-seconde je fus devant le lit de ma mère, mon bougeoir à la main, pâle comme un spectre, demi-nue, mais cependant conservant assez de présence d'esprit pour ne pas l'effrayer par un réveil trop brusque. Je l'appelai doucement ; elle fut aussitôt sur son séant.

« Mon Dieu, qu'as-tu donc ? » me demanda-t-elle.

« — La maison est remplie de voleurs, » dis-je d'une voix tremblante.

Il y avait trois sonnettes à son lit ; elle les tira toutes à la fois, avec une telle violence qu'elle en cassa une, et se mit à pousser des cris aigus.

Je m'élançai sur elle, et, saisissant ses mains de l'une

des miennes, de l'autre je serrai sa tête contre ma poitrine en tâchant d'étouffer sa voix.

« Au nom de Dieu, m'écriai-je, tais-toi donc!.... Tu vas faire tuer Albert! — Où ?... quoi ?... comment?... » Et ma pauvre mère me crut folle, car au même moment je la repoussai en lui faisant seulement signe de se taire. J'écoutais le bruit précipité des pas de ces misérables que les cris et les sonnettes faisaient fuir. Je l'avais bien entendu d'abord au premier coup de cloche, et ce prolongement du même bruit me faisait juger que, lorsque deux d'entre eux étaient à ma porte, leurs camarades essayaient toujours de forcer ou de briser les serrures de sûreté de mon frère. Je courus à la petite fenêtre de mon cabinet, donnant sur la cour, et cette fois, sans songer au danger, je l'ouvris pour voir si je ne me trompais pas en conjecturant qu'ils étaient venus par le grand chantier qui alors existait rue Joubert, et nous séparait de la maison de M. de Caulaincourt. En effet, j'arrivai à temps pour entendre le bruit que firent les deux derniers qui sautèrent. Du reste, on a su le lendemain comment ils s'étaient introduits.

Pendant ce temps-là ma mère continuait à sonner et à appeler. En peu d'instans tout le monde fut sur pied. Quoique je fusse sûre que tous les coquins étaient bien partis, cependant je ne donnai entrée à nos gens que lorsqu'ils furent tous réunis. Mais déjà la moitié de l'aventure leur était révélée. Albert en ouvrant sa porte, ainsi que j'avais prévu qu'il le ferait si l'on appelait de l'appartement de ma mère, avait trouvé une sorte de vrille tournée comme une petite couronne de trépan, encore fichée dans le bois de sa porte, au dessous de la première serrure de sûreté. Mais sur la marche de pierre au devant de ma chambre, était le véritable arsenal. Outre deux de ces vrilles propres à *trépaner* les portes, il y avait

des fiches en fer de toutes longueurs pour servir de rossignols, nous dit-on à la police, lorsque tout cela y fut déposé, une forte pince et deux ou trois clefs. Aussitôt que j'eus raconté toute l'affaire à Albert, il passa une redingote et courut au corps-de-garde qui était aux Capucins. On lui donna quelques hommes avec lesquels il fut de suite au chantier, dont ils trouvèrent la porte ouverte. On éveilla les gens qui dormaient profondément dans la maison du garde. Ils ne surent que dire, et en effet, ils n'étaient pour rien dans l'aventure. Il est probable que les voleurs, après s'être introduits dans le chantier à la nuit tombante, s'étaient cachés dans les nombreux corridors formés par les bûches croisées, sans que les garçons de chantier les vissent. Quant à la manière dont ils étaient ensuite arrivés dans la maison, elle était fort simple. Une fois parvenus sur le chaperon du mur à l'aide de plusieurs grosses bûches, ils s'étaient laissé glisser le long d'une très-forte perche qu'ils avaient trouvée dans le chantier; puis pour l'autre côté, ils avaient attaché une grosse corde à un morceau de fer fiché de ce même côté, laquelle leur avait servi à se hisser jusqu'au haut; mais voulant s'assurer une retraite, et même dans le but d'avoir un retour facile, ils avaient été prendre l'échelle du perchoir de nos poules et qu'il fallait savoir là pour aller l'y chercher, et l'avaient appliquée contre le mur de notre cour. Probablement qu'ils furent trop pressés pour s'en servir à chaque saut de muraille, car elle n'avait pas été transportée plus loin que la seconde; cela expliqua ce que vint nous montrer le lendemain matin un des garçons de chantier. Il nous apporta une bûche sur laquelle était du sang; il y en avait aussi, nous dit-il, sur la terre qui était à côté: cette bûche se trouvait faire partie de celles que les voleurs avaient amoncelées sous le mur du chantier. Il est probable qu'en sautant, l'un

des coquins était tombé sur sa vilaine tête et s'était blessé.

Lorsque mon frère revint de toutes ses perquisitions, il était déjà jour. Il trouva ma mère assez calme pour elle, mais désespérée de l'état où j'étais. Je venais de recevoir une secousse dont les suites pouvaient être terribles, et qui en effet me rendit fort malade pendant long-temps.

L'impression fut violente ; néanmoins, elle aurait été promptement effacée, si les réflexions qui suivirent cette nuit d'effroi n'avaient pas été par elles-mêmes de nature à produire une peur toujours renaissante. Lorsque je vis devant moi les *preuves matérielles* de la venue des brigands dans notre maison, que je me rappelai leur voix, leurs paroles ; lorsque je pensai que je pouvais les rencontrer sur ce même palier que je traversais en chantant gaîment à demi-voix, pour aller chercher mes fraises, *quelques minutes* seulement avant qu'ils y vinssent ; lorsque je sus, à n'en pas douter, que, pendant le temps que je passai dans la salle à manger, ils étaient *eux* dans la maison, comme l'a prouvé le posement de l'échelle contre le mur : alors mon sang quittait mon cœur, je fermais les yeux pour ne pas voir devant moi trois ou quatre horribles figures, m'entourant, me prenant moi, pauvre jeune fille, et sans se donner la peine de me dire : Ne crie pas ! me tuant pour obtenir mon silence. Et les portes ouvertes !... Et ma mère !... ma pauvre mère se réveillant au milieu d'assassins tout couverts du sang de son enfant ! Ces idées prirent une telle force, dominèrent tellement mon imagination, que vers le soir de cette même journée la fièvre me prit avec un délire terrible. Je me voyais toujours sur ce palier, et dans le bas de l'escalier, là, dans l'ombre du vestibule, entre les colonnes, je voyais d'atroces visages. Je les voyais monter, j'entendais toujours ce

même retentissement sourd qui m'avait révélé leur venue. Je sentais leurs mains me prendre, me serrer, m'étrangler; c'était le plus affreux des délires, le plus douloureux des cauchemars. Cet état offrait d'autant moins de possibilité de guérison, que la cause en était réelle. Je ne m'exagérais pas le danger que j'avais couru. Ma mère en y pensant elle-même eut long-temps un spasme nerveux qui lui serrait aussi le cœur. Mon frère, toujours la providence de ceux qui souffraient, imagina le premier de chercher à soulager au moins la souffrance qui me tuait ou qui pouvait me rendre folle. On essaya de me distraire en me faisant changer de lieu. Aussitôt que ma mère fut en état de supporter la voiture, nous fîmes plusieurs courses à la campagne, chez nos amis. Et puis nous allâmes passer huit jours à Dieppe. Ce changement de séjour eut en effet un bon résultat. Cependant l'impression de la nuit du 25 juillet avait été si forte que de long-temps je ne pus traverser le palier de ma chambre à la salle à manger, sans devenir pâle comme la mort. Long-temps aussi mes rêves furent affreux. Je n'osais pas demeurer seule dans ma chambre lorsque le jour tombait, ou bien je me sentais mal et je perdais presque connaissance.

— « Voilà, Sire, dis-je un jour à l'empereur en finissant cette histoire (c'était en 1806), la cause de ma poltronnerie, puisque Votre Majesté veut le savoir. Mais je n'en suis plus cependant à ne pouvoir rester sans lumière comme un enfant de six ans. Toutefois le système nerveux est demeuré affecté pour toujours chez moi, par suite de cette cruelle frayeur. Il n'est ici ni raisonnement, ni quoi que ce soit au monde, qui puisse guérir de l'impression que produisait en moi la pensée de ce qui aurait pu m'arriver si j'étais, par exemple, demeurée dans la salle à manger pour y manger mes fraises. »

Et quoique six ans se fussent écoulés depuis cette terrible nuit, l'empereur me vit pâlir : il me le dit.

— « J'ai eu l'honneur d'assurer Votre Majesté que la même chose m'est arrivée plusieurs mois après cet événement, lorsque je passais seulement sur ce palier. »

— « C'est étrange ! » dit l'empereur. Puis il se promena. Personne ne disait un mot. C'était par une belle soirée d'été; on était à Saint-Cloud, dans l'appartement de la princesse Borghèse [1]. Tout à coup, et même lorsque le souvenir de mon histoire avait été remplacé dans mon esprit par d'autres pensées, l'empereur s'arrête vis-à-vis de moi et me dit :

« Cette aventure ne vous a-t-elle pas fait prendre les » fraises en grippe ? »

Je fus quelques secondes sans répondre; puis je dis : « Non, Sire; je les aime au contraire *passionnément*. »

« Voilà bien les femmes ! les dangers les attachent. »

[1] La princesse Borghèse occupait l'appartement de rez-de-chaussée, à gauche, en entrant par la grande cour. C'est chez elle que je racontai cette histoire. Il y a un personnage bien marquant aujourd'hui, et qui alors l'était pour faire à volonté des histoires de voleurs et de revenans, qui avait le talent en effet d'amuser, car de tout temps ce fut assez son fait; c'était dans la nature de ses cinq pieds, et puis il n'était pas trop mauvais conteur. Un jour il eut un grand succès avec une histoire dont il sera sans doute fort étonné que j'aie gardé le souvenir; elle trouvera sa place en 1806.

CHAPITRE XXI.

Républicanisme de Lucien, et conversation remarquable après la conspiration de Ceracchi. — Explication de l'ambassade de Lucien. — Le consul de l'an VIII et le consul de l'an IX. — Mot de Bonaparte à Junot, à l'occasion de mon mariage et de la conspiration. — La famille de Junot et la société de ma mère. — Signature de mon contrat de mariage. — Générosité de mon frère et délicatesse de sa conduite envers moi. — M. Lequien de Bois-Cressy. — Signature de mon contrat par le premier consul, et mémoire incroyable. — Bienveillance de Bonaparte pour mon frère. — M. Duquesnoi ami de Junot. — Difficultés sur difficultés. — Répugnance de Junot pour se marier à l'église. — Mon obstination. — Conversation entre Junot et moi. — Intervention de mon frère, et mon mariage à l'église convenu. — Motifs de Junot. — Projet de mariage nocturne. — Mon trousseau et ma corbeille. — Présent de Junot à ma mère.

Quelques jours après la découverte de la conspiration Aréna et Ceracchi, Lucien vint nous voir : il était fortement préoccupé, et ne cacha pas que toutes ces tentatives contre la vie de son frère lui donnaient une vive inquiétude [1]. « Comment prévenir de tels coups ! disait-il. Jacques Clément, Ravaillac, Damien, Jean Châtel, tous ces hommes-là ont toujours exécuté leur projet, parce

[1] Depuis un an c'était la troisième fois qu'on tentait de l'assassiner. La première fut sur le chemin de la Malmaison, la seconde dans les Tuileries même, et Ceracchi la troisième. Il y eut deux ou trois autres tentatives obscures, plutôt provoquées peut-être que découvertes par la police.

que leur vie n'était d'aucun intérêt dans ce qui pouvait les arrêter. Si Ceracchi eût été seul, comme c'était d'abord son intention, mon frère n'existerait plus : il a cru, en s'adjoignant un *représentant du poignard*[1], avoir plus de chances de réussite ; il s'est trompé.

» — Mais, observait ma mère, vos réflexions sont effrayantes; car enfin, comment alors sauver votre frère?

» — Lui seul peut être sa sauvegarde, répondit Lucien : il est l'homme de la révolution; il doit marcher dans les principes qu'elle a consacrés; il doit éviter surtout de porter atteinte aux libertés citoyennes. Sa route lui est tracée : il faut qu'il y marche, ou bien il est perdu et nous perd avec lui. Il n'est pas ici question de chercher à garrotter un peuple libre qui sent sa liberté et en même temps toute sa force, ou bien nous verrons les liens des Lilliputiens rompus par Gulliver. »

Junot et mon frère lui firent observer qu'il paraissait trop bien, à la plupart de ses démarches, que le premier consul avait les sentimens d'un bon républicain[2], pour qu'on pût l'accuser justement de ne pas marcher dans la route tracée par ces mêmes sentimens, et Junot poursuivit en s'animant : « On ne doit donc, dit-il, aucune pitié à ceux qui veulent l'assassiner, sous le prétexte qu'ils défendent une liberté illusoire, qu'au contraire le premier consul protége et consolide. Quant à moi, poursuivit-il, j'avoue que je ne dissimule pas mon opinion à cet égard.

» — Ni moi, dit Albert; car je trouve de pareils êtres plus coupables cent fois que Ravaillac et Jacques Clément.

[1] Il avait déjà nommé ainsi tous ceux qui étaient à Saint-Cloud.

[2] Il faut bien remarquer le temps, l'époque et surtout les opinions influencées des personnes qui parlent. Ce n'est pas la seule fois que je montrerai Junot parfaitement de bonne foi dans sa persuasion que Napoléon était républicain.

Ceux-là avaient, pour les excuser de leur parricide, une raison de religion et de fanatisme, tandis que les hommes d'à présent n'ont qu'un intérêt particulier et spécial. Tous sont ainsi, excepté Ceracchi, et celui-là est fou.

» — Cela peut être pour les conspirateurs de cette dernière affaire, dit Lucien ; mais, mon cher Permon, ne croyez pas qu'il n'y ait plus en France de ces âmes gardiennes de nos libertés qui sont toujours là comme des sentinelles avancées pour les défendre si on voulait les détruire. Il y a dans cette poitrine, ajouta-t-il d'une voix émue en frappant fortement sur la sienne, un cœur français et patriote. Mon frère me connaît ; je ne me cache pas à ses yeux : et Junot le sait bien ainsi que tous ceux qui l'approchent de près ; je ne cesse de lui rappeler, avec toute l'énergie d'une âme française et libre, les engagemens solennels qu'il a contractés avec la nation au 19 brumaire, et dont je me suis porté garant. »

Se tournant alors vers Junot, il lui dit : « Te rappelles-tu la conversation dont tu fus témoin il y a quatre jours?... Eh bien ! je parlerai toujours dans ce sens, et nulle crainte ne me fera dévier de mon chemin. Si les hommes dont mon frère s'est entouré dans le gouvernement veulent consentir à l'aider dans des mesures oppressives pour la patrie, je n'augmenterai pas leur nombre, et le jour où j'entendrai sonner la dernière heure de la république, j'irai chercher une autre terre pour y mourir. »

Cette conversation prouve que, dès cette époque, Lucien voulut prévenir la volonté de Napoléon tendant à une centralisation de pouvoir, dont quelques uns de ses actes pouvaient faire présumer l'établissement. L'entretien dont Junot avait été en effet témoin à la Malmaison avait eu pour objet la discussion de plusieurs choses relatives aux préfets, et que Lucien, comme ministre de l'intérieur, ne voulait pas ordonner, les trouvant trop

arbitraires. Résister à Napoléon, c'était s'exposer à un brisement d'existence. Lucien était son frère, à la vérité; mais l'homme était là avant tout : son ambassade d'Espagne, qui eut lieu quelques semaines après cette conversation, est expliquée pour moi par sa résistance aux volontés de son frère, surtout par sa constance à rappeler au premier consul les promesses jurées au 19 brumaire. On comparait déjà le consul de l'an IX au consul de l'an VIII, le général Bonaparte de Toulon et d'Italie, fondant des républiques, filles de la république française, au général Bonaparte cherchant à centraliser le pouvoir dans sa propre patrie. Lucien avait pu entendre des réflexions accompagnées d'un sourire, faites à demi-voix dans le salon de ma mère, par des gens qui n'ajoutaient pas assez de foi aux vocations républicaines pour croire que Bonaparte voulait maintenir le système annoncé par lui au 19 brumaire. Plusieurs étaient même assez sots pour parler de Monck, de Charles II. Lucien entendait tout cela : il lui revenait de toutes parts de semblables paroles, et il voulait empêcher non-seulement que le mal fût réel, mais qu'il fût même soupçonné.

Lorsque tout fut calmé par l'arrestation des autres conjurés [1], on s'occupa de terminer mon mariage. Le premier consul avait dit à Junot : « Sais-tu bien que » ton mariage a tenu à peu de chose, mon pauvre Ju-» not? car je crois que, si ces coquins-là m'avaient tué, » ils ne se seraient guère occupés de ta noce et de ta » dot [2]. »

[1] Topino-Lebrun, Demerville et quelques autres. Le procès fut instruit à la cour criminelle de Paris sur le rapport et la demande du ministre de la police générale.

[2] Jamais le général Bonaparte n'aurait dit un pareil mot trois ou quatre ans plus tôt. Mais, arrivé au pouvoir presque absolu, il avait une pensée qui du reste l'a peut-être perdu, mais à laquelle il pi était une

Le 6 brumaire, la famille de Junot arriva tout entière à Paris, et vint le soir même chez ma mère, à laquelle il la présenta, à l'exception de sa sœur aînée, qui était demeurée en Bourgogne. C'est ce jour-là que j'ai pu apprécier tout ce qu'il y avait de bon, de parfait dans le cœur de Junot. Depuis que Junot venait chez ma mère, il avait pu reconnaître la différence immense qui existait dans les manières, dans les habitudes et surtout dans l'éducation, entre ma famille n'ayant jamais habité que Paris, et la sienne n'étant jamais sortie du fond de sa province. Il m'aimait trop pour ne pas redouter de trouver en moi un signe qui aurait décelé un sentiment moqueur qui l'aurait rendu malheureux; et la sollicitude dont il entourait son père, sa mère, sa belle-sœur, avait le caractère le plus touchant. Comme il prenait garde de laisser aller la conversation sur des sujets étrangers à ses parens! Il ne me dit pas une fois: « Je vous demande d'être une fille pour mon père et ma mère », eh bien! je l'ai compris dans sa seule démarche en conduisant sa mère lorsqu'il l'introduisit dans le salon. C'était une si vraie tendresse que celle dont il la couvait pour ainsi dire des yeux, que je ne pouvais pas comprendre un autre mot que celui-ci: « Vous me rendrez malheureux si vous ne l'aimez pas. » Eh! qui ne l'aurait pas aimée, cette femme si parfaitement bonne! Je lui ai voué à l'instant même la tendresse respectueuse d'une fille pour sa mère. Ce sentiment ne fit que s'accroître en admirant ses vertus.

Le lendemain, on passa le contrat. Ce fut seulement dans cet instant que j'appris que mon frère me dotait d'une somme de 60,000 fr., prise sur sa propre fortune.

grande force: c'est que les hommes n'étaient dominés et conduits que par la crainte et l'intérêt.

Je connaissais notre ruine, puisque je savais trop bien qu'à la mort de mon père, il ne nous était rien resté, et que l'entretien de la maison de ma mère, les frais très-coûteux de mon éducation avaient été payés par les soins de mon frère, qui, par son travail, était parvenu à se recréer une sorte de fortune. Je fus donc stupéfaite d'entendre M. Tricard, le notaire de ma mère, lire que j'avais une dot de 60,000 fr., que mon frère me payait à valoir sur ce qui pourrait me revenir de la succession paternelle. M. Lequien de Bois-Cressy, ancien ami de mon père, et qui devait épouser ma mère en secondes noces, me dota, comme sa future belle-fille, d'une somme de 50,000 fr., hypothéqués sur la terre de Lessay, qu'il avait en Bretagne; et mon trousseau, qui en effet était magnifique, fut stipulé pour 12,000 fr. Lorsque je pus rejoindre Albert, je lui demandai l'explication de ce que je venais d'entendre, et comment je pouvais me trouver riche (c'était le mot) après avoir été, moi pauvre orpheline, entièrement à sa charge. « Ne parle pas ainsi, me dit-il en m'embrassant avec cette tendresse fraternelle qu'il m'a toujours témoignée; ne sais-tu pas que ma mère et toi vous êtes les uniques objets de mon affection et mon seul bonheur? Je ne vis que pour vous. Il est donc bien simple que le produit de mon travail soit employé comme je le fais. Quant à ce qui t'a paru singulier, c'est fort simple. Tu fais un grand mariage, ma chère enfant, un mariage inespéré; le général Junot a exigé qu'il y eût communauté de biens entre vous deux. Fallait-il que tu ne misses rien absolument au jeu d'une si belle partie? Non, ma sœur, cela ne pouvait pas être. Je te donne une somme dont je puis disposer. Si jamais nous retrouvons ce que mon père a placé en Angleterre, eh bien! tu me le rendras; sinon, c'est à toi; je t'en fais don: mais comme il n'était pas convenable pour

toi de recevoir ainsi ta dot en présent, j'ai fait mettre par Tricard que cela venait de la succession de mon père. »

Voici un fait bien simple, mais qui montre à quel point le premier consul avait une mémoire prodigieuse pour les choses même les moins importantes pour lui : le lendemain (8 brumaire), lorsque Junot fut aux Tuileries pour faire signer son contrat de mariage, il était accompagné, selon l'usage, du parent le plus proche de la future, et mon frère y alla avec lui. Le premier consul le reçut avec une grâce parfaite, le questionna sur son avenir, sur ses prétentions; lui parla de ma mère avec intérêt, et de moi avec une bienveillance qui me toucha lorsqu'Albert m'en parla à son retour. Mais voici le singulier de l'entrevue: il se fit lire le contrat. Lorsqu'il entendit parler des 60,000 fr. de la succession de mon père, il fit un mouvement, mais ne dit rien : il en fit un autre, mais beaucoup moins fort, lorsqu'on parla des 50,000 fr. de M. de Bois-Cressy. Après que la lecture fut finie, il prit mon frère par le bras, et, l'emmenant dans l'embrasure d'une fenêtre, il lui dit : « Permon, je me rappelle très-bien que, lors de la mort » de M. Permon, il ne laissa rien du tout. J'allais à cette » époque tous les jours chez votre mère, et vous savez » sans doute, ajouta-t-il avec un air assez embarrassé, » que, dans ce temps-là, je voulais vous marier avec ma » sœur, madame Leclerc, et arranger le mariage à venir » de mademoiselle Loulou avec ce mauvais sujet de Jé» rôme (il ne parla pas du principal mariage qu'il » avait voulu faire ce jour-là). Eh bien! madame Per» mon me dit que son mari n'avait laissé aucune fortune. » Comment cela se fait-il donc? » Albert répéta au premier consul ce qu'il m'avait déjà dit, en le priant de n'en pas parler. Napoléon le regarda avec une expression in-

définissable. « Vous êtes un brave garçon, mon cher » Permon; vous êtes un brave garçon; j'aurai soin de » vous. Vous vous laissez oublier. Pourquoi ne vous ai-je » pas vu depuis que je suis aux Tuileries? Maintenant » votre beau-frère vous fera ressouvenir de moi, et me » fera ressouvenir de vous. »

En effet, lorsque, quelques semaines après, Junot sollicita pour Albert une place dans laquelle il pût faire preuve de ses talens administratifs et de son dévouement à la cause du 19 brumaire, le premier consul nomma peu de temps après mon frère à l'une des trois places de commissaires généraux de police qu'il y avait alors en France.

L'avant-veille de mon mariage, il y eut une circonstance légère et grave en même temps qui faillit presque tout rompre.

Junot avait pour ami un monsieur Duquesnoy, maire du 7e arrondissement, qui alors était rue de Jouy, quartier Saint-Antoine. Étant commandant de Paris, le général Junot, n'étant pas plus spécialement d'une mairie que d'une autre, voulut être marié par M. Duquesnoy, et il demanda à ma mère si elle pensait que cela me fît quelque chose. Ma mère répondit qu'elle ne le croyait pas; mais qu'au reste, s'il voulait, elle allait me faire venir pour répondre moi-même à cette question; que, quant à elle, la chose lui était égale. Lorsque le général Junot m'eut adressé sa demande, je répondis que ma mère était la maîtresse en cela, comme en tout, de décider de mes moindres actions dans cette solennelle journée. Je fis seulement observer que la course était un peu longue. « Si encore, ajoutai-je en souriant, cette mairie était aussi près de nous que notre église [1], je

[1] L'église de Saint-Louis, au bout de la rue Thiroux, était positivement en face de notre maison.

n'aurais pas la crainte de fatiguer ma mère. » Je ne remarquai pas dans le moment l'air étonné du général Junot, et je m'en allai après avoir embrassé ma mère.

Lorsque je fus sortie, le général demanda à ma mère si je comptais que le mariage se ferait à l'église. Ma mère fit un bond de dix pieds en l'air.

« Se marier à l'église ! s'écria-t-elle ; et où donc voulez-vous qu'elle compte se marier ? Est-ce devant votre ami à écharpe ? Mais, mon cher enfant, vous perdez l'esprit. Comment avez-vous pu nourrir un moment l'idée que non-seulement ma fille, mais moi, mais son frère, nous consentirions à un mariage purement républicain ? Ce n'est ni dans mes principes ni dans ceux de mon fils. Quant à Laurette, je vous promets qu'elle est capable de vous remercier si vous lui parlez de cela. » Le général Junot se promenait fort ému et fort agité. « Voulez-vous me laisser parler de cette affaire à mademoiselle Laurette, dit-il à ma mère, mais avec elle seule ? Aux termes où nous en sommes, la convenance ne peut être blessée. »

Ma mère leva les épaules. « Vous ne savez ce que vous dites, lui répondit-elle ; tant que vous n'êtes pas le mari de Laurette, vous lui êtes étranger, et ce que vous allez lui conter ne vous rendra pas fort amis même. Et puis pourquoi vouloir mettre du secret là-dedans ; pourquoi ne voulez-vous pas que j'entende ?

» — Parce qu'il faut être calme pour traiter une semblable affaire. Mais je puis parler à mademoiselle Laure dans le salon, tandis que la porte de votre chambre restera ouverte. »

Je fus appelée. Rien ne peut exprimer mon étonnement, et, je le dirai, mon chagrin, en entendant cette étrange proposition ; je ne le cachai pas au général Junot. Il me répondit que, dans la position où il se trou-

vait, il lui était impossible de se marier à l'église, « enfin, ajouta-t-il, de me donner en spectacle. Car vous ne pourrez pas éviter d'avoir autour de votre maison, et dans l'église même, tout ce que la Chaussée d'Antin renferme de mendians et de bas peuple. Et moi, en uniforme au milieu de ce beau cortége! —J'ignore, lui dis-je, ce qu'il peut y avoir de désagréable pour nous à remplir un devoir que tout chrétien (je ne parle pas ici d'un dévot) doit acquitter en accomplissant l'acte auquel nous nous préparons. Les païens eux-mêmes sanctionnaient cet acte, le plus important de leur vie, dans les temples de leurs dieux. Il n'y a que les Turcs qui se contentent du cadi; et j'espère que ce n'est pas de là que vous avez tiré vos argumens pour soutenir votre étrange proposition.

» —Je suis fort peiné de votre obstination, dit Junot, Comment pouvez-vous, avec votre esprit, tenir à une formalité que votre éducation aurait dû au contraire vous faire regarder comme nulle?

» — Je suis bien jeune, général, pour parler sur une question aussi sérieuse. Je ne sais rien de la controverse, si ce n'est que je suis née dans la religion chrétienne, que cette religion m'impose des devoirs que je dois remplir, comme les adorateurs de Dagon remplissaient les leurs. Tout ce que je puis vous dire, c'est que bien certainement je ne ferai pas un pas hors de cette maison si ce n'est pour aller là où je dois aller. Quelque avancé que soit notre mariage, soyez bien assuré, général, qu'il n'aura pas lieu s'il n'est pas béni par l'église. »

Je me levai pour sortir. Le général me prit la main et vit que j'avais les yeux remplis de larmes. Il frappa du pied avec une extrême violence, et laissa échapper une expression fort inusitée: « Junot!... Junot!... s'écria ma mère de sa chambre d'où elle entendait parfaitement

tout ce qui se disait dans le salon; Junot, voulez-vous vous taire?

» — Vous m'affligez beaucoup, me dit le général. Je suis pénétré du regret de vous faire de la peine, mais enfin ce n'est qu'un enfantillage de votre part, auquel vous tenez parce qu'on vous a dit de le faire. Tandis que moi, c'est d'un grave résultat pour moi, tout ceci. Savez-vous bien qu'il s'agit d'une profession de foi?

» — Et quand cela serait? lui dis-je. Sous quelle religion êtes-vous donc né? Vous avez été baptisé, vous avez été confirmé, vous avez fait votre première communion, vous vous êtes confessé: voilà donc quatre sacremens que vous avez déjà reçus; et lorsque vous arrivez à celui du mariage, vous devenez tout à coup renégat, apostat, que sais-je? Non, non, général; cela ne peut être ainsi. » Et je passai dans la chambre de ma mère. J'y trouvai mon frère qu'elle avait fait demander. Junot m'avait suivie; s'adressant à Albert, il lui soumit la question qui faisait le sujet de notre démêlé. Il était désespéré. Ce que je demandais, disait-il, n'était *d'aucune nécessité* et pouvait fortement le compromettre. Ensuite, ajoutait-il, cela n'est pas dans mes idées, et puisqu'il s'agit ici d'un cas de conscience, la mienne ne me dit pas d'agir ainsi.

» — Eh bien, dis-je alors en me levant, il ne faut pas parler plus long-temps d'une chose qui ne peut même pour moi rester l'objet d'une discussion. Je regrette seulement que le général Junot ait pu croire un instant que je pensais de manière à accueillir la proposition qu'il a faite ce matin. »

Je me retirai dans ma chambre. Dans ce moment on vint m'avertir que mademoiselle L'Olive et mademoiselle de Beuvry étaient dans le salon, et qu'elles apportaient la corbeille et mon trousseau. Deux voitures étaient

remplies de tout ce qui composait ces deux objets; les deux corbeilles suivaient portées sur un brancard. Celle du trousseau était si grande qu'aucune voiture n'aurait pu la contenir.

Je fis prier mon frère de passer dans ma chambre; il vint aussitôt.

« Cher ami, lui dis-je, ceci va se compliquer, à moins que tu n'interviennes avec ton excellent esprit et ton amitié pour moi: non que je te demande de me diriger, car mon parti est irrévocablement pris; mais si le général Junot est également déterminé, une rupture est immanquable, et je m'en remets à toi pour qu'elle soit le moins pénible possible à notre pauvre mère. Ce coup va lui être terrible!... »

Albert me prit les deux mains dans les siennes et m'embrassa avec tendresse. « Pauvre amie! me dit-il en m'essuyant les yeux, car je pleurais beaucoup; pauvre sœur, ne pourrai-je donc remplir la promesse faite à notre père mourant? ne pourrai-je donc te rendre heureuse, ainsi que notre mère!... Toujours, toujours des douleurs!...

» — Que veux-tu faire contre une destinée qui n'est pas heureuse? lui dis-je en retenant mes larmes, car je le voyais souffrir. Ni toi ni ma mère ne pouvez rien dans ceci. La chose est d'autant moins discutable que je serais hors d'état de prouver mon droit à l'exigence par des raisonnemens, des argumens; non: c'est une profonde conviction; c'est de la foi, c'est un sentiment intuitif, mais fort et immuable. »

Albert ne disait rien. Il parcourait en silence ma petite chambre, s'arrêtait devant ma fenêtre, regardait sans voir devant lui et se remettait à marcher. Dans ce moment, Joséphine vint frapper à ma porte pour me dire de la part de ma mère de passer dans le salon. — Je ne le puis, dis-je à Albert; et je le priai de passer

chez ma mère dont ma chambre à coucher n'était séparée que par un très-petit salon sans porte de mon côté.

A peine y avait-il dix minutes qu'il était sorti, que je vis la porte de la chambre de ma mère s'ouvrir, et elle-même entrer chez moi. « Mon enfant, me dit-elle, voilà quelqu'un qui n'ose pas te demander sa grâce; mais cependant il espère que tu lui pardonneras. »

Ceux qui ont particulièrement connu le général Junot savent à quel point sa physionomie s'altérait lorsqu'il était vivement agité. Dans ce moment il était presque méconnaissable; il s'avançait derrière ma mère, appuyé sur le bras d'Albert, pâlissant et rougissant alternativement, de manière à faire craindre qu'il ne se trouvât mal.

« Votre frère vient de me faire comprendre jusqu'à quel point j'avais pu vous affliger, me dit-il; il va vous faire juger à votre tour que je suis moins coupable que vous ne pouvez le penser; et si vous voulez faire la part du caractère d'un soldat plein de franchise et d'honneur, mais n'ayant pas pu recevoir les mêmes idées que vous relativement à ce qui nous occupe, vous serez indulgente et vous me pardonnerez.

» — Mon amie, dit Albert en s'avançant vers moi et me prenant la main, Junot vient de me faire lire dans son âme; je puis affirmer que je n'en connais pas de plus belle. »

Et il tendit son autre main à Junot, qui la lui serra fortement.

« Il m'a expliqué le sujet de sa répugnance à paraître dans une occasion aussi solennelle que celle de son mariage, étant commandant de Paris, investi de la confiance, de la faveur du premier consul, dans une église en plein

jour, et faisant de cet acte religieux, saint, sacré même, une sorte de spectacle en raison de sa position politique. Tu me connais, ma sœur, tu sais que mon cœur est à toi et surtout à l'honneur. Eh bien! après l'avoir entendu, et surtout après avoir apprécié toute la force d'un mot qu'il m'a dit [1], je crois pouvoir non-seulement t'engager, mais te demander et t'autoriser comme ton second père, à faire ce que le général te demande.... » J'allais l'interrompre, car il me semblait que nous allions retomber dans les mêmes raisonnemens, lorsque ma mère me fit signe d'écouter. « Le général Junot ne peut pas admettre que tu aies parlé sérieusement tout à l'heure, et j'avoue que je suis de son avis. Il faut avant tout, ma chère enfant, examiner la position de chacun. Et dans cette affaire le bonheur de la vie entière de quelqu'un est intéressé, celui de notre mère, le mien et je puis dire le tien propre. Maintenant raisonnons. Le général ne veut blesser aucune de tes croyances; il convient même que tu as raison dans ton insistance, mais il demande que le

[1] J'ai su depuis que cette opposition subite avait été causée par le premier consul. Cela peut paraître étrange à ceux qui se rappellent que deux ans après il fit le concordat; mais tous les fruits ne mûrissent pas dans une saison. Il venait d'échapper au fer d'un homme qui l'accusait de détruire les institutions républicaines, et il ne voulait pas, quelques jours après, que le commandant de Paris, que l'on savait investi de toute sa confiance, fît un acte public qui pût faire donner quelque indice sur les nouvelles manières d'agir de son patron. En conséquence, il dit à Junot qu'il l'engageait fortement à ne se marier à l'église que le soir, et même il ajouta : *dans le cas où la famille exigerait le mariage religieux.* Junot non-seulement suivit ses instructions, mais il les outrepassa. Dans sa façon de voir, d'après son éducation première, son adolescence passée au milieu d'une ignorance totale sur les matières religieuses, il n'avait pas d'incrédulité, mais une parfaite indifférence. Il était loin de comprendre l'effet que devait produire sur moi une telle proposition; et dans le premier moment il ne parla même pas du mariage nocturne qui remplissait toutes les conditions voulues respectivement.

mariage religieux ne se fasse que le soir. Je crois que cette concession mutuelle ne peut que convenir à tous, et lève en un instant tout ce qui pouvait être obstacle. » Ma mère, que je regardai avant de répondre, me fit signe qu'elle approuvait entièrement ce que venait de dire mon frère. Je ne pouvais rien objecter que ma répugnance pour une cérémonie nocturne. Ce n'était pas alors la coutume. Ces sortes de mariages rappelaient les jours de terreur, où un prêtre donnait la bénédiction nuptiale à de jeunes mariés, qui la recevaient, comme il la leur donnait, au péril de leur vie. Mais enfin il fallait, comme le disait Albert, avoir de la raison, et je dis que, puisque ma mère et mon frère m'y autorisaient, la chose aurait lieu comme on venait de la présenter.

« Ah! dit ma mère, voilà donc enfin cette grande affaire terminée. Je commençais à la trouver un peu longue. C'est votre faute aussi, dit-elle au général Junot. Qui jamais aurait été s'imaginer de venir dire la veille du mariage : Je ne veux pas du curé? Allons! à genoux, et demandez pardon à votre fiancée. C'est cela... Et toi, donne-lui ta main, et même ta joue pour le payer de ce bel acte de soumission. C'est le dernier; demain, il sera ton maître. Eh bien! qu'est-ce donc encore? Comment! vous n'avez pas fini! »

Le fait est que cette cérémonie du soir, qui ne me plaisait guère, me déplut encore davantage lorsque je songeai que nous n'aurions pas de messe de mariage, et je le dis tout bas au général, qui me répondit aussitôt:

« Je ferai tout ce que vous voudrez; vous n'avez qu'à ordonner. Le mariage sera demandé pour minuit précis, et de cette manière il me paraît que le prêtre pourra dire une messe.

» — N'est-ce que cela? dit ma mère en riant après

nous avoir entendus ; oh bien ! alors nous sommes tranquilles. Le plus taquin casuiste te dira, mon enfant, que la bénédiction nuptiale peut être parfaite sans qu'il y ait messe après. Et maintenant, monsieur mon gendre, faites-moi le plaisir de vous en aller. Il me faut aller conduire cette belle petite devant son trousseau [1], pour savoir d'elle si elle est contente de mon bon goût. Quant au vôtre, elle et moi nous vous jugerons sans pitié. »

Le général s'en fut pour revenir une heure après. Talma rentrait ce même soir dans le rôle d'Oreste d'*Andromaque*, et nous devions aller le voir dans une première grillée du balcon.

Lorsque j'entrai dans le salon, qui cependant était assez grand, je me trouvai comme la colombe en sortant de l'arche, ne sachant pas où mettre le pied. D'une immense corbeille [2], ou plutôt une malle en gros de Naples rose brodée en chenille noire, portant mon chiffre, et fortement parfumée de peaux d'Espagne, malgré sa grandeur, étaient sortis une quantité immense de petits paquets noués avec des faveurs roses ou bleues. C'étaient des chemises à manches gauffrées, brodées, et brodées comme brodait mademoiselle L'Olive ; des mouchoirs, des jupons, des canesous du matin [3], des peignoirs de mousseline de l'Inde, des camisoles de nuit, des bon-

[1] J'en eus toute la surprise. Ma mère avait été non-seulement bonne en cela comme elle le fut toujours avec moi, mais aussi la plus aimable des mères.

[2] Cette corbeille, ou plutôt cette malle, comme je le dis, avait la forme d'un tombeau. Elle pouvait contenir la garde-robe la plus nombreuse d'une femme, excepté les robes habillées. Madame Germon les avait fait mettre dans une autre corbeille verte tout aussi grande que la rose et brodée en chenille orange.

[3] On rirait bien aujourd'hui de voir une femme porter le matin un petit canesou à courte taille, manches amadis et jupe blanche à queue et le bas brodé à jour.

nets du matin de toutes les couleurs, de toutes les formes, et tout cela brodé, garni de valenciennes ou de malines, ou de point d'Angleterre[1]. Mais le plus charmant spectacle pour les yeux d'un tiers indifférent, c'était ma mère. Quant à moi, c'était avec mon cœur que je la regardais, que je la suivais, et que je recevais en ce moment une double jouissance de tout ce qui m'était offert. C'était une heure magique pour une jeune fille de seize ans; eh bien! je puis le dire avec vérité: tout ce que contenait ma corbeille de mariage pâlissait à côté de ce trousseau ordonné, fait par les soins de la plus aimable femme, et cette femme était ma mère! Le moyen de se défendre de l'embrasser à chaque objet qu'elle me montrait! elle m'examinait, suivait mes yeux, épiait mon regard pour juger du plus ou moins de plaisir que me causait ce que je venais de voir; et lorsque je me récriais sur l'élégance ou le bon goût d'une chose qu'elle avait ordonné, alors ses beaux yeux noirs étincelaient, ses lèvres roses laissaient voir ses petites perles de dents en riant de ma joie, et puis elle me prenait la tête à deux mains, me baisait les yeux, les oreilles, les joues, les cheveux, puis se jetait dans une bergère en me disant: « Allons, *mathia mou*[2], cherche encore quelque chose qui te plaise. »

Les années s'écoulent, la vieillesse viendra, l'âge mûr qui la précède est déjà arrivé: mais jamais de tels souvenirs ne s'effaceront de ma mémoire, jamais mon âme ne sera muette dès qu'ils seront évoqués.

Après que l'inspection du trousseau fut terminée, vint

[1] A cette époque on ignorait même l'existence du tulle. Les seules dentelles communes que l'on connût étaient les dentelles de Lille et d'Arras, qui n'étaient portées que par les femmes les plus ordinaires.

[2] Mot grec qui veut dire *mes yeux*, *lumière de mes yeux*. C'est un mot fort caressant, ma mère s'en servait habituellement avec moi.

le tour de la corbeille [1] que mademoiselle L'Olive avait disposée pendant que je regardais le beau présent de ma mère et de mon frère.

A cette époque on n'avait pas encore la très-bonne coutume de ne point donner de *corbeille*. On employait cinquante ou soixante louis à en faire une très-riche pour contenir les objets précieux donnés par le mari, et cette corbeille, après être restée sur la commode de la jeune femme pendant six mois ou un an, montait au garde-meuble, où les rats la mangeaient, malgré tous les symboles, tous les myrtes, les lauriers brodés sur l'enveloppe. Aujourd'hui on a le bon sens de mettre les châles, les dentelles, dans une jardinière élégante, un coffre précieux, et, du moins, cela reste. *De mon temps* (ma mère le disait aussi), il n'en était pas de même. Mademoiselle L'Olive avait donc fait faire un vase immensément grand, recouvert en velours blanc et vert richement brodés d'or; le socle du vase était en bronze doré, et le couvercle, brodé comme le reste, était surmonté d'une pomme de pin de bronze noir traversée d'une flèche qui fixait également deux couronnes ciselées et en or bruni, l'une d'olivier, l'autre de laurier.

C'était dans cette corbeille que se trouvaient les châles de cachemire, les voiles de point d'Angleterre, les garnitures de robes en point à l'aiguille et en point de Bruxelles, ainsi qu'en blonde pour l'été. Il y avait aussi des robes de blonde blanche et de dentelle noire; des pièces de mousseline de l'Inde, des pièces de velours, des étoffes turques que le général avait rapportées d'Égypte,

[1] J'ai déjà dit, je crois, que mademoiselle L'Olive étant la lingère de madame Bonaparte et de toute la famille du premier consul, Junot l'avait aussi chargée de faire sa corbeille. Ce fut madame Murat qui commanda presque tout.

des robes de bal pour une mariée; ma robe de *présentation*[1]; des robes de mousseline de l'Inde brodées en lames d'argent, et puis des fleurs de chez madame Roux[2]; des rubans de toutes les largeurs, de toutes les couleurs; des sacs[3], des éventails, des gants, des essences de Fargeon, de Riban, des sachets de peau d'Espagne et d'herbes de Montpellier; enfin rien n'avait été oublié. De chaque côté de la corbeille étaient deux sultans. Dans le premier étaient deux nécessaires; l'un renfermait tout ce qu'il faut pour la toilette des dents et des mains, en objets en or émaillé de noir; l'autre contenait tout ce dont une femme se sert pour travailler : un dé, des ciseaux, un étui, un poinçon, tout cela en or également et entouré de perles fines. Dans l'autre sultan étaient l'écrin et une lorgnette en écaille blonde et or avec deux rangées de diamans. L'écrin renfermait une fort belle rivière de chatons, une paire de boucles d'oreilles également en chatons, montés en forme de roue, comme c'était la mode alors; six épis, et un peigne moitié perles et moitié diamans, qui, en raison de l'é-

1 Cette robe avait cela de curieux, que, comme on ne portait pas encore un costume spécial pour le château, ce qui n'arriva que sous l'empire, madame Germon s'était cependant crue obligée, sur ce mot *robe de représentation* qu'avait dit ma mère, de faire une robe différente des autres. En conséquence cette robe était à queue; cela n'était pas extraordinaire alors; on les portait toujours ainsi le soir. Mais elle était de la même forme que les robes que mademoiselle Contat ou mademoiselle Lange portaient sur la scène. Elle était ouverte et laissait voir une jupe de crêpe lamée en argent; la robe était d'une riche étoffe de Lyon imitant le brocart d'argent de l'Orient. Je n'ai jamais porté ce singulier vêtement, comme on peut se l'imaginer.

2 Madame Roux, de Lyon; elle faisait admirablement les fleurs. Elle logeait alors rue Sainte-Anne, à côté de madame Germon.

3 Il y en avait un en point d'Angleterre. C'était alors la grande mode de porter un sac.

norme quantité de cheveux que j'avais alors, était presque aussi grand qu'on le ferait aujourd'hui. Dans le même écrin était un médaillon carré entouré de perles fines, dans lequel était le portrait du général Junot, peint par Isabey, et admirablement ressemblant, comme on peut le croire. Mais, en bonne foi, il était de taille à être plutôt attaché dans une galerie que pendu au cou. Enfin c'était la mode; et madame Murat avait un portrait de son mari également peint par Isabey, et encore plus grand que le mien.

Dans le même sultan rose et à côté de l'écrin étaient de superbes topazes que le général avait rapportées d'Égypte, et dont la grosseur était fabuleuse, des cornalines orientales à plusieurs couches et d'une épaisseur extraordinaire [1], et des pierres gravées antiques; tout cela n'était pas monté. Le général Junot préférait que je le fisse faire à mon goût. Dans ce même sultan que le général s'était plu à arranger lui-même, était la bourse appelée *bourse des épousailles*; elle était en chaînons d'or rattachés les uns aux autres par une petite et très-délicate étoile émaillée de vert; le fermoir était également émaillé. Comme la somme que Junot avait destinée à cette bourse n'aurait pu y être contenue, elle y avait été placée en billets de banque [2], moins cinquante louis en jolis petits sequins de Venise qui couvraient les billets de banque.

Mais une attention du général Junot qui me toucha

1 Je les ai fait depuis graver en relief, chose fort rare pour des cornalines. Elles ont été gravées à Florence par les soins de M. Hamelin, que Junot en chargea, et qui s'acquitta de cette commission avec autant de complaisance que de bon goût.

2 La banque de France avait été formée le mois de février de l'année 1800, quelques mois avant mon mariage. Elle est entrée en exercice, je pense, en mars 1800.

peut-être plus que toutes les richesses qu'il me donnait, ce fut l'idée charmante qu'il eut d'offrir un présent agréable à ma mère. A cette époque c'était une chose encore assez rare et à laquelle on mettait beaucoup de prix qu'un châle de cachemire. Je savais que ma mère en désirait un avec passion; mais elle en voulait un beau, ou bien elle aimait mieux s'en passer, disait-elle. Mon projet était donc de lui donner pour mon cadeau un beau cachemire rouge, parce que cette couleur était celle qu'elle préférait. Mais je ne disais rien, et je gardais mon secret pour moi. Qu'on se figure combien je dus jouir du bonheur de ma mère, lorsqu'on lui présenta une charmante petite corbeille de marraine en gros de Naples blanc, brodé en soie plate blanche, avec son chiffre sur chacun des rideaux et contenant un magnifique châle ponceau avec un sac en point d'Angleterre pareil au mien, et une bourse [1] : également pareille à la mienne, excepté que l'émail de celle de ma mère était bleu foncé, et qu'au lieu d'argent elle renfermait une topaze parfaitement ronde-ovale, de la grosseur d'un petit abricot. A ces objets étaient joints des gants, des rubans et deux éventails magnifiques. Je ne puis dire combien je fus sensible à cette aimable et gracieuse attention. Lorsque je l'en remerciai le jour même avec une effusion de cœur que je réprimais plutôt que je ne l'exaltais, il me répondit de la manière la plus aimable: « J'avais prévu ce que je vois, et quand je n'aurais pas pour celle qui va devenir ma mère la tendresse que je lui porte, je l'aurais fait pour ce moment-ci.

On pourra trouver peut-être extraordinaire que j'aie

[1] Ces deux bourses avaient été faites dans les ateliers de Foncier, qui étaient alors renommés pour tout ce qui était parfaitement élégant en bijouterie.

parlé aussi minutieusement de tous les détails de ma corbeille, de mon trousseau et de mon mariage. Quant à mon mariage, on a pu voir que beaucoup de ces mêmes détails ont toujours un rapport avec le premier consul; chacun d'eux se rattache plus ou moins à un des côtés de son caractère, et, d'après ma résolution de le montrer sous tous les aspects possibles à présenter, je crois alors nécessaire de ne rien omettre. Quant aux détails de trousseau et de corbeille, je l'ai fait parce qu'à l'époque de mon mariage c'était une fort grande rareté qu'une corbeille et un trousseau faits de cette manière. J'ai déjà dit que, depuis la révolution, ce fut au mariage de mademoiselle de Doudeauville avec M. Pierre de Rastignac que pour la première fois on vit reparaître les anciens usages dans la façon de présenter la corbeille et de signer le contrat. Après il y eut un intervalle. Madame Murat en se mariant eut une fort riche eorbeille, un beau trousseau; mais comme je me mariai un an plus tard, non-seulement ma corbeille fut plus belle que la sienne ainsi que mon trousseau, mais la composition des deux objets fut plus conforme à d'anciennes coutumes et selon le bon goût du jeune temps. Il y a eu ensuite beaucoup de corbeilles, beaucoup de trousseaux; mais ceux-là ont été *copies*, et non *modèles*, comme ceux de madame Murat et les miens.

CHAPITRE XXIII.

Mon opinion sur la spécialité des Mémoires. — La robe d'Anne d'Autriche et les souliers de Mademoiselle. — Journée de mon mariage. — Sœur Rosalie et mon confesseur. — L'abbé vendéen. — Refus de me marier de nuit. — Scrupules et conviction. — L'abbé mutilé, et la bourse des pauvres. — Portrait de l'abbé Lusthier. — Les hommes du clergé et le parti républicain. — L'abbé Lusthier protégé dans la suite par Junot, et nommé grand-vicaire de l'évêque d'Orléans. — Le curé des Capucins. — Toilettes de noce. — Cérémonies de mon mariage. — M. de Talleyrand et les jupons courts. — Les aides-de-camp de Junot, ses témoins. — Le bouquet des dames de la halle. — La municipalité et l'église.

Ainsi que les Commentaires de César, les Mémoires militaires du maréchal de Villars, les Rêveries du maréchal de Saxe, etc., etc., ne parlent que d'affaires guerrières, de siéges et de combats, de même aussi je pense qu'il faut que les Mémoires auxquels on a donné, je ne sais trop pourquoi, le nom de Mémoires contemporains, rendent un compte fidèle de tout ce qui se passe pendant l'époque que l'auteur a entrepris de conserver vivante pour ceux qui viennent après lui. Pour cela faire, il est d'obligation absolue de retracer non-seulement ce qui se passe dans la vie, mais tout ce qui compose ce qu'on appelle l'existence. Alors chaque objet prend une figure, et cette figure se colore en prenant un nom pour répondre à un souvenir que la description d'une robe de bal, celle de ce bal lui-même, vient d'éveiller

dans l'âme du lecteur. Etre exact à ce que je viens de dire n'est pas une scrupuleuse minutie, c'est un devoir pour l'auteur; car s'il n'est pas historien comme Tacite, pour buriner les vices des gouvernemens corrompus, despotiques ou débiles, qui se succèdent pour détruire tour à tour sa triste patrie, du moins a-t-il le crayon qui tracera l'esquisse générale de tout ce qu'il voit et de ce qu'il a vu. Dans ce cadre doivent particulièrement trouver place les scènes journalières dont les salons étaient le théâtre; en parler, c'est les dessiner; habiller les personnages qui sont en action avec la redingote ou la robe qu'ils portaient le jour du fait qu'on rapporte, si on est assez heureux pour se le rappeler, c'est mettre des couleurs vives et fraîches au tableau qu'on présente: voilà du moins ma pensée. Voyez quel attrait vous trouvez aux Mémoires de madame de Motteville, de Mademoiselle! Cependant ils sont presque toujours mal écrits, et même souvent on y rencontre des fautes grossières de langage; mais quelle vérité dans les descriptions! On connaît les gens dont il est question après avoir lu ces ouvrages-là. Et lorsque madame de Motteville parle des draps de batiste de la reine Anne, de la robe violette brodée de perles qu'elle portait le jour du fameux lit de justice pour les édits de tolérance; lorsque Mademoiselle nous raconte comment elle-même était chaussée le jour où, suivant l'expression de monsieur de Luxembourg, elle fit la fortune d'un cadet de bonne maison, il me semble que je suis au parlement de 1649 avec la reine, M. de Beaufort, M. le coadjuteur et tous les frondeurs; de même que je crois me promener dans l'orangerie de Versailles avec Mademoiselle, ayant *sa robe de satin blanc garnie de rubans incarnats et de nœuds de rubis.* Il faut donner une vie à ce que l'on représente; et, dans un ouvrage du genre des Mémoires,

l'excès des détails, qui donnerait la mort à un autre objet, peut seul ici produire cet effet [1].

Le 9 brumaire, à neuf heures du matin, tout était déjà en mouvement dans la petite maison de la rue Sainte-Croix, et plus tôt encore dans l'hôtel de la rue de Verneuil. Quant à moi, dès le matin, presque avant le jour, j'étais allée avec sœur Rosalie, qui en apprenant que j'allais me marier avait quitté sa retraite pour venir auprès de moi, chez l'abbé mon confesseur. A cette époque il n'en allait pas toujours ainsi qu'on le voulait, et je n'avais pas pu me confesser la veille au soir, ainsi que cela devait être. Comme j'avais enfin obtenu ce que je voulais relativement à la bénédiction de l'église, et que Junot consentait à ce que le mariage fût célébré à une heure qui permettait la messe, je fus extrêmement étonnée lorsque, après avoir fini, je le priai de tout tenir prêt pour minuit un quart, de l'entendre me refuser en termes fort secs et même durs.

« Quelle raison peut avoir le général Junot de refuser de vous nommer sa femme à la face du soleil? me dit-il avec emphase. Que craint-il? Le ridicule? non; car il a, dit-on, de l'esprit. Il faut qu'il y ait quelque sujet d'empêchement qui nous est inconnu. »

Je devins pâle. Sœur Rosalie me serra la main, et lui dit :

« Mais, monsieur l'abbé, quelle raison voulez-vous qu'il y ait? Le brave général aime mademoiselle Laure de tout son cœur. Il est son maître; personne ne le force

[1] J'explique ici pourquoi je me suis laissé aller à faire presque un catalogue, ou plutôt une liste de tout ce qui composait ma corbeille et mon trousseau. Nous voudrions bien trouver aujourd'hui, dans Philippe de Commines, comment on faisait une corbeille de noces sous Louis XI ou chez Philippe-le-Bon. Heureusement qu'on y trouve bien mieux que cela.

à faire ce qu'il fait : ainsi donc, puisqu'il aime notre chère enfant, je ne vois nul motif d'inquiétude. »

L'abbé regarda la bonne religieuse avec une sorte d'expression dans le regard, que je ne puis encore définir aujourd'hui; puis il dit avec un sourire qui ne riait pas :

« Oh ! sans doute, il l'aime ! je le crois bien !... Mais qui nous dit, qui me dit à moi, prêtre, demandé pour bénir ce mariage, qui me dit qu'il n'en a pas aimé une autre avant elle ?

» — Monsieur l'abbé ! monsieur l'abbé ! dit Rosalie avec une vivacité de reproche dans la voix dont je n'aurais pas cru la bonne fille capable envers un ecclésiastique; monsieur l'abbé, mon Dieu ! qu'est-ce que vous faites donc là ?

» — Mon devoir, répondit-il d'une voix ferme et sévère. Je remplis la condition imposée par la loi et la nature aux parens de cette jeune fille, et dont il me paraît qu'ils se déchargent sur la providence. Eh bien donc ! *moi*, ministre de Dieu, de cette même providence, je dois veiller aux intérêts de l'orpheline qui n'a pas de père.

» — Monsieur l'abbé, lui dis-je en me levant (nous étions alors dans une petite pièce qui lui servait de sacristie), ma reconnaissance envers vous est la même que si votre bonté charitable m'avait sauvée d'un danger ; mais je dois vous dire que, si j'avais été exposée à quoi que ce fût, j'ai un soutien, un protecteur, un père, et monsieur de Permon, mon frère, qui réunit tous ces titres pour moi, étant éclairé tout à la fois par sa tendresse et son excellent esprit, aurait bien su voir si j'étais, ou non, trompée par un homme dont la réputation d'honneur et de loyauté nous aurait alors bien abusés. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, monsieur l'abbé, la raison pour

laquelle il désire que la bénédiction nuptiale nous soit donnée le soir.

» — Et cette raison est elle-même un tort, dit l'abbé avec aigreur; pourquoi donc le commandant de la ville de Paris craint-il de se montrer en uniforme dans l'une des églises que son général vient de faire rouvrir? Il n'aura pas la même répugnance à aller se faire voir demain dans le *temple de la Victoire*, parce qu'il s'appelle maintenant *Sulpice*, au lieu de *Saint-Sulpice* [1]. Eh bien! moi aussi j'ai été militaire! moi aussi j'ai fait la guerre, et j'en porte les marques; les champs de la Vendée ont été aussi fertilisés par mon sang. » — Et il agitait ses mains mutilées auxquelles il manquait deux doigts [2]. Je fis signe à Rosalie de se disposer à partir; mais une fois que l'abbé abordait l'histoire de son *martyre*, comme elle le nommait, il n'y avait plus moyen de la tirer d'extase. Heureusement que lui-même ne s'arrêta pas à ce sujet, et, continuant celui qui l'occupait :

« Jeune fille, me dit-il, ne prenez pas ainsi un air mécontent; cela ne convient ni à mon caractère ni à vos devoirs envers moi. Remerciez-moi plutôt de ma sollicitude pour mon enfant spirituel, car vous l'êtes, ma fille; et je souffre en pensant que peut-être vous êtes trompée.

[1] On avait effectivement alors donné ce nom à Saint-Sulpice; et, lorsqu'on annonçait qu'une fête devait avoir lieu dans cette église, c'était toujours avec cette dénomination : *Temple de la Victoire* (Sulpice). La fête dont parlait l'abbé Lusthier était en *commémoration de nos aïeux*. Elle eut lieu le 10 brumaire an IX, à midi précis, dans Saint-Sulpice.

[2] Il obtint une dispense pour officier avec ses mains mutilées. Elles l'étaient d'une manière affreuse. Le doigt du milieu de la main gauche avait été abattu d'un coup de sabre, et les nerfs en se retirant avaient tellement grippé toute la main que cela était hideux à voir. Le pouce manquait en partie seulement. L'abbé Lusthier était ami fort intime, et je crois même parent de l'abbé Bernier.

Pourquoi vous mariez-vous au faubourg Saint-Antoine? Pourquoi vos bans n'ont-ils pas été publiés à l'église? Pourquoi demander une célébration nocturne? Celle de la mairie aura lieu le jour, me direz-vous. D'accord; mais où se fait-elle? à l'extrémité de Paris! dans un quartier perdu, un quartier où, certes, une ancienne madame Junot n'ira pas se douter qu'il s'en fait une nouvelle; tout cela est louche, et je ne prêterai pas mon ministère à son exécution. »

J'avais éprouvé beaucoup de peine lorsque Junot me parla aussi légèrement de la célébration nuptiale; mais lorsque, une fois cette affaire arrangée, il m'eut expliqué lui-même fort clairement, et avec une mesure parfaite, les raisons qu'il croyait avoir pour agir ainsi, je le plaignis de voir sous un jour faux; mais je ne l'accusai pas. De quoi, d'ailleurs, pouvais-je lui demander compte? Il avait mis la plus noble franchise à me parler, devant ma mère elle-même, d'une relation qui avait existé entre lui et une personne qui avait *suivi l'armée d'Egypte*, ce qui ne pouvait pas beaucoup m'inquiéter; et à cet égard nulle idée, nulle pensée même pénible ne pouvait intervenir. Ensuite les bans, d'après le Code civil, avaient été publiés dans nos municipalités respectives, toutes les formalités remplies; et, à cet égard, mon frère seul était pour moi une sécurité complète : le cœur et l'esprit étaient trop bien éveillés chez cette bonne sentinelle, pour que ceux qui dormaient à l'abri de sa protection fussent inquiets de leur sort.

« Ainsi donc, mon père, dis-je à l'abbé Lusthier, vous ne célébrerez pas mon mariage?

» — Non, mon enfant, répondit-il avec un ton d'autant plus décidé qu'il était de bonne foi; à moins que ce ne soit ce matin avant midi.

» — Alors, comme cela est impossible, dis-je en me

levant, j'aurai le regret de prier monsieur le curé de vous remplacer, mon père; et je vous assure que c'est pour moi une très-vive peine, quoique ce soit un homme de bien et de piété. Mais j'avais compté sur votre bénédiction dans cette circonstance importante de ma vie, et je suis affligée de ne pas la recevoir; c'est un mécompte.

» — Pourquoi ne vous la donnerais-je pas, mon enfant? vous venez déjà de l'avoir avec l'absolution : mais je la renouvelle encore et du fond de mon cœur; j'y ajoute la prière que mes pressentimens ne soient pas justifiés. »

Je m'inclinai, et reçus sa bénédiction. Ensuite je dis à Rosalie, stupéfaite de ce qu'elle voyait et entendait depuis un quart d'heure, qu'il fallait partir; et nous descendîmes, éclairés par l'abbé. Il logeait alors dans la rue de la Pépinière, chez un charron. Il ne se cachait pas; mais son domicile changeait souvent, parce que souvent aussi il était nommé dans les déclarations de beaucoup de chouans amnistiés qui, sans le dénoncer, le compromettaient fortement. Son escalier était obscur, étroit, et comme il n'était pas encore huit heures, on n'y voyait pas clair.

« Mon père, dis-je à l'abbé en le quittant, ma nouvelle position va me mettre à même de faire un peu de bien. Permettez-moi de commencer par celui qui mérite ma reconnaissance. Je désire surtout que vos prières fassent obtenir des jours et des nuits sans souffrances à ma mère. Priez pour elle. »

Et je lui remis une somme d'argent que mon frère m'avait donnée pour cet objet, la veille au soir. Je savais qu'il manquait des choses les plus nécessaires. Il faisait déjà froid, et dans le grenier où je venais de passer une heure, je n'avais vu ni bois ni même un poêle ou une cheminée qui en attendissent.

« Je vous remercie, me dit-il en repoussant doucement

ma main avec la bourse que je lui présentais; je n'ai besoin de rien. »

Ce refus me blessa vivement. Cependant j'insistai. « Mais vous avez des pauvres *que je sais* que vous *ne pouvez soulager*, mon père; prenez cet argent pour eux. »

L'abbé ne dit rien; mais, à la lueur de la petite lampe qu'il tenait à la main, je vis son front se plisser, et un air d'humeur très-marqué répondit seul à ma prière. Cependant je tendais toujours la bourse. « Combien y a-t-il là-dedans? » demanda-t-il enfin.

Je le lui dis.

« C'est beaucoup trop pour moi, ce n'est pas assez pour les malheureux qui m'entourent. Mais je le prends comme un à-compte; rappelez-vous qu'en vous unissant à un homme qui paraît tenir à gloire de braver l'église et la religion, vous ne pouvez sanctifier votre fortune qu'en faisant du bien, et en l'employant à soulager la misère que la guerre, ce fléau dont votre mari est cependant si épris, a déversé sur notre malheureux pays. Il est enfant de la révolution, et lui aussi a beaucoup à expier; rappelez-le lui souvent, ma fille : c'est mon dernier conseil. » Et, prenant la bourse que je lui présentais toujours, il nous dit adieu par une inclination de tête, et referma la porte de l'allée. Comme il était alors grand jour, nous trouvâmes facilement un fiacre dans lequel nous montâmes pour revenir chez ma mère. Lorsque nous fûmes en voiture, Rosalie me demanda fort sérieusement ce que je comptais faire,

Ma réponse était bien simple; la pauvre fille ne la comprenait pas. Elle ne pouvait entendre que je ne fisse pas attention aux *prophéties* de l'abbé Lusthier, et à son tour elle voulut commencer un sermon. Mais, avec la plus profonde estime pour elle, je n'avais pas la même vénération pour ses paroles, lorsqu'elles devaient attein-

dre un autre but que les actions les plus ordinaires de la vie d'une femme. Elle n'était pas à la hauteur de la question qu'avaient élevée l'esprit inquiet et l'humeur ascétique de l'abbé Lusthier. J'eus moi-même le bon esprit de le comprendre et de ne pas m'affecter de ce que je voyais, car elle se mit à pleurer sur moi comme si j'étais morte. Arrivée chez ma mère, je lui racontai ainsi qu'à mon frère ce qui venait de se passer. Ma mère se fâcha, et me dit : « Ah çà ! j'espère que tu ne lui as pas laissé la bourse ? » Je regardai ma mère au lieu de lui répondre. A peine eut-elle rencontré mes yeux, qu'elle leva les épaules, et, se mettant à rire d'un air moitié fâché, moitié plaisant :

« Je suis une imbécile ! me dit-elle : tu la lui as laissée, n'est-ce pas ?

» — Sans doute ! répondis-je en allant l'embrasser ; et tu sais bien que dans les mains de l'abbé Lusthier, les pièces d'argent que nous venons de lui donner deviendront des pièces d'or. »

J'avais raison de le dire : c'était vrai. L'abbé Lusthier était un de ces hommes que l'on ne retrouve pas dans les nouvelles révolutions, ou plutôt les continuelles agitations qui nous remuent maintenant. Alors, dans son parti comme dans le nôtre, il y avait beaucoup d'hommes de bonne foi, et cela au point de sacrifier leur vie. Il y avait dans la Vendée des martyrs de la cause royale, comme il y avait parmi nous des martyrs de la sainte et belle liberté, de cette liberté si souvent condamnée à mort, mais ne pouvant périr parce qu'elle est immortelle. Dans ce temps-là, la bonne foi politique se trouvait dans tous les rangs ; la mode en est bien passée.

L'abbé Lusthier était peut-être un fanatique, mais il était de bonne foi. Il couchait sur la cendre, ne man-

geait que des racines, et priait Dieu pour le bonheur de la France, qu'il entendait à sa manière. C'était pourtant un homme d'esprit : mais qui n'a pas son travers dans sa façon de voir ? L'alchimiste qui passe les nuits et les jours au dessus de ses cornues et de ses creusets, s'attendant à en voir sortir *l'oie verte*, n'est certes pas un sot. C'est un fou, et pourtant il n'est pas enfermé, et trouve même des adeptes. Certainement l'abbé Lusthier, en me parlant des craintes que lui inspiraient les démarches du général Junot, ne me disait que ce qu'il sentait. Il était vraiment alarmé, il voyait dans Junot un homme de *la nouvelle France*; car nous aussi nous avons eu notre *jeune France*, et une vaillante et glorieuse encore, qui a pris ses degrés avec des caractères de sang, et ce sang était le sien. L'abbé n'avait pas ce qu'il fallait pour comprendre ce dévouement *au sol* de la patrie, ce dévouement avec lequel ses fils les plus obscurs s'illustraient et obtenaient un nom. Il ne voyait qu'une création de tempêtes et d'orages dans cet homme qui, à l'âge de vingt-sept ans, était parvenu à un grade élevé, par une échelle formée de faits glorieux et beaux, et une bravoure attestée par de nombreuses cicatrices. J'ai connu beaucoup de gens alors qui ressemblaient à l'abbé Lusthier, dans cette manière de juger l'armée républicaine. Dans ce temps-là nous n'y donnions que l'attention que cela méritait, c'est-à-dire aucune ; plus tard nous avons vu qu'il ne faut pas mépriser même le bourdonnement d'un insecte.

J'ai rapporté cette histoire parce qu'elle tient à l'époque et qu'elle donne le tableau de l'état hostile qui régnait entre quelques hommes du clergé et le parti républicain. Maintenant je n'ai plus rien à ajouter ; seulement, je dirai que Junot ne sut cette petite scène que quelques années après, par l'abbé Lusthier lui-même, qui, avec la plus grande franchise et malgré mes signes, la lui raconta un

jour qu'il vint me voir, pour me demander de lui faire obtenir la cure de Virginie, petit village près de Bièvre. « Vos craintes sont un peu calmées à mon égard, je l'espère, lui dit Junot en souriant et lui tendant la main. Je vous déclare que vous n'en devez conserver aucune. Pour vous le prouver, je vous prie de me laisser demander pour vous au citoyen Portalis une autre cure que celle que vous sollicitez. Je sais de ma femme que votre fortune ne répond ni à votre mérite ni à votre charité : je dois, si cela m'est possible, réparer la mauvaise conduite du sort envers vous, si vous voulez bien me le permettre. Cela vous donne la preuve que je suis tout-à-fait innocent, ajouta-t-il en riant, du moins si vous pensez comme moi, car je ne voudrais pas enchaîner par une obligation celui qui serait en droit de me faire un reproche. »

L'abbé Lusthier accepta non-seulement les offres du général Junot, mais son amitié lui fut acquise à *jamais*. Il obtint une cure parfaitement belle, dans le diocèse de mon oncle l'évêque de Metz, et quelque temps après il fut nommé grand-vicaire de l'évêque d'Orléans, son ami (l'abbé Bernier)[1]. Ainsi se termina cette aventure qui ne paraissait pas devoir finir aussi paisiblement, à en juger par son origine. Quant à l'époque à laquelle elle se rapporte, tout se passa fort bien. Albert fut trouver celui qui remplissait les fonctions de curé à l'église des Capucins[2], lui donna les renseignemens nécessaires et en reçut la promesse que tout serait prêt pour minuit cinq minutes.

Le matin, à peine neuf heures furent-elles sonnées,

[1] Un événement affreux, qui survint dans son presbytère au moment où il allait partir, l'empêcha de profiter de cette nomination. Je raconterai plus tard cette aventure. Elle pourra donner de la prudence aux personnes habitant des maisons isolées.

[2] Aujourd'hui Saint-Louis, rue Sainte-Croix.

que l'on commença la toilette demi-habillée que je devais faire pour aller à la mairie. J'avais une robe de mousseline de l'Inde brodée au plumetis et en points à jours, comme c'était alors la mode. Cette robe était à queue, montante et avec de longues manches; le lè [1] de devant entièrement brodé, ainsi que le tour, le corsage et le bout des manches qu'on appelait alors amadis. La fraise était en magnifique point à l'aiguille. Sur ma tête j'avais un bonnet en point de Bruxelles, monté par mademoiselle Despaux; au sommet du bonnet était attachée une petite couronne de fleurs d'oranger, d'où partait un long voile en point d'Angleterre qui tombait à mes pieds, et dont je pouvais presque m'envelopper. Cette toilette, qui était celle adoptée pour les jeunes mariées, et qui ne différait que par le plus ou moins de richesse d'une fiancée à une autre, avait, selon moi, bien plus de charme et d'élégance que celle d'aujourd'hui.

Je ne crois pas du tout voir la chose avec la prévention du passé lorsque je me rappelle ma propre toilette de mariage. Cette profusion de riches dentelles, si fines, si déliées qu'elles ne semblaient être qu'un réseau nuageux autour de mon visage où elles se jouaient dans les boucles de mes cheveux; ces plis flottans et onduleux de ma robe qui se drapait autour de moi avec cette grâce moelleuse, cette souplesse inimitable des superbes tissus de l'Inde, ce long voile qui enveloppait la taille sans la cacher; tout cela valait bien, à ce qu'il me semble, une robe de tulle faite de manière à ce qu'elle puisse servir de robe de bal, en conséquence les épaules et la poitrine parfaitement découvertes, et tellement courte que chacun est appelé à juger non-seulement de la petitesse du pied, mais de la finesse de la jambe de la mariée; ce qui me

[1] Nom des morceaux qui forment une jupe et une robe.

rappelle en cette circonstance, lorsque je vais à un mariage, le joli mot de cet homme qui jamais n'en dit d'autres. Et puis la coiffure, aussi coiffure de bal, à peine recouverte, ainsi que la poitrine et les épaules, par un voile de tulle raide et massif dont les plis ou plutôt les tuyaux tombent sans grâce sur la taille allongée et la jupe écourtée de la jeune femme... Non, ce n'est pas là de l'élégance.

A l'occasion des robes courtes, je me rappelle que, M. de Talleyrand étant un jour aux Tuileries, dans la salle du trône, il y avait ce même jour-là plusieurs dames du palais nouvellement nommées, qui attendaient le moment où elles devaient prêter serment entre les mains de l'empereur. Parmi elles était la jolie madame de Marmier, fille du duc de Choiseul. Sa robe était extrêmement courte : mais comme ses pieds étaient charmans, on oubliait ce qu'il y avait de complétement ridicule dans une jupe de cour écourtée. Quelqu'un qui l'avisa au milieu de ses compagnes, la fit remarquer à M. de Talleyrand en lui demandant ce qu'il en pensait. Il regarda d'abord ses beaux et blonds cheveux, puis sa jupe, et dit avec cette parole douce et lente qui lui était habituelle : « Mais je pense qu'elle a des jupons bien courts pour prêter un serment de fidélité. »

Je reviens maintenant à la cérémonie de mon mariage. A onze heures le général arriva avec le reste de sa famille; sa mère l'avait précédé d'une demi-heure. C'est dans ce peu de temps qu'elle a fait naître en moi cette tendresse profonde, ce respect d'une fille pour la mère qui l'a portée dans son sein, que je lui ai voué jusqu'au jour de sa mort, et qui aujourd'hui est encore aussi sacré dans mon souvenir que celui de ma mère. L'excellente femme ne m'avait encore vue que deux fois; mais c'en était assez pour qu'elle eût pu juger de la ten-

dresse mutuelle qui existait entre ma mère et moi. La bonté parfaite de son âme, le sens droit de son esprit qu'elle avait excellent, lui avaient inspiré la pensée de venir se mettre entre nous deux au moment d'une séparation qu'elle prévoyait devoir être douloureuse. Hélas! elle connaissait alors mieux que moi le véritable état de ma pauvre mère, et je ne sentais pas toute la force des paroles et des larmes qu'elle ne pouvait retenir en lui disant : « Je vous remplacerai près d'elle !!! »

Le général avait avec lui son frère, son père, madame Junot sa belle-sœur, madame Maldan sa plus jeune sœur, et deux de ses aides-de-camp, dont l'un d'eux est un homme qui a rendu son nom célèbre par la beauté et la fidélité de sa conduite; c'est le général Lallemand. Il était alors capitaine. Le général Junot l'avait attaché à lui en Egypte, où il servait dans le beau régiment des guides du général en chef. Junot l'estimait beaucoup. J'en parlerai plus longuement tout à l'heure. L'autre officier était M. Bardin, fils d'un peintre estimable, et lui-même un fort honnête homme. Il avait de l'esprit, faisait facilement de jolis vers [1], dessinait à merveille, et avait, dans cette circonstance, mis à contribution tous ses talens en faveur de son général. Ces deux messieurs étaient les témoins du général. Les miens étaient M. de Villemanzy [2], ami intime de mon père, et M. Lequien de Bois-Cressy. M. Brunetière, ayant été mon tuteur, me servait de père, ainsi qu'Albert et mon oncle le prince Démétrius de Comnène, qui était arrivé l'avant-veille de Munich.

1 Il avait fait non pas un *épithalame*, mais une foule de vers charmans auxquels il ne manquait que le mérite de la vérité : ce qu'il pouvait difficilement observer, car il ne m'avait jamais vue, et ce qu'il savait de moi il l'avait appris de la bouche de Junot.

2 M. le comte de Villemanzy, pair de France. Il est mort il y a seulement deux ans.

Lorsque nous partîmes pour la rue de Jouy, la place de la rue Sainte-Croix était couverte de monde, et de monde presque étranger à notre quartier; c'était presque tous les forts et les grosses marchandes de la Halle. Quatre de la troupe demandèrent à monter pour me faire leur compliment. Ils entrèrent dans le salon, tenant chacun un bouquet certainement plus gros que moi, et composé des fleurs les plus belles et les plus rares, qui redoublaient de prix en raison de la saison déjà avancée. Ils me les offrirent sans me faire d'autre phrase que celle-ci :

— « Mam'zelle, vous allez devenir notre commandante, et nous en sommes bien aises, parce qu'on dit que vous êtes bonne. Voulez-vous bien permettre ? »

Et les deux femmes m'embrassèrent en conscience. Junot leur fit donner de quoi régaler, en *conscience* aussi, tous ceux qui avaient bien voulu, disait-il, se rappeler que ce jour-là était le plus heureux de sa vie[1]. Nous partîmes pour la mairie, accompagnés de leurs vœux bruyans et aux cris répétés de : Vive les mariés !

Arrivés à la mairie de la rue de Jouy, au faubourg Saint-Antoine, où Junot avait eu la fantaisie d'être marié, non pas, comme le croyait l'abbé Lusthier, pour être moins en vue, et dans ce cas il aurait bien mal combiné son affaire, mais bien pour trouver un ami; nous fûmes reçus et mariés par M. Duquesnoy, maire de cet arrondissement. Il nous évita l'ennui d'un long discours, et ne nous dit que quelques paroles bien senties, que je n'ai jamais oubliées.

[1] Junot était excellent pour le peuple de Paris, aussi en était-il adoré. Je suis convaincue que dans une émeute sa vue seule aurait ramené à l'ordre. Il faisait étonnamment de bien et d'aumônes, et savait, outre cela, parler à merveille le langage des dames de la halle, quand cela pouvait être utile.

Nous revînmes chez ma mère. La journée se passa comme toutes les journées semblables. Lorsque minuit sonna, nous descendîmes pour nous rendre à l'église, et une heure se faisait entendre à l'horloge du Corps-Législatif lorsque j'entrai dans l'hôtel de Montesquiou, au bruit de la plus douce musique d'harmonie.

CHAPITRE XXIII.

Le lendemain de mon mariage, et grand dîner chez ma mère.—Les amis de Junot et les partis à la même table. — Le général Lannes. — Le Roland de l'armée. — Caractère et portrait des convives de ma mère. — Lannes, Duroc, le colonel Bessières, Eugène Beauharnais, Rapp et Berthier. — Marmont, le meilleur ami de Junot. — Monsieur et madame de Lavallette.—Le deuil de cheveux.—Chute de *l'Indomptable*. —Bizarres circonstances du mariage de M. de Lavallette.—Le divorce, le nègre et la chanoinesse. — Beauté de madame de Lavallette, et ravages de la petite-vérole. — Réunion de la famille Bonaparte pour fêter mon mariage. — Madame Bacciochi en costume d'une société littéraire de femmes.

JUNOT était fort attaché à ses camarades; tout ce qui avait fait partie de l'armée d'Italie et de l'armée d'Egypte était pour lui l'objet d'une amitié plus spéciale; aussi voulut-il donner à dîner le lendemain de son mariage à huit ou dix de ses frères d'armes. Ma mère, qui voulait toujours lui faire suivre la route de ce qu'elle appelait *la bonne manière*, lui remontra vainement que ce n'était pas l'*usage*, que cela aurait l'air d'un garçon menuisier faisant *le lendemain de noce* à la Courtille; Junot tint bon, et ma mère fut obligée, pour tout accorder, d'inviter les amis dont il lui donna les noms. « Mais viendront-ils chez moi qu'ils ne connaissent pas? » demanda ma mère. « Sans aucun doute », répondit Junot. Et des invitations furent aussitôt envoyées à Duroc, Bessières, Lannes, Eugène Beauharnais, Rapp, et quelques autres. Junot avait en-

core des amis en Egypte qui n'étaient pas revenus à cette époque, tels que Belliard, Desgenettes, etc. Quant à ceux qui se trouvaient alors à Paris, ils se rendirent tous à l'invitation de ma mère.

Ce dîner fut extrêmement curieux en ce qu'il offrait pour la première fois la réunion complète de tous les partis. Non-seulement les amis de ma mère s'y trouvaient assis à côté de toute la famille Bonaparte, mais il y avait cette fois un accroissement de convives bien intéressant, et c'étaient les hommes que je viens de nommer.

Je ne les connaissais pas alors : leurs noms avaient bien souvent frappé mon oreille au milieu des cris patriotiques que poussait dans ce temps-là le peuple de France à la nouvelle de quelque triomphe remporté sur les ennemis par ses armées, mais je ne les avais jamais vus ; je connaissais seulement Moreau, Macdonald et Beurnonville, que pendant quelque temps nous avions rencontrés assez souvent chez madame Leclerc ; et je ne sais pourquoi je n'avais pas pour Moreau cet attachement, je puis dire le mot, qu'avaient éveillé en moi la gloire de Kléber, celle de Hoche et de Masséna. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

J'étais donc très-contente de connaître enfin ces hommes qui avaient secondé Bonaparte, et lui avaient été à la fois bons camarades et bons ouvriers pour l'aider à construire cet édifice de gloire sous lequel maintenant s'abritait la belle nation de France, et narguant de cet asile les peuples qui avaient voulu l'asservir. J'ai assez fait connaître, je crois, ma façon de penser, pour que l'on puisse juger de mes sentimens dans cette journée.

Le général Lannes venait aussi de se marier. Il avait été même plus diligent que Junot, et depuis trois semaines il était l'époux de mademoiselle Louise Gheneuc,

personne d'une ravissante beauté. Le général Lannes, alors âgé de 28 ans, avait une taille de cinq pieds cinq à six pouces, svelte, élégante même, le pied, la jambe et la main d'une remarquable beauté. Sa figure n'était pas belle, mais elle était expressive; et lorsque sa voix exprimait une de ces pensées militaires qui ont produit ces choses par lesquelles il est arrivé à être nommé le Roland de l'armée, alors, me disait Junot, ses yeux que tu vois si petits deviennent immenses et lancent des éclairs. Junot me disait aussi qu'il regardait Lannes, sans aucune exception, comme l'homme le plus brave de l'armée, parce que son courage, toujours égal, ne recevait d'accroissement ni d'altération des choses qui influent sur presque tous les militaires. La même sang-froid qu'il avait en regagnant sa tente, il le possédait en arrivant au feu, au milieu de la mêlée et dans les circonstances les plus difficiles. A ces avantages inappréciables à rencontrer dans un officier supérieur surtout, Junot me dit qu'il fallait ajouter ceux d'une rapidité de coup d'œil et de conception, d'une justesse d'appréciation, qu'il n'avait rencontrés dans personne après le premier consul. Selon Junot, Lannes était celui qui réunissait le plus de qualités nécessaires pour composer l'homme d'armes parfait. Il avait ensuite de la bonté, de la fidélité en amitié et un réel amour de la patrie, un cœur vraiment français, mais des *beaux* jours de la république, et des jours de la *belle* république, rien n'ensanglantait ses souvenirs, si ce n'est le sang de l'ennemi [1].

[1] Une chose remarquable de Lannes fut l'obstination qu'il mit à ne pas vouloir couper sa queue. Ce fut en vain que le premier consul le lui demanda, comme prière même. Il ne voulut jamais retrancher cette partie de sa toilette; il avait toujours une queue assez grosse et courte, les cheveux coupés en vergette et bien poudrés et pommadés. Sa manie pensa le brouiller

Duroc venait après Lannes dans ceux que Junot me citait. Duroc avait alors, je crois, un an de moins que lui. Il était bien de sa personne, de la même taille à peu près que Lannes, et svelte comme lui, mais avec plus de distinction dans les manières. Sa figure pouvait plaire, mais je ne la trouvais pas agréable, et cependant l'amitié que je lui portais devrait aujourd'hui même embellir l'ombre que j'évoque. Duroc avait les yeux assez forts et trop à fleur de tête pour que son regard fût jamais en harmonie avec son sourire ou toute autre expression ; ce qui faisait dire à ceux qui ne l'aimaient point qu'il n'était pas franc. Mais moi, dont il était l'ami bien cher, moi qui puis dire avoir connu son âme mieux que personne peut-être, je puis certifier de toute sa bonté et de tout ce que son caractère avait de parfait. Duroc fut mon ami comme il était celui de Junot. Notre amitié, commencée en 1801, et qui n'eut de terme que celui de sa vie, fut constamment celle d'un frère et d'une sœur. Différentes circonstances me rendirent sa confidente, d'abord malgré lui, mais ensuite de son entier acquiescement, dans une relation qui devait influer en bien, en bonheur sur sa vie, et qui en a fait le malheur. De nombreuses lettres de lui, écrites de toutes les contrées, et que j'ai encore, certifient que la blessure fut longue à se fermer, et bien long-temps après il ne pouvait pardonner *à ceux* qui avaient brisé du même coup sa vie morale et sa vie politique.

Duroc avait des moyens remarquables. Bonaparte, qui savait juger les hommes, en le distinguant de ses camarades, et en l'envoyant pour exécuter ses ordres dans des cours étrangères à une époque où nous n'a-

avec Junot, malgré leur amitié, lorsque celui-ci fit couper les cheveux à la fameuse division d'Arras, et par suite à toute l'armée.

vions pas seulement à dire : *L'empereur mon maître vous ordonne de parler ou de vous taire*, comprenait tout ce que pouvait Duroc. J'ai une lettre de lui, datée de Pétersbourg, dans laquelle il me parle de l'opinion trop flatteuse que l'on avait de lui dans cette cour. Eh bien! lorsque, douze années après, l'empereur Alexandre vint me voir, il me parla beaucoup des personnes de la cour de Napoléon que ce dernier avait envoyées près de lui, et son opinion de 1814 sur Duroc fut la même que celle de 1802. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter des faits aussi postérieurs, mais d'ici là j'aurai souvent l'occasion de faire remarquer, avec la preuve écrite à côté, que, bien loin d'être ingrat envers Bonaparte, ainsi que l'avance un peu légèrement M. de Bourrienne, Duroc lui était dévoué comme plusieurs de ses fidèles.

Quant à sa figure, je l'ai déjà à peu près esquissée. Ses cheveux étaient noirs ainsi que ses yeux ; son nez, son menton, ses joues, tout cela avait le défaut de ses yeux, et était trop arrondi, ce qui ne donnait rien d'arrêté à ses traits, et répandait même une sorte d'indécision sur sa physionomie. Sa taille était au dessus de la moyenne, svelte, élégante, et fort distinguée.

Le colonel Bessières, car alors il n'avait encore que ce grade, était mis à cette époque au rang des amis intimes de Junot [1]. Son âge était le même que celui de tous ses camarades. Il était plus grand que Lannes ; comme lui, il était du midi, et comme lui aussi son accent ne laissait à cet égard aucun doute. Il avait de belles dents, des yeux qui louchaient un peu, sans que cela fût dés-

[1] Depuis, cette amitié se refroidit. J'en ai toujours déploré la cause, aussi futile et aussi ridicule que possible, surtout entre deux hommes tels que Bessières et Junot, tous deux jeunes bourgeons du même arbre et devant habiter sous son ombre. J'ai été juge entre eux deux, et je dois dire que je n'ai pas toujours donné raison à Junot.

agréable, et une tournure qui était plutôt bien que mal; mais, comme le général Lannes, il avait la manie de la poudre. La différence qu'il mettait dans sa coiffure était dans la coupe des cheveux. Ils étaient de chaque côté en petites oreilles de chien, et sa queue longue et mince, comme une queue à la prussienne, remplaçait chez lui le *cadogan* de Lannes. Il était alors colonel des guides, c'est-à-dire des chasseurs à cheval de la garde consulaire, conjointement avec Eugène Beauharnais. Ils logeaient ensemble, et le bruit du monde racontait qu'ils étaient tous deux très-friands de toutes les joies que peuvent procurer la fortune et la jeunesse.

Eugène Beauharnais n'était encore qu'un enfant, mais déjà à cette époque il promettait d'être ce qu'il fut plus tard, un charmant et aimable garçon, à l'exception de ses dents qui étaient affreuses comme celles de sa mère. Toute sa personne offrait un ensemble d'élégance d'autant plus attrayant qu'il y joignait une chose qui se trouve rarement avec elle; c'était de la franchise et de la gaîté dans toutes ses façons. Il était rieur comme un enfant; mais jamais son hilarité n'eût été provoquée par une chose de mauvais goût. Il était aimable, gracieux, fort poli sans être obséquieux, et moqueur sans être impertinent; talent fort perdu, soit dit en passant. Il jouait très-bien la comédie, chantait à ravir, dansait comme avait dansé son père [1], qui en avait attrapé un surnom, et était enfin un fort agréable jeune homme. Il fit la conquête de ma mère à qui il voulait, je crois, plaire; et en cela il réussit complétement.

[1] On l'appelait *Beauharnais le beau danseur.* Quoique les Beauharnais fussent des gens bien nés, ils ne pouvaient pas monter dans les carrosses du roi, et *jamais* Joséphine (madame de Beauharnais) ne fût présentée; son mari n'était invité aux bals de la cour qu'en sa qualité de beau danseur. La reine dansait souvent avec lui.

Rapp était alors ce qu'il fut vingt ans plus tard, sauf quelques blessures de plus, ainsi qu'un énorme ventre. Il a eu beau passer par toutes les étamines, par tous les creusets des cours française et étrangères, il est toujours demeuré un excellent homme, au cœur bon, à l'écorce non pas rude, mais mal travaillée, et l'être le plus gauche, le plus maladroit pour jouer le rôle d'homme du monde, que Dieu ait mis sur terre. Toutefois il était aimé, considéré, parce que Rapp était en effet digne de l'être. Si, dans les cours, il ne perdit pas cette enveloppe rude et grossière qui le couvrait, il conserva aussi intacte et pure une belle âme, et un bon cœur. J'en ai eu des preuves ainsi que Junot, et je les produirai en leur lieu.

Berthier était celui de tous les amis de Junot que je désirais le plus connaître. Je l'avais bien vu, souvent même, chez madame Visconti; mais c'était toujours en courant, pour ainsi dire; et à cette époque le nom de Berthier était tellement attaché à celui de Bonaparte, qu'en le prononçant on croyait rappeler pour le moins Parménion. Avec ma jeune imagination je faisais poser des personnages, je les habillais, et puis je les faisais agir, parler. Que de fois il est arrivé que mes compositions se trouvaient entièrement imaginaires!

Berthier a laissé de lui une telle quantité de portraits, parmi lesquels il s'en trouve beaucoup de ressemblans, qu'il est inutile de parler de sa figure. Cependant, pour les plus curieux, je dirai qu'il était petit, mal bâti, sans être cependant contrefait; ayant une tête un peu trop forte pour son corps, des cheveux crépus plutôt que bouclés, d'une couleur qui n'était ni noire ni blonde; des yeux, un nez, un front, un menton, tout cela à sa place, mais formant un ensemble qui n'était pas beau; des mains naturellement laides, et qu'il rendait effroyables en ron-

geant continuellement ses ongles au point d'avoir ses doigts presque toujours saignans; des pieds à l'avenant, excepté qu'il n'en mangeait pas les ongles. Ajoutez qu'il bredouillait fort en parlant, et faisait non pas des grimaces, mais des mouvemens tellement singuliers par leur vivacité, qu'il en était fort amusant pour ceux qui ne prenaient pas un intérêt direct à sa dignité. Voilà pour sa personne [1]. Quant à lui-même, c'est-à-dire à son cœur, son âme, et puis cette grande partie appelée en nous *l'entendement*, je parlerai plus tard du jugement que j'en ai porté *moi-même*. En attendant que j'en sois arrivée là, je dois dire qu'il était un fort excellent homme, quoique d'une faiblesse qui dénaturait en lui mille qualités que la nature, en bonne mère, lui avait départies. Mais que Berthier mérite ce que plusieurs biographies ont dit, voilà ce que je nie. Il aimait non-seulement Napoléon, mais il était fort attaché à beaucoup de ses frères d'armes. Il bravait même l'humeur de l'empereur pour lui parler de ceux de ses amis qui avaient commis des fautes. J'aurai beaucoup à dire là-dessus et beaucoup à prouver. Berthier était un bon homme dans toute l'acception du mot.

— « Le meilleur, le plus cher de mes amis, me dit Junot à mesure que tous ses camarades m'étaient présentés par lui, n'est pas ici dans ce moment. Il est encore en Italie, mais bientôt il va revenir avec sa femme à laquelle je veux vous présenter, et dont il faut demander l'amitié en lui donnant la vôtre, car le mari et moi nous nous aimons comme deux frères ! » C'était le général Marmont.

[1] Il était le plus laid des trois frères. César était mieux que lui, et Léopold mieux que César. Madame d'Ogéranville, leur sœur, ressemblait à Berthier.

Junot avait prié ma mère d'inviter aussi M. de Lavallette. Je ne sais pas trop ce qu'il était alors ; je ne me rappelle même pas s'il était encore aide-de-camp du premier consul. Il avait déjà cette tournure burlesque que nous lui avons toujours connue. Bâti en manière de Bacchus, avec de petites jambes soutenant un ventre qui promettait, et puis une figure comique à cause de ses petits yeux, de son nez pas plus gros qu'un pois, placé au milieu de deux grosses joues, et tout cela entouré d'une chevelure dont l'on pouvait compter non pas les mèches, mais les individus. Un jour, en Egypte, je ne sais plus qui [1], dans l'état-major du général en chef, paraît un matin au déjeuner avec un crêpe noir au bras. « Qui as-tu donc perdu ? » demande le général.

Le meneur de deuil répond d'un ton solennel : « Mon général, *l'Indomptable* est tombé au désert. »

Or, il faut savoir que chaque cheveu de M. de Lavallette avait reçu un nom : l'un s'appelait *l'Invincible*, d'autres *le Redoutable*, *le Courageux*, un enfin se nommait *l'Indomptable* ; et cela parce que le peu de crins qui croissaient sur son chef se regimbait toujours, non pas contre le peigne vraiment, qu'aurait-il été faire là ? mais contre la jolie petite main blanche [2], aux ongles roses et bombés, qui les rabattait continuellement. Ces malheureux cheveux, toujours en l'air, étaient donc fort connus de tout l'état-major ; et lorsque l'un d'eux passait de vie à trépas, on lui faisait un service. L'Indomptable étant donc *tombé*, on en avait pris le deuil.

Maintenant il faut dire ce qu'il y avait dans cette personne qui, avec une tournure qui prêtait à rire, ne

[1] C'est ou Bourrienne ou Junot. Je n'ai plus maintenant le nom présent à mon souvenir.

[2] M. de Lavallette avait une main dont une femme aurait été vaine.

laissait jamais aller au-delà des bornes qu'elle-même voulait bien poser.

M. de Lavallette était, dans l'acception littérale du mot, un homme d'esprit. Il contait avec grâce une foule d'anecdoctes qu'une mémoire très-heureuse lui fournissait abondamment. Il avait beaucoup vu, beaucoup retenu, et joignait à son esprit naturel et fort bien cultivé un don assez rare que la nature n'accorde qu'à ses favoris : c'était une grande douceur de pensée, avec du brillant, du piquant dans les idées et dans la narration. Sans doute M. de Lavallette n'était pas un homme supérieur; du moins n'est-ce pas là mon sentiment. J'avoue que je suis un peu difficile pour accorder cette dénomination-là. M. de Lavallette était un homme d'esprit, mais voilà tout. L'horrible et infâme persécution dont il a été l'objet l'a obligé de se sauver du torrent pour n'être pas englouti sur une éminence, au sommet de laquelle lui-même n'aurait jamais songé à monter s'il fût resté calme et tranquille dans sa maison. Il avait des qualités essentielles; il était bon père, bon mari et fidèle ami. Il portait même cette qualité quelquefois trop loin, comme je pourrais le prouver.

Son mariage eut une couleur assez singulière. Il épousa, peu de jours avant de partir pour l'Égypte, mademoiselle Émilie de Beauharnais, fille de M. le marquis de Beauharnais, beau-frère de madame Bonaparte. Cette jeune personne était difficile à marier en raison de la position de ses parens. Ils avaient divorcé, le père pour épouser une chanoinesse allemande, la mère pour épouser un nègre; de ce bienfait *divorcial* il était résulté que la pauvre jeune fille, qui du reste n'avait aucune fortune, n'était pas facile à pourvoir. Cependant elle était ravissante de beauté, douce, bonne et parfaitement élevée, grâce aux soins de sa tante. Enfin M. de

Lavallette se prit d'amour pour elle, ce qui était fort dans l'ordre. Ce qui l'était moins, c'est qu'elle y répondit de tout son cœur. Le mariage se conclut, et le mari partit pour l'Égypte, laissant en Europe la plus charmante des femmes.

A toutes les querelles matrimoniales de ses deux mères et de ses deux pères, le noir compris, la pauvre enfant abandonnée avait gagné de n'être préservée de rien. Aussi, quoiqu'elle eût dix-huit ans, elle n'avait pas été inoculée, et comme le fléau de la petite-vérole trouve de l'attrait à s'attaquer à un beau visage, l'armée n'était pas en vue de Malte que madame de Lavallette, heureuse encore d'avoir échappé à la mort, avait changé son visage pour un autre.

Elle fut désespérée et d'abord voulut mourir. Elle se trouvait hideuse, et en effet elle était fort changée. Mais ensuite les rougeurs s'effacèrent, les traces devinrent moins visibles, et elle finit par s'habituer à son changement. Le fait est qu'il n'était pas tellement fort qu'elle dût s'en désoler autant, et beaucoup de femmes se seraient fort bien arrangées des restes de sa beauté. Elle avait toujours une peau éblouissante, de belles dents, un doux regard, une belle taille: enfin, tout bien considéré, elle était encore une belle femme, mais elle n'était plus celle qu'avait épousée M. de Lavallette. Elle eut l'attention de lui envoyer son portrait en Egypte: je crois que les Anglais le prirent. Quant à l'impression qu'il à dû ressentir en ne trouvant pas ce qu'il avait laissé, je ne crois pas que sa délicatesse ait jamais fait douter à sa femme que son attachement en fût altéré. Mais j'ai des raisons de croire qu'elle le supposait. Sa douceur l'empêchait de le lui laisser entrevoir; mais des larmes continuelles, des tristesses profondes, un dégoût de la vie fortement exprimé, ont souvent fait passer de

mauvais momens à ce bon et excellent Lavallette, qui aurait voulu, au prix de son sang, que sa femme fût heureuse. J'ai eu là-dessus des détails qui rendent pour moi l'action de madame de Lavallette vraiment belle. Voilà ce qui me porte à l'admirer, et non pas ce qu'on appelle sottement un *dévouement*. Le Code qui était là répondait d'elle; mais, avec une persuasion telle que celle qu'elle avait, il y a dans le cœur bien de la générosité et de la grandeur.

Le lendemain de mon mariage, Lucien, qui alors était ministre de l'intérieur, n'avait pas pu venir dîner; mais toute la famille Bonaparte s'était réunie pour me fêter. Madame Murat avait fait un effort, et, quoiqu'elle fût au moment d'accoucher, elle était venue. Elle avait mis une robe de velours noir, me dit-elle, pour cacher sa rotondité; en effet elle était énorme. Quant à madame Leclerc, elle était, comme toujours, *la belle des belles*. Je l'ai déjà dit et je le dis encore : on n'a pas vu madame Leclerc dans sa beauté, si on ne l'a vue qu'à son retour de Saint-Domingue. Madame Bacciochi avait ce jour-là une toilette dont j'ai gardé le souvenir. Elle avait présidé le matin, nous dit-elle, une société littéraire où elle voulait admettre toutes les femmes d'esprit de sa société, et le sujet qui avait été l'objet de la discussion était le costume des dames admises. « J'avais fait un plan, ajouta-t-elle; et pour le mieux faire comprendre, je l'ai mis d'abord à exécution. Ces dames auront cet habit. »

Or il faut savoir qu'elle était coiffée avec un voile de mousseline brodé en soie de toutes couleurs, broché d'or, tortillé autour de sa tête, et puis une guirlande de laurier à la manière de Pétrarque et du Dante, juchée là-dessus. Une tunique fort longue avec une jupe à demi-queue par dessous; peu ou, je crois, point de manches :

et par dessus tout cela, un immense châle en manière de manteau. C'était une toilette où il y avait du juif, du grec, du moyen-âge, du romain, de tout enfin, excepté du bon goût français. Voir madame Bacciochi affublée de la sorte ne m'étonnait guère, j'y étais habituée : mais lui entendre dire ce que ce serait le costume d'honnêtes chrétiennes craignant Dieu, oh! pour celui-là, il n'y avait pas moyen d'y résister.

CHAPITRE XXIV.

Les deux partis en présence. — Politesse affectée et manque d'usage. — La carte de visite. — Rapp et M. de Caulaincourt. — Les vieux en pénitence. — Scène tragi-comique. — Tribulation de M. de Caulaincourt. — Le duel prévenu et raccommodement. — Le général Lannes. — Mœurs militaires. — La bonbonnière d'un officier-général, et le régiment de Royal-Pituite. — Les queues poudrées et singulière prévention. — Le colonel Bessières et le général Augereau.

J'ai tracé quelques esquisses dans le précédent chapitre, mais je n'ai pas eu la prétention de chercher à *faire voir* dans la salle où se jouait le singulier proverbe dont la réunion des deux partis était le sujet. Ce n'était pas d'ailleurs *le parti* lui-même qui était étonnant et produisait un effet comique, c'étaient les personnages. D'un côté un mépris déguisé sous l'apparence de la plus extrême politesse, mais accompagnée d'une hauteur qui avertissait que cette politesse était une déférence pour la maîtresse de la maison devenue mère de l'un des *adversaires*. Cela cependant n'empêchait pas que de temps en temps on ne laissât échapper un sourire moqueur, un mot dit bien bas, mais avec une expression de physionomie qui le traduisait. Le bon petit papa, M. de Caulaincourt, était le seul peut-être, de ce côté, qui dans cette journée fût joyeux de bonne foi; il me fit son compliment avec la franchise d'un soldat, la politesse d'un homme de cour, et tout cela dit avec un cœur vrai.

Mais une scène curieuse fut la rencontre de Rapp et de M. de Caulaincourt. Il le voyait aux Truileries, chez madame Bonaparte; et comme s'il n'avait dû aller que *là* une fois sorti de chez lui, Rapp se récria en l'apercevant:

« Eh! que diable faites-vous donc ici? lui demanda-t-il aussitôt qu'il le vit.

» — Ma foi, lui répondit M. de Coulaincourt, ce serait bien plutôt à moi à vous faire cette question; car depuis vingt-cinq ans que je connais madame de Permon, je ne vous ai jamais vu chez elle. Comment se fait-il que vous y dîniez aujourd'hui? »

Et, traversant le salon, il vint me trouver pour me demander tout bas si ce gros garçon (et il me montrait Rapp) nous avait fait sa visite. Je lui répondis que non. « Ce n'est pas possible! » Je l'assurai de nouveau que rien n'était plus vrai. « Mais au moins, dit M. de Caulaincourt, il aura fait remettre une carte?

» — Pas davantage!

» — Allons donc! je vous répète que cela n'est pas possible, ma chère enfant! vous aurez été distraite par les admirations de votre corbeille, et vous ne l'aurez pas vu. Car il n'est pas croyable qu'un homme qui mange à table, vienne s'y asseoir chez une femme comme il faut, comme à une table d'hôte, sans au préalable s'y être fait présenter et... »

Comme il parlait d'un ton fort animé, Rapp, qui ne l'avait pas perdu de vue, arriva doucement derrière lui, et lui cria aux oreilles :

« Qu'est-ce donc que vous dites-là, cher père? Allons, laissez-moi la place libre. Un jour de noce les vieux sont en pénitence. » Et le prenant à bras-le-corps, il le souleva aussi facilement qu'un enfant, et le déposa doucement quelques pas plus loin.

M. de Caulaincourt avait une bonté de caractère qui le faisait aimer de tous ses amis, mais cette bonhomie apparente cachait une force qui n'était connue que de ceux qui vivaient habituellement avec lui. C'était dans une circonstance comme celle qui venait d'avoir lieu, par exemple, que l'on retrouvait en lui le gentilhomme français dans toute la vérité de l'acception de ce mot. Il se débarrassa de l'étrange chaîne que formaient les bras de Rapp, par une secousse assez rude pour lui prouver que le vieillard était encore vert ; puis le regardant avec une expression sévère et fort digne :

« Colonel! lui dit-il, nous ne sommes, vous et moi, ni assez *vieux* ni assez *jeunes* pour de semblables jeux. » Et le saluant avec dignité, il me présenta son bras en me disant: « Voulez-vous venir voir ce qui se passe là-dedans? »

Le digne homme était ému..Nous traversâmes la chambre de ma mère qui était remplie de monde. Voyant combien il était agité, je le fis asseoir dans ma chambre, dont ma mère avait fait un second boudoir. Junot, qui me cherchait, fut tout étonné de me trouver consolant mon vieil ami, qui, voyant la chose sous un tout autre aspect que moi, voulait en demander raison au colonel Rapp.

Nous racontâmes toute l'affaire à Junot. Il leva les épaules; puis prenant les mains de M. de Caulaincourt, il les pressa dans les siennes avec affection, car il professait la plus haute estime pour cet excellent homme.

« Je vais arranger cela, mon digne ami. Rapp ne connaît peut-être pas les usages d'un monde auquel il a été long-temps étranger : mais c'est la plus honnête, la plus excellente des créatures, comme le plus brave des hommes. Vous allez en avoir la preuve. » Et Junot

allait retourner dans le salon, lorsque M. de Caulaincourt l'arrêta.

« Non pas, s'il vous plaît, lui dit-il, je ne veux pas que vous alliez mendier des excuses pour moi. M. le colonel Rapp m'a offensé: il faut qu'il le comprenne, qu'il le répare, ou bien...

» — N'ayez aucune inquiétude, répondit Junot avec beaucoup de sérieux, mais affectueusement. Je ne vous ferai faire et dire que ce qui sera convenable; vous vous en rapportez à moi, n'est-ce pas? Mais ce que je puis affirmer d'avance, c'est que Rapp est capable de vouloir se battre avec lui-même, c'est-à-dire de se tuer, lorsqu'il saura combien sa conduite est inconvenante. »

En effet, à peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées, que nous vîmes revenir Junot suivi du colonel Rapp, qui pensa se précipiter aux genoux de M. de Caulaincourt en lui demandant pardon, lui offrant toutes les excuses, enfin se mettant à sa merci pour avoir été brutal à cet excès.

« Junot m'a fait observer aussi, ajouta-t-il en se retournant vers moi, que je vous avais manqué de respect en agissant de cette manière devant vous, madame. Par exemple, pour celui-là, je puis bien me refuser à demander pardon, car on ne s'excuse que lorsqu'on a eu l'intention d'avoir tort. » Et voyant que nous nous mettions tous trois à rire:

« Hein!... de quoi riez-vous donc...? Eh bien! oui!... Je dis comme cela qu'il ne faut demander pardon que lorsqu'on a voulu mal faire. Cela n'est-il pas vrai?

» — Vous êtes une bonne et loyale créature! s'écria M. de Caulaincourt. Touchez là, mort-Dieu! Je veux être de vos amis, mon cher colonel. »

Et il tendait à Rapp une petite main maigre, fluette comme celle d'une femme, et celui-ci la serrait avec une main très-jolie, nullement d'accord avec sa personne massive. Le résultat de cette petite scène, qui demeura pourtant fort secrète (car dans le mouvement de la foule qui remplissait les appartemens on avait à peine aperçu ce qui s'était passé), fut de faire prendre le pauvre Rapp en grippe par ma mère, au point qu'elle ne pouvait le voir sans lui faire un accueil presque impoli.

Quant au bon M. de Caulaincourt, il ne se la rappela que pour en rire avec nous: mais il n'avait pas encore fini toutes ses épreuves. Quelques jours après, dînant chez moi avec plusieurs amis de Junot, il remarqua le général Lannes:

« Voilà celui qui me plaît le plus de tous vos nouveaux amis, ma chère enfant, me dit-il; je lui trouve une fort belle tournure militaire, et puis il a quelque chose qui... revient. Oui, le général Lannes me plaît beaucoup. Voulez-vous me présenter à lui?... Il est très-bien, cet homme là! »

Pour toute réponse, je passai mon bras sous le sien, et nous allâmes trouver le général Lannes, qui causait à l'extrémité du salon avec Junot.

« Général, lui dis-je, permettez-moi de vous présenter M. de Caulaincourt, ancien officier-général estimé et distingué. Comme il se connaît en gloire, il désire faire votre connaissance.

La bonne figure du général Lannes s'embellit à l'instant d'un sourire de cordialité.

« Touchez là, mon vieux, dit-il en lui secouant rudement le bras; j'aime les anciens, moi: il y a toujours quelque chose à apprendre avec eux. Et dans quelle arme serviez-vous? Etiez-vous bipède ou quadrupède?...

Ah! diable! il me paraît qu'à présent vous êtes dans les *royal-pituite!*

Le fait est que dans son étonnement du discours de réception du général Lannes, accompagné d'une artillerie roulante qui, à cette époque, était tout-à-fait dans son vocabulaire, M. de Caulaincourt s'était laissé aller à une quinte de toux qui ne faisait que redoubler.

« Ah ça, qu'est-ce que vous avez donc? dit le général; savez-vous que c'est une infirmité et une cause de réforme! Oh! royal-pituite!... royal-pituite! Junot, il faut le faire enrôler par Lassalle [1]. » Et se rapprochant de M. de Caulaincourt, il lui frappa légèrement dans le dos, comme on le fait aux enfans lorsqu'ils tettent trop vite. Le bon vieillard, qui ne savait trop s'il devait rire ou se fâcher, prit le premier parti et remercia le général en lui offrant du sucre de pommes dans une bonbonnière qui avait été long-temps une de mes bonnes amies.

« Et la bonbonnière! Les diablotins!... Oh ces **** officiers de l'ancien régime savaient se soigner, les compères! »

Junot dit quelques mots très-bas au général Lannes. Aussitôt sa façon d'être changea, non pas ses manières, parce que cela était impossible et qu'il n'avait même pas eu l'intention d'offenser mon vieil ami; mais dès que Junot lui eut parlé, il mit dans l'expression de sa voix, de son regard, un sentiment presque respectueux, tandis qu'auparavant il n'y avait eu que de l'égard pour un

[1] Ce général Lassalle commandait alors les vétérans qui composaient en partie la garnison de la ville de Paris. C'était un homme déjà âgé, ayant beaucoup d'esprit, mais un cynisme révoltant, non-seulement dans ses mœurs, mais sur sa personne. Il s'occupait de poésie, et composait, dit-on, des vers d'un assez mauvais genre. Il n'était pas parent du fameux Lassalle.

ancien militaire qui se rencontrait dans son chemin, et lui était recommandé par quelqu'un qui, au fait, n'y entendait pas grand'chose.

« Ah! vous êtes le père de ces deux braves jeunes gens dont l'un, malgré son âge, est colonel d'un régiment de carabiniers!... Il faut que vous soyez vous-même un brave!... Vous les avez élevés pour leur patrie, vous ne les avez pas vendus à l'étranger, vous, comme tant d'autres!... Vous êtes un honnête homme: il faut que je vous embrasse!... »

Et, le prenant dans ses bras, il le serra de toute sa force contre lui.

« Oui, dit Junot, je suis garant de cet honneur-là. Je connais les principes de M. de Caulaincourt. Je sais qu'ils s'accordent avec tout ce que la loyauté peut exiger. Je n'accorde pas facilement mon amitié à ceux *de sa robe*, parce que je crois qu'ils ne nous aiment pas et sont jaloux de nous; mais lorsque je leur touche dans la main, ils doivent être sûrs de moi. »

Et il serra en même temps de la manière la plus amicale celle de mon vieil ami.

Nous laissâmes les deux frères d'armes reprendre leur conversation où nous l'avions interrompue, et nous allâmes rejoindre ma mère, qui faisait sa partie dans un salon voisin.

« Eh bien! comment le trouvez-vous? demandai-je à M. de Caulaincourt lorsque nous fûmes éloignés.

» — Mais... très-bien!... oh! fort bien!... Cependant je m'attendais à trouver un autre homme..., Par exemple, il jure comme un renégat; c'est à faire trembler... Mais enfin tout cela n'empêche pas qu'il ne soit un digne soldat, un vrai brave.

» — Et comment se fait-il que vous vous attendissiez à rencontrer autre chose dans le général Lannes qu'un

CHAPITRE XXV.

Ma présentation à madame Bonaparte et au premier consul. — L'intérieur des Tuileries. — Le salon jaune et la porte de l'impératrice. — Duroc et Rapp sur l'escalier. — Onze heures du soir. — Politesse d'Eugène de Beauharnais. — Gracieux accueil de madame Bonaparte. — Amabilité d'Hortense. — Conversation avec le premier consul. — Opinion de Bonaparte sur Mirabeau. — Le coquin et les tribuns. — M. de Cobentzel, et singulière réticence du premier consul. — Sortie de Bonaparte sur la société du faubourg Saint-Germain.

Le surlendemain de mon mariage, je fus présentée à madame Bonaparte et au premier consul. Ce fut une grande affaire pour ma mère; elle s'occupa de ma toilette avec un soin plus minutieux que dans les jours où elle avait le plus de coquetterie pour elle-même. Une chose l'offusquait beaucoup; c'est qu'il n'y avait nulle étiquette, nul cérémonial. « *Il fait cependant le petit roi* », disait ma mère. Le fait est que l'intérieur de la famille du premier consul était alors celui d'un homme fort riche; mais, du reste, nulle distinction n'existait pour les femmes de ses ministres ou celles des officiers attachés à sa personne. A cette époque, madame Bonaparte n'avait même pas de *dames de compagnie*, comme elle en eut depuis pour préluder aux dames du palais. Madame de Luçay, madame de Lauriston, n'étaient pas encore en fonction.

Ce fut en sortant de l'Opéra que nous nous rendîmes aux Tuileries. Pour ne pas arriver trop tard, nous lais-

sâmes à moitié le ballet de Psyché. Le cœur me battait violemment. Je redoutais beaucoup l'accueil du premier consul, devant une foule de personnes que je ne connaissais pas, et qui seraient sûrement sans indulgence pour une jeune femme qui ne tenait à elles par aucun lien de parenté et même de société. J'avais prié M. de Caulaincourt de venir ce soir-là pour me donner un peu de courage, mais il n'avait pu quitter une de ses filles qui était fort souffrante. J'arrivai donc aux Tuileries fort agitée de me trouver ainsi toute seule dans une occasion aussi importante de ma vie de jeune femme... Il était dix heures. Nous descendîmes au pavillon de Flore, à cette porte qui précède celle de l'angle et qui s'est depuis appelée si long-temps *porte de l'impératrice.* Comme nous montions les cinq ou six marches qui sont avant la porte de gauche qui mène aux appartemens du rez-de-chaussée, nous rencontrâmes Duroc et Rapp qui descendaient. « Comme vous venez tard ! nous dit Duroc; il est près d'onze heures !

» — Ah ! reprit le brave Alsacien, madame Junot est une *merveilleuse!* Elle va faire de notre bon Junot un incroyable. » Et puis il se mettait à rire d'un rire qui ébranlait les voûtes.

« Madame Bonaparte m'a dit de venir ce soir après l'Opéra, répondit Junot qui voyait que je faisais mine de vouloir m'en aller. Et je ne pense pas qu'il se soit écoulé bien du temps depuis la sortie du spectacle.

» — Cela est tout-à-fait différent, dit Duroc ; dès que madame Bonaparte t'a donné et le jour et l'heure... »

Dans ce moment la porte battante de l'appartement de madame Bonaparte s'ouvrit, et quelqu'un descendit rapidement. C'était Eugène de Beauharnais. Sa mère l'envoyait, parce que, ayant entendu rouler une voiture dans l'intérieur de la cour, qui était alors bien plus petite

qu'elle ne l'est aujourd'hui, et ne voyant arriver personne, elle avait craint que, par une méprise que l'heure pouvait autoriser, on ne m'eût dit qu'elle ne recevait pas. Je fus sensible à cette attention, d'autant plus que le messager était bien fait par lui-même pour inspirer de la confiance à qui aurait craint de ne pas rencontrer un regard bienveillant.

M. de Beauharnais me donna la main, et nous entrâmes enfin dans ce grand salon qui alors était meublé en jaune, et que nous connaissons si bien nous autres jeunes femmes de ce temps-là.

De tous les souvenirs de ma vie, le plus profondément gravé dans mon esprit, est celui de cette première présentation. Je dirais bien pourquoi, mais cela serait long; et puis je n'ai pas pris l'engagement de donner de ces explications qui ne tiennent pas à l'intérêt que j'ai commencé à éveiller. Je parlerai donc seulement de ce qui se passa dans cette soirée très-mémorable pour moi.

En entrant dans ce vaste salon, je ne vis personne; d'abord par l'effet de mon émotion, ensuite parce que la pièce était seulement éclairée par deux faisceaux de bougies placés sur la cheminée, et entourés d'une gaze pour adoucir la lumière, ce qui répandait une demi-obscurité dans le reste de la pièce. Mais je me remis bientôt, et cela par l'effet d'un mot d'Eugène de Beauharnais. Il serra mon bras passé sous le sien (car alors nous ne savions pas beaucoup ce que c'était que de donner la main), et me dit : « N'ayez donc pas peur! ma mère et ma sœur sont si bonnes. »

Ce peu de mots me fit tressaillir. Sans doute je pouvais avoir l'émotion que toute jeune femme éprouve en étant présentée à des personnes inconnues, qu'elle sait avoir quelque raison d'être peu indulgentes; mais que ces dames me fissent *peur*, c'était autre chose. Je rappelai

alors ce *moi* dont parle Platon, et mes esprits retrouvèrent leur équilibre. Cette phrase d'Eugène de Beauharnais me servit merveilleusement. Tout cela avait été fort rapide, et pendant ce petit colloque nous traversions la vaste pièce.

Madame Bonaparte était à cette même place qu'elle occupait alors comme maîtresse de maison bourgeoise, et où depuis elle s'est assise comme souveraine du monde; alors elle était là tout simplement devant un métier à tapisserie, faisant un ouvrage dont les trois quarts sortaient des mains de mademoiselle Dubuquoy, et dont j'ai fort le soupçon que la bonne femme lui avait inspiré le désir de s'occuper en lui répétant combien la reine Marie-Antoinette était habile à ces sortes d'ouvrages.

De l'autre côté de la cheminée était mademoiselle Hortense de Beauharnais, aimable, douce, bienveillante jeune fille; et puis si agréable avec sa taille de nymphe, ses beaux cheveux blonds, ses gracieuses manières, sa douce parole; elle plaisait impérativement. C'est le charme de la bonté et d'un grand attrait : il commande.

Le premier consul était debout devant la cheminée, les mains derrière lui, et se dandinant comme il en avait déjà pris l'habitude. Ses yeux étaient braqués sur moi, et dès que ma propre vue se fut débrouillée, je les aperçus inspectant chacun de mes mouvemens avec une attention scrupuleuse qui ne contribua pas à me rassurer. Mais j'avais pris mon parti, et, dès ce même soir, je résolus avec moi-même de ne pas me laisser dominer par une terreur fantastique, ou bien avec un tel homme j'étais perdue.

Madame Bonaparte se leva, vint à moi, me prit les deux mains, m'embrassa, et me dit que je pouvais compter sur l'amitié qu'elle me promettait : « Je suis depuis trop long-temps l'amie de Junot, poursuivit-

elle, pour que sa femme ne trouve pas en moi les mêmes sentimens, surtout lorsqu'elle est comme celle qu'il a choisie.

» — Oh, oh! Joséphine, dit le premier consul, » comme tu vas vite en besogne! Et sais-tu si ce petit mu» tin-là vaut assez pour qu'on l'aime? Eh bien, mam'selle » Loulou (vous voyez que je n'oublie pas le nom de mes » anciennes amies)? est-ce que vous n'avez pas une bonne » parole pour moi? »

Il m'avait pris la main, et, m'attirant à lui, il me regardait avec une attention qui me fit baisser les yeux. Mais, comme je l'ai dit, mon parti était arrêté.

« Général, lui répondis-je en souriant, ce n'est pas à moi à dire la première. »

Le froncement de sourcil aurait été imperceptible pour tout autre que pour moi, mais depuis longtemps je connaissais ce visage. Il sourit presque aussitôt, et dit :

« Bien, très-bien riposté..... Oh! la tête de la » mère..... A propos, comment se porte-t-elle, madame » Permon? »

— « Mal, général; elle est fort souffrante. Depuis deux ans sa santé est même dérangée assez sérieusement pour nous donner de vives inquiétudes.

— « Ah! vraiment, c'est à ce point! J'en suis fâché, » très-fâché... Vous lui ferez mes amitiés. C'est une mau» vaise tête... une tête de diable[1]! mais elle a du cœur et » une âme généreuse. »

Je retirai ma main qu'il avait retenue pendant tout ce temps-là, et j'allai m'asseoir près de madame Bonaparte. La conversation devint générale; Duroc rentra, et

[1] J'ai déjà dit que je conserverais toujours la tournure de phrase de Napoléon et sa manière de dire. Elle avait cela d'original, qu'elle était à la fois orientale et bourgeoise.

ce fut à dater de cette soirée que je pris de lui cette opinion qui a été le fond de l'amitié que je lui ai toujours conservée. Madame Bonaparte parlait peu de ce qu'elle ne savait pas, ce qui empêchait de s'apercevoir de la faiblesse de son esprit. Et puis sa fille était là, et, sans parler plus qu'une jeune personne ne le doit faire habituellement, elle soutenait la conversation sur des sujets agréables à tout le monde. D'ailleurs les événemens à cette époque se pressaient en foule, et suffisaient seuls à l'entretien. On attendait M. de Cobentzel à Paris, on parla de son arrivée, mais nullement sous le rapport politique. Madame Bonaparte nous dit qu'elle avait entendu quelqu'un parler avec étonnement de la ressemblance du comte Louis de Cobentzel avec Mirabeau.

« — Qui t'a dit cela? » demanda le premier consul en se retournant vivement vers sa femme.

« — Je ne me le rappelle plus positivement. Je crois que c'est Barras. »

— « Et où Barras a-t-il vu M. de Cobentzel?... Mirabeau!... il était laid. M. de Cobentzel est laid... voilà tout... Eh, pardieu! tu le connais, toi, Junot! Tu étais avec moi lors de notre fameux traité, et Duroc aussi. Mais vous n'avez pas vu Mirabeau, vous autres. C'était un coquin; mais un habile coquin!... Il a fait à lui seul plus d'ouvrage contre les anciens maîtres de cette maison, que les états-généraux tous ensemble... Mais c'était un coquin... »

Et le premier consul prenait une prise de tabac, en répétant: « C'était un mauvais homme...... trop taré pour être tribun du peuple... Ce n'est pas, ajoutait-il en souriant, que dans mon tribunat il n'y en ait quelques uns qui le valent en mauvaise conduite et en

» sont loin comme talent. Pour le comte Louis de Co-
» bentzel... »

Il prit encore une prise de tabac, puis il allait reprendre sa phrase où il l'avait laissée; mais il s'arrêta comme frappé d'une réflexion subite. Il songea peut-être que le premier magistrat de la république ne pouvait pas ainsi donner son opinion sur un homme qu'une grande puissance venait de nommer pour traiter avec lui. Quelle que fût sa pensée relativement à M. de Cobentzel, quelque peu d'estime qu'il pût avoir pour son caractère personnel, l'homme privé disparaissait devant l'homme public que son souverain venait de charger de ses plus puissans intérêts, et de nommer tout récemment à la haute dignité de chancelier de cour et d'état. Le général Boneparte s'arrêta donc à moitié d'une phrase commencée, et, se retournant vers moi, il me dit :

« — J'espère que nous vous verrons souvent, madame
» Junot. Mon intention est de former autour de moi une
» nombreuse famille, composée de mes généraux et de
» leurs jeunes femmes. Elles seront les amies de la mienne
» et d'Hortense, comme leurs maris sont mes amis. Cela
» vous convient-il? Je vous avertis que vous aurez peut-
» être des mécomptes si vous croyez trouver ici tous vos
» beaux amis du faubourg Saint-Germain. Je ne les aime
» pas. Ils sont mes ennemis, et me le prouvent bien, car
» ils me déchirent. Au surplus, dites-leur, puisque votre
» mère vit au milieu d'eux, dites-leur que je ne les crains
» pas. Je n'ai pas plus peur d'eux que des autres. »

Cette phrase, dite avec aigreur, me fit de la peine, par deux motifs : d'abord elle était désobligeante tout à la fois pour Junot et pour moi; il semblait que le premier consul lui reprochât d'avoir été prendre une femme dans un monde ennemi, et que j'arrivais près de lui

armée de dispositions hostiles. Aussi ne me fut-il pas possible de retenir une réponse peut-être vive.

« — Général, répondis-je, permettez-moi, si je m'oubliais au point de faire ce qui ne regarde nullement une femme, et encore moins celle du général Junot, de ne porter, de votre part, à mes amis, que des paroles de paix et d'union ; je sais que ceux que je vois ne désirent pas autre chose. »

Et cela était vrai.

—

CHAPITRE XXVII.

Mon bal de noces. — Liste des invités. — Les amis et les jurons. — Le loto dauphin. Le premier consul et les cartes de visites. — Lettres d'invitation à Bonaparte. — Déjeuner diplomatique. — Junot et moi aux Tuileries, et invitation à madame Bonaparte. — Portrait de mademoiselle de Beauharnais. — La monaco et les deux coqs. — Le cabinet du premier consul. — Charme de la physionomie de Bonaparte. — Le premier consul acceptant une invitation de bal. — Le premier anniversaire du 18 brumaire et le bal retardé. — Une matinée chez madame Bonaparte. — M. de Caulaincourt et indiscrétion involontaire. — L'histoire ancienne.

J'ai déjà dit que ma mère avait décidé qu'elle donnerait un bal dans la quinzaine qui suivrait mon mariage. Elle tenait à cet ancien usage; et, quoiqu'elle fût très-élégante et suivît exactement la mode du moment, elle ne voulut pas abandonner son projet de *bal de noce.*

Un jour donc (c'était quatre ou cinq jours après mon mariage) nous avions dîné chez ma mère; elle se trouvait bien, et voulut s'occuper des préparatifs de son bal.

« Je veux qu'on n'en donne pas un plus joli d'ici à long-temps, dit-elle en s'arrangeant sur son canapé; ma maison est bien petite, mais ce sera une corbeille de fleurs enchantée. Allons, reprenez votre ancienne place au secrétaire, madame Laurette; et faisons la liste à nous deux, car il faut inviter tous les amis de ton mari. »

Junot se leva et fut lui baiser la main.

« Mais sûrement, dit ma mère ; vos amis sont maintenant les miens. Seulement il y en a qui jurent trop fort. Laurette dit que, lorsque vous êtes en colère, cela ronfle aussi pas mal. Il faut vous corriger de cette vilaine habitude : c'est odieux pour des gens qui mangent à table. »

Junot se mit à rire et me menaça du doigt. Je rougis jusqu'aux yeux.

« Quoi ! parce qu'elle m'a dit que vous juriez ! dit ma mère. Mais j'espère bien que, parce qu'elle s'appelle *madame Junot*, elle ne cessera pas d'avoir confiance en moi, de me dire ses joies et ses chagrins. Elle n'a pas encore assez fait connaissance avec votre oreille pour que vous me remplaciez. Et puis une oreille maternelle ! Où donc est celle qui écoute mieux ? Au surplus, ajouta ma mère, elle m'a dit aussi que vous l'aimiez bien.... Mais, voyons, il est tard, et le loto ne se fait pas ; écrivons. »

Ce malheureux loto donnait une attaque de nerfs à Junot, à Albert et à moi, chaque fois (et cela arrivait tous les jours) qu'on apportait la grande table ronde et le bienheureux sac de taffetas vert. Quand on sonnait, Junot ne disait rien ; mais aussitôt que le mouvement causé par les domestiques qui disposaient la table et les tableaux pouvait le dissimuler, il faisait signe à mon frère, et tous deux sortaient par ma chambre pour aller au spectacle, puis Junot venait me reprendre. Mais ils ne faisaient cela l'un et l'autre que lorsque ma mère avait assez de monde pour faire sa partie. Dans ce temps-là, non-seulement le respect pour nos parens nous empêchait d'être malhonnêtes envers eux, mais nous en agissions ainsi pour ne pas leur donner de chagrin. Ma mère, par exemple, dont la sensibilité était extrême, aurait pleuré si elle avait pu croire que mon frère, quoiqu'il eût vingt-

huit ans, avait, en sortant au moment où le loto commençait, l'intention de décliner son autorité. Nous connaissions sa susceptibilité, et nous prenions le plus grand soin de ne pas la froisser; nous n'avions pas le ridicule, lui et moi, de prétendre *n'être pas menés*. Junot nous secondait si bien qu'il semblait être son troisième enfant. Lorsqu'elle parla du loto en me disant d'aller au secrétaire, Junot, qui avait franchement confessé son aversion pour le dauphin, le ballon et toutes les gentillesses du loto, vint à moi et me dit qu'il allait faire la liste. Après avoir inscrit les femmes, en tête desquelles étaient madame Bonaparte et mademoiselle de Beauharnais, on arriva aux hommes. Junot avait la main posée, et n'attendait que le nom que ma mère allait dire pour écrire.

« Le premier consul de la république française une et indivisible! N'est-ce pas comme cela que vous parlez? dit ma mère.

» — Le premier consul! nous écriâmes-nous tous trois.

» — Eh! oui, le premier consul. Que trouvez-vous de si étonnant là-dedans? Croyez-vous donc que je suis Corse pour la *vendetta?* D'abord cela m'ennuie de ne pas aimer les gens. Et puis ensuite....

» — Ensuite, dit Junot en riant, vous pensez que peut-être vous avez plus de torts que lui.

» — Non pas, non pas! s'écria ma mère. Ah! pour celui-là, par exemple, c'est une autre affaire! C'est bien lui qui a tort, mille fois tort. Et comment pouvez-vous dire cela, mon cher enfant, vous qui avez été témoin de toute cette histoire? Non, non, le général Bonaparte *a tort* envers moi; mais j'ai pensé que Laurette va maintenant avoir avec lui des rapports journaliers, et que peut-être cette sorte de brouillerie qui existe entre nous pourrait

produire un effet désagréable pour elle, et j'ai voulu le prévenir. N'ai-je pas bien fait ? »

Nous embrassâmes ma mère.

« Oui, mais ce n'est pas tout d'inviter : il faut être accepté. Croyez-vous qu'il vienne ?

» — J'en suis sûr ! s'écria Junot. Tenez ! demandez à Laure combien il lui a parlé de vous avec intérêt lorsqu'il a été question de votre maladie et de vos souffrances. »

Je l'avais raconté à ma mère, qui me l'avait fait répéter plus de dix fois.

« Et vous lui avez donc dit que j'étais bien malade ? De manière qu'il va croire que je suis mourante. Il s'attend à voir un spectre. »

Et, pendant qu'elle disait cela, elle se regardait en souriant dans une grande glace qui était en face de sa chaise longue, et arrangeait les boucles de jais de ses cheveux. Elle était encore charmante.

« Eh bien ! maman, dites-moi l'heure qui vous conviendra le mieux ; donnez-moi vos ordres, et je viendrai vous chercher », lui dit Junot, enchanté de ce rapprochement entre sa belle-mère et son général bien aimé.

Ma mère se redressa sur ses coussins, et, regardant Junot avec un air d'étonnement tout-à-fait risible :

« Me chercher ? Et pour aller où ?

» — Mais, répondit Junot, tout aussi surpris de la question, pour aller aux Tuileries faire vous-même vos invitations au premier consul et à madame Bonaparte.

» — Mon cher Junot, dit ma mère avec un sérieux et un sang-froid admirables, vous êtes tout-à-fait, mais tout-à-fait, complétement fou.

» — Il me semble, maman, que ce que je dis est pourtant fort sensé, et ne peut être même plus raisonnable, répondit Junot, un peu blessé de l'apostrophe.

» — Et moi je vous dis que vous êtes fou. Comment !

vous voulez que j'aille moi-même demander au général Bonaparte de revenir chez moi, après lui avoir dit de n'y plus rentrer?

» — Mais, puisque vous l'invitez, il me semble qu'il n'y a pas de distinction à faire.

» — Je vous demande pardon; il y en a une fort grande; et le général Bonaparte vous dirait lui-même le premier qu'elle existe pour lui comme pour moi. Vous pensez qu'il viendra, je le veux croire; mais enfin, s'il ne voulait pas revenir chez moi, s'il me refusait, il serait bien plus libre de le faire sur une invitation écrite que sur une invitation verbale. Il a encore assez de vergogne, à ce que je présume, pour ne pas me faire à moi une impertinence en face.

» — Mais comment allez-vous donc l'engager? demanda Junot avec un accent impossible à rendre.

» — Eh vraiment! comment voulez-vous que je m'y prenne? Je vais lui envoyer une invitation comme à tous les autres, seulement elle sera écrite à la main; je la ferai moi-même, de ma belle griffe blanche, qu'il connaît bien, et ce sera plus de besogne que je n'en aurai fait depuis trois ans; demandez à Loulou. »

Junot marchait à grands pas dans la chambre, et disait :

« Mais cela ne se peut pas! Il vaut mieux ne pas l'inviter! Quelle idée! Il va croire que vous voulez lui faire une impolitesse.

» — Mais il se tromperait beaucoup! Comment! une impolitesse? Du tout, il ne pensera pas cela; et vous verrez que lui-même, après avoir reçu une lettre d'invitation, fera comme tous les hommes bien appris : il viendra me voir une fois avant le bal, ou bien il fera mettre une carte à ma porte.

» — Comment ! dit Junot dans le plus grand étonnement, vous croyez qu'il a des cartes de visite ?

» — Et pourquoi n'en aurait-il pas ? répliqua ma mère avec le plus grand sang-froid. Comment ! mon cher enfant, parce que Bonaparte gagne des batailles, vous ne voulez pas qu'il fasse des visites ? »

Il y avait déjà long-temps que l'envie de rire m'oppressait à un tel point que j'en souffrais réellement. Albert avait, depuis le premier mot, donné carrière à la sienne. A cette dernière interpellation, mais plus encore à l'air stupéfié de Junot, qui regardait avec la bouche à moitié ouverte sans pouvoir répondre, je me laissai aller à un accès de folle gaîté. Ce qui la redoublait encore, était le sérieux de ma mère et de Junot. Depuis quelque temps ma mère s'était imaginé qu'elle aimait le tabac, et, à ma grande désolation, une petite tabatière en écaille noire et or fut admise comme commensale de la maison. Ma mère, qui n'avait jamais mis de cette vilaine poussière dans son nez, y était la plus maladroite personne du monde ; ses petits doigts blancs en laissaient tomber bien plus qu'elle n'en retenait. Dans ce moment elle s'occupait, avec une gravité singulière, à prendre une de ces malheureuses prises, et répétait, tout en aspirant :

« Je ne vois pas pourquoi il ne ferait pas de visites ! Et puis, comme je ne veux pas être préfet, moi, je n'irai certainement pas la première. »

Junot prenait la chose au sérieux ; il se promenait silencieusement en regardant ma mère d'un air consterné, et lui demandant par deux yeux supplians d'être moins *altière*, et de s'incliner devant la gloire toute lumineuse de son général chéri ; mais ma mère était inflexible. Quant à Albert, renversé dans son fauteuil, depuis le commencement de la scène, il riait comme un enfant

joyeux. Pour moi, je n'avais même pas attendu le développement de la chose pour me laisser aller à un de ces rires que seize ans seuls connaissent.

Cependant mon frère et moi devînmes plus sérieux lorsque nous nous aperçûmes que ma mère ne plaisantait pas du tout, et qu'elle prétendait véritablement que le premier consul vînt le premier chez elle. Sans doute on était encore bien loin d'attacher une pensée de royauté à son nom; mais depuis un an il avait le pouvoir, et l'exercice de ce pouvoir l'avait non-seulement placé à une haute élévation, mais tout naturellement cette élévation paraissait être sa demeure ordinaire. Il était là parce qu'il y devait être.

Albert connaissait le caractère de ma mère; il savait qu'il ne ferait que l'irriter sans l'amener à ce que nous voulions. Il fit un signe à Junot; puis, se mettant au bureau de ma mère, il lui dit de dicter les noms qu'elle voulait mettre sur sa liste. Elle ne parut pas attacher autrement d'importance à tout ce qui s'était dit, et continua de parler de son bal comme elle l'aurait fait si le premier consul n'eût pas existé. La liste était nombreuse; il y avait soixante-et-dix hommes et quarante femmes. C'était beaucoup : mais alors, comme aujourd'hui, on se plaisait dans une foule bien serrée, et le lendemain d'un bal on se disait : Quelle charmante fête! on y étouffait.

Le lendemain, Albert vint déjeuner avec nous; il fut résolu dans notre petit comité que nous allions tous trois monter en voiture pour nous rendre aux Tuileries. Mon frère et moi devions demander à voir madame Bonaparte pour la prier, au nom de ma mère et en notre nom, de venir au bal que donnait ma famille à l'occasion de mon mariage. Nous nous gardâmes bien de remettre l'invitation dont je m'étais chargée, pour être bien certaine

qu'elle ne servirait qu'à faire des papillotes. Madame Bonaparte nous reçut de la manière la plus gracieuse. C'était en pareille circonstance qu'elle était vraiment charmante. Elle avait déjà merveilleusement fourni tout ce qu'un noviciat de reine peut exiger, et il est difficile d'imaginer avec quelle promptitude elle se mit au pas royal. Nous lui adressâmes la même demande pour mademoiselle de Beauharnais, qui, en ce moment, était absente des Tuileries. « Elle est à Saint-Germain », nous dit sa mère.

Je n'ai pas encore parlé de mademoiselle de Beauharnais. J'ai placé son nom quelquefois dans ces Mémoires; mais jamais je n'ai dessiné assez fortement son portrait pour qu'il fût possible de la reconnaître. C'est un tort; car on aurait vu un gracieux et joli visage de plus dans la galerie que j'ai déjà fait parcourir.

Hortense de Beauharnais avait dix-sept ans à l'époque où je la vis pour la première fois. Elle était fort remarquable, sans avoir cependant une beauté positive; mais elle était fraîche comme une fleur, avait les plus beaux cheveux blonds du monde, et puis, ce qui fait le charme d'une femme, une tournure gracieuse; toute la nonchalance créole et la vivacité française étaient réunies dans une taille svelte comme celle d'un palmier; elle était alors ronde et menue, ce qui est le complément d'une jolie taille. Elle avait de jolis pieds, des mains très-blanches, avec des ongles bien bombés et rosés, dont la beauté lui avait mérité l'attention spéciale de M. le chevalier de Livry. J'ai déjà parlé de ses cheveux, qui accompagnaient à merveille, de leur grosses boucles soyeuses, des yeux bleus, d'une douceur infinie et d'une grande puissance de regard. Son teint était celui d'une blonde; elle n'avait pas beaucoup de couleurs, mais ses joues reflétaient assez de rose pour qu'elle eût de la fraîcheur, et cela d'une manière élégante. Sa fraîcheur

sentait bon, sans porter à la tête; sans être grande, elle paraissait d'une taille élevée, parce qu'elle avait un maintien de femme bien apprise qui lui faisait porter la tête deux pouces plus haut qu'une de ses *alliées*, qui, sans faire de reproches à sa fraîcheur, n'était et ne fut jamais qu'une belle grosse rose des peintres, bien enfoncée dans les deux montagnes d'ivoire que formaient ses deux épaules.

Mademoiselle de Beauharnais, que je connus alors assez particulièrement pour faire aujourd'hui le portrait de son moral comme je fais celui de sa personne, me parut, aussitôt que je pus l'apprécier, une personne remarquable sous tous les rapports qui se présentent ordinairement pour faire juger une femme. Elle était gaie, douce, parfaitement bonne; d'un esprit fin, qui réunissait cette gaîté douce avec assez de malice pour être fort piquant et rendre sa conversation désirable; possédant des talens qui n'avaient nul besoin d'être vantés pour être connus : sa charmante manière de dessiner, l'harmonie de ses chants improvisés, son talent remarquable pour jouer la comédie, une instruction soignée, voilà ce qui se trouvait dans Hortense de Beauharnais en 1800, à l'époque de mon mariage. Alors elle *était* devenue une charmante jeune fille. Depuis, elle est devenue une des plus aimables princesses de l'Europe. J'ai vu depuis bien des cours étrangères; j'ai vu à Paris des princesses de ces mêmes cours; je les ai vues ayant, il est vrai, le désir d'avoir des talens, et je n'ai jamais pu trouver qu'une nullité si complète que s'il y avait de la bonté elle rappelait le proverbe italien : *è tanto buono che non val niente.*

Mademoiselle Hortense de Beauharnais était aimée de tout ce qui l'entourait. Sa mère était la seule qui semblât ne pas reconnaître tout ce qu'il y avait de charmant et

d'attrayant dans sa fille. Je ne prétends pas dire qu'elle ne l'aimait pas; Dieu me garde d'émettre une pareille pensée! toutefois j'ai mes souvenirs; et ces souvenirs me retracent des mots, des faits, des choses enfin qui, je le crois, n'admettent pas un amour de mère, comme celui que devait inspirer Hortense de Beauharnais. Mais son frère l'aimait avec une tendresse intime; le premier consul la regardait comme sa fille, et le lui témoignait à tout instant, sans que néanmoins la calomnie la plus méchante ait jamais pu trouver de quoi motiver ses traits empoisonnés. Il a fallu, pour qu'elle parlât, que l'histoire entière fût forgée à son feu maudit. Cette sotte accusation, qui n'eut de source que dans un pays fertile en pareille matière, est tombée dans le mépris qu'elle mérite, ainsi que ses inventeurs; et il n'y a plus aujourd'hui que les jocrisses de bonne compagnie (dont il existe encore, malheureusement, quelques échantillons parmi nous) qui parlent des relations de parenté de l'empereur et de la reine Hortense autrement que de celles d'un père avec sa fille.

Madame Bonaparte nous promit de se trouver, le jour fixé par ma mère, au bal qu'elle donnait. Junot lui dit alors que nous allions monter chez le premier consul pour l'engager à l'accompagner. Madame Bonaparte sourit avec un air contraint et particulier qui me déplut. «Je crains bien, nous dit-elle, que vous ne fassiez une démarche tout-à-fait inutile; Bonaparte va bien peu dans le monde; depuis qu'il est au consulat, il n'est allé qu'à deux fêtes, l'une était celle de Morfontaine, et il y avait une raison politique pour se trouver avec les envoyés des États-Unis. L'autre fête lui a été donnée par le consul Cambacérès pour le retour de Marengo.

» — Ma mère en sera d'autant plus reconnaissante s'il veut bien accepter », répliquai-je.

Madame Bonaparte sourit, mais toujours avec la même expression, et répétant encore : « Il va bien peu au bal. Vous savez qu'il danse peu ? poursuivit-elle en me regardant et continuant ce sourire à lèvres serrées qui lui était habituel.

» — Ma sœur pourrait certifier le contraire, dit Albert avec cette douce expression qu'il mettait à ses moindres mots, et souriant à son tour. Le premier consul a souvent... oui, souvent, ajouta-t-il en appuyant sur le mot *souvent*; le premier consul a souvent dansé la *monaco* et *les deux coqs* avec Laurette, au bruit du piano de ma sœur aînée. Savez-vous, madame, que nous osons presque réclamer auprès du général Bonaparte un droit de fraternité ?

» — Je le sais, je le sais», se hâta de reprendre madame Bonaparte ; et elle ajouta avec une affectation de bienveillance :

« Il me l'a dit lui-même très-souvent. »

Cela n'était pas vrai. Je sais au contraire que le premier consul ne lui a jamais parlé de ma mère que lorsque madame Bonaparte elle-même commençait la conversation sur ce sujet, chose qu'il n'aimait pas à traiter avec elle.

Après avoir pris congé de madame Bonaparte, nous nous rendîmes chez le premier consul, par l'escalier du pavillon de Flore. Junot fut à l'aide-de-camp de service, qui était, autant que je puis me le rappeler, ce malheureux Lacuée [1].

« — J'ai un rendez-vous, dit Junot lorsque son camarade lui observa que l'heure ordinaire de l'ordre était passée.

[1] Neveu du comte de Cessac, cousin de M. de Beausset. Il fut tué dans la campagne d'Austerlitz. C'était un sujet remarquable, mais le cerveau trop brûlant.

» — Et madame? dit en souriant l'aide-de-camp.

» — Nous sommes trop nouvellement mariés pour ne pas faire qu'une seule et même personne, mon cher, lui répondit Junot; annonce-moi toujours. Quoique les femmes ne te viennent pas souvent troubler dans ta retraite d'ermite, montre que tu sais être galant, en donnant le bras à ma femme jusqu'à la porte du cabinet. »

Lorsque la porte du cabinet fut ouverte et que le premier consul m'apperçut : « Oh ! oh ! dit-il en souriant » avec bonne humeur, que signifie cette députation de » famille ? il n'y manque que madame Permon. Est-ce » que les Tuileries lui font peur ? ou bien serait-ce moi ? »

— » Ah ! mon Dieu ! dis-je tout bas à mon frère, il se doute de la vérité. Nous sommes perdus ! »

— » Mon général, dit aussitôt mon mari, madame de Permon voulait se joindre à nous; mais vous savez combien elle est souffrante, et il lui a été de toute impossibilité de sortir de sa chambre pour venir vous demander une faveur à laquelle elle tient infiniment. Ma femme est chargée par elle de vous en adresser la demande en forme. »

Le premier consul se tourna vers moi, et me regardant en souriant, « Eh bien ! voyons, j'écoute. Que me » voulez-vous ? »

Il est difficile ou plutôt impossible de rendre le charme de sa physionomie lorsqu'il souriait avec une pensée douce. Il y avait alors de l'âme sur ses lèvres et dans ses yeux. On sait au reste assez quelle fut plus tard la puissance magique de ce regard; l'empereur de Russie l'avait bien éprouvé lorsqu'il me disait : « Je n'ai rien aimé plus que cet homme !.... »

Je dis au général Bonaparte ce dont nous étions convenus entre nous trois. A peine eus-je terminé ma petite harangue, qu'il me prit les deux mains et me dit :

« Eh bien ! sans doute, j'irai à ce bal. Pourquoi donc » aviez-vous l'air de croire que je refuserais ? j'irai, et » très-volontiers encore. » Puis il ajouta une phrase que depuis il m'a bien souvent répétée :

« Et cependant je vais me trouver là au milieu de mes » *ennemis* ; car le salon de votre mère en est, dit-on, » rempli. »

Plus tard, c'était le mien.

Junot nous fit signe, à Albert et à moi, qu'il était temps de prendre congé : nous saluâmes, et le premier consul, après avoir serré la main de mon frère avec la même cordialité que si nous avions été encore dans la maison de mon père, nous dit :

« A propos, et quel jour est ce bal ? »

— « Lundi prochain, mon général ; c'est, je crois, le 10 novembre. »

— « Qu'est-ce ? Comment ?... 10 novembre,... *dit* le » premier consul en allant vers son bureau. Il me semble » que cela se rapporte à quelque chose.... et je ne... »

Et tout en parlant, il cherchait un calendrier, qu'il trouva enfin.

« Je m'en étais douté, nous dit-il après avoir regardé » et comparé les deux calendriers. Le 10 novembre est » l'anniversaire du 18 brumaire. Je ne puis accepter une » fête ce jour-là... Et votre mère n'aurait personne, » poursuivit-il en nous regardant mon frère et moi. Tout » le faubourg Saint-Germain de votre connaissance ne » sortira certainement pas de sa retraite pour venir fêter » l'anniversaire du rétablissement de la république [1]. Ce » qui me concerne personnellement, continua-t-il en » prenant à l'instant une expression sérieuse et sévère, » est peu important sans doute ; mais il convient que je

[1] Je ne sais pas quelle était sa pensée ; mais ce sont ses propres paroles.

» fasse respecter la république. Il serait donc peu conve-
» nant que cette journée, qui nous l'a rendue tout en-
» tière, fût à son renouvellement fêtée autrement qu'en
» famille. Je ne refuse pas l'invitation de madame Per-
» mon si vous voulez prendre un autre jour. »

La chose fut aussitôt résolue. Il prit heureusement de lui-même le 12 novembre. Cela arrangeait tout.

« Avez-vous Joséphine? » me demanda-t-il.

Je lui répondis affirmativement; je lui dis que madame Bonaparte avait accepté pour elle et pour sa fille l'invitation que ma mère, à son grand regret, n'avait pu venir lui faire elle-même.

« Oh! je crois bien que madame Permon est souf-
» frante, dit le premier consul. « Mais il y a de la paresse,
» et puis autre chose que je ne veux pas dire. N'est-ce
» pas, madame Loulou? »

Et il me tirait l'oreille et les cheveux à me faire pleurer; je n'en étais pas trop fâchée, parce que c'était un prétexte pour rire tout en ayant la larme à l'œil, pour ne pas répondre à cette brusque interpellation, et à la rougeur qui me couvrait la figure comme un masque.

Pendant que nous devisions ainsi avec le maître futur du monde, il se passait en bas, chez madame Bonaparte, une bonne scène, qui pouvait servir de second acte à notre campagne dans le cabinet du premier consul.

M. de Caulaincourt était fort soigneux de faire sa cour à madame Bonaparte. C'était une vielle amitié, une ancienne relation à laquelle même était attaché un souvenir de protection de la part de M. de Caulaincourt, et de la reconnaissance du côté de madame Bonaparte. En conséquence, elle était fort bien pour mon petit papa, et presque tous les matins le petit poney, ayant selle de velours et bridon d'or, prenait son trot de la rue des

Capucins aux Tuileries. Or, ma mère qui voyait M. de Caulaincourt encore plus souvent que madame Bonaparte, lui avait raconté tous les préparatifs de son bal, le monde qu'elle avait invité, la *mosaïque* obligée que devait nécessairement produire un mélange de personnages tout à-fait étrangers les uns aux autres, et enfin elle avait fini par lui raconter aussi nos persécutions pour lui faire inviter le premier consul autrement que comme une personne de la société, et la fermeté qu'elle avait montrée dans cette affaire. M. de Caulaincourt l'avait approuvée sur tous les points. C'était à déjeuner un matin chez ma mère que cela se disait, et ce même matin était celui que nous avions précisément choisi pour aller faire notre perfidie, et engager traîtreusement le premier consul au nom de ma mère. En la quittant, mon petit papa se fit amener le petit poney et trotta vers les Tuileries; nous sortions de chez madame Bonaparte lorsqu'il y fut annoncé. Après les premiers mots, madame Bonaparte lui parla, selon son habitude, de ma mère, de moi, et enfin du bal et de notre invitation, ainsi que des excuses de ma mère. « Et dans ce moment, ajouta-t-elle, Bonaparte reçoit comme moi et l'invitation et les excuses.

» — Cette petite Loulou, s'écria M. de Caulaincourt, aura mal compris ce que lui avait dit sa mère! Ce n'était pas du tout son intention. Loulou est vive comme la poudre, et ce petit chou-là... Que diable, ventrebleu, elle a mal compris sa mission.

» — Ah çà, lui dit madame Bonaparte, comment l'entendez-vous?

» — Oh! pour vous, la chose est toute naturelle. Encore, écoutez donc. Vous êtes la femme du premier magistrat de la république (et en prononçant le mot de *république*, le petit papa n'avait pas du tout l'expression d'un Brutus); madame Gohier aussi était femme du pré-

sident du Directoire; eh bien, à l'heure qu'il est, elle est rentrée dans son repos, et ressemble comme elle ressemblait alors, par exemple, à une brave et bonne lingère!... Mais enfin laissons-la tranquille. Pour vous, ma belle amie, vous êtes et serez toujours charmante; mais mon autre amie est charmante aussi; elle n'a pas de fortune, voilà toute la différence; car vous savez que son nom?... Eh bien, à égalité de la chose, elle devait vous engager avec Hortense, par un billet d'invitation, comme on engage dans le monde. Quant au premier consul, comment voulez-vous, ma bonne amie, que madame de Permon, qui a vu le général Bonaparte enfant, qui l'a vu jeune et amoureux d'elle comme un fou;... imaginez-vous que j'ai remarqué dans ce temps-là, lorsqu'il lui faisait la cour et qu'elle se moquait de lui, j'ai vu une fois que...

» — Vous m'avez souvent conté tout cela, mon ami, dit madame Bonaparte; mais laissons ce sujet pour reprendre celui du bal, si vous voulez bien; et je vous dirai que la jeune femme a probablement compris autrement que vous, car elle est dans ce moment chez Bonaparte pour répéter les mêmes excuses qu'elle m'a faites au nom de sa mère. »

Comme elle parlait encore, je rentrais dans le salon, et son affreux monstre de carlin annonçait ma venue, avec ses hurlemens ordinaires ; je n'ai jamais connu de plus horrible bête. Dès que le petit papa me vit, il me cria sans faire de façon, car il n'y avait dans le salon qu'une grande dame assez vieille, drôlement habillée, qu'on appelait madame de Jarnac :

« Eh bien! vous vous êtes trompée, petite folle. Et.... »

Il resta court. Le sujet de son interruption, c'est que

mon frère me donnait le bras, et que nos amis savaient tous qu'il se trompait rarement dans ce qu'il avait à faire. Deux mots nous mirent au fait. Le bon papa s'aperçut à l'instant qu'il avait fait une chose qui pouvait nous être nuisible, non pas auprès du premier consul, mais de madame Bonaparte. Junot, qui connaissait le terrain mieux que moi, sentit aussitôt le mal qui pouvait résulter d'une chose simple en elle-même, mais commentée par de la malveillance; et il savait que *quelqu'un* en avait pour moi. Il me fit signe de me tenir en repos, et prenant la main de madame Bonaparte, il la conduisit dans cette embrasure de fenêtre unique, qui est dans le salon jaune de l'appartement d'en bas, aux Tuileries. Il lui dit quelques paroles très-bas. Madame Bonaparte parut écouter avec attention, et, autant que je pus juger d'aussi loin, je m'aperçus qu'elle paraissait fort touchée. Junot tira quelques papiers de sa poche, qu'il lui fit voir. Elle les lui rendit après les avoir parcourus, et lui donna sa main que Junot baisa avec autant de plaisir apparent que si c'eût été la plus belle main du monde. Et pourtant elle était maigre, ridée et peu blanche. Ses ongles, toujours fort longs, étaient mal faits et plats. Mais enfin, telle qu'elle était, il paraît qu'elle *servit* de gage de paix, car tous deux revinrent en apparence fort contens.

« — Que lui avez-vous donc dit ? demandai-je à Junot.

» Oh ! cela ne te regarde pas... C'est de l'histoire ancienne. » Madame Bonaparte nous suivait des yeux, et n'écoutait pas ce que lui racontait le petit papa. Elle vint auprès de nous, et passant son bras autour de ma taille elle m'attira à elle, et me dit d'une voix caressante : « Qu'est-ce donc qu'il vous dit, ce méchant mari ? »

Je ne sais quelle fut la pensée qui me porta à répondre.

« Rien, madame; il prétend que l'histoire ancienne ne me regarde pas :»

Je n'y entendais certes pas de malice, mais il paraît qu'il pouvait y en avoir. Madame Bonaparte laissa aller doucement ma taille, et se rapprocha de la cheminée, sans dire un seul mot. Nous prîmes congé un moment après. Pendant notre petit colloque, Albert avait tout expliqué à M. de Caulaincourt, qui comprit et notre démarche, et la nécessité de n'en pas parler à ma mère.

Lorsque nous fûmes dans la pièce avant le salon de réception, là où fut long-temps le beau portrait de François Ier par Léonard de Vinci, Junot s'arrêta tout à coup, puis me prenant dans ses deux mains il m'enleva comme une plume, car j'étais presque aussi légère alors, et m'embrassa étroitement. « Mon Dieu! que je taime! mon Dieu! que tu es gentille!

» —Eh bien! laisse-moi donc. Si je suis gentille, ce qui est bien certain, il l'est tout autant que vous ne l'êtes guère, vous. »

Et j'avais de l'humeur, parce que trois ou quatre huissiers qui étaient dans la pièce à côté entendaient et voyaient toute cette petite scène. Mais Junot n'était pas d'un caractère qui écoutât volontiers les remontrances; il ne m'embrassait que de plus belle, et répétait toujours :

« Mon Dieu! que je t'aime! mon Dieu! que tu es gentille? »

Duroc montait chez le premier consul, comme nous sortions de chez madame Bonaparte.

« Ah! parbleu, te voilà bien à propos, lui dit Junot;

écoute-moi un instant. Il le prend sous le bras, l'emmène à l'autre bout du vestibule de la cour, cause un moment avec lui, et les voilà tous deux à rire comme deux enfans; et tellement, qu'Albert, qui était gai comme tous les gens supérieurs qui ont de la bonté, se mit à rire avec eux, sans savoir pourquoi toute cette allégresse.

« Eh bien! n'est-elle pas gentille, ma petite femme, d'avoir parlé si parfaitement?

» — Il faut que je lui baise la main pour l'en remercier, dit Duroc. Le permets-tu, Junot?

» — Oui, oui, baise la petite pate qui griffe si bien sans savoir ce qu'elle fait. »

Ce ne fut que plusieurs années après que j'ai compris la malice de ma réponse; elle avait en effet porté coup et directement. Mais je ne l'ai bien appréciée que lorsque Junot me parla avec une grande confiance de quelques unes de ses jeunes années, ainsi que de deux de ses camarades.

CHAPITRE XXVIII.

Le bal et les fleurs.—La première contredanse.—Mademoiselle de Beauharnais, mademoiselle de Périgord, mademoiselle de Caseaux et moi. — Le menuet de la reine et la gavotte.—Gardel et les beaux danseurs. — Madame Leclerc et la toilette de madame Bonaparte. — Bruit de chevaux et arrivée du premier consul. — La danse interrompue.—La redingote grise du premier consul.—Long entretien du premier consul avec M. de Talleyrand. — M. Laffitte et le chapeau à trois cornes. — M. de Trénis et la grande révérence du menuet.—Le premier consul écoutant une leçon de danse. — Les ridicules du temps. — Conversation intéressante entre Bonaparte et ma mère.—Jérôme, les dettes, la barbe et le nécessaire superflu.

Ma mère comprit à merveille qu'il serait ridicule qu'elle fêtat l'anniversaire du 18 brumaire. Il nous fut donc fort aisé de lui faire adopter, pour donner son bal, le jour qui était déjà fixé par le premier consul (le 20 brumaire). Tout se disposa donc dans la maison pour cette soirée, que ma mère voulait rendre une des plus agréables de toutes celles qui seraient données cet hiver-là dans Paris. Nos amis l'attendaient également avec beaucoup d'impatience. Ma mère avait refusé plus de quarante demandes pour des hommes et plus de douze pour des femmes; elle était toujours charmée quand cela arrivait. Ma mère s'était surpassée dans l'arrangement de sa charmante petite maison. L'escalier, le vestibule, tout était si bien garni d'arbres verts et de fleurs, et si adroitement illuminé avec des verres de couleurs, que le jour et la dé-

coration qu'il éclairait avaient tous deux quelque chose de magique.

Madame Bonaparte arriva vers neuf heures, avec sa fille et son fils : le colonel Rapp lui donnait la main. Ma mère fut au devant de madame Bonaparte jusqu'au milieu de la salle à manger, tandis que pour les autres femmes elle ne s'avançait pas au-delà de la porte de son salon. Elle fut polie, gracieuse comme elle savait l'être quand elle le voulait. Elle conduisit madame Bonaparte à la bergère à droite de la cheminée, la pria, avec cette grâce hospitalière du Midi, de se regarder comme chez elle, et dut lui paraître ce qu'elle était en effet, une charmante et agréable femme.

Elle était peut-être la plus jolie de son bal après les deux sœurs du premier consul. J'ai déjà dit que depuis quelque temps elle était mieux; ce répit que lui donnait la souffrance avait permis à ses trais de reprendre leur accord et de se mettre dans cette harmonie qui formait sa beauté. Elle portait, le jour de son bal, une robe de crêpe blanc, garnie avec des touffes de jonquilles doubles. La forme de la robe était parfaitement à la grecque; elle se drapait sur la poitrine, et se rattachait sur les épaules avec deux agrafes en diamans. Sa coiffure avait quelque chose de bizarre qui lui allait à ravir. Ne pouvant, ou plutôt ne voulant pas être coiffée en cheveux, le jour d'une fête donnée pour le mariage de sa fille, ma mère avait fait faire à Leroi, qui demeurait alors rue des Petits-Champs, et qui avait déjà beaucoup de renommée, une sorte de toque bouillonnée en crêpe blanc avec de grosses touffes de jonquilles pareilles à celles de la robe, qui étaient placées dans les boucles de cheveux noirs comme du velours qui sortaient des plis de crêpe de la toque. Devant elle un gros bouquet de jonquilles et de violettes naturelles. Elle n'avait pas de collier, pas de bijoux,

seulement à ses oreilles étaient deux très-beaux boutons de diamans. La robe était faite par madame Germon, le bonnet par Leroi, et posé par Charbonnier, les fleurs étaient de chez madame Roux, et tout cet ensemble était porté par une femme dont la tournure et l'élégance naturelle ajoutaient au prix de chaque objet. Aussi étais-je fière de ma mère ce jour-là.

Junot avait été aux Tuileries à neuf heures moins un quart pour être prêt à suivre le premier consul, et l'accompagner chez ma mère. Mais il fit dire que les affaires l'accablaient à un tel point qu'il ne pouvait répondre de l'heure à laquelle il serait libre; qu'en conséquence il demandait en grâce à ma mère de ne pas l'attendre pour faire danser la première contredanse; mais qu'il donnait sa parole de venir, n'importe à quelle heure. On avait donc ouvert le bal vers neuf heures et demie. Junot dansait avec mademoiselle de Beauharnais, Eugène de Beauharnais avec moi, Hippolyte de Rastignac avec mademoiselle de Caseaux, et mademoiselle de P....... avec M. Dupaty. M. de Trénis n'était pas encore arrivé, ainsi que M. Laffite; ces messieurs étaient alors dans tout ce qu'il y avait de plus incroyablement merveilleux, et arriver à deux et trois heures du matin n'était pas chose fort extraordinaire.

J'avais, selon ma mère et tous nos vieux amis, un devoir à remplir dans cette soirée-là: c'était de danser le menuet de la cour, puis ensuite la gavotte. Depuis trois semaines, Gardel était revenu me donner des leçons encore plus longues et plus *consciencieuses*, pour que ce malheureux menuet que je maudissais de toute mon âme allât en perfection. J'avais supplié ma mère de m'éviter cette fonction vraiment pénible; il n'y avait pas eu moyen. « Ne pas danser le menuet *de la reine* à un bal de noce! ne pas danser le menuet à une fête

donnée pour votre mariage! Mais, mon cœur, de mon temps, cela non-seulement avait toujours lieu, mais on dansait même trois et quatre menuets par soirée; et je me rappelle que que j'ai été engagée pour le septième menuet. »
La personne qui me racontait ses beaux jours était une grande vieille figure, en manière de planche, ou plutôt une planche en manière de femme, qui s'appelait madame Des Vaux; elle était mère d'une personne assez singulière, nommée madame de B..... Madame Des Vaux était fort vieille; n'allait pas au bal, comme on peut le penser: mais comme elle était perpétuellement autour de ma mère qui ne pouvait pas la supporter, il se trouvait qu'elle était auprès du lit de ma mère sans qu'on s'en doutât, un jour où se discutait l'affaire du menuet. Je n'ai pu résister au désir de placer ici sa réflexion sur ses vieux engagemens, pour les personnes qui s'en rappellent encore, et je pense qu'il y en a beaucoup. Il faut alors aider un peu au souvenir, et la placer au milieu d'un salon avec son immense châle en poil de lapin ayant six quarts de long, son petit chapeau noir couvrant à peine sa tête; tout cela après un corps sec, osseux, ayant cinq pieds quatre pouces de haut, et ne marchant qu'à l'aide d'un immense parapluie et bardé de son châle de poil de lapin, qui était attaché par tant d'épingles que le châle et la femme ne paraissaient plus qu'un sac plein de je ne sais quelle marchandise. Elle aurait été bien ridicule si elle n'avait pas été si ennuyeuse et surtout si gourmande. Ce dernier défaut-là était chez elle porté à un degré qui la rendait intolérable, à moins qu'elle ne dansât le menuet; encore n'était-ce bon que pour une fois.

M. de Trénis était de notre société ordinaire. En parlant de lui dans l'un des chapitres précédens, j'ai dit, je crois, qu'il était fort loin de mériter la réputation, et

pour ainsi dire la réputation unique, qu'il s'était lui-même donnée de n'être que danseur : il avait beaucoup d'instruction, de l'esprit naturel, du jugement et un sens très-droit, qui s'apercevait aussitôt qu'il voulait bien déposer le ridicule exagéré de ses paroles; celui de sa toilette, qui ne l'était déjà pas mal, n'en approchait pas. Comme il était de tous les beaux danseurs d'alors celui que nous connaissions le plus, je lui avais demandé de danser le menuet de la cour avec moi, espérant avoir moins peur avec lui qu'avec M. Laffitte ou M. Dupaty.

A dix heures et demie, le général Bonaparte n'était pas arrivé; tout le monde l'était cependant, et les cinq pièces de l'appartement de ma mère étaient remplies de manière à n'y pas pouvoir placer une épingle. Toute la famille Bonaparte, excepté Joseph, qui, je crois, était alors à Lunéville, était venue, et même de fort bonne heure. Madame Leclerc, toujours charmante, toujours élégante, était assise loin de sa belle sœur, dont la toilette exquise dans toutes ses parties lui donnait de l'humeur contre la sienne, quelque soignée qu'elle fût. « En vérité, me disait-elle, je ne comprends pas comment on peut mettre ainsi des guirlandes de fleurs quand on a quarante ans ! »

Madame Bonaparte avait une guirlande de coquelicots et d'épis dor; sa robe était garnie de même. Comme je craignais que sa maladresse n'allât donner le même compliment à ma mère et que je ne voulais pas qu'un sot propos troublât la joie de la soirée, je lui fis observer que ma mère, qui était plus âgée que madame Bonaparte, avait des fleurs sur sa tête et au bas de sa robe. Madame Leclerc me regarda d'un air tout étonné : « Mais c'est bien différent, me dit-elle, bien différent ! »

A onze heures moins quelques minutes on entendit le bruit des chevaux de l'escorte du premier consul,

bientôt après la voiture entra rapidement sous la porte, et presque aussitôt lui-même parut à la porte de la première pièce avec Junot et mon frère qui s'étaient trouvés à son arrivée. Ma mère s'avança vers lui et lui fit une de ses plus gracieuses révérences. Mais lui, se mettant aussitôt à sourire :

« Eh bien ! madame Permon, est-ce comme cela que » vous recevez un ancien ami ? » Et il lui tendit la main. Ma mère lui donna la sienne, et ils rentrèrent ainsi dans la salle de bal. Il y faisait une chaleur étouffante. Le premier consul le remarqua[1], puis fut au moment de faire le tour du salon. Mais son œil d'aigle, son regard rapide avaient aussitôt distingué que, dans le nombre des femmes qui se trouvaient dans le salon, quelques unes ne s'étaient pas levées à son arrivée. Cela lui donna de l'humeur ; il passa dans la chambre à coucher, tenant toujours ma mère par le bras, et paraissant la voir avec admiration : j'ai déjà dit qu'en effet elle était charmante ce soir-là. La danse ayant discontinué dès qu'il était entré, Bonaparte s'en aperçut au silence du salon, d'où ne partait plus qu'un murmure produit par les mots dits à voix basse par tous ceux qui se communiquaient leurs remarques sur lui.

« Faites donc recommencer la danse, madame *Permon*, » dit-il à ma mère ; il faut que la jeunesse s'amuse, et la » danse est le passe-temps qu'elle aime le mieux. On dit, » à propos de cela, que votre fille danse comme made- » moiselle Chameroi[1] ; il faudra que je voie cela. Si vous

[1] Cela n'empêchait pas qu'il ne gardât sa redingote grise tout le temps du bal.

[1] Mademoiselle Chameroi était la plus belle danseuse de l'Opéra A cette époque, elle était fort aimée d'Eugène Beauharnais. C'est à l'occasion de son convoi qu'arriva cette singulière histoire du refus du curé de Saint-Roch, d'enterrer une actrice. Elle mourut fort jeune. Elle était jolie et dansait admirablement.

» voulez, nous danserons la monaco; c'est la seule que je » sache. »

— « Il y a trente ans que je ne danse plus, répondit ma mère. »

— « Allons donc, vous plaisantez. Vous avez l'air, ce » soir, de la sœur de votre fille. » Et s'il avait dit la sœur cadette, il aurait eu encore plus raison.

M. de Talleyrand était chez ma mère. Le premier consul, après avoir parlé avec nous tous de la manière la plus aimable, se mit à causer avec M. de Talleyrand dans la chambre à coucher de ma mère, et cela sans interruption pendant plus de trois quarts d'heure; vers minuit il se rapprocha du salon et parut déterminé à être aimable, et à l'être pour tout le monde. Cependant, s'il avait voulu conquérir madame de Contades, je doute qu'il eût dompté cette humeur altière et ce sentiment répulsif qui l'éloignaient de lui. Il la remarqua parce qu'elle était en effet vraiment belle, surtout dans une fête. Je la trouvais beaucoup mieux étant fort parée, au milieu de cent bougies, qu'elle ne l'était dans son intérieur, n'ayant qu'un peignoir de mousseline. Cependant elle était déjà bien malade du coup qui l'a frappée dans le printemps de sa vie, et dont elle est morte quelques mois plus tard.

Quelle que fût ma répugnance pour danser ce malheureux menuet, il me fallut cependant répondre à l'appel de ma mère qui ne se souvenait guère si j'étais fille ou femme, et qui entendait toujours me trouver *là* à son commandement. Un moment je crus être sauvée. M. de Trénis, appelé, cherché, ne se trouvait pas. Je fus le dire à ma mère; cela ne me servit de rien. « Gardel dansera, me dit-elle; ou bien, attends. » Et ma mère fut demander à M. Laffite de vouloir bien danser ce menuet de malheur avec moi. Il n'avait pas de chapeau. Ma mère lui en eut bientôt trouvé un. Enfin, après tous ces com-

bats, il se présenta une autre difficulté. J'avais une robe de mousseline de l'Inde lamée en argent, avec une tunique. Mais, par une sottise que je ne puis encore aujourd'hui m'expliquer, cette robe faisait *une demi-queue*; cela me gêna extrêmement pendant tout le temps du menuet. Je dis en passant à Gardel que je le priais de donner l'ordre de ne pas jouer l'air de la gavotte, et je vis arriver la dernière révérence avec un vrai bonheur. M. Laffitte me reconduisait, tenant d'une main un immense chapeau à trois cornes qu'il avait emprunté de je ne sais qui, et me soutenant de l'autre, lorsque nous rencontrâmes M. de Trénis. Il me regarda avec un air tellement furibond que je craignis d'avoir fait une sottise en dansant le menuet avec un autre qu'avec lui; puisqu'il y devait compter. Je lui dis avec douceur que je l'avais attendu jusqu'à minuit passé, et que ma mère avait enfin exigé que je dansasse avec M. Laffitte. « J'espère, mon cher monsieur, que vous voudrez bien oublier cette *non-observance* de ma parole. Vous avez trop d'esprit pour vous blesser d'une chose aussi simple, dans laquelle, au reste, il y a de votre faute.

» — Sans doute, me dit-il en s'asseyant entre moi et une de mes amies; sans doute, j'ai assez de philosophie pour me consoler de n'avoir pas dansé *l'épithalame* de madame Junot, et cependant il y avait des lauriers dans les pas de ce menuet de la reine... J'aurais dansé cela grave, sérieux, mais point triste. Oui, cela me plaisait... enfin... Mais avoir vu ce que j'ai vu... Oh! jamais je ne puis oublier ce spectacle. »

Je le connaissais bien extraordinaire, mais je ne l'avais pas entendu divaguer si long-temps. « Mais vous m'inquiétez, lui dis-je : qu'ai-je donc fait?

» — Comment, madame! vous qui dansez de manière à ce que nous soyons tous heureux de vous engager, vous

qui avez répété votre menuet avec Gardel !... qui lui avez donné ainsi un baptême de grâce et d'aplomb pour la révérence, vous allez... Oh ! cela n'a pas de nom... Vous allez danser ce menuet avec un homme... bon danseur, sans doute : oui, il danse bien, quoique... Mais s'il danse bien la contredanse, madame, il n'a jamais, jamais de sa vie, su faire la grande révérence du chapeau... Il ne sait pas faire la révérence du chapeau. »

Nous ne pûmes nous empêcher de rire, mademoiselle de Mérigny et moi. Mais M. de Trénis était trop à son sujet pour faire attention au motif de notre gaîté.

« Hein ? dit-il. Cela vous paraît étonnant, et je le crois bien. Ne pas savoir mettre son chapeau ! car voilà la science... elle n'est pas difficile à expliquer. Oh ! pour celui-là, tous les maîtres de danse vous expliqueront la théorie du placement de chapeau ; mais cette dignité, cet aplomb, qui règle le mouvement du bras et de l'avant-bras... Tenez, permettez. »

Et le voilà qui nous prend toutes deux par la main et nous emmène dans la chambre de ma mère, où dans ce moment il y avait peu de monde. Là il se place devant la glace entre les deux fenêtres, puis il chante à demi-voix l'air de la révérence du menuet, et se met à saluer avec une gravité parfaite ; puis il pose son chapeau tricorne avec tout l'appareil en effet que demande une telle fonction. Le rire nous reprenait de nouveau, mademoiselle de Mérigny et moi. Armand de Rastignac, autre original, mais bien plus spirituel que M. de Trénis, attiré par nos rires et les gestes de l'autre, arrive précisément comme nous commencions à reprendre un peu notre sérieux. A l'explication de M. de Trénis, le voilà charmé, « parce que, dit-il, les remarques de monsieur sont les seules raisonnables que j'aie jamais entendu faire sur l'article important de la révérence pour le menuet. »

C'était pour en mourir, mais la chose n'était pas encore achevée. Junot, qui me cherchait, me trouva dans une de ces joies heureuses, insouciantes, de la jeunesse contente, que rien dans la vie ne rappelle ni ne remplace. Cette gaîté le gagna. Le premier consul causait toujours avec M. de Talleyrand, et ne faisait aucune attention à nous; du moins nous devions le croire. Nous pensâmes donc que nous avions la facilité de rire bien à notre aise, et nous ne nous en fîmes faute.

Junot, qui voulait le faire expliquer, demanda à M. de Trénis s'il trouvait ma danse de son gré.

« Général, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que la danse de madame Junot est une de celles qui me plaisent le plus. C'est achevé... là... hein... Général, je ne puis mieux définir la danse de madame Junot qu'en disant qu'elle assemble la contredanse... Vous comprenez?... assembler la contredanse... »

Et, avec ses mains croisées, il imitait la danse de quelqu'un, comme Despréaux faisait aller les petites jambes de carton de mademoiselle Chevigny.

Tandis qu'il parlait, le général Bonaparte s'était avancé derrière lui au point de le toucher. M. de Trénis était un original qu'il ne comprenait pas, et il était facile de voir que ce personnage l'étonnait beaucoup. Il fit signe à Junot de le faire causer, cela n'était pas difficile en lui parlant de danse, mais d'une manière sérieuse. Il n'avait rien de la gaîté du bal. Chez lui c'était un bal toujours masqué, et masqué en triste. Il ne riait jamais, à moins, disait-il, que l'air de la contredanse ne fût très-gai; alors il y était contraint par l'orchestre et il vous disait: «Monsieur, l'orchestre m'a contraint à sourire », comme il aurait dit : « J'ai été forcé de payer un dédit. »

« Et comment êtes-vous avec M. Laffitte, mon-

sieur? lui demanda Junot en mettant à sa question tout le sérieux qu'il voyait à Trénis.

» — Mais, répondit-il, aussi bien que deux hommes de talent, comme nous, peuvent être ensemble, avec une parité aussi sensible. Cependant il est bon enfant, point envieux de mes succès... Il est vrai que les siens doivent le rendre indulgent... Sa danse est vive et forte... Il a l'avantage sur moi dans les huit premières mesures de la gavotte de Panurge. Oh! pour cela il n'y a pas même sujet à discussion. Mais aussi dans les jetés!... hein... Oh! là, par exemple, je le foudroie... En général, ajouta-t-il avec un sérieux impayable, il m'écrase dans le jarret, mais je l'étouffe dans la moelle... »

Le premier consul ouvrait des yeux et des oreilles tout-à-fait inaccoutumés à entendre de semblables rêveries.

« C'est prodigieux, dit-il enfin : cet homme est beau» coup plus insensé que bien des hommes enfermés dans » une maison de fous. Est-il de vos amis? » me demanda-t-il tout bas.

— « De nos amis dans la stricte acception du mot, non; il est de nos connaissances fort intimes; c'est-à-dire que nous le voyons deux fois par semaine. Mais, excepté au bal, il ne parle jamais danse; il raisonne même fort habilement sur les mœurs antiques de la Grèce; c'est une partie de l'histoire ancienne qu'il a fort étudiée. Il parle plusieurs langues, et il vaut mieux, à ce que prétend Albert, que sa réputation. »

Bonaparte n'écoutait jamais un si long discours. J'ai eu depuis l'occasion de m'en convaincre, mais non à mes dépens : j'ai appris qu'il ne fallait point lui faire de longues phrases, encore moins de longues périodes. Il était retourné à sa place favorite auprès de M. de Talleyrand; je voyais par la direction et le jet de son regard qu'il

s'entretenait de M. de Trénis. Il rencontra mes yeux fixés sur lui avec ce caractère d'observation que j'ai assez l'habitude d'avoir, et que cet homme extraordinaire appelait et doublait en moi. Il m'appela et me dit un mot agréable sur la soirée de ma mère ; ces louanges me semblaient presque un reproche. Ma mère était parfaitement polie avec le premier consul ; mais il me paraissait que peut-être elle aurait dû avoir envers lui une attitude plus franchement cordiale. J'allai près d'elle et lui dis ce que je pensais. Elle était en ce moment dans son joli boudoir rose, se reposant sur son canapé des fatigues de la soirée, qui devaient l'excéder, car elle faisait les honneurs de chez elle à ravir. « Allons ! lui dis-je en l'embrassant, viens te promener un moment. » Je l'entraînai sans beaucoup d'efforts vers sa chambre, où je présumais que le premier consul était encore. En effet il n'avait même pas changé d'attitude ; il causait toujours, mais plus avec M. de Talleyrand ; c'était Junot et M. de Villemanzy qui l'avaient remplacé. Aussitôt que le premier consul aperçut ma mère, il alla droit à elle et lui dit : « Eh bien ! madame Permon, que dites-» vous à un ancien ami ? il me semble que vous les oubliez » facilement. Savez-vous que l'autre jour vous m'avez » tenu rigueur bien sévèrement, et que pendant ce » temps-là un de vos amis tenait son couteau tout » prêt ? »

— « Ah ! quelle horreur ! s'écria ma mère ; comment pouvez-vous dire de semblables choses, Napoléon... *Per Dio, tacete !... tacete !...*

— « Mais enfin pourquoi ne pas m'avoir rendu mon » salut d'amitié lorsque je vous l'envoyai à l'instant où je » vous reconnus ? »

Ma mère allégua la faiblesse de sa vue ; et dans le fait, elle y voyait fort mal dans les dernières années de sa

vie. Mais le général Bonaparte ne se paya pas de cette excuse.

« Que dois-je croire? dit-il avec un accent très-positif; « ne sommes-nous plus amis?

— « *Non posso dimenticare, caro Napoleone, che siete figlio dell' amica; fratello del mio buon Giuseppe, del caro Luciano, e di Pauletta...* » Le premier consul fit un mouvement que je vis à l'instant; il y avait peu de monde dans la chambre. On dansait des réels et des anglaises, et nous étions presque seuls.

« Ainsi donc, répondit-il avec assez d'amertume dans » son accent, si je suis quelque chose encore auprès de » vous, je dois en rendre grâce à ma mère et à mes » frères... On a bien raison de dire que demander de l'a» mitié à une femme, c'est demander au sable du désert » de rester fixe. »

Cette discussion me faisait de la peine; je voyais que ma mère y portait encore le souvenir de cette vieille querelle si malheureusement suscitée par un de nos cousins qui ne nous a jamais dédommagés de l'affection qu'il nous enleva à cette époque, ou que du moins nous perdîmes par sa faute.

Ce que je viens de raconter se passa en beaucoup moins de temps que je n'en ai mis à l'écrire. Le premier consul se promenait en silence devant la cheminée. Ma mère, assise sur un sofa en face de lui, enfoncée dans ses coussins, ses bras croisés sur sa poitrine, faisait aller vivement le bout de son pied, signe ordinairement précurseur d'une scène violente. Albert, qui allait et venait du salon à la chambre, s'approcha, dans le moment, du général Bonaparte pour lui offrir une glace.

« Je vous assure que nous n'en avons pas besoin, ma» dame Permon et moi, mon cher : car, en vérité, je

» crois que nous sommes pétrifiés; je savais bien que l'ab-» sence ôtait le souvenir, mais pas à ce point-là. »

Il touchait une mauvaise corde.

« Vraiment! dit ma mère, en souriant avec contrainte, mais assez pour laisser voir ses trente-deux petites perles, sur lesquelles Bonaparte ne pouvait s'empêcher de jeter les yeux (il m'en parla le lendemain); vraiment! il est bien permis d'oublier au bout de quelques années. N'avez-vous pas voulu me persuader qu'il était difficile de se rappeler, à quelques jour d'intervalle, une chose dont l'exécution intéressait le sort et la vie entière de quelqu'un?

— « Ah! » dit le premier consul! et sa physionomie se rembrunit à l'instant. Il fronça ce sourcil dont le mouvement agitait déjà l'univers; sa lèvre inférieure se serra fortement contre l'autre, et, joignant ses mains *derrière lui*, il fit quelques pas sans parler; mais tout cela fut à peine visible, à ce que me dirent ensuite Junot et mon frère, lorsque je revins de la contredanse que j'avais été danser. Le premier consul reprit très-promptement son air serein, et, s'asseyant auprès de ma mère, il regarda attentivement sa main qu'il avait prise pour la baiser:

« Il me paraît que vous ne vous corrigez d'aucun » de vos défauts, madame Permon? » lui dit-il en remarquant les ongles rongés des petits doigts de ma mère.

— « Non, dit-elle en riant: eux et moi nous avons vécu et vieilli ensemble; nous mourrons en bons camarades sans nous séparer.

— « Oh! mais, c'est par trop fort! » s'écria le premier consul. Il avait attrapé un certain petit doigt qui était le favori du martyre; et en vérité cela faisait mal à voir sur l'ivoire de cette petite main.

— « Allons, allons! dit ma mère, laissons tout à sa place. Il n'y a que vous, Napoléon, à qui cela est défendu; car

vous avez tant d'échelons à monter pour arriver au sommet de votre échelle de gloire, que vous souhaiter le repos ce serait nous vouloir du mal à nous-mêmes.

— « Pensez-vous ce que vous dites? »

— « Vous savez combien je suis vraie. Je ne dis pas toujours tout ce que je pense; mais jamais je ne dis ce que je ne pense pas. Avez-vous donc oublié ma franchise? »

Bonaparte prit la main de ma mère, et la pressa affectueusement. Dans ce moment deux heures sonnèrent à la pendule. Il demanda sa voiture.

« Ne voulez-vous pas rester à souper? » demanda ma mère.

— « Cela m'est impossible, » dit-il avec un accent de » regret; mais je reviendrai vous voir. »

Ma mère se mit à sourire, et hocha doucement la tête.

« Pourquoi ce sourire? ne me croyez-vous pas? » Je vous assure, madame Permon, que si, dans cette » soirée, l'un de nous a dû douter de l'amitié de l'autre, » je ne crois pas que ce soit moi que vous deviez accuser » d'avoir donné lieu au soupçon. Oui, je viendrai vous » voir. La signora Lætitia m'amenera, puisqu'*il faut* que » je m'appuie sur elle, ou sur Joseph, ou sur Lucien, » même sur Paulette... qui sait... peut-être Jérôme... En » parlant de ce brave petit citoyen-là, vous me l'aviez » bien élevé tandis que j'étais loin d'ici! Je l'ai retrouvé » volontaire, et volontaire pour des choses de mauvais » aloi. La signora Lætitia le gâte d'une telle sorte que je » doute fort qu'il se corrige là où il est maintenant. »

C'était encore une corde sensible à faire vibrer à l'oreille de ma mère que de lui parler de Jérôme. Elle dit aussitôt: « C'est un excellent enfant, plein de bons senti-

mens et de chaleur de cœur. Jérôme est un vrai marin, laissez-le se hâler au vent de mer, et puis il vous reviendra comme un Dugay-Trouin ou bien comme un Duquesne. »

Ce n'était pas la première fois dans cette soirée que ma mère avançait une opinion dont elle-même n'était pas parfaitement sûre; mais elle aimait Jérôme, je crois, presque autant que moi, et sa prévention allait vraiment très-loin. Le premier consul avait raison lorsqu'il disait avoir trouvé, à son retour, son frère singulièrement élevé. Cependant les aînés avaient pris soin que tout fût bien en ordre, c'est-à-dire que Jérôme était au collége de Juilly; que l'on faisait souvent la route pour l'aller voir; mais lui faisait encore plus souvent cette même route pour venir, à Paris, présenter ses devoirs de jeune homme de quatorze ans à mademoiselle Émilie de Beauharnais, à mademoiselle Hortense: et puis il se croyait un homme, et les études allaient à la volonté du Tout-Puissant. Jérôme et moi nous étions du même âge; ma mère, qui rapportait à la naissance de Jérôme les événements malheureux de la mort de M. Charles Bonaparte, en aimait d'autant plus son fils. En général, elle avait une vive affection pour tous les frères. Néanmoins il y en avait de préférés parmi les frères comme parmi les sœurs: madame Leclerc était sa favorite, mais avec une telle prévention que moi, étant loin de la partager, j'avais souvent à cause d'elle des discussions pénibles avec ma mère, dont la jalousie n'était quelquefois pas séparée. Quant à moi, j'avais aussi mes préférences: madame Murat était celle des sœurs de Napoléon que j'aimais le mieux alors; et Joseph et Lucien étaient, avec le premier consul, ceux que je préférais dans toute la famille. Jérôme avait été très-aimé, très-gâté même, non-seulement par ma mère, mais par mon frère, et nous tous enfin; je ne trouvai pas

qu'en avançant dans la vie, et conséquemment devant avoir une plus grande activité de sentiment, il fût, pour ma mère surtout, ce qu'il devait être. Au surplus, je ne l'accuse pas. J'aurai plus tard l'occasion de prouver que je ne m'étais pas trompée. Après tout, ce n'est pas un crime.

Le premier consul nous raconta ce même soir, où la conversation eut assez long-temps Jérôme pour objet, qu'il avait fait une des plus drôles de dettes qu'on puisse s'imaginer de contracter à quinze ans. Le premier consul était à Marengo, son frère était déjà au service alors; mais encore trop jeune pour aller au canon, ou pour je ne sais quel motif; enfin Jérôme était demeuré à Paris. Au retour du premier consul, on présente à Bourrienne une foule de mémoires dont le paiement pressait et pour une somme assez forte; dans le nombre, Biennais figurait surtout pour un total de huit ou dix mille francs. Grande enquête, grande rumeur; comment a pu se faire une dette aussi forte? Enfin, après avoir bien cherché, on trouve que M. Jérôme Bonaparte a acheté chez M. Biennais, rue Saint-Honoré, au Singe violet, un magnifique nécessaire de voyage, avec tout ce qui peut être inventé par le luxe et l'élégance, en or, en nacre, en argent, en ivoire; les plus belles porcelaines, les émaux les mieux peints, enfin un vrai bijou: mais il manquait une chose très-essentielle à ce nécessaire, c'était une barbe afin qu'il pût servir; car tout ce qu'il contenait n'avait pas une autre destination. Rasoirs, plats à barbe de toutes grandeurs en vermeil, en argent, en porcelaine, peigne à moustaches; enfin, c'était une merveille; mais la barbe était en défaut, et malheureusement le jeune homme n'avait que quinze ans : il y avait encore longues années à attendre. Le premier consul nous raconta cette histoire d'une manière fort plaisante.

Lorsqu'il s'en alla de chez ma mère, le soir du bal, il lui promit de revenir la voir, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut; mais ma mère avait conservé une raideur de manières, dans la conversation qu'ils eurent ensemble, qui devait empêcher toute relation de se renoüer. Au surplus, je crois qu'il faut attribuer la rupture définitive à une cause naturelle peut-être, mais qui n'en fut pas moins indélicatement employée. Nous parlerons encore souvent de ce sujet; il se place de lui-même au bout de ma plume.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE
DU DEUXIEME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



